Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

L'ABEILLE FRANÇOISE,

OU

NOUVEAU RECUEIL,

DE MORCEAUX BRILLANS, DES AUTEURS FRANÇOIS LES PLUS CELEBRES.

Ouvrage utile à ceux qui étudient la langue Françoise, et amusant pour ceux qui la Connoissent.

A l'usage de l'Université de Cambridge.

PAR P. J. G. DE NANCREDE,
Maître de langue Françoise, en cette Université.

L'Amérique doit être l'asyle de tous les hommes : les Américains doivent être en rapport avec tous les habitants de la terre ; ils doivent chercher à se faire entendre de tous, et sur-tout de ceux avec les quels ils ont plus de communication, tels que les François.

BRISSOT voyages, tom. I.

Les hommes ne se haïront plus,
Quand ils s'entendront tous——D'ALEMBERT.

A *BOSTON*, De l'imprimerie
DE BELKNAP ET YOUNG,
Rue de l'Etat, vis-à-vis la Banque Nationale.
MDCCXCII.
[*Published according to act of Congress.*]

Introduction.

LES soins dont on vient d'honorer l'étude de la langue Françoise, à l'université de Cambridge, sont une suite nécessaire de son utilité, et de son importance. Ils sont un heureux préſage de l'empire qu'elle va acquerir, dans ce nouveau monde. Pluſieurs cauſes ſe ſont réunies pour donner à cette langue, une utilité ſi générale, la conſtitution politique de la France, ſa poſition, la nature de ſon climat, le génie de ſes écrivains, le caractère de ſes habitans, & l'opinion qu'elle a ſu donner d'elle au reſte du monde ont fait parvenir ſa langue à cette univerſalité dont elle eſt en poſſeſſion, et qu'elle conſervera, vraiſemblablement par ſon propre génie.

Ce fut après la paix de Verrins, qu'elle commença à fonder ſon empire, par un concours admirable de circonſtances. Les grandes découvertes qui s'étoient faites depuis cent

THE attention with which the French language has lately been honored at the Univerſity of Cambridge, is a neceſſary conſequence of its utility and of its importance. This is a happy preſage of the empire it is about to acquire in this new world. Several cauſes have united to give this language ſo univerſal a utility. The political Conſtitution of France; its ſituation; the nature of its climate; the genius of its writers; the character of its inhabitants; and the opinion, which ſhe has known how to give of herſelf to the reſt of the world, have made her language attain to that univerſality which it poſſeſſes, and which, by its own genius, it will probably maintain.

It was after the peace of *Verrins* that it began to found its empire by a marvellous concourſe of circumſtances. The great diſcoveries which had been made for a hundred and

cent cinquante ans, avoient donné à l'esprit humain une impulsion que rien ne pouvoit plus arrêter; et cette impulsion tendoit vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe, et devint le foyer où se réunirent les étincelles répandues chez tous les peuples. L'imagination de Descartes règna dans la philosophie; la raison de Boileau dans les vers. Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité, et Bossuet la mit aux pieds des Rois. Les passions parlèrent leur langage sur la scène Françoise, et l'on vit le grand Condé pleurer aux vers du grand Corneille, et Louis XIV se corriger à ceux de Racine. C'est alors que parurent Molière, plus comique que les Grecs, ce Télémaque, plus antique que les ouvrages des anciens, et ce La Fontaine, qui sans donner à la Langue des formes si pures, lui prêtoit cependant des beautés plus incommunicables. Les livres de ces écrivains, rapidement traduits en Europe, et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de tous les âges. Les pieces

and fifty years past, had given to the human mind an impulse which nothing could stop; and this impulse tended towards France. Paris fixed the fluctuating ideas of all Europe, and having become the focus, united the sparks diffused among all nations. The imagination of *Descartes* was employed in philosophy; the wit of *Boileau* in poetry. Bayle laid doubt at the feet of truth; and Bossuet laid the latter at the feet of Kings. The passions spoke their own language on the French stage, and the great *Condé* was seen to shed tears at the poetic lines of the great *Corneille*; and Louis XIV to correct himself by those of *Racine*. It was then that appeared, that *Moliere*, more comic than the Greeks; that Telemachus, more antique than the works of the ancients; and that *La Fontaine*, who without giving the language any very pure forms, furnished it however with some beauties more incommunicable. The books of these writers, being rapidly translated in Europe, and even in Asia, became the books of

all

pieces fugitives qui volèrent de bouche en bouche, donnèrent des ailes à la langue Françoise. Les premiers journeaux qui circulèrent en Europe étoient François.

Aux productions de l'esprit, se joignirent encore celles de l'industrie. Des pompons et des modes accompagnoient ces livres chez l'étranger ; parce qu'on vouloit être par-tout raisonnable et frivole comme en France. Ses voisins, recevant sans cesse des meubles, des étoffes et des modes, qui se renouvelloient sans cesse, manquèrent de termes pour les exprimer. Accablés sous l'exubérance de l'industrie Françoise, il leur prit une impatience d'étudier cette langue.

Depuis cette époque, la France a continué de donner un Théatre, des habits, du goût, des manières, une langue, un nouvel art de vivre, à la plupart des états qui l'entourent. Louis XIV. contribua sans doute beaucoup à affermir, et à étendre cet empire de la langue Françoise ; il la fit dominer

all countries, of all tastes, and of all ages. The fugitive pieces, which flew from mouth to mouth, gave wings to the French language. The first newspapers which circulated in Europe, were French.

To the productions of the mind were added, those of industry. Millinery ware and fashions accompanied those books to the foreigners ; because people were every where desirous of being as fanciful and as wise as in France. Her neighbours continually receiving furniture, stuffs, and fashions, which were perpetually altering, were in want of terms to express them by. Overloaded with the exuberance of French industry, they became impatient to be acquainted with the French language.

From this epoch, France has continued to give a stage, dress, taste, manners, a language, a new mode of living, to the greatest part of the states which surround her. Louis XIV. doubtless contributed much to strengthen and extend this empire of the French language ; He made it bear rule as he himself

dominer avec lui dans tous les traités ; et quand il ceſſa de dicter des lois, elle garda ſi bien l'empire qu'elle avoit acquis, que ce fut dans cette même langue, organe de ſon ancien deſpotiſme, que ce prince fut humilié vers la fin de ſes jours. Ses proſpérités, ſes fautes, & ſes malheurs, ſervirent également à la langue : elle s'enrichit à la révocation de l'édit de Nantes, de tout ce que l'état perdoit. Les réfugiés emportèrent dans le nord, leur haine pour le prince, et leurs regrets pour la patrie ; et ces regrets, et cette haine, s'exhalèrent en François.

Les ſuccès brillans que la langue Françoiſe avoit acquis ſous le règne de Louis XIV par les ouvrages de ſes écrivains celèbres qui l'ont illuſtré, ne furent pas interrompus dans le régne ſuivant. Fontenelle, qui tint les deux ſiècles comme par la main, accueillit la philoſophie Angloiſe, et la fit aimer à l'Europe par ſon ſtyle clair et familier. Monteſquieu, qui le ſuivit, oſa montrer aux hommes

himſelf did, in all treaties; and when he ceaſed to dictate laws, it ſo well kept the empire which it had gained, that it was in this ſame language, the organ of his ancient deſpotiſm, that this prince was humbled towards the end of his days. His proſperities, his faults, and his misfortunes, were equally ſubſervient to the language. It was enriched by the revocation of the edict of Nantz, by every thing which the ſtate loſt. The refugees carried into the north their hatred for the prince, and their ſorrows for their country; and this ſorrow, and this hatred, was vented in French.

The brilliant ſucceſſes which the French language had acquired under Louis XIV, by the works of the celebrated writers, who have rendered it famous, were not interrupted in the following reign. *Fontenelle*, who held as it were the two centuries by the hand, adopted the Engliſh philoſophy; and by his clear and familiar ſtyle, made Europeans in love with it. *Monteſquieu*, who ſucceeded him, dared

ſhew

mes les droits des uns, et les usurpations des autres. Buffon emprunta les couleurs et la majesté de la nature pour écrire son histoire. L'Encyclopédie parut, et ce vaste reservoir des connoissances humaines, tracé par des Anglois, et creusé par des mains Françoises, servit encore à faire triompher cette langue. Dans le même temps, le grand Frédéric lui faisoit l'honneur que Marc-aurèle et Julien faisoient à celle des Grecs; *le philosophe de Genève commandoit aux hommes par son impérieuse éloquence, la morale qu'on n'avoit fait que leur enseigner*: Raynal traçoit aux deux mondes, les crimes de l'un, et les malheurs de l'autre; appelloit les puissances de l'Europe au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique; et Voltaire, en écrivant l'histoire fugitive des hommes, attachoit son nom à toutes les découvertes, à tous les évènements, et à toutes les révolutions de son temps, et joignoit à l'universalité de sa langue, son universalité personnelle.

shew to men the right of some, and the usurpations of others. Buffon borrowed colours and majesty from nature, in order to write the history of it. The Encyclopedia appeared, and this vast reservoir of human science, traced out by the English, and carried to the greatest degree of improvement by French hands, served also to make this language triumph. At the same time the Great Frederic did it the same honour, which Marcus Aurelius, and Julian had done to that of the Greeks; *the philosopher of Geneva did, by his commanding eloquence, enjoin morality upon men, which they had before only received by instruction*: Raynal traced out to the two worlds, the crimes of the one, and the misfortunes of the other: He summoned the powers of Europe to the tribunal of humanity, in order to make them shudder at the barbarities committed in America; and Voltaire, by writing the fugitive history of men, has attached his name to all the discoveries, to all the events, to all the revolutions of his time; and has joined,

Ce

to

Ce n'eſt pas ſeulement au génie de ſes écrivains que la langue Françoiſe doit ſes ſuccès; elle les doit auſſi à ſon propre génie. L'ordre et la conſtruction de la phraſe, toujours directs et clairs, la diſtinguent des langues anciennes et modernes. Elle nomme d'abord le *Nominatif* ou *ſujet* de la phraſe, enſuite le *Verbe* qui eſt l'action, et enfin l'*Accuſatif* ou *l'objet* de cette action. Voilà la logique naturelle à tous les hommes; voilà ce qui conſtitue le ſens commun; voilà ce qui lui donne cette admirable clarté, qui l'a fait adopter des philoſophes, parce qu'elle s'accommode également, de la frugalité didactique, et de la magnificence qui convient à la grande hiſtoire de la nature. Lorſqu'elle traduit, elle explique véritablement un auteur; au lieu que les autres langues, abuſant de leurs inverſions, ſe jettent dans tous les moules que le texte leur préſente; ſe calquent ſur lui, et rendent difficulté pour difficulté.

Sa

to the univerſality of his language, his own perſonal univerſality.

It is not merely to the genius of its writers, that the French language owes its ſucceſſes; it owes them alſo to its own genius. The order and conſtruction of the ſentence, always direct and clear, diſtinguiſh it from the ancient and all other modern languages. It firſt names the *Nominative* or *ſubject* of the ſentence, then the *verb*, which is the action, and finally the *accuſative* or *object* of this action. There is the logic which is natural to all mankind; there is what conſtitutes common ſenſe; there is what gives it that admirable perſpicuity, which has made philoſophers adopt it, becauſe it is equally adapted to the frugality of Didactics, and the magnificence, which is ſuitable to the grand hiſtory of nature. When it tranſlates, it truly explains an author; whereas other languages, making a wrong uſe of their tranſpoſitions, are thrown into all the forms which the texts preſents them with; they chalk out themſelves upon it, and make one difficulty for another.

Its

Sa prononciation porte auſſi l'empreinte de ſon caractère ; elle eſt plus variée que celle des langues du midi, mais moins éclatante ; elle eſt plus douce que celle des langues du nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ſes lettres.

Si elle n'a point les diminutifs, et les mignardiſes de la langue Italienne, ſon allure en eſt plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que, la baſſeſſe inventa pour la vanité, elle en eſt plus faite pour la converſation, qui eſt le lien des hommes, et le charme de tous les âges. Auſſi les puiſſances l'ont appellée dans leurs traités, où elle règne depuis les conférences de Nimégue ; et l'on peut dire que lors qu'on arrive chez un peuple, et qu'on y trouve la Langue Françoiſe, on doit ſe croire chez un peuple poli.

Il étoit reſervé à l'univerſité de Cambridge, qui réunit d'ailleurs tous les avantages dont jouiſſent les univerſités d'Europe, d'admettre la première, l'étude de cette langue, et de

Its pronunciation alſo bears the ſtamp of its character ; it is more diverſified than that of the languages of the ſouth, but leſs brilliant : It is more agreeable than that of the northern languages, becauſe it does not articulate all its letters.

If it has not all the diminutives, and the effeminacies of the Italian language, its gait is the more maſculine. Freed from all the formalities which meanneſs has invented for vanity, it is the better formed for converſation, which is the bond of mankind, and the charm of all ages. The belligerent powers have for this reaſon called it into their treaties, where it reigns ever ſince the conferences of *Nimégue* ; and we may ſay that when we arrive among a people where the French language is uſed, we ought to think ourſelves among a polite people.

It was reſerved for the univerſity of Cambridge, which, in other reſpects united all the advantages which the univerſities of Europe enjoy, to be the firſt to admit the ſtudy of this

de l'assimiler à celles qui sont cultivées dans son sein. Les personnages distingués, qui président à cette institution ont vu son importance : ils ont vu que si tous les Européens qui voyagent en Amérique, y apportent la Langue Françoise, cette langue doit être indispensable aux Américains, qui sont appellés, par leurs liaisons de commerce, à traiter et à correspondre avec eux. Affranchis du préjugé mesquin qui a jetté une tache sur un college voisin,* ils se sont d'abord appliqués à écarter les difficultés qui s'opposoient à cet établissement, et quelques peines qu'il en ait coûté, il a été

this language, and to put it upon a similar footing with those which were cultivated within its walls. The distinguished characters which preside over this seminary, have seen its importance: They have seen that if all the Europeans who travel into America, bring thither the French language, such a language must be indispensably necessary to the Americans, who, by their commercial connexions, are called to deal and correspond with them. Freed from the little prejudices which have seized a blemish on a neighbouring college, they immediately applied themselves to remove the difficulties which were opposed

* Feu M. De la Luzerne, ministre plénipotentiaire de la cour de France, fit offrir, par M. Silas Deane, de fonder une chaire au college de New-Haven, dont l'objet auroit été d'enseigner la langue Françoise et l'histoire de France. Les administrateurs de ce college refusèrent l'offre généreuse, alléguant qu'un tel établissement tendroit à introduire le papisme dans la province.

* The late M. De la Luzerne, Minister plenipotentiary from the court of France, did, by M. Silas Deane, make an offer to found a professorship at New-Haven college, the object of which was to be to teach the French language, and the history of France. The trustees of this college refused the generous offer, alledging that such an establishment would tend to introduce popery into the state.

été conduit à ſa fin, à la ſatisfaction générale de tous ceux qui ſavent apprécier les bienfaits de l'éducation publique, dans un pays où elle eſt ſi précieuſe.

Les perſonnes qui étudient la langue Françoiſe, et ſur-tout les étudians de Cambridge, ſentoient depuis long temps le beſoin d'un livre, qui pût leur ſervir à lire et à expliquer. Nous nous ſommes attachés à rendre cette collection la meilleure poſſible, en réuniſſant, dans le choix des differens genres de ſtyles, les morceaux les plus brillans de notre littérature ; afin de pouvoir, par cette variété, dedommager l'étudiant de la ſêchereſſe qui accompagne toujours le commencement de l'étude des langues.

oppoſed to the completion of this eſtabliſhment ; and whatever pains it required, it has been brought to its concluſion, to the univerſal ſatisfaction of all thoſe who know how to prize the bleſſings of public education, in a country where it is of ſo much importance.

The perſons who ſtudy the French language, and eſpecially the ſtudents at Cambridge, had for a long time felt the want of a book which might ſerve them to read and conſtrue. We have endeavoured to render this collection the beſt poſſible, by uniting in the choice of different kinds of ſtyles, the moſt brilliant pieces of our literature ; that, by this variety, we might indemnify the ſtudents, for the dryneſs which always accompanies the beginning of the ſtudy of languages.

CONTES

CONTES ET FABLES.

LE SOMMEIL DU MECHANT.

JE me promenois avec mon ami, pendant la plus grande chaleur du jour, ſous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du ſoleil ; un ruiſſeau ſerpentoit entre ces arbres, & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à ſe repoſer. Je vis le Viſir Karoun couché ſur ce gazon ; il dormoit. Grand Dieu ! diſois-je, le ſouvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le ſommeil de Karoun ? Mon ami m'entendoit, & me dit : Dieu accorde quelquefois le ſommeil aux méchants, afin que les bons ſoient tranquilles.

LE TOURMENT DES ROIS.

UN Roi mourut ſans laiſſer d'héritier ; & par ſon Teſtament il donna la Couronne à celui qui après ſa mort entreroit le premier dans la ville. Un pauvre Laboureur parut aux portes lorſque le Roi venoit d'expirer, & il fut couronné. Il eut à ſoutenir des guerres inteſtines & étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pourvoir à la ſubſiſtance de ſon

peuple. Il s'inſtruiſit en peu de tems, parce qu'il avoit le ſens commun ; il réuſſit à tout, parce qu'il vouloit le bien : Mais il étoit rempli de ſoins & dévoré d'inquiétude. Un Habitant de ſon village vint le voir, & lui dit : Graces ſoient rendues au Dieu incomparable & tout-puiſſant, qui vous a élevé à un ſi haut dégré de gloire & de puiſſance ! Ah ! mon ami, dit le Roi, au lieu de rendre graces à Dieu, demandes-lui pour moi le courage & la patience ; plains-moi, au lieu de me féliciter : Dans mon premier état, je ne ſouffrois que de mes beſoins, & je ſouffre aujourd'hui des beſoins de chacun de mes ſujets.

L'AVARE.

MALHEUREUX que je ſuis ! diſoit un avare à ſon voiſin, en ſe lamentant. On m'a dérobé cette nuit un tréſor que j'avois enfoui dans mon jardin, & on a mis une indigne pierre à la place.

Vous n'en auriez pas fait uſage, dit le voiſin. Figurez-vous donc que la pierre eſt un tréſor ; & vous n'en ſerez pas plus pauvre.

Je n'en ſerai pas plus pauvre, répondit l'Avare ; non ; mais un autre en ſera plus riche. Un autre en ſera plus riche ? Ah ! j'en mourrai de chagrin.

L'HOMME VRAI.

UN Roi avoit condamné à mort un de ſes Eſclaves : Celui-ci étant ſans eſpérance, ne ménageoit plus rien, & accabloit le Roi d'injures. Que dit-il ? demande le Prince à ſon Favori. Seigneur, il dit que les récompenſes de l'autre vie ſont pour les Princes qui pardonnent, & il vous demande grace. Je l'accorde, dit le Roi. Un Courtiſan, depuis

depuis long tems ennemi du Favori, avoit entendu le discours de l'Esclave. On vous trompe, dit-il à son Maître; ce malheureux vous accabloit d'injures. Le Roi répondit : Le mensonge qu'on m'a fait est humain, & la vérité est cruelle. Et puis se tournant vers son favori : Oh mon ami, lui dit-il, c'est toi qui me diras toujours la vérité.

LE ZELE.

JE me souviens que dans ma jeunesse, après avoir passé quelque tems chez les Mollacks, j'en avois pris le caractére. Je vins revoir mon père, homme sage & vertueux. Pendant une nuit que j'étois couché dans sa chambre, au milieu de ma famille qui dormoit profondément, je ne fermois pas l'œil ; je lisois le Coran, & souvent j'en récitois à haute voix quelques passages ; ma lecture éveilla mon père ; je m'apperçus de son réveil, & je lui dis : Voyez-vous comme vos enfants sont plongés dans le sommeil, sans songer à Dieu ? Mon fils, me dit il, il vaudroit mieux dormir que de veiller pour remarquer les fautes de tes frères.

L'OMBRE DE SALOMON.

UN honnête vieillard bravoit le poids & la chaleur du jour, & labouroit lui-même son champ. Il jettoit, de sa propre main, une semence nette & pure dans le sein de la terre qui ne demande qu'à récompenser nos travaux.

Tout-à coup se présente à ses yeux, sous l'ombre d'un grand tilleul, un fantôme dont l'aspect avoit quelque chose de divin. Le vieillard ressent de l'effroi.

Je suis Salomon, lui dit l'Esprit d'un ton propre à le rassurer. A quoi t'occupes-tu maintenant ?

Si

Si tu es Salomon, répondit l'homme, comment peux-tu me faire cette demande ? Dans mes jeunes ans, tu m'envoyas vers la fourmi : j'admirai sa conduite ; & si je suis laborieux, si j'amasse, c'est d'elle que je l'appris. Ce que j'appris alors, je le fais encore.

Tu n'es instruit qu'à-demi, repliqua l'Ombre ; retourne vers la fourmi ; elle t'apprendra, que dans l'hiver de tes ans, il est tems de te repoler & de jouir.

L'ERREUR.

UN Aveugle avoit une Femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un Médecin offrit de lui rendre la vue ; il ne voulut pas y consentir. Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma Femme, & cet amour me rend heureux.

Les Troupes de Cosroës furent vaincues le jour d'une éclipse du Soleil ; les Perses, adorateurs du Feu, pensoient que ce phénomène annonçoit de grands malheurs à l'Empire, & cette idée leur ôta le courage. L'erreur peut faire le bonheur d'un seul homme ; mais elle fait nécessairement le malheur des Nations.

LA RETRAITE.

LE Ministre d'un Roi fut disgracié, & se retira dans une vallée fertile, qu'il fit cultiver avec soin : comme il n'avoit pas mérité sa disgrace, il s'en consola aisément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le Roi, qui estimoit ses talents, sentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour ; mais le Ministre refusa le Roi, & lui dit :

Tu

Tu m'avois élevé aux premières dignités ; j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs : tu m'as forcé à la retraite, je goûte le repos, laisse-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorans ; c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, & ses serpents à l'envie. Le Roi insista, & dit : J'aurois besoin d'un esprit éclairé, & d'un cœur droit & bon qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance ; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire. Tu le trouveras, répondit le Ministre, si tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.

L'EDUCATION D'UN PRINCE.

COSROES avoit un Ministre dont il étoit content, & dont il se croyoit aimé. Un jour ce Ministre vint lui demander à se retirer. Cosroès lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter ? j'ai fait tomber sur toi la rosée de l'abondance ; mes esclaves ne distinguent point entre tes ordres & les miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloignes jamais. Mitrane, c'étoit le nom du Ministre, répondit : O Roi ! je t'ai servi avec zèle, & tu m'en as trop récompensé ; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés, laisse les moi remplir : j'ai un fils, il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi.

Je te permets de te retirer, dit Cosroès, mais à une condition.

Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'élever un jeune Prince : finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux hommes : qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la Cour ; il ne faut pas

qu'un jeune Prince le reſpire : prends mon fils, & vas l'inſtruire avec le tien, dans la retraite, au ſein de l'innocence & de la vertu.

Mitrâne partit avec les deux enfants, & après cinq ou ſix années il revint avec eux auprès de Coſroës, qui fut charmé de revoir ſon fils ; mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de ſon ancien Miniſtre. Il s'en plaignit à Mitrâne, qui lui répondit : O Roi, mon fils a fait un meilleur uſage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre. Mes ſoins ont été partagés également entr' eux ; mais mon fils ſçavoit qu'il auroit beſoin des hommes, & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient beſoin de lui.

LE TYRAN.

UN Roi de Perſe avoit étendu la main de l'iniquité ſur ſon Peuple ; il lui marquoit du mépris, & il le tenoit dans un cruel eſclavage. Impatient d'un joug humiliant & rude, la plûpart des citoyens abandonnèrent leur patrie, & cherchèrent un aſyle chez l'Etranger. Les revenus du Prince diminuèrent avec le nombre de ſes ſujets ; ſes voiſins profitèrent de ſa foibleſſe ; ſes Etats furent attaqués, & ſes Milices mécontentes le défendirent foiblement : il fut détrôné. Un Roi doit nourrir ſon Peuple de ſa propre ſubſtance, parce qu'il tient ſon royaume de ſon Peuple. Tout citoyen eſt ſoldat ſous un Roi juſte.

L'INNOCENCE.

JE rencontrai un jour au bord de la mer un vertueux Laboureur qu'un Tigre avoit à demi dévoré ; il étoit prêt d'expirer, & ſouffroit beaucoup. Grand Dieu ! diſoit-il, je te rends graces, j'ai des douleurs, & non des remords.

L'ENVIE.

J'AVOIS vu dans le palais d'Uglumish, le fils d'un Gouverneur de Province, qui dans un âge encore tendre avoit de l'esprit, de la prudence, & du jugement; sa physionomie avoit dès-lors un caractère de force & de grandeur; le Roi, qui étoit fort jeune, en fit son ami, & les jeunes gens de la cour le prirent en aversion; ils lui tendirent des pièges: ils cherchèrent à le perdre ou à le faire périr; mais ils ne retardèrent pas même son avancement. Un jour, le Prince lui disoit: Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes Courtisans? elle est violente, ne pourrois-tu pas la faire cesser? O Roi, répondit le Favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets & pour ta gloire; à mesure que je me conciliois le cœur du peuple & ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis; je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude, & de perdre tes bonnes graces. Poursuis, & ne crains rien, dit le Roi; le Soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.

LE SONGE.

UN jour je me retirois chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines; & après avoir fait la satyre de tous les états, de toutes les conditions & de moi-même, je tombai dans un sommeil profond; j'eus un songe. Je me crus transporté dans ma solitude, & loin des défauts qui m'avoient blessé; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protège ma cabane contre les vents d'Arabie; je me dérobois sous ses ombrages aux folies des hommes.

Le

Le Soleil venoit de s'élever sur l'horison ; ses rayons doroient la verdure interposée entre lui & moi, & donnoient de la transparence au feuillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiseaux ; j'étois attentif à tous leurs accents ; j'en observois la diversité, ainsi que celle de leurs formes, de leurs vols & de leurs plumages. Le Rossignol, le Merle, le Corbeau, la Fauvette, le Geai, l'Alouette, l'Aigle, la Tourterelle, chantoient, siffloient, croassoient, crioient, roucouloient, sautoient, voltigeoient, voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout-à-coup l'intelligence de leurs différents langages : j'entendis l'Aigle qui railloit le Hibou sur la vue ; la Tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'Epervier, qui n'avoit que du mépris pour sa foiblesse ; le Merle faisoit des plaisanteries sur le cri de l'Aigle ; le Geai & la Pie disoient des injures ; ils reprochoient au Moineau l'air commun.

Je vis descendre du ciel une figure fort extraordinaire ; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige, sur laquelle on auroit jetté des feuilles de roses ; il avoit de grandes ailes bleues, dont les extrémités étoient dorées ; ses cheveux étoient noirs comme l'ébène ; ses yeux étoient de la couleur de ses cheveux, & si perçants que l'hypocrite n'auroit pu soutenir ses regards. Il se posa sur un platane qui s'élevoit au-dessus des cèdres de la forêt ; il appella par leurs noms les différentes espèces d'oiseaux, que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cèdres ; il leur ordonna le silence, & il leur dit :

Ecoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand Etre. Vous êtes tous égaux en mérite ; vous êtes différents en qualités, parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

L'Aigle est né pour la guerre ; son cri, expression de la force, ne peut avoir d'harmonie ; le Hibou

bou n'auroit point ſurpris dans les ténèbres les inſectes & les reptiles, dont il doit purger la terre, ſi ſes yeux avoient pu ſoutenir l'éclat du ſoleil : pour donner au Roſſignol & à la Fauvette leur voix douce & légère, il a fallu leur donner des organes délicats : la Tourterelle, née pour l'amour, ſe tient ſous les ombrages, où rien n'interrompt en elle le plaiſir d'aimer ; qu'ajouteroient à ce plaiſir le bec & les griffes de l'Epervier ? Reſtez ce que vous êtes, ſans regret & ſans orgueil ; cedez différemment aux impulſions de la nature, & voyez dans vos eſpèces des différences & non des défauts.

A ces mots, je vis les oiſeaux ſe diſperſer dans la forêt, & le Génie s'élever aux Cieux, en jettant ſur moi un regard plein d'expreſſion. Je m'éveillai, & je me dis : M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le Cadi la douceur du Courtiſan, dans l'Iman la franchiſe du Guerrier, dans le Marchand le déſintéreſſement du Sage, dans le Sage l'activité de l'Ambitieux ! c'eſt moi que tu es venu inſtruire, ô céleſte Génie ; tes leçons ſeront à jamais gravées dans mon cœur, & mes lèvres les répéteront aux hommes.

O ! mes frères, nous partons enſemble pour voyager, les uns au Nord, les autres au Midi ; il ne nous faut ni les mêmes vêtements, ni les mêmes proviſions. Nous vivons dans une famille, dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi ſervent à celui qui taille les arbres du verger, les inſtruments du labourage ?

Le Voyage de la Mecque.

FABLE ORIENTALE.

JE faiſois le voyage de la Mecque avec une troupe de jeunes gens aimables. J'admirois leur galeté, leur ſenſibilité, leur penchant au plaiſir & à la vertu.

ta. Ce caractère me charmoit ; & cette société me rappelloit aux ſentimens agréables, & aux penſées de ma jeuneſſe. Ils chantoient, tantôt les charmes de l'amitié, tantôt ceux de la bienfaiſance, & quelquefois l'auteur de la nature. Ils ſe trouvoient comblés de ſes bienfaits, & ils étoient heureux avec reconnoiſſance.

Il ſe joignit à nous un Santon de la Montagne de Pétra. Il cherchoit à placer quelqu'éloge du jeûne, de la continence, des macérations, & quelque ſatyre de la nature humaine & du plaiſir. Les cris de joie le révoltoient. Notre bienveillance pour lui l'effarouchoit. La ſeule marque d'intérêt qu'il nous donna, fut de prier à haute voix l'Etre ſuprême de nous tirer promptement de notre ivreſſe.

Un jour que nous approchions du hameau qu'habite la famille de Jakins, fils d'Hoſai, nous vîmes accourir à nous des enfans, & de jeunes filles qui nous apportoient, en danſant, & en chantant, des fruits, du laitage & du pain : On voyoit le plaiſir dans leurs yeux, & leur joie ajoutoit à la nôtre.

On étoit dans la ſaiſon où le Soleil entre dans le ſigne du Belier. Les feuilles des roſes avoient écarté les filets verds qui les enveloppent, & les rameaux des Grénadiers en fleurs éclatoient comme le feu ; le Soleil alloit ſe coucher, & ſes rayons étoient déjà interceptés par les montagnes de l'Occident. Nous vîmes des troupeaux qui revenoient à l'étable en bondiſſant ; de jeunes gens les conduiſoient ; les uns jouoient de la cornemuſe ; d'autres chantoient ; les oiſeaux de la campagne n'avoient point encore ceſſé leurs chants : & le Roſſignol avoit commencé les ſiens.

Je jettai mes regards ſur le Santon farouche. Il étoit morne au milieu de cette allégreſſe univerſelle. Il arrachoit pour ſon ſouper quelques racines inſipides, & ſe diſpoſoit à paſſer la nuit ſur le ſable. Je lui

lui dis : " Malheureux ennemi de l'homme ! ennemi de toi-même, es-tu sourd à la voix du plaisir qui retentit dans toute la nature ? peux-tu entendre sans émotion les chants de ces jeunes gens satisfaits, & l'Alouette qui descend des cieux en répétant ses airs gais, & le Rossignol qui a commencé sa chanson voluptueuse & tendre ? Ne sens-tu pas que leur chant te dit qu'ils sont heureux ? Ne vois-tu pas les bonds légers des Beliers, & les mouvemens de ces Chameaux qui s'égaient sous le fardeau qui les couvre ? De quelle espèce es-tu donc, si tu ne partages pas le sentiment de tout ce qui respire ? Regarde ces arbres utiles ; vois le Zéphir agiter leurs branches fleuries. Il n'imprime aucun mouvement au rocher auquel tu ressembles par ton cœur aride & dur. O ! si tu n'aimes pas le plaisir, quel motif as-tu donc de faire le bien ? Porte tes yeux autour de toi ; vois ces campagnes fertiles, ces cieux, & ces mers : Qu'est-ce que le monde ? L'ouvrage d'un Dieu bon. Quel hommage exige de toi sa bonté ? Ton plaisir, & une action de grace. Quel devoir t'impose sa bonté ? Le plaisir des autres. Jouir ; voilà la sagesse. Fais jouir ; voilà la vertu.

" O mes frères, élus de Mahomet, disciples, fidèles disciples d'Hali, de Brama, ou de Zerdus, écoutez les paroles de Saadi, écoutez les paroles de Saadi, écoutez-les des oreilles, de l'ame.

" Quand Dieu commanda au Soleil de porter le jour dans l'immensité des Cieux, & de répandre la fécondité sur le globe de la terre, il dispersa les hommes & leurs compagnes au Nord, au Midi, à l'Orient, à l'Occident, & il leur dit : Jouissez des élémens & des délices de l'ame. Par-tout, où vous porterez vos pas, vous recontrerez vos frères ; soyez-vous utiles les uns aux autres, & la terre fleurira sous vos mains, & les Lions, les Panthères, & les Tigres respecteront votre union.

" L'homme

" L'homme oublia les paroles du Très-haut : Le " frère voulut commander au frère, & ils furent " ennemis ; les armes de l'injuſte furent employées " contre l'innocent, & le ſoumirent ; l'injuſte fit " des loix, & ſes eſclaves dociles lui firent de nou- " veaux eſclaves. Dieu daigna ſortir encore du " nuage lumineux qu'il a placé autour de ſon trône ; " il deſcendit entre les terres & les ſphères, & le " tonnerre de la voix ſe fit entendre. Il dit aux " hommes : Vous voilà raſſemblés en grands peu- " ples : ô peuples, ſoyez-vous utiles les uns aux " autres, & que les productions du Midi paſſent au " Nord ; que les lumières de l'Orient éclairent " l'Occident. Reſtez unis, c'eſt votre intérêt, & " celui de vos chefs.

" L'homme oublia les paroles du Très-haut ; des " eſprits pervers ſemèrent la défiance d'un bout du " monde à l'autre, & la crainte arma les nations " contre les nations. Bientôt les peuples ne virent " plus dans les peuples que des animaux indociles " & dangereux. Rois, Califes, Sultans, Princes " de la terre, fermez l'oreille aux diſcours de vos " flatteurs. Ecoutez la nature, elle vous crie, que " nous ſommes tous les membres d'un même corps, " O arbitres des hommes ! deſcendez-en vous-mê- " mes ; liſez dans vos cœurs, & vous y retrouve- " rez les paroles du Très-haut ; elles y ſont gra- " vées. Faites grace au foible, ſoulagez le pau- " vre ; honorez l'homme utile, récompenſez l'hom- " me laborieux ; conſultez le ſage ; éloignez l'in- " ſenſé, rendez juſtice à tous, & vous n'aurez pas " d'ennemis.—O arbitres des hommes ! Craignez " les plaintes des malheureux ; elles parcourent la " terre ; elles traverſent les mers ; elles pénètrent " les Cieux ; elles changent la face des Empires. " Il ne faut qu'un ſoupir de l'innocent opprimé pour " remuer le monde."

Traduit de SAADI par M. de St. LAMBERT.

FABLE

FABLE INDIENNE.

Par laquelle les Mahométans *prouvent que tout n'eſt qu'Heur & Malheur dans ce Monde.*

LE beſoin, diſent-ils, aſſembla jadis un certain nombre d'hommes dans les Déſerts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du néceſſaire, pour augmenter le ſuperflu de quelques Rajahs, eſt une loi injuſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité, où l'avantage ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots l'orateur ſe tait ; l'aſſemblée en frémiſſant applaudit à ce diſcours ; le projet eſt noble, on veut l'exécuter. On ſe diviſe ſur les moyens. Les plus braves ſe lèvent les premiers. La force, diſent-ils, nous a tout enlevé, c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos Rajahs ont, par leurs vexations, arraché juſqu'au néceſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie, & ſes peines, pourquoi refuſer à nos beſoins ce que des tyrans permettent à leur injuſtice ? Aux confins de ces régions, les Bachas, par les préſens qu'ils exigent, partagent le profit des Caravanes ; ils pillent des hommes enchaînés par leur puiſſance, & par la crainte. Moins injuſtes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés ; que la valeur en décide, & que nos richeſſes ſoient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le Ciel, par le don de la bravoure, déſigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur ſans force, ſans courage, ſeme, laboure, recueille ; c'eſt pour nous qu'il a moiſſonné ; ravageons, pillons les nations. Nous y conſentons tous, s'écrièrent ceux qui, plus ſpirituels & moins hardis, craignoient de s'expoſer aux dangers ; mais ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons

ſans péril des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit des Bonzes & des Bramines, & parcourons la terre ; nous la verrons empreſſée de fournir à nos beſoins & même à nos plaiſirs ſecrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fières & courageuſes. Diviſée d'opinion, l'aſſemblée ſe ſépare. Les uns ſe répandent dans l'Inde, le Thibet, & les confins de la Chine. Leur front eſt auſtère, & leur corps macéré. Ils en impoſent aux peuples, les enſeignent, les perſuadent, diviſent les familles, font déshériter les enfans, s'en appliquent les biens. On leur cède des terrains ; on y conſtruit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puiſſant, pour plier l'homme éclairé au joug de la ſuperſtition. Ils ſoumettent enfin tous les eſprits, en tenant le ſceptre ſoigneuſement caché ſous les haillons de la miſère, & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déſerts, ſurprennent les Caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entr'eux le butin. Un jour où ſans doute le combat n'avoit pas tourné à leur avantage, on ſaiſit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine ; on dreſſe l'échaffaud, on le mène au ſupplice. Il y marchoit d'un pas aſſuré, lorſqu'il trouve ſur ſon paſſage, & reconnoît ſous l'habit d'un Bramine, un de ceux qui s'étoient ſéparés de lui dans le déſert. Le peuple avec reſpect entouroit le Bramine, & le portoit dans ſa Pagode. Le brigand s'arrête à ſon aſpect : Dieux juſtes ! s'écrie-t-il, égaux en crimes, quelle différence entre nos deſtinées ! Que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour, il a, ſans crainte, ſans danger, ſans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richeſſes

richesses à l'Empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi, la lâcheté & l'imposture ; cependant l'on me traite de scélérat ; on l'honore comme un Saint ; l'on me traîne à l'échaffaud ; on le porte dans sa Pagode. On m'empale, on l'adore.

ALLEGORIE.

LE grand *Salomon*, dit un Auteur, après avoir fait bâtir le magnifique temple qui portoit son nom, fit construire un superbe palais. Il y avoit rassemblé toutes sortes d'oiseaux, & leur avoit donné à tous le don de la parole. Dans l'immense volière où ils étoient rassemblés, un vieux moineau étoit toujours en querelle avec sa vieille compagne. *Salomon* prenoit plaisir à les entendre ; car les grands s'amusent souvent, comme nous, des plus petites choses. Un jour l'oiseau grondeur, plus fâché qu'à l'ordinaire, se mit en fureur & dit : *Méchante femme, vraiment ma colère, tu ne pousseras à bout, & dans je renverserai ce palais, & je te laisserai ensevelie sous ses débris : tu ne connois pas mes forces.* La pauvre & simple femelle, bien effrayée, le crut, & ne répliqua pas. Mais *Salomon*, qui avoit tout entendu, appella l'oiseau colère sur le bout de son doigt, & lui dit : *Puissant Moineau, c'est moi qui ne connois pas vos forces. Apprenez-moi donc comment vous pouvez détruire ce vaste palais où je réside.* Le Moineau, bien humilié, répondit : *Grand Roi, tu m'as entendu, & j'en suis dans la confusion. Je sais bien que je suis petit & foible ; mais laisse-moi, je t'en conjure, faire le fort avec ma femme.*

M. GUYS.

LE BON MINISTRE.

LE puiſſant Aaron Raſchild commençoit à ſoupçonner que ſon Viſir Giafar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée : les Femmes de Aaron, les Habitants de Bagdad, les Courtiſans, les Derviches, cenſuroient le Viſir avec amertume. Le Caliſe aimoit Giafar ; il ne voulut point le condamner ſur les clameurs de la Ville & de la Cour : il viſita ſon Empire ; il vit par tout la Terre bien cultivée, la Campagne riante, les Hameaux opulents, les Arts utiles en honneur, & la Jeuneſſe dans la joie. Il viſita ſes Places de Guerre & ſes Ports de Mer ; il vit de nombreux Vaiſſeaux qui menaçoient les côtes de l'Afrique & de l'Aſie ; il vit des Guerriers diſciplinés & contents ; ces Guerriers, les Matelots & les Peuples des Campagnes s'écrioient : O Dieu ! béniſſez les Fidéles, en prolongeant les jours d'Aaron Raſchild & de ſon Viſir Giafar ; ils maintiennent dans l'Empire la paix, la juſtice & l'abondance : tu manifeſtes, Grand Dieu ! ton amour pour les Fidéles, en leur donnant un Caliſe comme Aaron, & un Viſir comme Giafar. Le Caliſe, touché de ces clameurs, entre dans une Moſquée, s'y précipite à genoux, & s'écrie : Grand Dieu ! je te rends graces, tu m'as donné un Viſir dont mes Courtiſans me diſent du mal, & dont mes Peuples me diſent du bien.

PENSEES

PENSEES INGENIEUSES.

IL eſt difficile en traduiſant de faire reſſembler parfaitement les copies aux excellens originaux ; & c'eſt ce qui a fait dire à un de nos Traducteurs, que la plupart des Traductions ſont comme les tapiſſeries de Flandres regardées à l'envers, où les figures ne laiſſent pas de paroître ; mais avec tant de filets, qu'on ne les voit point diſtinctement, & qu'on diroit que ce ne ſont que de ſimples ébauches.

Un autre de nos Ecrivains dit, ſur le même ſujet, que ce qu'il y a de plus délicat, dans les penſées & dans les expreſſions des Auteurs qui ont écrit avec beaucoup de juſteſſe, ſe perd quand on les veut mettre dans une autre langue ; à peu près comme ces eſſences exquiſes, dont le parfum ſubtil s'évapore quand on les verſe d'un vaſe dans un autre.

Ces deux comparaiſons ſont ingénieuſes ; mais la ſeconde eſt bien plus noble & plus fine que la premiere.

LES penſées d'Ovide, ſur le but qu'il ſe propoſoit en étudiant dans ſon exil, ſont ſimples & naturelles.

* Quoique je maudiſſe quelquefois les Muſes & les vers, qui m'ont été ſi funeſtes ; après les avoir bien

* *Quamvis interdum, quæ me læſiſſe recordor, Carmina devoveo Pieridaſque meas.*
Cùm bene devovi, nequeo tamen eſſe ſine illis. &c.
Triſt. lib. 5. Eleg. 7.

bien maudits, je ne puis du-tout m'en paſſer. Mais je n'écris pas pour être loué, & je n'ai rien moins en vûe que de faire connoître mon nom à la poſtérité : je m'en trouverois beaucoup mieux, s'il étoit obſcur.

Je ne ſuis pas maintenant aſſez bien pour me mettre en peine de la gloire ; je voudrois pouvoir n'être connu de perſonne.

Tout ce que je cherche en faiſant des vers, c'eſt d'oublier en quelque façon mes miſeres : ſi je tire de l'étude ce fruit-là, c'eſt aſſez pour moi.

BOCCALIN eſt plaiſant, qui fait condamner par Apollon un Vieillard à lire une Harangue de Guichardin, pour le punir d'avoir lû au Parnaſſe un Madrigal avec des Lunettes.

C'eſt une fine Satyre des Vieillards Coquets, & une Critique maligne de l'Hiſtorien d'Italie, dont les Harangues ſont longues & ennuyeuſes.

LES penſées de Séneque le Philoſophe, ſur la mort de Caton, ſont bien nobles, & peut-être un peu trop hardies.

Après avoir réglé ſes affaires, autant que cela ſe pouvoit dans le déſordre où elles étoient, il crut devoir faire en ſorte que perſonne ne pût ni tuer ni ſauver Caton ; & ayant tiré ſon épée, qui juſqu'à ce jour-là avoit été innocente : Fortune, dit-il, tu n'as rien fait en t'oppoſant à tous mes efforts : je n'ai point encore combattu pour ma liberté ; mais ſeulement

Non adeò benè nunc, ut ſit mihi gloria curæ.
Triſt. lib. 5. Eleg. 12.

Carminibus quæro miſerarum oblivia rerum, Præmia ſi ſtudio conſequor iſta, ſat eſt.—Eleg. 8.

ſeulement pour celle de la Patrie. Pour toute ma fermeté, je ne prétendois pas vivre libre ; mais avec des perſonnes libres. Maintenant que les affaires du genre humain ſont déplorées, & que tout eſt ſans reſſource, il faut ſauver Caton du naufrage & le mettre au port.

Il ſe donna enſuite un coup mortel. Sa plaie fut bandée par les médecins ; mais voyant qu'il avoit moins de ſang, moins de forces, toujours le même courage ; alors en colere contre lui-même, auſſi-bien que contre Céſar, il déchira ſa plaie avec les mains, & ne rendit pas l'eſprit ; mais fit ſortir comme par force cet eſprit ſi généreux, & qui faiſoit gloire de mépriſer toute la puiſſance humaine.

Le même Philoſophe dit ailleurs, qu'il eſt auſſi honteux à Caton de demander la mort à perſonne, que la vie ; & que cette épée, qui a été pure & innocente juſques dans la guerre civile, rendra à Caton la liberté qu'elle n'a pû rendre à la Patrie.

Je ne vois pas, ajoute-t-il, que Jupiter ait rien de plus beau à voir ſur la terre, que Caton, qui ſe ſoutient dans un parti abattu, & qui demeure ferme parmi les ruines de la République.

Enfin, ſelon Séneque, Caton n'a pû vivre aprés la liberté, ni la liberté aprés Caton.

Non copri ſue bellezze, e non l'eſpoſe.

UN de nos célébres Orateurs a dit quelque choſe de ſemblable, en faiſant l'éloge de M. de Turenne. Il ne ſe cachoit point, il ne ſe montroit point : Il parloit, lorſqu'il le falloit, & de ſes victoires, & de ſes déſavantages ; auſſi peu attentif à relever la gloire des unes, qu'à déguiſer le malheur des autres. Il ne ſongeoit pas même à ces grandes reſſources de gloire, qui lui permettoient de faire des pertes ſans s'appauvrir ; & la même

même vérité, qui lui faisoit raconter le détail de victoires innombrables qu'il a remportées, lui faisoit dire le particulier de quelques occasions où il n'avoit pas été heureux : aussi éloigné dans ces récits du faste de la modestie, que de celui de l'orgueil.

Il ne se peut rien penser de plus fin.

LE Panégyrique de Pline est semé de traits assez délicats : en voici quelques-uns des plus remarquables.

La reconnoissance rend la libéralité plus agréable ; l'ingratitude la rend plus éclatante.

Il n'y a point de Prince dont les hommes se plaignent moins, que de celui dont il est le plus permis de se plaindre.

Comme c'est être heureux que de pouvoir tout ce que l'on veut, c'est être grand que de vouloir tout ce qu'on peut.

C'est le comble du bonheur que d'être heureux, & d'en être estimé digne.

Chacun en particulier peut tromper & être trompé : personne n'a trompé tout le monde, & tout le monde n'a trompé personne.

Un Prince peut être haï de quelques-uns, sans qu'il haïsse lui-même : il ne peut être aimé, sans qu'il aime.

CROYEZ-MOI, écrit Ovide à un de ses amis qui n'osoit lui écrire dans le temps de son exil, les Puissances célestes pardonnent aux mal-heureux, & notre Prince est de tous les Dieux le plus modéré : Il tempère son autorité par la Justice. Il a bâti depuis peu un Temple tout de marbre à cette Déesse au milieu de Rome : il y a long-temps qu'il lui en a bâti un autre dans son cœur.

Ce

CE que le même Poëte écrit à un Courtisan qui étoit peu touché de son exil, est naturel & délicat.

Si vous n'avez nul chagrin des maux qu'Ovide souffre, parce-qu'il semble les avoir mérités, ayez-en au moins de ce qu'il les a mérités.

C'EST un beau mot de Quinte-Curce sur les soldats d'Alexandre, qui avec toutes leurs conquêtes étoient pauvres & misérables : *Omnium victores, omnium inopes fumus.* Nous avons tout conquis, & cependant nous manquons de tout.

SENEQUE dit de César, qui étant en Angleterre perdit sa fille qu'il aimoit avec beaucoup de tendresse : Il vainquit, la douleur aussi promptement qu'il avoit coutume de vaincre tout le reste.

Voiture dit du Comte Duc d'Olivarès : Le jour que la Fortune, en lui ôtant sa fille, lui ravit ses plus chères espérances, il eut la force de donner audience & de vaquer aux affaires. Les sentimens du pere cédèrent au devoir du Ministre. Il crut qu'il ne lui étoit pas permis d'abandonner aux larmes les yeux qui veilloient pour le bien de l'Etat, & qu'un esprit qui avoit à sa charge la moitié du monde ne devoit pas être troublé du malheur d' une fille.

PENSEES DETACHES.

LA source de nos actions doit être dans notre ame, & non dans l'ame des autres. On nous offense ; qu'importe ? Dieu est notre législateur & notre juge. Il y a des méchans ! ils nous sont utiles ; sans eux, qu'aurions nous besoin de vertus ?

Nous

Nous nous plaignons des ingrats ! imitons la Nature ; elle donne tout aux hommes, & n'en attend rien.

Mais l'outrage ! l'outrage avilit celui qui le fait, & non celui qui le reçoit. Et la calomnie ? Remercions Dieu, de ce que nos ennemis, pour dire du mal de nous, ont recours au menſonge. Mais la honte ? eſt-il de la honte pour l'homme juſte ?

Qu'eſt-ce que la réputation ? Un cri qui s'élève & qui meurt dans un coin de la terre.

Et les louanges des Cours ? Un tribut de l'intérêt au pouvoir, ou de la baſſeſſe à l'orgueil. Et l'autorité ? Le plus grand des malheurs pour qui n'eſt pas le plus vertueux des hommes.

Et la vie ? Homme ! vois cet inſtrument de fable qui meſure le temps. Regarde ces grains de pouſſière qui, en tombant, marquent les portions de la durée. Le temps t'a été donné pour être utile aux hommes ; qu'as-tu déjà fait pour eux ? La vie s'enfuit, les années ſe précipitent, elles tombent les unes ſur les autres, comme ces grains de ſable. Homme ! hâte-toi : tu es placé entre deux abymes ; celui du temps qui t'a précédé, & celui du temps qui doit te ſuivre. Entre ces deux abymes ta vie eſt un point ; qu'elle ſoit marquée par tes vertus. Sois bienfaiſant, sois l'ame libre, mépriſe la mort.

La mort eſt la fin des combats ; elle eſt le moment où l'homme de bien peut dire, enfin ma vertu m'appartient ; c'eſt elle qui l'affranchit du plus grand des dangers, celui de devenir méchant.

Celui qui reconnoît & ſert le Père commun des hommes, ſe croit une haute deſtination ; l'ardeur de la remplir anime ſon zèle, & ſuivant une régle plus ſûre que celle de ſes penchans, il ſait faire le bien qui lui coûte, & ſacrifier les déſirs de ſon cœur à la loi du devoir.

Tenez

Tenez votre ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais.

Si la Divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne, le bon n'eſt qu'un inſenſé.

La dévotion eſt un opium pour l'ame : elle égaie, anime, & ſoutient, quand on en prend peu : une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli de tous les devoirs de l'homme.

Juſtice & Vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité, Patrie, voilà ſes premières affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il eſt coupable.

Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines ; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que de jouiſſances ; voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas, n'eſt donc qu'un état négatif ; on doit la meſurer par la moindre quantité des maux qu'il ſouffre.

Je ne conçois pas que celui qui n'a beſoin de rien, puiſſe aimer quelque choſe ; je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puiſſe être heureux.

LES plaiſirs bruyans ſont le vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie, c'eſt en jouir.

S'abſtenir pour jouir, c'eſt la philoſophie du ſage ; c'eſt l'Epicuréiſme de la raiſon.

C'eſt une très-grande cruauté envers les hommes, que la pitié pour les méchans.

Il faut avoir des vertus pour s'appercevoir qu'on en manque, ou du moins pour être fâché de n'en avoir point.

Pour

Pour peu qu'on ſoit généreux par ſoi-même, on ne doit jamais ſe ſouſtraire aux bienfaits d'une ame vertueuſe.

C'eſt faire une bonne action, que de tenter d'en faire une.

Le plus digne uſage qu'on puiſſe fair de ſon bonheur, c'eſt de s'en ſervir à l'avantage des autres.

La Nature eſt trop ſage pour avoir permis que les grands hommes de chaque ſiècle aſſiſtaſſent en perſonne à la plénitude des éloges qu'ils méritent, & qu'on pourra leur donner un jour ; il ſeroit indécent pour eux, & injurieux pour les autres, qu'ils en fuſſent témoins.

L'honnête homme eſt preſque toujours triſte, preſque toujours ſans biens, preſque toujours humilié. Il n'a point d'amis, parce que ſon amitié n'eſt bonne à rien. On dit de lui : c'eſt un honnête homme ; mais ceux qui le diſent, le fuient, le dédaignent, le mépriſent, rougiſſent même de ſe trouver avec lui ; & pourquoi ? C'eſt qu'il n'eſt qu'eſtimable.

Il y a des vérités qui ne ſont point faites pour être directement préſentées à l'eſprit. Elles le révoltent, quand elles vont à lui en droite ligne : elles bleſſent ſa petite logique ; il n'y comprend rien ; ce ſont des abſurdités pour lui.

La ſource la plus ordinaire des crimes qui ſe commettent dans le monde, ce n'eſt pas la pauvreté, comme on le croiroit, c'eſt la honte qu'elle fait à ceux qui la ſouffrent.

Quel faſte, quelle impertinence, quelle funeſte inconſéquence dans les mœurs des hommes ! Ils puniſſent de mort celui qui eſt convaincu d'avoir fait un crime pour avoir ceſſé d'être pauvre, & puniſſent de mépris celui qui a le courage de reſter pauvre.

Il y a dans le monde bien des gens qui aiment mieux leurs amis dans la douleur, que dans la joie ; ce n'eſt que par compliment qu'ils vous félicitent d'un bien ; c'eſt avec goût qu'ils vous conſolent d'un mal.

Les ames exceſſivement bonnes ſont volontiers imprudentes par excès de bonté même ; & d'un autre côté les ames prudentes ſont aſſez rarement bonnes.

La phyſionomie qui paroît annoncer le moins de vertus, eſt quelquefois celle qui en cache le plus. La Nature fait aſſez ſouvent de ces tricheries-là : elle enterre, je ne ſais combien de belles ames ſous de pareils viſages ; on n'y connoît rien ; & puis, quand ces gens-là viennent à ſe manifeſter, vous voyez des vertus qui ſortent de deſſous terre.

La vengeance eſt douce à tous les cœurs offenſés ; il leur en faut une ; il n'y a que cela qui les ſoulage : les uns l'aiment, cruelle ; les autres, généreuſe ; & les derniers ſe contentent de livrer les ingrats au regret d'avoir mal fait.

Quand on manque d'éducation, il n'y paroît jamais tant que lorſque l'on veut en montrer.

Les ames généreuſes ont cela de bon, qu'elles dévinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos beſoins.

LES malheurs qui arrivent aux riches ne devroient que corriger leur orgueil, ſans flatter la vanité des pauvres ; mais on ne voit que trop ſouvent le contraire : tous les états ont leurs défauts.

Trop d'ignorance donne aux hommes des mœurs barbares ; le trop d'expérience leur en donne d'habilement ſcélérates : la médiocrité des connoiſſances leur en donneroit de plus douces.

Combien y a-t-il de Sylla, de Craſſus, de Marius, de Céſar même, étouffés ſous un Gouvernement Monarchique ?

Permettons aux miſérables de s'expliquer à nous dans leurs beſoins, puiſque nous ne ſongeons pas à eux dans notre abondance.

N'ayons pas de honte de devoir à autrui la penſée d'une bonne action, & laiſſons toutes les avenues libres à ceux qui nous conſeillent de bien faire.

Il faut tâcher d'abolir les noms de mépris ; ils ne font qu'entretenir la haine parmi les hommes ; mais il faut bien conſerver les noms de *fourbe*, de *traître*, d'*ingrat*, pour faire toujours honte à ceux qui les méritent.

Il eſt beau d'avoir dans l'air quelque choſe de grand ; cela attire de l'eſtime & du reſpect. Mais l'air doux & honnête ne produit pas moins de bons effets ; c'eſt par-là qu'on ſe fait aimer.

Il ne faut pas rejetter tous les mauvais conſeils, de peur de rebuter les perſonnes qui pourroient nous en donner de bons.

On eſt peu perſuadé de la violence d'une paſſion qui eſt ingénieuſe à s'exprimer par la diverſité des penſées. Une ame touchée ſenſiblement ne laiſſe pas à l'eſprit la liberté de penſer beaucoup.

La médecine rompt plus de trames, qu'elle n'en renoue ?

Les plus honnêtes gens du monde, ce ſont les François qui penſent, & les Anglois qui parlent.

Rien ne décrie davantage la violence des méchans, que la modération des gens de bien.

On ſe ſoutient mal dans la foule par les qualités de l'eſprit, contre les avantages du corps.

On eſt bienheureux de trouver ſon compte avec ſoi-même ; car on ſe trouve quand on veut.

Les

Les plus cruels tyrans ne fauroient trouver des cachots pour notre ame : leurs chaînes ne la fauroient lier.

Il faut ſe rendre à la raiſon, dès qu'elle paroît, & la trouver belle même dans la bouche d'un pédant.

Les auteurs ne ſe pardonnent rien, pas même les philoſophes, ni les ſaints.

Le premier pas vers la ſageſſe, c'eſt de reconnoître notre ignorance ; & ſi nous ne voulons pas être réputés fous au jugement des autres, renonçons à la folie de paroître ſages à nos propres yeux.

L'homme modeſte ne ſe fie point à ſa propre ſageſſe ; il pèſe les conſeils d'un ami ; & en profite.

Puiſque les jours qui ſont déjà paſſés, le ſont pour toujours, & que ceux qui ſont à venir peuvent ne pas arriver pour toi, il t'importe, ô Homme ! d'employer le temps préſent, ſans regretter la perte de celui qui eſt paſſé, & ſans trop dépendre de celui qui eſt à venir.

LA main de la diligence terraſſe le beſoin : la proſpérité, & les ſuccès ſont le cortège de l'homme induſtrieux.

Le pareſſeux eſt un fardeau à lui-même : les heures pèſent ſur ſa tête : ſes jours s'évanouiſſent comme l'ombre d'un nuage, qui ne laiſſe après elle aucune trace qui en rappelle le ſouvenir.

Si la ſoif des honneurs tourmente ton ame ; ſi ton oreille prend quelque plaiſir à entendre la voix de la louange, ſecoue la pouſſière dont tu as été formé, & prends ton vol vers quelque choſe qui ſoit digne d'éloge.

On ſe repent ſouvent d'avoir trop parlé, & l'on gagne toujours à ſe taire.

Il faut refuſer les faveurs d'un homme mercenaire : c'eſt un piége qu'il nous tend ; jamais nous ne pourrons les acquitter.

Les

Les dangers, les malheurs, l'indigence, la douleur & l'injuſtice, ſont plus ou moins le lot de chaque homme qui vient dans ce monde ; il nous importe donc de fortifier de bonne heure notre ame, par le courage, & par la patience, afin de pouvoir ſupporter avec une fermeté décente, la portion des calamités humaines qui tombera dans notre lot.

Le pauvre ne voit point les tourmens & les inquiétudes des riches ; il ne ſent point les difficultés & les angoiſſes du pouvoir ; il ne connoît point le cruel ennui du loiſir ; voilà pourquoi il n'eſt pas content de ſon ſort.

O Homme ! ne te laiſſe point dominer par la colère. Souviens-toi que cette paſſion eſt une épée aſſilée pour percer ton propre cœur, ou pour maſſacrer ton ami. N'agis point, lorſque tu es agité par la paſſion. Voudrois-tu t'expoſer en mer au fort de la tempête ?

La vraie ſageſſe a moins de prétentions que la folie. Le ſage doute ſouvent, & change d'opinion. L'inſenſé eſt obſtiné, ne doute jamais, & connoît tout, excepté ſon ignorance.

L'homme ſincère & vrai dédaigne les petits artifices de la diſſimulation. Sa bouche eſt toujours d'accord avec ſon cœur.

L'homme de bien qu'on ſoupçonne injuſtement, ſe juſtifie avec intrépidité. Le ſoupçon ne peut épouvanter que le coupable.

L'orgueil & la petiteſſe paroiſſent être incompatibles ; mais l'homme réunit les contraires ; il eſt à la fois la plus miſérable, & la plus arrogante de toutes les créatures.

L'homme n'eſt jamais ſi heureux que lorſqu'il fait part de ſon bonheur aux autres.

Le pauvre n'a beſoin que d'une ſeule vertu, qui eſt la patience, pour pouvoir ſupporter ſa pauvreté ; mais

mais si le riche n'est point charitable, tempérant, prudent, &c. il est coupable, & n'est point vertueux.

La racine de la vengeance est dans la foiblesse de l'ame : les gens les plus bas, & les plus lâches, sont les plus vindicatifs.

La noblesse réside dans l'ame, & il n'y a de veritable honneur que dans la Vertu.

Ne fuis point la mort, ô Homme, car c'est une foiblesse ; ne la crains point, car tu ne sais point ce que c'est : ce qu'il y a cependant de certain, c'est qu'elle mettra fin à tes peines.

DIALOGUES.

Le Bonheur Champêtre.

Dialogue entre un Seigneur & un Villageois.

Le Seigneur.

DIEU vous garde, bon homme, vous êtes bien gai !

Le Vil. Comme de coutume.

Le Seig. J'en ſuis bien aiſe ; cela prouve que vous êtes content de votre état.

Le Vil. Juſqu'à préſent j'ai lieu de l'être.

Le Seig. Etes-vous marié ?

Le Vil. Oui, grace au Ciel.

Le Seig. Avez-vous des enfans ?

Le Vil. J'en avois cinq : j'en ai perdu un, mais ce malheur peut ſe réparer.

Le Seig. Votre femme eſt-elle jeune ?

Le Vil. Elle a vingt-cinq ans.

Le Seig. Eſt-elle jolie ?

Le Vil. Elle l'eſt pour moi ; mais elle eſt mieux que jolie, elle eſt bonne.

Le Seig. Et vous l'aimez ?

Le Vil. Si je l'aime ? eh ! qui ne l'aimeroit pas ?

Le Seig. Et vos enfans, viennent-ils bien ?

Le Vil. Ah ! c'eſt un plaiſir. L'aîné n'a que cinq ans ; il a déjà plus d'eſprit que ſon père : & mes deux filles ! c'eſt cela qui eſt charmant. Le dernier tette encore ; mais le petit compère ſera robuſte & vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ſes

ſœurs,

sœurs, quand elles veulent baiser leur mère ? il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du teton.

Le Seig. Tout cela est donc bien heureux ?

Le Vil. Heureux ! je le crois. Il faut voir la joie quand je reviens du labourage. On diroit qu'ils ne m'ont pas vu d'un an : je ne sais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné me saisit les jambes ; il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui se roulant sur le lit de sa mère, ne me tende ses petites mains : & moi je ris, & je pleure, & je les baise, car tout cela m'attendrit.

Le Seig. Je le crois.

Le Vil. Vous devez le sentir, car sans doute vous êtes père ?

Le Seig. Je n'ai pas ce bonheur.

Le Vil. Tant pis : il n'y a que cela de bon.

Le Seig. Et comment vivez-vous ?

Le Vil. Fort bien. D'excellent pain, de bon laitage, & du fruit de notre verger. Ma femme avec un peu de lard fait une soupe aux choux, dont le Roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules, & le Dimanche nous nous régalons, & nous buvons un petit coup de vin.

Le Seig. Oui, mais quand l'année est mauvaise ?

Le Vil. On s'y est attendu, & l'on vit doucement de ce que l'on a épargné dans la bonne.

Le Seig. Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs que vous avez à soutenir.

Le Vil. On s'y accoutume ; & si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été, ou l'hiver se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourrée entre sa femme & ses enfans ! Et puis on soupe de bon appétit, & on se couche ; & croyez-vous qu'on se souvienne

du

du mauvais temps ? Allez, Monsieur, il y a bien du monde qui ne vit pas aussi content que nous.

Le Seig. Et les impôts ?

Le Vil. Nous les payons gaiement ; il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne, & celui qui nous juge ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre besogne, & nous faisons la leur. Chaque état, comme on dit, a ses peines.

Le Seig. Quelle équité ! qu'ils sont heureux !

MARMONTEL.

DIALOGUE II.

Mr. ADDISON *& le Docteur* SWIFT.

Swift.

SURement, Addison, il falloit que la fortune eût fusieusement envie de faire la folle (comme il lui arrive assez souvent, ainsi qu'à plusieurs autres Dames de très grande qualité) lorsqu'elle vous fit Ministre d'Etat & moi Ecclésiastique.

Ad. Il faut convenir que nous étions tous deux hors de notre élément. Mais vous ne voulez pas prétendre sans doute que tout auroit été à sa place si elle avoit disposé de nous tout à rebours.

Swift. Eh oui, je le prétens. Vous auriez fait un excellent Evêque, & pour moi, j'aurois gouverné la Grande-Brétagne, ainsi que j'ai fait l'Irlande, en maître absolu, tandis que je ne parlois que de liberté, de propriété & ainsi du reste.

Ad. Vous gouverniez la canaille d'Irlande ; mais je n'ai jamais pensé que vous gouvernassiez le Royaume. Une nation & la canaille sont des choses fort différentes.

Swift.

Swift. Oui, cela peut paroître ainſi à vous autres qui n'avez nul génie pour la Politique. Mais il y a des circonſtances, où en ſe mettant à propos à la tête de la canaille un habile homme peut ſe trouver enſuite à la tête de la nation. Il y a même des tems, où la nation n'eſt qu'une canaille, & doit être traitée comme telle par un judicieux obſervateur.

Ad. Je ne conteſte pas la maxime. Mais n'eſt-il pas à craindre que par la révolution naturelle des affaires humaines, le favori de la canaille ſoit ſa victime à ſon tour?

Swift. Cela peut arriver; mais j'en ai couru les riſques, & j'ai réuſſi. Demandez aux Vicerois, qui, bien loin que je leur fiſſe la cour, étoient forcés de me la faire, s'ils n'ont pas ſenti toute ma ſupériorité. Si j'ai pu me donner tant de conſidération dans le maigre poſte de Doyen de St. Patrice, & ſans avoir de ſéance dans aucune Chambre du Parlement, que n'aurois-je pas fait ſi la fortune m'avoit placé en Angleterre, ſans l'embarras d'un habit eccleſiaſtique, & dans une ſituation qui m'eût mis à même de me faire entendre dans la Chambre des Seigneurs ou dans celle des Communes?

Ad. Vous auriez certainement fait merveille. Peut-être auriez-vous été un *Whig* auſſi zelé que le Lord Wharton même; ou ſi les *Whigs* avoient malheureuſement offenſé l'Homme d'Etat, comme ils ont offenſé le Docteur, qui ſait ſi vous n'auriez pas rétabli le Prétendant. De grace, entre nous, ſouffrez que je vous faſſe une queſtion. Si vos rares talens vous euſſent mérité l'emploi de Premier Miniſtre de ce Prince, auriez-vous toléré, ou non, la Religion Proteſtante?

Swift. Ah, Monſieur le Sécrétaire d'Etat, voulez-vous donc plaiſanter à mes dépens? Croyez-vous, que parce que Sunderland s'aviſa de vous donner un grand poſte dans le Royaume, lui, ou ſon maître,

maître, pût vous donner encore un auſſi grand eſprit que celui que j'ai reçu de la nature ? Non, non ; l'eſprit eſt comme la grace, il vient du ciel. Un Roi ne peut pas plus le conférer que la grace aux Evêques ; & quoique je convienne que vous en aviez beaucoup, cependant, croyez-moi, mon cher, vous n'étiez pas fait pour me tenir tête. Je ſuppoſe que vous n'êtes pas aſſez vain pour prétendre ſoutenir le parallele avec moi.

Ad. Mes amis me diſoient que j'étois plutôt trop modeſte : c'eſt pourquoi je ne veux pas décider dans ma propre cauſe ; mais je m'en rapporte à Mercure, le Dieu de l'Eſprit, qui vient juſtement de ce côté avec une Ame qu'il amène dans le ſéjour des ombres. Salut au divin Hermès ! Dans ma diſpute avec mon compatriote le Docteur Swift, ſur la ſupériorité en fait d'eſprit & de plaiſanterie, nous vous prions.

Mercure. Ah, Docteur Swift, je ſuis bien ravi de vous voir : eh comment ſe porte mon vieux camarade ? Comment va l'honnête *Gulliver* ? Avez-vous été depuis peu à *Lilliput*, ou dans l'*Iſle volante*, ou avec votre bonne nourrice *Glumdalclitch* ? Y a-t'il longtems que vous n'avez mangé des *croutes* (*) avec *Mylord Pierre* ? *Jean* eſt-il toujours auſſi fou ? On dit que depuis que vous avez publié l'hiſtoire de ſa maladie, le pauvre garçon eſt preſque rétabli au moyen des lénitifs convenables. Il ne lui faudroit qu'une nourriture plus abondante pour réparer entierement ſes eſprits, ainſi qu'il eſt arrivé à ſon frere *Martin*. Mais on m'aſſure que *Martin* a engendré nouvellement une étrange race de *Méthodiſtes*, de *Moraves* & d'*Hutchinſoniens*, qui ſont plus fous que *Jean* ne le fut jamais dans ſa plus violente criſe. C'eſt bien dommage que vous ne ſoyez plus ſur la terre pour donner une nouvelle Edition de votre *Conte du Tonneau* à l'uſage de ces

(*) Conte du *Tonneau*.

pauvres

pauvres gens.... Mr. Addiſon, pardon, je vous aurois parlé plutôt, mais j'ai été ſi frappé de voir mon ancien ami le Docteur, que j'ai oublié pour un moment le reſpect qui vous eſt dû.

Swift. Addiſon, il me ſemble que le procès eſt décidé avant que le Juge ait entendu la cauſe.

Ad. Je conviens qu'il l'eſt en votre faveur.... Mais.

Mercure. Ne perdez pas courage, mon ami Addiſon : peut-être qu'Apollon auroit prononcé différemment. Je ſuis un bel-eſprit, un turlupin, un ennemi de toute dignité. Nous nous aimons naturellement tous deux, Swift & moi. Il m'adore plus que Jupiter, & je l'honore plus qu'Homere. Je vous proteſte toutefois que j'ai beaucoup d'eſtime pour vous. *Sir Roger de Coverley, Will Honeycomb*, le Provincial du *Freeholder*, & vingt autres caracteres deſſinés ſans affectation avec toute la fineſſe & la plaiſanterie poſſible dans vos admirables Ouvrages, vous donnent un rang diſtingué parmi nos Auteurs, quoiqu'inférieur à celui du Docteur. Peut-être l'auriez-vous précédé, ſi l'honnêteté & la décence de votre ame, & la circonſpection de votre jugement, vous l'avoient permis. Mais en ſuppoſant qu'il l'emporte ſur vous par la force & la vivacité de l'eſprit, qu'il eſt bien inférieur pour l'élégance & pour les graces, pour les touches délicates du ſentiment, pour le développement des reſſorts ſecrets du cœur humain! Qu'il eſt au deſſous dans l'art de tracer les douces nuances & les ombres d'un caractere, d'exprimer diſtinctement chaque trait & toutes les gradations de couleurs qui échapperoient à un peintre vulgaire! Qui a jamais pu repréſenter comme vous les beaux côtés de la nature humaine, & les tirer de l'ombre des caracteres les plus niais, ou des foibleſſes les plus abſurdes, de ſorte que l'on eſt forcé d'admirer & même de reſpecter, dans le

tems

tems même que l'on rit à la vue du tableau ! Swift ne pouvoit rien faire d'approchant. Il s'entendoit à crayonner en maître une laide figure, ou à rendre ridicule par ſes caricatures une figure avantageuſe ; mais voilà tout ſon art & ſi je dois parler en Dieu, ce talent eſt bien peu de choſe : le votre étoit divin ; il tendoit à relever la nature humaine.

Swift. De grace, cher Mercure, s'il m'eſt permis de dire un mot en ma faveur, mon art n'étoit-il pas d'une importance extréme pour corriger la nature humaine ? Le fouet n'eſt-il pas utile pour mettre à la raiſon les enfans gâtés ?

Mercure. Les hommes en général ne ſouffrent pas auſſi patiemment le fouet que les enfans, & un Satyrique groſſier les corrige rarement. Il en eſt de la ſatyre comme de l'antimoine ; ſi on l'adminiſtre à des malades, il faut l'adoucir ; le vôtre eſt ſouvent un vrai poiſon. J'avoue pourtant que vous avez fait quelque bien dans votre genre, mais pas tant de la moitié qu'Addiſon dans le ſien.

Ad. Divin Mercure, je ſuis content. Il importe peu quel rang vous me donniez dans la claſſe du bel eſprit pourvu que j'obtienne la préférence en qualité d'ami & de bienfaiteur de l'humanité.

Mercure. Je juge les Ecrivains & non les hommes. voici donc ma ſentence. Quand on amenera ici quelque Héros qui aura beſoin d'être humilié, que Swift ſoit chargé d'abbaiſſer ſon arrogance. Il pourra rendre le même bon office à un Philoſophe qui tirera vanité de ſa ſageſſe & de ſa vertu, ou à un Bigot bouffi d'orgueil. La férule du Docteur convaincra bientôt le premier qu'avec toute ſa morale ſi vantée il n'eſt qu'un *Yahoo*, & le ſecond que pour être Saint, il faut néceſſairement être humble. Je voudrois qu'il traitât auſſi la grande maladie des femmes, la vanité, & que ſa verge, qui tire le ſang à chaque coup, chatiât rigoureuſement la folie inſolente,

lente, ou le bel-esprit pétulant. Mais je destinerois Addison à consoler ceux dont l'ame sensible est trop découragée par le sentiment douloureux des infirmités de leur nature. Il leur prêteroit son pur & charitable miroir pour y découvrir leurs perfections cachées, & leur procurer une situation d'esprit à l'Elysée. Adieu, continuez à vous estimer & à vous aimer l'un l'autre, comme vous avez fait dans l'autre monde, quoique vous fussiez de partis contraires, & ce qu'il y a de plus merveilleux des rivaux dans la carriere du génie. Cela seul suffiroit pour vous donner à tous deux droit à l'Elysée.

Traduit de feu Milord LYTTELTON.

DIALOGUE III.

Entre FRANÇOIS I, *Roi de France*, & HENRI VIII, *Roi d'Angleterre*.

Henri.

VOUS souvient-il de notre fameuse entrevue près d'Ardres, & de Guines ? C'est une belle chose que l'étiquette ! Nous avions pris de si bonnes mesures, qu'en nous rendant visite l'un à l'autre, nous restions pourtant chacun chez nous. Le pied quarré de terre qu'occupoit alors votre Personne Royale, étoit du territoire François, & celui qu'occupoit la mienne, du domaine d'Angleterre. Falloit-il, pour la bonne grace de l'attitude, avancer un peu le pied droit ou le pied gauche, nous le faisions ; mais ni le vôtre, ni le mien, ne passoient la ligne de démarcation. J'étois bien assuré, dans cette circonstance, de ne point compromettre la dignité de ma couronne.

François. Ces vaines minuties répugnoient beaucoup à ma franchise naturelle. J'eus bientôt m'

l'écart toute étiquette puérile. J'allai, dès le jour suivant, vous surprendre jusques dans votre tente, & même avant votre *petit-lever*.

Henri. Je vous l'avouerai ; votre loyale démarche me rendit très-confus. Je vous connus dès ce moment ; &, quoique nous fussions Rois l'un & l'autre ; quoique nous le fussions de deux peuples qui avoient la folie de croire devoir se haïr, je vous jurai dès-lors une amitié à toute épreuve.

François. Elle ne fut point à l'épreuve des offres que vous fit, peu de temps après, mon rival.

Henri. Vous étiez un héros, votre rival fut un grand homme, & j'aurois pu moi-même être l'un & l'autre. Mais vous occupiez tous deux la haute scène de l'Europe ; vous en faisiez les destins ; & vous ne me laissiez que l'emploi de mettre un poids dans la balance lorsqu'elle paroissoit trop pencher de l'un ou de l'autre côté.

François. Il eût mieux valu, au lieu de faire couper la tête à tant de jolies femmes, vous joindre à moi pour arrêter un torrent qui menaçoit de tout entraîner, de tout envahir. L'Europe ne dut sa liberté qu'à mon courage ; &, quoique la fortune m'ait souvent trahi, j'ai toujours lutté avec gloire contr'elle, & contre Charles-Quint. Terminons cet. Vous sembliez d'abord ne vouloir me parler que de notre entrevue aux champs de Picardie.

Henri. Je vous en parlois pour vous rappeler en même temps ce trait de noble confiance dont je garde encore le souvenir.

François. J'ai bien du regret qu'il vous ait tant frappé.

Henri. Mon admiration diminua un peu lorsque j'appris qu'un Empereur, votre ennemi le plus redoutable, qui vous traita si durement lorsqu'il vous eut en son pouvoir, étoit venu, sans aucune précaution, se livrer lui-même au vôtre.

François.

François. Il avoit ma parole : Que lui falloit-il de plus ?

Henri. De bons otages. On ne peut guère se fier l'un à l'autre, quand on s'eſt haï longtemps.

François. J'eus toujours préſente à l'eſprit la maxime d'un des Rois mes aïeux, auſſi vaillant qu'Alexandre, & encore plus malheureux que moi. Il répétoit ſouvent que, ſi la bonne foi étoit bannie du cœur de tous les hommes, elle devoit ſe retrouver dans celui des Rois.

Henri. La maxime eſt belle, mais l'occaſion ne l'étoit pas moins ; & la vengeance eſt ſi douce !

François. Je me vengeai ; je parus oublier que Charles-Quint eut jamais été mon ennemi, pour me ſouvenir ſeulement qu'il étoit alors mon hôte. Je le traitai de mon mieux, & j'eus bien du regret de ne pouvoir lui offrir en fait d'amuſemens, qu'une cauſe au Parlement, une thèſe en Sorbonne, & une proceſſion de l'Univerſité.

Henri. C'étoit bien peu de la part d'un Roi qu'on nomme le Reſtaurateur des Lettres & des Arts dans ſes Etats.

François. J'avois planté l'arbre, mais il produiſoit encore plus de feuilles que de fruits.

Henri. Au moins la magnificence accompagna-t-elle notre entrevue. On ſurnomma le lieu où nous étions campés, *le Champ de drap d'or.*

François. Un tel faſte étoit compté pour quelque choſe ; mais on l'apprécie mieux aujourd'hui. Il n'eſt aucun Monarque ſur la terre qui ne puiſſe être magnifique, au moins une fois : & ce que tant d'autres peuvent ſi facilement faire, il y a peu de mérite à l'avoir fait. J'apprends que deux jeunes Souverains, l'un deſcendant de Charles-Quint, & l'autre un de mes ſucceſſeurs, & tous deux plus puiſſans que nous ne le fûmes jamais vous & moi, viennent

viennent de mettre autant de simplicité dans leur entrevue, que nous-mêmes de faste dans la nôtre.

Henri. Tous deux me sont bien connus ; je ne vois arriver ici aucune ombre qui ne fasse leur éloge. Comment deux Princes, dans un âge si peu avancé, dans un âge où c'est beaucoup de ne pas trop fournir, ont-ils pu captiver tant de suffrages ? Nous ne devions autrefois notre sagesse qu'à la plus longue expérience, & l'expérience même ne nous rectifioit pas toujours.

François. Cette heureuse différence est le fruit des lumières dont l'esprit humain s'est enrichi, & dont l'éclat se répand d'un bout de l'Europe à l'autre. Elles apprennent aux Rois que leurs sujets sont des hommes. L'Europe n'a peut-être jamais vu tant de jeunes Souverains sur le trône ; mais, sur-tout, elle ne vit jamais tant d'exemples de vertus, de bienfaisance & de magnanimité, partir des trônes qu'occupoient de jeunes Souverains.

Henri. Il est vrai qu'ils nous donnent beaucoup à réfléchir, à nous qui nous en piquions un peu moins là-bas. Nous remplîmes notre carrière, escortés de toutes les passions ; j'en excepterai peut-être celle de bien régner. L'amour me rendit chef de secte, &, qui pis est, persécuteur. L'ambition nous fit commettre d'autres fautes. J'avouerai pourtant, que vous valûtes beaucoup mieux que moi ; mais avouez que nous aurions pu valoir encore davantage.

François. D'accord : cependant je ne serai jamais oublié des François.

Henri. J'ai laissé aux Anglois un monument qui subsiste encore, & qu'ils regardent comme la base de leur liberté actuelle.

François. Il y auroit bien quelque chose à dire sur cette base & sur cet édifice. Mais, pardonnez : ce qui se passe aujourd'hui dans mes anciens Etats,

fixe

fixe plus mon attention, que ce qui peut troubler les vôtres. Je vais rejoindre Charles-Quint. Nous nous sommes déjà félicités réciproquement sur l'alliance qui unit sa Maison & la mienne ; particulièrement sur l'heureux gage que l'Autriche nous a donné de cette alliance. De nouveaux liens vont encore la resserrer. Les Princes vertueux devroient se voir souvent. La terre n'en seroit que plus heureuse & plus paisible. Combien de fois n'a-t-elle pas été troublée par un mal-entendu ? Un moment d'entrevue, un mot d'explication, eussent assoupi des querelles que vingt batailles n'ont pu décider, & que vingt traités n'ont fait qu'entretenir.

Henri. Et moi, je vais chercher Guillaume Penn. J'ai quelque reproche à lui faire. Il me semble que ses descendans observent assez mal une de leurs premières loix, celle de ne jamais tuer personne.

François. Que voulez-vous ? Ils essaient d'étendre l'édifice dont vous avez fourni la base.

DIALOGUE IV.

La Force de la Vertu dans les Malheurs.

Entre les deux Epoux.

Lucinde.

BON jour, mon cher époux, (*elle lui serre la main*) je te salue du fond de mon cœur.

Erasle (*l'embrassant.*) Je te bénis, ma chère. Comment as-tu passé ton temps depuis que je t'ai quittée ?

Lucinde. Ah ! dans le plus grand contentement. J'ai été aussi joyeuse que je puis l'être sans toi. Je n'ai cessé de chanter en vaquant à mes petites occupations.

Eraſte. Chère épouſe ! j'admire ta fermeté dans l'infortune. Je vois en toi une vraie héroïne.

Lucinde. Mon bonheur eſt de te poſſéder, & de poſſéder la vertu qui ſoutient toujours notre courage. Je ne ſuis malheureuſe, que lorſque tu crois l'être toi-même.

Eraſte. Dieu ! quelle tendreſſe pour moi ! C'eſt cependant cette même tendreſſe qui t'a miſe dans la ſituation où tu es, & qui réduiroit une ame ordinaire au déſeſpoir.

Lucinde. Je te conjure par ce qu'il y a de plus ſaint, ne trouble point ſans ceſſe notre repos par de pareils reproches ; ils offenſent trop ma tendreſſe. Je te proteſte, & j'en prends le Ciel à témoin, que ma tranquillité n'eſt point feinte. Je ſuis heureuſe en te poſſédant, & ſans toi tout bonheur me ſeroit inſupportable.

Eraſte. Il eſt donc bien vrai que malgré notre pauvreté extrême, malgré notre état déſeſpéré, cet air de tranquillité que je vois en toi, n'eſt point affecté pour me déguiſer tes chagrins ? Il eſt donc bien sûr qu'il vient du calme intérieur de ton ame ?

Lucinde. Je n'ai du chagrin, que lorſque je te vois toi-même dans l'inquiétude.

Eraſte. Quelle bonté !

Lucinde. Souviens-toi qu'il y a par milliers, des perſonnes plus malheureuſes que nous. Faut-il qu'un mécontentement volontaire nous rende plus malheureux qu'elles ?

Eraſte. Il ne nous rendroit pas plus pauvres, ma chère ! Les oiſeaux du Ciel le ſont moins que nous. Helas ! nous n'avons rien dans notre cabane qui puiſſe nous ſervir de nourriture. Je viens de courir d'une montagne à l'autre. J'eſpérois que ma chaſſe me donneroit quelque reſſource ; mais je n'ai pas rencontré le moindre gibier. Affreuſe

freuſe indigence ! je la ſupporterois néanmoins, ton courage ſuffiroit pour ranimer le mien ; mais quand mes regards tombent ſur nos enfans ; quand je leur vois les larmes aux yeux, des larmes qu'ils s'efforcent de retenir, de peur de nous affliger ; ô Dieu ! comment la douleur la plus vive, ne perceroit-elle pas mon cœur ?

Lucinde. Mon ami, un malheur qui n'exiſte encore que dans l'imagination, ne doit pas abattre notre courage. Notre fils aîné eſt allé dans la forêt voiſine, pour y cueillir des fruits ; il ne reviendra pas ſans en apporter : nous pouvons eſpérer d'ailleurs beaucoup des ſoins de Simon, qui arrivera bientôt de la ville.

Eraſte. Je ſuis honteux, ma chère, de voir que la crainte a tant de pouvoir ſur moi.

Lucinde (lui montrant une pièce de broderie.) Outre cela, voici un ouvrage que je viens d'achever. Simon pourra l'apporter à la ville, & le vendre à cette marchande qui a toujours très bien payé mes ouvrages. Ne perdons point patience, mon cher, rappelle-toi le paſſé. Nous nous ſommes ſouvent trouvés dans des circonſtances déſeſpérées, & le ſecours a toujours été plus près de nous que nous ne le croyions.

Eraſte. La nobleſſe de ton ame met en toi un fonds inépuiſable de conſolation. Pour moi, je ne puis me mettre à l'abri des inquiétudes que deviendront enfin nos enfans, abandonnés de tout le monde ? quelles voies pourrons-nous leur indiquer, pour les conduire à une fortune honnête ?

Lucinde. Les voies de la vertu, mon cher, elles ſont infaillibles.

Eraſte. Oui. Mais la vertu dans les ſouffrances préſente cependant un triſte ſpectacle. O qu'il eſt difficile de conſerver, ſans atteinte, la vertu dans ſon ame, lorſqu'on eſt aſſiégé au dehors par toutes ſortes de malheurs ! Ah ! tout le bonheur que je leur déſire,

sire, c'eſt qu'ils puiſſent traîner leur vie ſans être confondus avec la vile populace. Hélas ! ils ſeront toujours fort au deſſous du rang auquel leur naiſſance les deſtinoit. Faſſe le Ciel, ô mon Père ! faſſe le Ciel que les ſoupirs que ta ſévérité m'arrache, ne tourmentent jamais ton ame ! qu'ils ne ſe faſſent pas même ſentir à toi, lorſque tes petits-fils un jour, ſans être connus, demanderont à ta porte le pain des malheureux !

Lucinde. Pourquoi accroître cette misère dont l'avenir peut-être les garantira ? La Providence a ouvert une infinité de voies qui mènent à la fortune.

Eraſte. Oui, ſans doute ; mais eſt-il poſſible de les ſuivre, lorſqu'on eſt une fois plongé dans la plus affreuſe misère ? Rappelle-toi ce qui nous eſt arrivé. A-peine mon père nous eut-il abandonnés ; à-peine le peu de bien que j'avois encore conſumé par nos beſoins, nous eut laiſſé dans la pauvreté ; à peine nous nous vîmes ſans reſſources, & ſans eſpérances que tout le monde fut contre nous : que nous eſt-il reſté ?

Lucinde. Le ſeul parti de quitter le monde, de nous ſauver dans la ſolitude, d'établir notre ſéjour dans une des plus belles contrées de la terre, & d'y remettre notre ſort entre les mains de la Providence.

Eraſte. Fort bien, ma chère : mais ce n'eſt pas-là le bonheur que je déſire pour mes enfans. Quel bonheur, juſte Ciel ! que celui où l'on a beſoin de toutes les forces de la raiſon, pour ne pas ſuccomber au déſeſpoir !

Lucinde. La ſituation où la Providence nous a placés, dans des vues ſans doute très-ſages, n'eſt pas ſi déſeſpérée. Il eſt injuſte de murmurer contre elle. Je viens de rendre viſite à notre voiſine. Son ſort n'eſt-il pas beaucoup plus malheureux

que

que le nôtre ? Chargée d'années, plus deſtituée de ſecours, & plus pauvre que nous, tourmentée depuis long-temps par une maladie cruelle : hélas ! toutes les ſombres perſpectives de ſa vie, ne ſont qu'une pauvreté, & une douleur continuelles. Il eſt très-rare cependant que j'aie vu en elle des momens d'impatience. Elle n'a d'eſpérance que dans la mort, qui peut-être ne terminera ſa vie qu'après de longs tourmens. Nous donc qui avons eu le bonheur de recevoir une meilleure éducation, nous dont l'eſprit a été plus cultivé, nous nous rendrions plus malheureux qu'elle par foibleſſe & nous aurions la lâcheté de ne pas ſupporter l'infortune ?

Eraſte. Non, cela ne ſera pas, ma chère.

Lucinde. Non mon cher époux, non ; louons la ſageſſe de la Providence ; elle fait tout, elle dirige tout pour la meilleure fin ; elle aime ſes créatures, & ne veille pas avec moins de ſoins ſur la plus petite, que ſur la plus grande. Elle conſerve & l'oiſeau qui chante dans nos buiſſons, & l'abeille qui bourdonne autour de nous, & le ver qui rampe à nos pieds. Et nous murmurerions contre les voies, parce que notre ſort n'attire pas les regards de l'envie ? Reprends courage ; vois toute cette belle contrée qui nous ſourit. Un beau ciel & une ſoirée magnifique ſe préparent à embellir les adieux du jour, de ce jour qui a avancé notre carrière, & qui nous a rapprochés du développement de notre ſort.

Eraſte. Je te remercie mille fois, ma chère Lucinde. Quel bonheur pour moi, quel bonheur inexprimable de te poſſéder ! Tu as ſoutenu ma foible raiſon, tu as rendu la ſérénité à mon eſprit. Tu calmes ſans ceſſe cette accablante penſée, que mon père m'a abandonné, qu'il m'a entièrement banni de ſon cœur,

Lucinde.

Lucinde. O le meilleur des époux ! ta raison auroit dissipé elle-même ces tristes pensées. Je n'ai fait que mettre devant tes yeux ces motifs de consolation que tu aurois trouvés toi-même mieux que moi dans un autre moment.

DIALOGUE V.

L'Empereur TITUS *&* SCIPION *l'Africain.*

Titus.

NON, Scipion. Je ne puis vous le céder en cela ; à tout autre égard je me reconnois pour votre inférieur, quoique je fusse Empereur de Rome, & vous seulement son Consul. Je regarde votre triomphe sur Carthage comme plus glorieux que le mien sur les Juifs ; mais la victoire que je remportai sur l'amour me met au dessus de vous, quoiqu'on ait tant vanté votre générosité envers votre belle Captive.

Scipion. La renommée n'a donc pas rendu justice à votre mérite ; car on ne parle guères de la *continence* de Titus : mais la mienne a été le sujet favori de l'éloquence dans tous les siècles & dans tous les pays.

Titus. Cela est vrai, surtout votre fameux Historien Tite-Live a prodigué toutes les richesses de son éloquence admirable pour embellir & relever cette partie de votre vie. J'avois aussi un grand Historien, Corneille Tacite ; mais soit affectation d'être bref, soit austérité de caractere pour n'avoir jamais connu l'amour, s'imaginant que la victoire sur cette passion étoit trop facile pour mériter un grand éloge, il n'a dit que trois mots de ma séparation avec Berenice, laquelle me coûta cependant

plus

plus de peine & de plus grands efforts que la conquête de Jéruſalem.

Scipion. Je voudrois apprendre de vous même l'hiſtoire de cette ſéparation, & ce qui a pu vous la rendre ſi cruelle & ſi douloureuſe.

Titus. Je ſervois en Paleſtine ſous les auſpices de mon pere Veſpaſien, lorſque je connus Berenice, ſœur du Roi Agrippa, & Reine elle-même dans une partie de l'Orient. C'étoit la plus belle femme de l'Aſie, mais elle avoit des graces encore plus irréſiſtibles que ſa beauté : elle avoit tout l'eſprit & l'adreſſe inſinuante de Cléopatre, ſans en avoir la coquéterie. Je l'aimois & j'en étois aimé ; elle chériſſoit Titus, & non pas ſon rang. Sa tendreſſe, ſa fidélité m'inſpirèrent une paſſion ſi vive que je lui fis une promeſſe de mariage.

Scipion. Qu'entens-je ! Un Sénateur Romain promettre ſa main à une Reine !

Titus. Je m'attendois, Scipion, que vos oreilles ſeroient revoltées du nom ſeul d'une telle alliance. Mais conſidérez que Rome étoit de mon tems bien différente de ce qu'elle fut dans le votre. L'orgueil farouche de nos anciens Patriciens s'étoit plié à chercher la faveur d'une Cour. Berenice ne doutoit nullement, & je me flattois auſſi, qu'il ne ſeroit pas inflexible dans ce ſeul point. Mais nous jugeâmes néceſſaire de remettre à combler nos vœux après la mort de mon pere. Lors de cet évènement, l'Empire Romain, & ce que je ſais qu'elle eſtimoit davantage, c'eſt à dire, ma main, lui étoient dûs en conſéquence de mon engagement.

Scipion. L'Empire Romain dû à une Reine Syrienne ! O Rome ! que tu es déchue ! Périſſe la mémoire de cet Octave, qui, en opprimant ſa liberté, avilit tellement la majeſté de la République, qu'un brave & vertueux Romain, revêtu de tout le pouvoir de ce puiſſant Etat, fut capable d'avoir une

telle

telle pensée ! Mais trouvâtes-vous le Sénat & le Peuple assez servile, assez insensible à tout sentiment d'honneur & de dignité pour insulter le grand Génie de l'Empire & les yeux de ses Dieux protecteurs & de Jupiter Capitolin, en leur montrant une Reine Asiatique assise sur le trône des Césars ?

Titus. Non. Les Romains porterent le même jugement que vous ; ils détesterent & mépriserent mon dessein. En vain je représentois à quelques amis particuliers qui m'opposoient les sentimens du Sénat & du Peuple, qu'une Messaline, une Poppée, avoient couvert le trône des Césars de plus d'opprobre qu'une Princesse vertueuse quoiqu'étrangere. (*) Leurs préjugés étoient insurmontables ; je vis bien qu'il me seroit impossible de les vaincre. Mais j'aurois pû frapper un coup d'autorité pour supprimer leur murmures. Je me serois assuré de la fidélité des soldats, dont j'étois chéri, par des gratifications, & par-là j'aurois réduit le Sénat & le Peuple à céder à mon inclination. Berenice savoit tout cela, & me conjuroit avec larmes de ne pas sacrifier son bonheur & le mien à d'injustes préventions. Vous l'avouerai-je, Scipion ? Mon cœur non seulement la plaignoit, mais reconnoissoit la vérité & la solidité de ses raisons. Cependant je détestois tellement toute idée de tyrannie ; j'avois tant de respect pour la maniere de penser de mes sujets, que je résolus de me séparer d'elle pour toujours, plutôt que de forcer les loix ou les préjugés de Rome à se soumettre à ma volonté.

Scipion. Donnez-moi la main, généreux Titus ; vous étiez digne de l'Empire, & Scipion l'Africain honore votre vertu.

Titus.

(*) *Ce caractere de Berenice est conforme à l'idée qu'en donne Racine, & non Josephe.* Note de l'Anglois.

Titus. Ma vertu ne sauroit recevoir de plus grande récompense de l'approbation des hommes. Mais, ô Scipion ! pensez seulement combien mon cœur fut déchiré quand je pris ce parti, & que je le déclarai à ma chère, à ma malheureuse Berenice. Vous fûtes témoin de ce que souffrit Massinissa, lorsque vous le forçâtes de céder sa chère Sophonisbe. Mes combats furent plus cruels. Sophonisbe avoit abandonné Massinissa pour épouser le Roi de Numidie ; il savoit que l'ambition, & non l'amour, étoit sa passion dominante ; il ne pouvoit raisonnablement l'estimer, puisqu'elle quitta d'abord un époux qu'elle avoit ruiné, qui avoit perdu sa couronne & sa liberté en la défendant, aussi bien que son pays pour l'amour d'elle, & cela pour se marier à lui, l'ennemi capital de cet époux infortuné. Il devoit, en dépit de sa passion, l'avoir regardée comme une perfide, une femme détestable. Mais j'estimois Berenice, & elle le méritoit. J'étois sûr qu'elle n'auroit pas accepté l'Empire de tout autre ; & si j'eusse été un particulier, elle m'auroit élevé à son trône. Toutefois, j'eûs le courage, je devrois peut-être dire, le cœur assez dur, pour la bannir d'auprès de moi, pour lui annoncer une séparation éternelle. Qu'est-ce, ô Scipion ! en comparaison de cela, que votre victoire sur vous-même en rendant votre belle Captive à un amant chéri avec lequel elle étoit engagée ? Je ne veux pas insulter à la vertu de Scipion au point de croire qu'il fit dans cette circonstance quelques efforts sur lui-même. Une femme unie à un autre, autant par amour que par ses sermens, quelque belle qu'elle fût, ne pouvoit vous inspirer que des sentimens de compassion & d'amitié. Il n'y a qu'un Tarquin qui auroit été assez brutal pour la forcer. Il y auroit eu de la cruauté à la retenir éloignée de son époux. Quand au contraire on s'aime mutuelle-

ment, quand un objet chéri souffre d'une séparation encore plus que vous, ah! c'est alors qu'il faut combattre avec soi-même. C'est le plus terrible sacrifice qu'un bon cœur puisse faire à son devoir.

Scipion. Je conviens de tout cela, & je vous cède la palme. Mais il faut vous dire Titus, que je n'ai jamais beaucoup connu la tendresse dont vous parlez. Annibal, Carthage, Rome, le salut de ma patrie, l'abaissement de sa rivale, tous ces objets m'occupoient entièrement, & fermoient mon cœur à cette passion efféminée. Je ne condamne pas votre sensibilité, mais quand je montois au Capitole pour m'entretenir avec Jupiter, je ne le consultois jamais sur des *affaires d'amour*.

Titus. Si mon ame n'avoit écouté que l'ambition, peut-être aurois-je été un plus grand homme; mais je n'aurois jamais été plus vertueux, ni obtenu le titre que je préférois à celui de Vainqueur des Juifs & d'Empereur de Rome, celui d'être appellé *les délices du genre humain*.

Traduit de l'Anglois de feu MILORD LITTELTON.

DIALOGUE VI.

MARC-AURELE *le Philosophe*, & SERVIUS-TULLIUS.

Servius Tullius.

OUI, Marc-Aurele, quoique j'accorde que vous étiez le premier des hommes pour la vertu & la bienfaisance; quoique la Philosophie fut assise avec vous sur le trône, & répandit sa douce influence sur l'administration de tout l'Empire Romain, cependant, considéré *comme Roi*, j'ai peut-être un mérite supérieur au votre.

Marc-

Marc-Aurèle. Cette Philosophie, dont vous me faites compliment, m'a appris à sentir mes propres défauts, & à respecter les vertus des autres. Dites-moi donc quelle est la supériorité de votre mérite, *comme Roi.*

Servius Tullius. Elle consiste en ce que *je rendis mon peuple libre.* Je diminuai, je bornai le pouvoir royal lorsqu'il m'eût été remis. Je n'ai pas besoin de vous dire, que mon plan de gouvernement fut adopté par les Romains après l'expulsion de Tarquin, le destructeur de leur liberté ; & que c'est sur ce plan que se forma cette République, composée d'un mélange convenable de pouvoir monarchique, aristocratique & démocratique, qui par sa force & sa sagesse vint à bout de subjuguer l'univers. Ainsi, toute la gloire de ce fameux peuple, qui pendant plusieurs siècles l'emporta sur tous les autres dans l'art de la guerre & du gouvernement, m'appartient originairement.

Marc-Aurèle. Il y a beaucoup de vérité dans ce que vous dites. Mais les Romains n'auroient-ils pas mieux fait, après l'expulsion de Tarquin, de remettre le pouvoir royal à un *Monarque limité*, plutôt que de le déposer entre les mains de deux Magistrats électifs & annuels sous le titre de Consuls ? C'étoit un grand écart de votre plan, & je pense qu'il n'y avoit pas là de sagesse ; car une *Royauté divisée est un solécisme*, une absurdité en Politique. D'ailleurs, le pouvoir royal, commis à l'administration des Consuls, ne restoit pas assez longtems entre leurs mains pour qu'ils pussent terminer aucune guerre difficile, ou conformer quelque autre entreprise importante. On fut forcé en conséquence de prolonger leur commandement au de-là du terme fixé par la loi, d'abréger l'intervalle réquis entre les élections à ces places, & d'accorder des commissions & des pouvoirs extraordinaires, qui renverserent à la fin la République.

Servius

Servius Tullius. La revolution, qui suivit la mort de Lucrece, se fit avec tant d'aigreur & d'emportement, qu'il ne faut pas s'étonner que les Romains abolirent dans leur fureur le nom de Roi, & cherchèrent à affoiblir un pouvoir qui avoit été si odieux, quoique cette révolution entraînât dans la suite tous les inconvéniens que vous avez sainement remarqués. Mais si la colère s'y prit trop violemment en voulant réformer les abus, la Philosophie auroit dû sagement corriger cette erreur. Marc-Aurele pouvoit donner une nouvelle forme à la Constitution des Romains ; il pouvoit en faire une *Monarchie limitée*, laissant aux Empereurs tout le pouvoir nécessaire pour régir un vaste Empire, & au Sénat & au Peuple toute la liberté compatible avec l'ordre public & la soumission due à leur gouvernement, une liberté exempte de faction & à l'abri des désordres de l'Anarchie.

Marc-Aurele. J'eusse été bien heureux s'il m'avoit été possible de procurer cet avantage à ma patrie. Mais les Dieux-mêmes ne peuvent forcer les hommes à jouir de leurs bienfaits, lorsque le vice les rend incapables de les recevoir. La liberté, de même que le pouvoir, n'est bonne que pour ceux qui la possèdent sous la conduite de la vertu. Il n'y a point de loix qui puissent avoir assez de force pour l'empêcher de dégénérer en faction & en Anarchie, lorsque les mœurs d'un peuple sont corrompues, & lorsque la continuelle habitude du vice arrache du cœur humain l'amour même de cette liberté. Brutus, de mon tems, n'auroit pas réuni sous ses drapeaux une seule Légion Romaine. Mais de plus, il est certain que *l'esprit de liberté* est absolument incompatible avec *l'esprit de conquête*. Il faut de grandes armées toujours sur pied pour contenir dans la soumission & l'obéissance de grandes nations conquises. Les Généraux de ces armées

ne peuvent rester longtems Sujets ; & quiconque parvient à dominer par l'épée, doit gouverner par l'épée. S'il ne détruit pas la liberté, la liberté le détruira.

Servius Tullius. Justifiez-vous donc Auguste sur le changement qu'il fit dans le Gouvernement Romain ?

Marc-Aurele. Non, car Auguste n'étoit pas légitimement autorisé à faire ce changement. Son pouvoir étoit une usurpation & une violation de la confiance publique. Mais le Gouvernement, dont il s'empara *à force ouverte*, m'est parvenu par une loi de succession *juste & établie*.

Servius Tullius. Le Despotisme peut-il devenir *légitime* par une longue *prescription* ? La liberté n'est-elle pas un droit inhérent & inaliénable du genre humain ?

Marc-Aurele. Les hommes ont un droit inhérent d'être gouvernés par les loix, & non arbitrairement. Mais les formes de Gouvernement peuvent & doivent se changer suivant l'occasion avec le consentement du peuple. Sous mon régne, les Romains étoient gouvernés par les loix.

Servius Tullius. Oui, parce que votre modération, & les maximes de la Philosophie dont vous aviez été imbu dans votre jeunesse, vous portoient à ne gouverner que par les loix, & à restraindre votre pouvoir à ce terme. Mais si vous eussiez voulu en agir autrement, les Romains pouvoient-ils l'empêcher ?

Marc-Aurele. Ils n'avoient pas ce pouvoir : de mon tems l'autorité des Empereurs étoit illimitée.

Servius Tullius. Rome fut donc réellement autant esclave sous votre empire que sous celui de votre fils, & vous lui laissates par droit d'héritage le pouvoir d'être son tyran.

Marc-Aurèle. Hélas ! oui, & le fruit de sa tyrannie fut son assassinat.

Servius Tullius. Pere infortuné ! Malheureux Roi ! Que la Monarchie absolue est exécrable, puisque les vertus mêmes de Marc-Aurèle n'ont pû l'empêcher de faire la ruine de sa famille & le malheur de sa patrie, qu'aussi longtems qu'il a vécu. Mais que ce Royaume est heureux, où un *Monarque limité* préside à un Etat, qui jouit d'un si *juste contrepoids*, qu'il est par lui-même à l'abri de tels maux, & n'a pas besoin de recourir au pouvoir arbitraire contre les dangers de l'anarchie ; ressource aussi funeste que si un vaisseau alloit se briser contre un rocher pour échapper à la tempête.

Traduit de l'Anglois de feu MILORD LITTELTON.

DIALOGUE VII.

Entre le ROI DE PRUSSE, *M.* GELLERT *& le Major* G***

Le Roi.

VOUS êtes le Professeur Gellert ?

F. Oui, Sire.

Le R. L'Envoyé d'Angleterre m'a dit infiniment de bien de vous. D'où êtes-vous ?

G. De Hunichen, près Freyberg.

Le Roi. N'avez-vous pas encore un frère à Freyberg ?

G. Oui, Sire.

Le Roi. Dites-moi donc, M. Gellert, pourquoi n'avons-nous pas de bons Ecrivains Allemands ?

Le M. Votre Majesté en voit un devant elle, que les François eux-mêmes ont traduit, & qu'ils nomment La Fontaine de l'Allemagne. *Le*

Le R. C'eſt beaucoup. Eſtimez-vous La Fontaine ?

G. Oui, Sire ; mais je ne l'ai point imité, je ſuis original.

Le R. Tant mieux : vous devez être un bon Auteur : mais pourquoi n'en avons-nous pas davantage ?

G. Votre Majeſté eſt prévenue contre les Allemands.

Le R. Je ne dis pas cela.

G. Au moins contre les Ecrivains Allemands.

Le R. Cela eſt vrai. Pourquoi, par exemple, n'avons-nous pas de bons Hiſtoriens ?

G. Il ne nous en manque pas ; nous avons Maſconer, nous avons Cramer, qui a continué Boſſuet.

Le R. Comment ſeroit-il poſſible qu'un Allemand eût continué Boſſuet ? Cet homme l'a donc compris ?

G. Le Public le croit.

Le R. Mais pourquoi perſonne ne ſe met-il à Tacite, dont il faudroit donner une bonne traduction ?

G. Tacite eſt difficile à traduire, & nous en avons des traductions Françoiſes qui ne valent rien.

Le R. Vous avez raiſon.

G. En général, il y a pluſieurs cauſes qui ont empêché juſqu'ici les Allemands de ſe diſtinguer dans tous les genres d'écrire. Dans le temps que les Arts & les Sciences fleuriſſoient chez les Grecs, les Romains faiſoient la guerre ; peut-être eſt-ce à préſent le ſiècle militaire de l'Allemagne : peut-être auſſi les Auguſte & les Louis XIV lui ont manqué.

Le R. Eh ! vous avez eu deux Auguſtes en Saxe ?

G. Auſſi avons-nous de bons commencemens.

Le

Le R. Comment voulez-vous qu'il y ait un Auguſte pour toute l'Allemagne ?

G. Ce n'eſt pas ma penſée ; je ſouhaiterois ſeulement que chaque Prince dans ſes Etats encourageât le génie.

Le R. N'êtes-vous jamais ſorti de Saxe ?

G. J'ai été une fois à Berlin.

Le R. Vous devriez voyager.

G. Sire, je n'en ai ni la volonté, ni les moyens.

Le R. Quelle maladie avez-vous ? Apparemment celle des Savans.

G. Puiſque Votre Majeſté lui a donné elle-même ce nom, ſoit ; dans ma bouche il eût été trop vain.

Le R. Je l'ai eue comme vous ; je veux vous guérir. Il faut prendre de l'exercice, monter à cheval tous les jours.

G. Sire, cette ordonnance pourroit bien ne me pas réuſſir. Si le cheval ſe portoit mieux que moi, je ne pourrois pas le monter ; &, s'il étoit auſſi malade, je n'avancerois guère.

Le R. Eh bien ! allez en voiture.

G. Je ne ſuis pas aſſez riche.

Le R. Voilà ce qui manque toujours aux Savans d'Allemagne : les temps d'à préſent ſont ſans doute difficiles.

G. On le dit ; & ſi Votre Majeſté vouloit ſeulement donner la paix à l'Allemagne.

Le R. Comment le puis-je ? N'avez-vous pas ouï dire qu'ils ſont trois contre un ?

G. Je m'occupe plus de l'Hiſtoire ancienne que de l'Hiſtoire moderne.

Le R. A qui donnez-vous la préférence, dans la Poëſie Epique, à Homère, ou à Virgile ?

G. Homère paroît devoir l'emporter, en qualité d'original.

Le

Le R. Mais Virgile a beaucoup plus de goût & de politeſſe.

G. Nous ſommes trop éloignés d'Homère, pour juger exactement du langage & des mœurs de ſon temps. Je m'en fie à Quintilien, qui préfère Homère.

Le R. Ah ! Il ne faut pas être eſclave des jugemens des Anciens.

G. Je ne le ſuis pas ; je ne les adopte, que quand l'extrême antiquité ne me permet pas de juger par moi-même.

Le M. Il a auſſi écrit des lettres Allemandes.

Le R. Oui. Avez-vous cenſuré le ſtyle des procédures ? Pourquoi ne le change-t-on pas ? C'eſt quelque choſe d'horrible ; on me préſente des feuilles entières où je n'entends pas un mot.

G. Si Votre Majeſté n'y peut remédier, je le puis encore moins ; je n'ai que la voie des conſeils, & elle peut ordonner.

Le R. Ne ſavez-vous aucune de vos fables par cœur ?

G. J'en doute ; ma mémoire eſt fort infidelle.

Le R. Penſez-y ; je ferai un tour en attendant. . . . Eh bien ! en avez-vous une ?

G. Oui, Sire.

" Un célèbre peintre d'Athènes, qui travailloit " plus pour la gloire que pour le gain, voulut con- " ſulter un connoiſſeur ſur l'un de ſes tableaux qui " repréſentoit le Dieu Mars. Le connoiſſeur ne " put déguiſer ſa penſée ; il trouva le tableau im- " parfait ; l'art y paroiſſoit trop : le peintre défen- " dit ſon ouvrage ; le critique combattit toutes ſes " raiſons ; mais il ne pouvoit le perſuader. Un " ſoldat arrive, conſidère le tableau, & au premier " coup-d'œil, ô Dieux ! s'écria-t-il, quel chef- " d'œuvre ! Mars reſpire dans cette peinture. " Quels pieds ! quels ongles ! que de magnificence

&

" & de délicateſſe dans ce caſque, ce bouclier & " toute cette armure ! Le peintre rougit, & regar- " dant ſon cenſeur, d'un air humilié, je ſuis con- " vaincu, lui dit-il : votre jugement n'eſt pas trop " ſévère. Le fat ſortit, & le tableau fut effacé."

Le R. Et la morale ?

G. Sire, la voici.

" QUAND les Ecrits ne plaiſent pas aux con- " noiſſeurs, c'eſt déjà un mauvais ſigne ; mais dès " que les ſots les louent, il eſt temps de les jetter " au feu."

Le R. Bien, très-bien. Si je fais quelque ſéjour ici, il faut que vous reveniez ſouvent ; vous apporterez vos fables, & vous m'en lirez.

DIALOGUE VIII.

M. P. CATON & MESSALA CORVINUS.

Caton.

O MESSALA ! Ce que j'entens dire à quelques Romains ſeroit-il vrai ? Avez-vous pû être le Courtiſan d'Octave, recevoir des emplois & des honneurs de lui, du Tyran de votre patrie, vous brave, généreux, vertueux Meſſala ; vous que mon gendre Brutus me vantoit ſi ſouvent comme le jeune homme de Rome, qui promettoit davantage, vous qui avez été inſtruit par la Philoſophie, élevé dans les camps, & qui mépriſiez la moleſſe & les délices qui diſpoſent les hommes à languir dans une lâche & indolente ſervitude ; vous qui étiez fait pour tous les travaux pénibles qu'impoſent l'honneur & la vertu, pour vivre ou mourir libre ?

Meſſala.

Messala. Caton, je révére votre vie & votre mort ; mais permettez-moi de vous dire que votre mort n'a pas fait de bien à votre patrie, & que votre vie lui auroit été plus utile, si vous aviez pû adoucir un peu la dure sévérité de votre vertu, je ne dirai pas, de votre orgueil. Pour moi, je me suis attaché avec une intégrité constante & un zéle infatigable à la République, tant que la République a subsisté. J'ai combattu pour elle à Philippes sous le seul Chef qui auroit triomphé pour elle, & non pour lui, s'il eût été vainqueur. Après sa mort, je sentis qu'il ne restoit plus d'autre parti que le choix d'un Maître, & j'ai choisi le meilleur.

Caton. Le meilleur ! Quoi, un homme, qui avoit enfreint toutes les loix, trompé la confiance de Rome en toute occasion, & conduit les armées de la République contre Antoine, pour se liguer ensuite avec lui & avec le traitre & imbecille Lépide par un Triumvirat plus détestable qu'aucun des précedens ; un homme qui avoit répandu le plus beau sang Romain dans ses barbares proscriptions, assassiné son tuteur même & Ciceron, à la confiance imprudente duquel il devoit toute sa grandeur ! Est-ce donc là le Maître que vous avez choisi ? Votre bouche a-t'elle pû lui donner le nom d'*Auguste* ? Avez-vous pû condescendre à lui demander le Consulat & les honneurs du triomphe ? Quelle honte pour la vertu ! A quel point Rome a dégénéré ! Dans quel abîme d'infamie ses enfans, ses plus illustres enfans, se sont précipités ! Cette pensée m'est plus douloureuse que la blessure dont je suis mort ; elle me perce l'ame.

Messala. Modérez, Caton, la violence de votre indignation. Il y a toujours eu trop de chaleur dans votre vertu. Votre enthousiasme est noble, mais il prend trop sur votre raison. Ecoutez-moi avec toute la patience & la tranquilité qui conviennent

nent

nent à un Philoſophe. Il eſt vrai qu'Octave avoit fait tout ce que vous dites, mais il n'eſt pas moins vrai que dans la circonſtance, c'étoit le meilleur Maître que Rome pût choiſir. La nature avoit formé ſon génie pour l'empire du monde. Son jugement étoit net & plein de force ; ſes paſſions étoient tranquilles & abſolument ſoumiſes à l'empire de ſa raiſon. Son nom lui donna une autorité ſur les légions & ſur le peuple, à laquelle aucun autre Romain ne pouvoit prétendre dans le même dégré. Il ſe ſervit de cette autorité pour réprimer leurs excés que le Sénat, ni aûcun autre Général ou Magiſtrat, ne pouvoit plus contenir. Il rétablit la diſcipline militaire, premier moyen de ſalut, ſans lequel aucun gouvernement légitime n'auroit pû ſe former, ou ſe ſoutenir. Il évita d'affecter des titres odieux, ou qui excitaſſent la jalouſie du public ; il maintint & reſpecta ceux que le tems ou un long uſage avoient rendus chers au peuple Romain. Il permit de parler généreuſement & librement. Il traita les partiſans de Pompée auſſi bien que ceux de ſon pere, à moins qu'ils ne ſoutinſſent eux-mêmes la diſtinction de leur parti par des vues factieuſes. Il forma un plan de gouvernement modéré, décent, reſpectable, qui laiſſoit au Sénat ſa majeſté & une partie de ſon pouvoir. Il remit les loix en vigueur ; il en fit de nouvelles & de bonnes pour la réformation des mœurs, & il veilla ſur leur éxécution. Il gouverna l'Empire avec douceur, avec gloire & avec équité ; il abaiſſa l'orgueil des Parthes ; il réprima l'audace des nations barbares ; il procura à ſon pays épuiſé par le malheur de tant de guerres civiles, le bien ineſtimable de la paix, ſans lequel il n'en pouvoit goûter aucun autre. Il faut convenir que je l'aidai à faire tout cela, & je m'en fais honneur ; je penſe que j'ai plus mérité par là de

ma

ma patrie, que si j'étois mort de ma propre main à Philippes. Croyez-moi, Caton, il vaut mieux faire un peu de bien que d'en projetter beaucoup. Un peu de vertu praticable est plus utile à la société que la plus sublime théorie, ou que les plus beaux principes de gouvernement mal appliqués.

Caton. Il me semble cependant que Messala devoit regarder comme au dessous de lui de contribuer à soutenir un gouvernement, qui, quoiqu'adouci & pallié, étoit toujours une tyrannie. N'auriez-vous pas mieux fait de vous exiler volontairement dans une retraite, où vous n'auriez pas vû le visage du Tyran, & où vous auriez pratiqué paisiblement ces vertus privées qui sont tout ce que les Dieux éxigent des gens de bien en certaines circonstances?

Messala. J'ai bien mieux fait de rester à Rome. Si Auguste m'avoit voulu forcer à faire quelque bassesse, quelque action servile, je me serois banni moi-même, je serois mort plutôt que de m'avilir. Mais il respectoit ma vertu, il respectoit ma dignité; il me traitoit aussi bien qu'Agrippa ou que Mecene, seulement avec cette distinction, qu'il ne me fit jamais tirer l'épée que contre les nations étrangères, ou les anciens ennemis de la République.

Caton. Il est vrai que ce devoit être un plaisir de faire la guerre à Antoine, à ce monstre pétri de vices, qui trama la perte de la liberté, & qui fit le projet d'usurper le pouvoir souverain au milieu de ses débauches & dans les bras des courtisannes; qui après avoir obtenu ce pouvoir, le livra à une Reine libertine, & qui auroit rendu une infâme Egyptienne maîtresse de Rome, si la bataille d'Actium ne vous avoit préservés de ce dernier des malheurs.

Messala. J'eus grande part à cette action; j'encourageai aussi les arts & les sciences qu'Auguste protégeoit. Sous ses judicieux auspices les Muses

établirent leur siége à Rome. Vous auriez été charmé de connoître Virgile, Horace, Tibulle, Ovide, Tite-Live & plusieurs autres dont la mémoire sera célèbre dans toute la postérité.

Caton. Je vous entens, Messala. Après l'extinction de la liberté, votre Auguste & vous firent de Rome une ville Grecque, une Académie de Beaux-Esprits, une autre Athénes sous le gouvernement de Demetrius de Phalere. J'aurois mieux aimé la voir sous Fabricius & Curius, & sous ces honnêtes premiers Consuls qui ne savoient pas lire.

Messala. Cependant elle acquérra autant de gloire par ces Ecrivains, qu'elle en a reçu de ces Héros. Je pourrois en dire bien davantage sur le bonheur de la douce administration d'Auguste. Je pourrois même ajouter que la vaste étendue de l'Empire, les factions des Nobles & la corruption du Peuple, que vos Magistrats ordinaires ne pouvoient réprimer par aucune Loi, paroissoient nécessairement exiger quelque changement dans le gouvernement; je dirois de plus que Caton même, s'il étoit resté sur la terre, n'auroit pû nous faire aucun bien à moins qu'il ne consentît à devenir notre Souverain. Mais je vois que vous me regardez comme un déserteur de la République & l'apologiste d'un Tyran. Je vous laisse donc avec ces anciens Romains, pour la société desquels vous avez toujours été plus propre que pour celle de vos contemporains. Caton devroit avoir vécu avec Fabricius, & Curius, & non avec Pompée & César.

Traduit de l'Anglois de feu, MILORD LITTLETON.

DIALOGUE

DIALOGUE IX.

" On cherche souvent la Solitude par Inquiétude, & ceux qui sont accoutumés au Fracas ne sauroient s'accoutumer à la Retraite."

Entre CHARLES-QUINT *& un jeune* MOINE *de* SAINT-JUST.

Charles V.

ALLONS, mon frère, il est temps de se lever : vous dormez trop pour un jeune Novice qui doit être fervent.

Le M. Quand voulez-vous que je dorme, si non pendant que je suis jeune ? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

Ch. Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

Le M. Oui, quand on est à l'âge de Votre Majesté ; mais au mien, on dort tout de bon.

Ch. Eh bien, mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie.

Le M. Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire ? Après avoir si long-temps troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien ?

Ch. Je trouve qu'on se lève ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

Le M. Je vous entends, Sacrée Majesté, quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue. Vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement : avouez-le sans façon ; vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à mesurer sur l'horloge, qu'à éveiller les pauvres

pauvres Novices, qui ne sont pas coupables de votre ennui.

Ch. J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

Le M. C'est une triste conversation pour un homme qui étoit en commerce avec toutes les Nations connues.

Ch. J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau vallon, orné d'orangers, de myrthes, de grénadiers, de lauriers, & de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure, couvertes de troupeaux innombrables.

Le M. Tout cela est beau, mais tout cela ne parle point ; vous voudriez un peu de bruit & de fracas.

Ch. J'ai cent mille écus de pension.

Le M. Assez mal payés. Le Roi votre fils n'en a guère de soin.

Ch. Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépouillés & dégradés.

Le M. Ne comptiez-vous pas là-dessus, quand vous avez quitté vos Couronnes ?

Ch. Je vois bien que cela devoit être ainsi.

Le M. Si vous avez compté là-dessus, pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver ? Tenez-vous en à votre premier projet ; renoncez à tout ; oubliez tout ; ne désirez plus rien ; reposez-vous, & laissez reposer les autres.

Ch. Mais je vois que mon fils après la bataille de St. Quentin n'a pas su profiter de la victoire. Il devroit être déjà à Paris. Le Comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines ; & il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le Duc de Guise sur les Anglois. Voilà ce même Duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal. Il ne suit aucun de mes projets. Il ne me paie point ma pension. Il méprise ma conduite, & les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine & m'inquiète. *Le*

Le M. Quoi donc, êtes-vous venu chercher le repos dans cette retraite, qu'à condition que le Roi votre fils feroit des conquêtes, croyoit tous vos conseils, & achèveroit d'exécuter tous vos projets ?

Ch. Mort. Mais je croyois qu'il feroit mieux.

Le M. Puisque vous êtes venu ici pour être en repos, demeurez-y, quoi qu'il arrive. Laissez faire le Roi votre fils comme il voudra. Ne faites point l'égard de votre inhabilité des guerres qui agitent le monde. Vous n'en êtes plus, que peut-on vous en parler encore ? Mais dites la vérité, nous ne connoissons guère la foiblesse, quand nous l'avons cherchée. C'est par impiété que vous avez désiré le repos.

Ch. Hélas ! mon pauvre enfant, tu ne dis que trop vrai ; & Dieu veuille que tu ne te sois pas mécompté comme moi en quittant le monde, pour venir dans ce noviciat.

FENELON.

DIALOGUE X.

PLATON & FENELON.

Platon.

SOYEZ le bien venu dans l'Elysée, ô vous, le plus pur, le plus doux & le plus élegant Disciple de la Philosophie, que le monde ait produit dans les derniers tems ! Sage Fénelon, je n'ai pas besoin de me nommer. Vous devez avant de connoître par lui-même, ou [illegible]

Fénelon. Quoi ! vous croyez, Platon, le plus aimable de tous les Disciples de Socrate, de celui de tous les Philosophes de l'Antiquité, de qui je désirois le plus de ressembler [illegible]

Platon. Heureux de Cophée vous apprendra avec impatience dans la partie de ces champs fortunés

que leurs ombres habitent. Ils vous reconnoîtront tous deux pour un grand Poëte, quoique vous n'ayez pas fait de vers. Ils s'empresseront d'abord à former pour vous une couronne immortelle des fleurs les plus douces & les plus précieuses de l'Elysée. Mais après cela, je vous conduirai dans le bosquet sacré de la Philosophie sur la plus haute colline de l'Elysée, où l'air est plus pur & plus serein. Je vous menerai à la fontaine de la Sagesse, où vous verrez continuellement se réfléchir, comme dans vos Ecrits, l'éclatante image de la vertu. Ce spectacle vous inspirera plus de passion que n'en ressentit Narcisse lorsqu'il contempla sa beauté dans le crystal des eaux. Mais vous ne languirez pas comme lui après une ombre. La Déesse même se livrera à vos transports, & se confondra avec votre ame.

Fénelon. Je vois que vous conservez toujours le stile de l'allégorie & de la poësie, pour lequel vous avez marqué tant de goût dans plusieurs Ouvrages. La mienne vise aussi quelquefois à la poësie, surtout dans mon *Télemaque*, dont je voulois faire une sorte d'Epopée. Mais je n'ai pas la présomption de me mettre au nombre des grands Poëtes, ni de prétendre vous égaler à aucun égard en fait d'éloquence, vous qui êtes le plus éloquent des Philosophes, & sur les lèvres de qui toutes les abeilles de l'Attique ont distillé leur miel.

Platon. La langue Françoise n'a pas tant d'harmonie que la langue Grecque; cependant vous lui avez donné une douceur qui charme également l'oreille & le cœur. Quand on lit vos Ecrits, il semble qu'on entende la lyre d'Apollon, accordée par les mains des Graces & touchée par les Muses. L'idée d'un Roi parfait, qu'on admire dans votre *Télemaque*, surpasse de beaucoup celle que mon *République* inspire. Vos Dialogues respirent la

vertu la plus pure, le bon sens éloigné de toute affectation, la critique la plus juste & la plus fine, & toute la délicatesse du bon goût. En général, il l'emportoit autant sur tous ceux de votre compatriote Fontenelle, que la raison sur le faux esprit, ou la vérité sur l'affectation. Le plus grand défaut que j'y trouve, c'est qu'il y en a qui sont trop courts.

Fénelon. On m'a reproché, & je le sens moi-même, que la plupart sont trop remplis de leurs communes & de moralités triviales. Mais ils étoient destinés à l'éducation d'un jeune Prince, & on ne sauroit imprimer trop fortement dans l'esprit de ceux qui sont nés pour gouverner les vérités les plus simples, parce qu'à mesure qu'ils avancent en âge, la flatterie des Courtisans tâche de leur déguiser, ou même de leur cacher entièrement ces vérités ; tout conspire à étouffer dans leurs cœurs l'amour de leurs devoirs s'il n'y a pas jeté auparavant de profondes racines.

Platon. Il est vrai qu'un des meilleurs préservatifs contre la condition des Princes, c'est que souvent on a grand soin de les instruire de toutes les finesses & de toutes les ruses de la Politique, tandis qu'on les laisse dans l'ignorance des premiers principes de la Morale, ou qu'on ne leur en donne qu'une teinture si superficielle que l'homme de bien disparoît bientôt dans le Politique corrompu. Mais les leçons de vertu que vous avez données à votre auguste Elève reçoivent tant d'éclat des charmes de votre éloquence, qu'on peut les lire à tout âge avec plaisir. Tous vos Ecrits sont relevés par une agréable & sublime imagination qui donne de l'élégance à votre noble simplicité, & un air de dignité & de grandeur aux matières les plus vulgaires. J'ai appris, je l'avoue, que les Français sentoient moins la beauté de votre génie & de votre style que leurs voisins. Qu'est-ce qui a pu corrompre à ce point leur goût ?

Fénelon.

Fénelon. La même cause qui corrompit le goût des Romains après le siècle d'Auguste, les jeta du bel esprit, du paradoxe & du faux brillant. En France, les Ecrits doivent être, comme les visages des femmes, peints & ornés artificiellement pour attirer l'attention ; aussi perdent-ils tous un de les autres leur beauté naturelle. Mais je ne suis pas surpris que mon *Télemaque* ne soit estimé que du petit nombre, parce que plusieurs regardent les maximes sur lesquelles j'insiste principalement comme incompatibles avec la grandeur de tout monarchie & avec la splendeur d'une nation riche & élégante. Ils semblent généralement penser que le principal but de la société est d'acquérir les plaisirs du luxe ; qu'un goût fin & délicat en fait développer le comble du mérite, & qu'un Roi qui est galant, magnifique, libéral, qui bâtit un beau palais, qui l'orne de statues & de tableaux exquis, qui encourage les beaux-arts, & les fait servir à tous les vices à la mode, qui a une ambition insatiable, une politique perfide & la rage des conquêtes, leur convient beaucoup mieux qu'un Numa ou un Marc-Aurele. Ils ne veulent pas qu'on contraire, réprime les excès du luxe, j'entends les excès qui énervent le génie d'une nation ; soulager autant qu'il est possible les peuples du fardeau des taxes, leur procurer les avantages précieux de la paix & de la tranquillité, quand on peut les obtenir sans honte & sans péril ; se rendre sobres, tempérans, hardis, robustes pour le corps que pour l'esprit, afin qu'ils soient plus propres à la guerre quand ils sont attaqués ; mais surtout veiller avec soin sur les mœurs publiques & arrêter le progrès de tout ce qui peut les amollir ou les corrompre, c'est là le grand objet d'un bon gouvernement, qu'une sage législation doit avoir constamment en vue dans toutes ses ordonnances. Il est certain que le pays le plus heu-

reux

reux est celui où il y a le plus de vertu, & aux yeux de la saine raison le plus pauvre Canton Suisse est un Etat bien plus respectable & plus illustre que le Royaume de France, s'il a plus de liberté, plus de mœurs, plus de tranquillité solide, plus de modération dans la prospérité, & plus de fermeté dans le péril.

Platon. Vos principes sont justes & vrais, & si votre patrie les rejette, elle ne conservera pas longtems la prééminence sur les autres nations de l'Europe : je vous annonce sa décadence, sa ruine approche ; car pour me réduire à une seule réflexion, un Etat peut-il être bien servi, lorsque le foible avantage d'élever une immense fortune en le servant, & d'en faire un brillant usage, est une distinction plus enviée que la gloire de remplir son emploi avec intégrité, ou d'être animé du zele du bien public dans l'administration des affaires ? Cet esprit public, qui produit la grandeur d'un peuple, peut-il subsister avec vigueur & s'étendre, lorsque la fureur de s'enrichir pour goûter les délices & les plaisirs que l'opulence seule peut procurer, lorsque une ambition avide, non pas de gloire, mais de profit, font les passions dominantes ? Si un Roi, ou un Ministre, est animé de l'esprit public, où trouvera-t-il parmi des hommes ainsi disposés les instrumens nécessaires à la grandeur de ses desseins ; ou plutôt quels obstacles ne rencontrera-t-il pas dans l'opposition continuelle de l'intérêt particulier contre l'intérêt public ? Mais si au contraire, une Cour penche vers la tyrannie, combien cette maniere de penser ne facilitera-t-elle point les projets odieux ? Comment des hommes, avec des cœurs énervés par la mollesse & les délices du luxe, montreront-ils assez de vigueur pour les réfuter ? La plupart ne languiront-ils pas avec indifférence dans les fers d'une honteuse servitude, qu'ils regarderont comme leur état naturel,

turel, comme celui, où les desirs extravagans & insatiables de leurs besoins artificiels forment les plus satisfaits aux dépens d'un bon maître, ou au prix du sang & des sueurs d'un peuple esclave & misérable? Lorsque tout sentiment de la vertu publique est ainsi éteint, la fraude, la corruption, l'avarice, ou les manœuvres opposées des différentes factions de la Cour pour se détruire réciproquement, ne suffisent-elles pas pour ruiner les armées & les flottes, sans même que l'ennemi y contribue, & pour sacrifier l'indépendance de la nation à l'étranger, après qu'elle a sacrifié sa liberté à un Roi? Vous comprîtes bien que tous ces maux sont une suite nécessaire de ce luxe que certains Raisonneurs modernes regardent, dit-on, comme le plus grand bien d'un Etat. Le tems fera voir que leurs principes sont pernicieux à la société & pernicieux au gouvernement, & que les vôtres, avec des adoucissemens qui les rendent plus praticables dans la situation actuelle de votre patrie, sont sages, salutaires & méritent la reconnoissance générale de tout l'humanité. Mais de crainte que vous ne pensez par cet éloge que j'y a des flatteurs dans l'Elysée comme sur la terre, souffrez que je gémisse sur vos erreurs avec la tendre compassion de l'amitié: comment un homme si supérieur à tous les autres hôtes des mortels a-t-il pu donner dans la chimère d'une Vision nouvelle? C'étoit une chose bien étrange de voir les deux grandes lumières de la France, vous & l'Evêque de Meaux, disputer publiquement si une fille étoit une *Hérétique* ou une *Sainte*, si un *Fétiche*. J'avoue ma foiblesse & la ridicule de cette dispute; mais l'ardeur de votre imagination ne vous a-t-elle pas aussi jetté dans le pays des chimères au sujet de l'*Autre-Monde*, dont vous avez parlé d'une manière inintelligible, & sans y rien comprendre vous-même? Songez-y bien, mon ami,

Platon.

Platon. J'en sentois plus que je n'en pouvois exprimer.

Fénelon. J'éprouvois aussi des impressions aussi fortes & aussi vives que les vôtres : mais nous aurions tous deux mieux fait d'éviter ces sujets, où le sentiment prenoit la place de la raison.

DIALOGUE XI.

BOILEAU & POPE.

Boileau.

M. Pope, vous m'avez fait bien de l'honneur ; on dit que vous m'avez pris pour votre modele, & que vous avez suivi sur le Parnasse la même route que moi.

Pope. Nous avons tous deux suivi Horace. Mais je crois que nous nous ressemblions beaucoup dans notre maniere d'imiter & dans le tour de notre génie naturel. Nous étions tous deux trop faciles à nous aigrir, & à nous choquer des injures des derniers des hommes. Notre esprit s'aiguisoit contre des gens, qu'il étoit plus honteux de combattre que glorieux de vaincre.

Boileau. Je l'avoue. Mais en général nous étions les champions de la bonne morale, du bon sens & de la bonne littérature. Si notre zèle s'allumoit & s'aigrissoit quelquefois contre des gens qui ne les insultoient pas moins qu'ils nous insultoient, notre indignation étoit-elle blâmable ?

Pope. Il auroit été plus beau de n'être pas parties dans la querelle. Nos ennemis observent que ni nos critiques ni nos louanges n'étoient pas toujours impartiales.

Boileau.

Boileau. Peut-être auroit-il mieux valu ne pas tant louer ou blâmer en certains cas. Mais dans l'éloge & dans la satyre la modération est insipide.

Pope. La modération est une vertu glacée, & qui ne dit rien à un Poëte. La vérité purement historique va bien mieux en prose. C'est pourquoi je pense que vous agites très-judicieusement quand vous jettâtes au feu votre Histoire de Louis le Grand & que vous chargeâtes la poësie de consacrer sa réputation.

Boileau. Lorsque mes Poëmes parurent, ce Monarque étoit l'idole des François. Si nous n'avions pas connu, vous & moi, dans nos productions propres aux circonstances, l'art de parler aux passions des hommes aussi bien qu'à l'austere raison, il nous auroit été impossible d'obtenir cette autorité despotique dans l'empire de l'esprit, qui nous rendit si formidables à tous les Rimeurs subalternes d'Angleterre & de France. D'ailleurs les piquans Satyriques ont besoin de grands Protecteurs.

Pope. Mes amis n'acheterent jamais l'encens qu'ils reçurent de moi. Je puis me dire au moins en cela supérieur à Boileau *pensionné.*

Boileau. Une pension en France étoit une distinction honorable. Si vous aviez été François, vous auriez eu cette ambition ; si j'eusse été Anglois, je l'aurois fièrement dédaignée. Si nous sommes égaux pour le mérite à tout autre égard, cette différence ne me mettra pas bien au dessous de vous dans le Temple de la Renommée, ou de la Vertu.

Pope. Ce n'est pas à moi à faire la comparaison de nos Ouvrages. Mais si je puis en croire les meilleurs Critiques, qui m'ont parlé à ce sujet, ma *Boucle de cheveux* ne le céde pas à votre *Lutrin*, & mon *Art de la Critique* peut bien soutenir le parallele avec votre *Art Poëtique* ; mes *Epitres Morales*

passent

paſſent au moins pour égaler les votres, & mes *Satyres* pour bien ſupérieures.

Boileau. Arrêtez, Mr. Pope. S'il y a réellement autant de ſympathie dans nos caractères que vous le diſiez tout-à-l'heure, il eſt à craindre qu'en comparant nos productions de cette maniere, nous ne nous ſéparions pas bons amis.

Pope. Non, non. L'air doux & ſerein de l'Elyſée a tempéré mon caractere, & je ſuppoſe qu'il a produit le même effet ſur le votre. Mais ſérieuſement nous ſommes à peu près de niveau. J'apprens qu'on admire nos Ecrits preſque également pour l'énergie & la juſteſſe des penſées. Nous avons tous deux porté la beauté de la diction & l'harmonie des vers à la plus haute perfection, dont nos Langues étoient ſuſceptibles. Nos Poëmes ſont travaillés avec la derniere correction, ſans rien perdre de leur feu & de cet air facile & naturel qui eſt ſi agréable. Nous empruntâmes beaucoup des Anciens, & vous encore plus que moi, à ce que je penſe : mais nos imitations, pour me ſervir de vos propres termes, *avoient toujours un tour original.**

Boileau. Je conviens, Monſieur, pour vous prouver que le climat de l'Elyſée a auſſi adouci mon caractere, oui, je conviens ingenûment & ſans chagrin, que votre *Epitre d'Héloïſe à Abaillard*, vos *Vers à la mémoire d'une Dame infortunée*, & quelques autres Poëmes que vous avez écrits dans votre jeuneſſe, ont plus de feu qu'aucun des miens. Vous excelliez dans le pathétique que je n'ai jamais gueres connu. Je vous accorde encore que vous avez ſaiſi la maniere d'Horace, ſon art, ſa fineſſe & ſa délicateſſe avec plus d'exactitude que moi, ou que tout autre Ecrivain, qui ſoit venu après lui. D'ailleurs je n'aurois pû, ni Lucrece même, rendre la Philoſophie ſi poëtique & lui donner tant de charmes

* *Epigramme de Boileau ſur lui-même.*

mes que vous lui en avez donné en traitant celle de Platon, ou, pour mieux dire, celle de quelques-uns de ſes Diſciples modernes, dans votre fameux *Eſſai ſur l'Homme*.

Pope. Et que penſez-vous de mon *Homere*?

Boileau. Votre *Homere* eſt la Traduction la plus vive, la plus poëtique, la plus élegante & la plus agréable qu'on ait jamais faite d'aucun ancien Poëme, quoique vous n'ayez pas autant ſuivi la maniere de l'Original, ou rendu ſon ſens avec autant d'exactitude, qu'il ſeroit peut-être à deſirer. Mais quand je penſe combien d'années vous avez employées à cet Ouvrage, & combien d'excellens Poëmes de votre propre fond vous auriez pû produire avec moins de travail dans cet intervalle, je ſuis fâché de cet uſage de vos talens. Un grand Poëte, cloué ſur une fatiguante traduction, eſt un Chriſtophe Colomb enchaîné à une rame. Quelles nouvelles terres remplies de tréſors inconnus n'auriez-vous pas découvertes, ſi vous aviez eu le loiſir de prendre l'eſſor & de diriger votre courſe ſous la conduite de votre propre génie! Mais je ſuis encore plus choqué de votre Edition de Shakeſpear. Le métier d'Editeur étoit au deſſous de vous, & votre eſprit n'étoit pas fait pour toutes les minuties de ce travail. Qui eſt-ce qui oſeroit employer un Raphaël pour nettoyer un vieux tableau?

Pope. Le principal motif de mon entrepriſe étoit mon zéle pour la gloire de Shakeſpear, & ſi vous connoiſſiez toutes ſes beautés auſſi bien que moi, vous n'en ſeriez pas ſurpris. Il n'y eut jamais d'Auteur ſi abondant, ſi hardi, ſi créateur & ſi au fait des paſſions, des caracteres & des ſentimens des hommes. Il ſavoit tout peindre, depuis les Rois juſqu'aux Payſans, avec autant de vérité que d'énergie. Si la nature humaine étoit anéantie, & qu'il n'en reſtât d'autres monumens que ſes Ouvrages, les

les autres Etres y pourroient apprendre ce qu'étoit l'Homme.

Boileau. Vous dites qu'il peignoit tous les caracteres, depuis les Rois jusqu'aux Payſans, avec autant de vérité que de force, c'eſt ce qu'il ne m'eſt pas poſſible de nier : mais je voudrois qu'il n'eût pas entaſſé confuſément ces caracteres dans l'exécution de ſes tableaux, comme il lui eſt ſouvent arrivé.

Pope. Il faut convenir que cet étrange mélange de Tragédie, de Comédie & de Farce, dans la même piéce & quelquefois dans la même ſcéne, eſt abſolument inexcuſable. Mais c'étoit le goût de ſon ſiécle.

Boileau. Un grand génie doit régler le goût, & ne pas ſuivre ſervilement ſes contemporains.

Pope. Conſidérez au moins quelles ténébres épaiſſes le génie de Shakeſpear eut à percer. Qu'eſt-ce qu'étoit alors le Théâtre Anglois, & qui plus eſt, celui des François ? Les progrès qu'il fit vers la perfection de l'art de la Tragédie & de la Comédie ſont ſurprénans. Perſonne ne l'a encore ſurpaſſé dans le principal, c'eſt à dire, dans l'art d'exciter la terreur & la pitié, ou de faire rire les Spectateurs, & il y en a bien peu qui l'ayent égalé.

Boileau. Croyez-vous donc qu'il égalât Moliere dans la Comédie ?

Pope. Oui, pour la *force comique* : mais quant aux traits fins & délicats de la Satyre, comme dans tout ce qu'on nomme le noble Comique, il eſt fort au deſſous de cet admirable Ecrivain. Shakeſpear n'a rien qu'on puiſſe comparer au *Miſantrope*, à l'*Ecole des Femmes*, ou au *Tartuffe*.

Boileau. C'eſt beaucoup pour un Anglois qu'un pareil avec. Il ſemble que la vénération pour Shakeſpear faſſe partie de votre Religion nationale, & ce n'eſt qu'en cela que les Anglois, même les plus ſenſés, ſont fanatiques.

Pope.

Pope. Celui qui peut lire Shakeſpear avec aſſez de ſang-froid pour l'examiner en Critique ſévére a plus de raiſon que de goût.

Boileau. Je l'admire avec vous comme un prodige de génie, quoique je trouve dans ſes Drames les plus revoltantes abſurdités, & c'eſt ce qu'aucun Critique de ma nation ne ſauroit pardonner.

Pope. Nous ſommes contens que vous ſentiez ſes grandes beautés. Mais vous l'admireriez encore davantage, ſi vous pouviez voir un Acteur, qui débuta un peu avant que je quittaſſe le monde, repréſenter les principaux caracteres de ſes meilleures Tragédies. Il a fait apperçevoir aux Anglois plus de beautés dans Shakeſpear que les eſprits les plus pénétrans n'en pourroient diſcerner, & il les a gravées dans le cœur par un ſentiment plus vif que tout ce que les caracteres les plus ſenſibles avoient jamais éprouvé ſans le ſecours de ſon art.

Boileau. J'ai beaucoup oui vanter le feu, la force & le jeu varié de Mr. Garrick, par pluſieurs Anglois que je vois quelquefois, & qui s'accordent à en parler avec autant d'éloge que nous parlons de Baron, l'Acteur le plus admiré que nous ayons eû. On en loue encore beaucoup un autre, qui a maintenant quitté le théatre, mais qui a repréſenté quelques caracteres tragiques avec toute la dignité, la force & l'élevation poſſibles, tandis qu'il excelloit d'ailleurs tellement dans le comique que jamais perſonne ne mérita & n'obtint de plus grands applaudiſſemens.

Pope. Mr. Quin excelloit en effet dans le comique. Dans le rôle de *Falſtaff* ſurtout où l'*Humor** de Shakeſpeur paroît dans tout ſon éclat, il joüoit ſi ſupérieurement que ce n'étoit plus un Acteur, c'étoit *Falſtaff* même. Lorſque je vis ſon action, les pluſanteries du gros Chévalier avoient tant d'enchantement,

* *Mot énergique qu'on pourroit rendre foiblement par celui de* plaiſanterie.

mort, tous ses vers étoient si rejouissans, que je ne m'étonnois pas beaucoup qu'il eût séduit un jeune Prince au point même d'aller voler ensemble de compagnie.

Boileau. Les François ne saisissent pas bien ce caractere. Ils s'imaginent qu'il tient à la Farce & non à la Comédie, au lieu que les Anglois y voyent le plus fin plaisant. On peut peut-être expliquer en quelque sorte ces divers jugemens par la différence des mœurs des deux nations. Mais ne m'avouerez-vous pas, Mr. Pope, que nos Dramatiques sont après tout de plus grands maîtres dans leur art que les vôtres? Si vous me le disputiez, j'en appellerois aux Athéniens, les seuls Juges compétens dans cette matiere. Je m'en rapporte à Euripide, à Sophocle & à Ménandre.

Pope. Je crains ces Juges, car je les vois continuellement se promener & s'entretenir de la maniere la plus intime avec Corneille, Racine & Moliere. Nos dramatiques ne paroissent pas en général si jaloux de leur compagnie, ils se donnent avec eux des airs de supériorité, & les repoussent quelquefois rudement. Il se moquent de leurs reprimandes & de leurs préceptes. En un mot, il faut qu'ils soient jugés par leur nation seule, & ce tribunal est partial.

Boileau. Je n'insiste pas davantage. Mais dites-moi à qui de nos deux rivaux dans la Tragédie, Corneille & Racine, vous donnez la préférence?

Pope. L'*Athalie* de Racine égale, selon moi, les Piéces les plus sublimes de Corneille, & il est certain que ce pathétique & élégant Auteur a manié plus finement les passions toutes du cœur humain. Je n'ai pas besoin d'ajoûter qu'il est infiniment plus correct que Corneille, & que sa versification a plus de noblesse & d'harmonie. Corneille se forma entierement sur Lucain, mais Racine prit Virgile pour son maître. Il avoit bien plus de goût que son rival dans le choix d'un modele.

Boileau. Mon amitié pour Racine, & mon estime pour ses Ouvrages, me font attendre avec bien du plaisir ce que un si bon Critique lui donne la préférence sur son rival.

Pope. Il me semble qu'on ne sauroit lui disputer la supériorité dans les parties dont j'ai fait mention. Mais cependant jamais personne ne peignit si bien que Corneille l'esprit & la majesté de l'ancienne Rome; & il n'y a point d'autre Dramatique Français qui ait montré dans l'ensemble général de ses Ouvrages une énergie aussi mâle & tant de grandeur. Racine est le *Cygne* des anciens Poëtes, qui s'éleve dans les nues d'un vol doux & tranquille, & qui fait retentir des accens doux, mais tendres & plaintifs. Corneille est un *Aigle* qui s'élance fièrement jusqu'au ciel, & qui ne craint pas de se reposer sur le sceptre de Jupiter, ou de porter sa foudre.

Boileau. Je suis bien aise, Mr. Pope, que vous parliez en Poëte en faisant l'éloge de Corneille: ce n'est pas là le langage de l'austere Critique, quoique Longin s'en serve quelquefois.

Pope. C'est l'idée de Corneille, qui m'a inspiré cette chaleur.

Boileau. Il a de vifs éclairs; je crois cependant que la foudre fait plus de bruit qu'elle n'a de feu. Ne le trouvez-vous pas trop déclamatoire, trop enflé, trop peu naturel, jusques dans ses meilleures Tragédies?

Pope. Oui, je l'avoue. Cependant la grandeur & l'élevation de ses sentimens, de même que le sens mâle & nerveux de ses pensées, demandent grace, selon moi, pour tous ses défauts. Mais souffrez qu'à mon tour je vous demande votre avis sur notre Poëte Epique, Milton.

Boileau. Longin le préféreroit peut-être à tous les autres Auteurs, car il est plus sublime qu'Homere même.

même. Mais les autres Critiques, qui veulent dans l'Epopée de la variété, de l'agrément, des pensées régulières, de la correction, un jugement exact, qui ne peuvent souffrir ni l'absurdité, ni les fictions extravagantes, le placeroient bien au-dessous de Virgile.

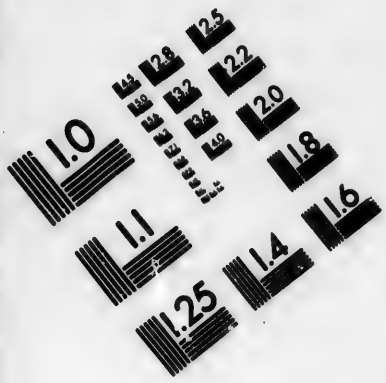
Pope. Son génie étoit en effet si vaste & si sublime, que son Poëme semble passer les bornes de la Critique, comme son sujet passe les bornes de la Nature. L'éclat brillant & excessif du feu poëtique qui anime tant d'endroits du *Paradis perdu*, ne permet guères à l'œil ébloui de voir ses défauts.

Boileau. Le goût de vos compatriotes a bien changé depuis Charles II. lorsque l'on croyoit Dryden un plus grand Poëte que Milton.

Pope. Les principes politiques de Milton firent dédaigner sa poësie; car c'est une maxime chez les Anglois, de ne trouver aucun mérite à un homme, dont ils n'aiment pas la politique. Mais comme leurs idées de gouvernement sont sujettes à changer, des hommes de génie qu'ils ont négligés, deviennent dans la suite leurs Auteurs favoris, & d'autres, qu'ils ont admirés avec fureur, tombent à leur tour dans la disgrace. Dryden éprouva cette révolution de la faveur publique aussi bien que Milton. Il vécut assez pour voir ses Ecrits, comme sa politique, absolument hors de mode. Mais dans ses plus beaux jours mêmes, lorsque le grand nombre admiroit son *Almanzor*, & regardoit son *Empereur des Indes*, comme le chef-d'œuvre du théâtre, le Duc de Buckingham & le Lord Rochester, les deux Seigneurs les plus spirituels que l'Angleterre ait produits, attaquoient sa réputation & tournoient justement en ridicule l'emphase de ses Héros, le jargon de ses Spectres & l'absurdité de ses Plans.

Boileau. Vous lui avez bien fait réparation par les éloges que vous lui avez prodigués dans quelques-uns de vos Ecrits.

Pope.



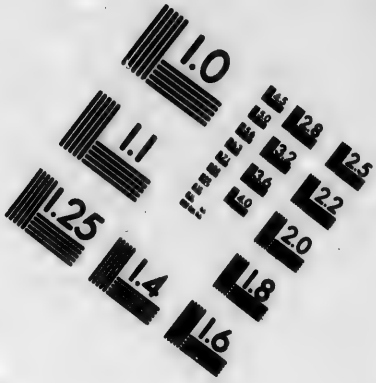
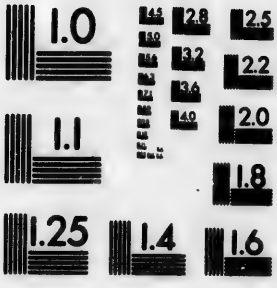
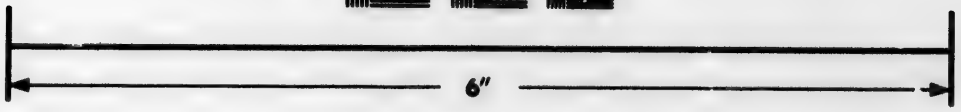
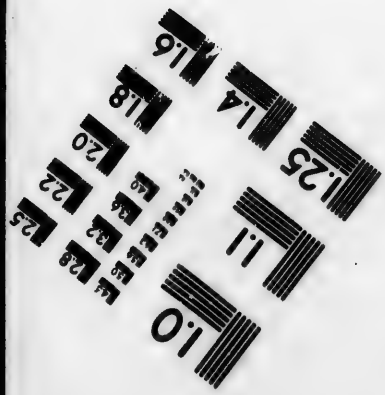
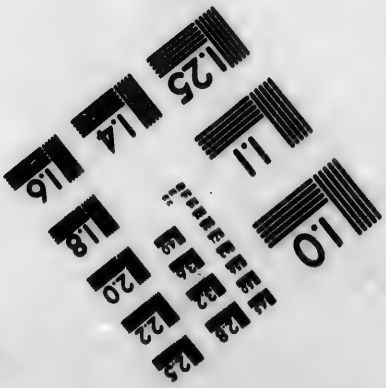


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Pope. Je lui devois ce soin constant de l'exactitude dans l'art de faire des vers. Cependant je souffris sans regret que d'autres Ecrivains lui-qui fassent sur plusieurs de ses Ouvrages un jugement de bons Critiques, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit un grand Poëte. Il faut même, Monsieur, que vous l'admiriez je dirai d'excellens, du moins. *Alexandre* & *Absalom & Achitophel* sont chef-d'œuvre dans ce genre, & son *Mac-Flecknoe* qui l'est, je pense, également, inférieur, excepté par la bassesse du sujet.

Boileau. N'avez-vous pas pris le modèle de votre *Dunciade* dans la dernière de ces ingénieuses Satyres?

Pope. Oui, mais mon Ouvrage est plus étendu que le sien, & mon imagination s'est ouvert une plus grande carrière.

Boileau. Certains Critiques diront peut-être que la longueur de votre Poëme est aussi contraire à la petitesse du sujet que la vivacité du sens. Quoi! trois *Chants* entiers pour insulter un Sot couronné de lauriers! Je n'ai pas donné plus de quatre vers à l'Auteur de la *Pucelle*.

Pope. Ce n'étoit pas un seul Auteur que je voulois livrer au ridicule, mais tous les Sots de tous les métiers parmi les Anglois de mon tems. Pouvois-je être plus court dans l'exécution d'un pareil plan?

Boileau. Je ne veux pas disputer avec vous sur ce point, ni examiner si votre Héros de la Satyre égale réellement un Sot. Revenons à Dryden. Ne l'a-t-on pas accusé d'avoir fait quelques Pièces profanes, indécentes & sans mœurs?

Pope. Ces reproches ne sont que trop justes. J'y j'avoue avec douleur que nos meilleurs Comiques, après Shakespear & Johnson, excepté Addison & Steele, ne sont pas moins coupables à cet égard. Fletcher est le vaillant; Etheridge, Wycherly, Con-

greve

grève, Vanbrugh & Farquhar ont décrit en maîtres les mœurs de leur tems ; mais souvent ces mœurs sont telles, qu'un homme vertueux, & surtout une femme vertueuse, ne peuvent les voir sur la scéne sans scandale.

Boileau. Notre Théâtre est bien préférable au vôtre à cet égard. C'est une Ecole des mœurs ; on y livre le vice au mépris & à la haine publique ; on n'y jette pas un faux vernis pour déguiser sa laideur ; mais on lui arrache le masque dont il se couvre lui-même.

Pope. C'est une chose étonnante qu'en France, la Muse de la Comédie soit la *Dame la plus grave de la nation* ; mais surtout depuis quelque tems, elle est d'un sérieux qui la feroit prendre pour la sœur Melpomene. Il est vrai que Moliere la rendit Philosophe avec une bonne morale ; mais elle philosophoit alors comme Démocrite, en riant. A présent elle pleure sur le vice, au lieu de montrer aux hommes tout son ridicule, comme en général elle devroit faire.

Boileau. C'est à la folie qu'elle a affaire encore plus qu'au vice, & quand elle attaque le vice, elle doit plutôt employer le ridicule que l'invective. Mais quelquefois on peut lui permettre d'élever le ton & de quitter son air riant pour prendre la sévérité d'une juste indignation.

Pope. Je l'aime mieux quand elle sourit. Mais n'avez-vous jamais condamné le badinage licencieux de plusieurs Contes de votre ingénieux ami La Fontaine ? Il fut aussi coupable du crime de *débaucher les Muses* qu'aucun de nos Auteurs Comiques.

Boileau. Oui, je l'avoue, & je déplore le prostituer de son génie comme je ferois celle d'une belle & innocente villageoise. C'étoit la nature, la simplicité même ; mais cette simplicité avoit tant de grace, tant de vivacité sans affectation, avec tant de justesse

justesse de penser, de facilité & d'élégance dans l'expression, qu'on ne peut guères l'égaler. Sa maniere de peindre est absolument originale & n'appartient qu'à lui, quoique tous ses sujets soient empruntés.

Pitt. Bon ami Prior a imité sa matiere.

Boileau. Cela est vrai, & avec beaucoup de succès. Quelques Contes de Prior ont tout l'esprit de La Fontaine avec plus de jugement; mais il n'a pas, selon moi, tant d'intarissable naïveté.

Pope. La Lyre de Prior a plus de cordes que celle de La Fontaine. C'étoit un excellent Poëte en plusieurs genres; La Fontaine n'en avoit qu'un; & quoique Prior l'ait imité dans quelques Contes, son *Alma* est un original d'une beauté singulière.

Boileau. Vous avez un Poëte Héroïque, qui vivoit avant Milton, & que certains Anglois placent au premier rang de vos Auteurs, quoiqu'il soit peu connu en France. Je le vois quelquefois avec Homere & Virgile, mais plus souvent avec Le Tasse, l'Arioste & Le Dante.

Pope. Vous voulez dire Spenser. Il a des images & des descriptions qui égalent, pour la force & la beauté, ce que les Auteurs que vous avez vûs avec lui ont de meilleur dans ce genre. Mais il n'a pas l'art de nuancer à propos ses peintures. Il expose trop certaines parties chétives & désagréables; il mêle trop souvent des idées basses & vulgaires à des idées nobles & sublimes. S'il a choisi un sujet véritablement Epique, il semble qu'il auroit eu assez d'élevation & de force de génie pour se faire un grand nom dans ce genre difficile. Mais l'allégorie éternelle de son gros Ouvrage fatigue l'esprit, & ne contente guères autant le cœur que ses Poësies, dont les principaux Héros sont supposés avoir réellement existé. Les Sirènes & la Circé de l'*Odyssée* sont des personnages allégoriques auprès d'Uhylle, Hé-

res du Poëme, étoit un homme lumineux dans toute la Gréce, & c'est ce qui rend le récit de ses aventures touchant & agréable. Faire de tems en tems un cours dans le pays de la Fable parmi des Etres imaginaires, n'est une diversion amusante, qui fait à distinguer le Poëte de l'Orateur, ou de l'Historien; mais on n'en jamais fini, cela ennuie.

Boileau. Ne trouvez-vous pas aussi, bien mauvais que Spenser ait confondu la Théologie Chrétienne avec la Théologie Payenne dans quelques endroits de son Poëme?

Pope. Sans doute; & cette faute lui est commune avec le Dante, l'Arioste & le Camoëns.

Boileau. Mais quel est le Poëte qui est arrivé ici peu de tems après vous, & que Spenser alloit présenter à Virgile, pour avoir fait un Ouvrage analogue aux *Géorgiques*? Il portoit sur la tête une guirlande de toutes les espèces de fleurs qui brillent dans chaque saison avec un mélange d'immortelles.

Pope. Vous faites le portrait de Thomson. Il a peint la nature avec toute la force & l'exactitude possible. Il avoit l'imagination féconde, vaste & sublime; sa diction est hardie & brillante, mais quelquefois elle est affectée. D'ailleurs, il ne savoit pas toujours s'arrêter à propos, ni rejetter ce qui devoit l'être.

Boileau. Je suppose encore qu'il a écrit des Tragédies à la manière des Grecs; car il a souvent accès dans le bosquet d'Euripide.

Pope. On l'honore de cette distinction à titre d'Auteur tragique & de Moraliste; car non-seulement ses Drames, mais tous ses autres Ouvrages, respirent la plus pure Morale, animée par une vraie piété, & plus touchante encore par les sentimens nobles & délicats d'un bon cœur.

Boileau. St. Evremond m'a fait faire connoissance avec Waller. J'ai été surpris de trouver dans ses

Poëmes

Poëmes une politesse & une galanterie, que les François réclament exclusivement. Son génie étoit, ce qui arrive très-rarement, un composé de sublime & de graces aimables. Il y a dans sa comparaison entre lui & Apollon, en qualité d'*Amant de Daphné*, & dans celle entre *Amours & Sacrifice*, une finesse, des touches si délicieuses, que nos plus élégans Ecrivains n'ont rien de meilleur à cet égard. Sarrazin ou Voiture n'eurent jamais l'art de louer plus poliment les femmes qui recevoient leurs hommages. Mais son *Epître à Cromwell*, & ses *Vers* sur la mort de cet Homme extraordinaire, ont une énergie & une grandeur qui le mettent au rang des premiers Poëtes.

Pope. Waller étoit sans contredit un très-élégant Ecrivain. Sa Muse pouvoit, aussi bien que les Graces mêmes, parer une Vénus, & de plus orner le front d'un Conquérant, d'une guirlande de fleurs aussi douces qu'éclatantes. Mais il avoit quelques pensées basses & puériles, qui mêlées avec d'autres idées nobles & élegantes, offroient le même contraste que des poinçons d'écoliers, ou des jeux admis dans un palais. D'ailleurs, il prodiguoit trop l'esprit, & donnoit dans des excès qu'il ne pouvoit assez réprimer. Il ne parloit guères à la raison, & encore moins au cœur : mais souvent il recrée délicieusement l'imagination, qu'il étonne quelquefois par les éclairs du plus grand sublime. Nous avions un autre Poëte sous Charles I. extrêmement admiré de ses contemporains, qui court encore plus après l'esprit, qui est plus redondant, moins judicieux & d'un plus mauvais goût : mais il intéressoit davantage le cœur, & il étoit plus délicatement sensible que Waller ; je parle de Cowley.

Boileau. Son docte ami, le Dr. Sprat, m'a souvent pressé d'admirer ses Ouvrages. Il me paroît un homme fort aimable & d'un grand esprit ; mais ce n'est pas un bon Poëte. *Pope.*

Pope. Il a quelques Odes qui ont beaucoup de feu poëtique. Mais dans l'*Art du Poëte*, il est toujours extrêmement défectueux.

Boileau. On dit que sa réputation a bien baissé depuis peu en Angleterre. Je crois cependant que si Apollon donnoit une médiocre portion de l'esprit qu'il a de trop à quelques-uns de vos Rimeurs modernes, qui écrivent platement & avec harmonie des lieux-communs, à la vérité, sans absurdité, mais sans aucune pensée nouvelle, ou saillie d'imagination, il leur rendroit un grand service, plus utile pour eux que toutes les regles que nous avons exposées, vous dans votre *Essai sur la Critique*, & moi, dans mon *Art Poëtique*.

Pope. Je suis bien de votre avis. Mais j'ai laissé en Angleterre quelques Poëtes que vous admirerez, j'en suis sûr, non seulement pour l'harmonie & la correction, mais encore pour le feu & le génie qui brillent dans leurs productions.

Boileau. La France a aussi produit quelques excellens Ecrivains depuis ma mort. Il en est un surtout dont on raconte des prodiges. La Renommée le traite aussi bien que s'il étoit mort depuis mille ans. Son éloge ne parvient de toutes les parties de l'Europe. Vous n'ignorez pas que je parle de Voltaire.

Pope. Non. Les Anglois admirent autant qu'aucune autre nation l'étendue de son génie. D'autres Ecrivains brillent chacun dans un genre; mais quand le Roi de Prusse l'attira de Paris à Berlin, il trouva en lui seul toute une *Académie*.

Boileau. Ce prince a lui-même plus de talent pour la poësie qu'aucun autre Monarque n'en a jamais montré dans aucun pays, ni dans aucun siecle. Quelle extraordinaire étendue d'esprit & d'héroïque fermeté d'ame ne doit-il pas avoir pour composer le soir une Ode, ou une Epître, ou vers élegans,

& le lendemain, aura livrer une bataille avec l'habileté de Céſar ou de Guſtave Adolphe !

Pope. J'envie à Voltaire un ſi beau ſujet pour la poéſie ou l'éloquence. Mais ſi ce Prince écrit ſes *Commentaires*, il n'aura pas beſoin d'Hiſtorien. J'eſpere qu'alors il ne ſe reduira pas, comme Céſar, à ne parler que de ſes guerres, mais qu'on verra le Politique & le généreux Protecteur des arts & des ſciences, de même que le Guerrier & le Héros. Voltaire a fait voir que les batailles & les ſiéges ne ſont point la partie la plus intéreſſante d'une bonne Hiſtoire, & qu'il faut particuliérement traiter avec ſoin toutes les inſtitutions & les efforts que l'on a faits pour perfectionner & embellir la ſociété.

Boileau. Le progrès des arts & des connoiſſances, & les grands changemens qui ſont arrivés dans les mœurs, ſont des objets bien plus dignes de l'attention d'un Lecteur judicieux que les révolutions de la fortune ; & c'eſt principalement à Voltaire que l'on doit ce genre inſtructif d'Hiſtoire.

Pope. Il n'en a pas ſeulement été le créateur parmi les modernes, mais il l'a porté à la plus haute perfection.

Boileau. N'eſt-il pas auſſi trop *univerſel* ? Un Ecrivain qui embraſſe tant d'objets, peut-il être bien exact ?

Pope. Un Voyageur, qui fait le tour du monde, ne ſauroit examiner chaque région avec une attention aſſez ſcrupuleuſe pour en pouvoir décrire chaque partie avec une préciſe exactitude. Si les plans ſont bien tracés, & les obſervations principales judicieuſes, c'eſt tout ce qu'on peut exiger.

Boileau. J'exhorterois cependant la jeuneſſe Françoiſe & Angloiſe à examiner plus particuliérement certaines Provinces, & à ſe ſouvenir que quoique dans un pareil voyage une brillante imagination ſoit une agréable compagne, elle n'eſt cependant

pas

pas le meilleur guide. Pour parler sans métaphore, l'étude de l'Histoire, tant sacrée que profane, a besoin de recherches critiques & laborieuses. Un faiseur de remarques vives & ingénieuses sur des faits mal examinés, ou mal exposés, n'est pas un Historien.

Pope. Nous ne pouvons, je crois, refuser ce titre à l'Auteur de *La Vie de Charles XII.* Roi de Suède.

Boileau. Non certainement. Je la regarde comme la meilleure Histoire qui ait paru dans ce siecle. Avec autant de feu qu'en avoit le Héros, dont il expose les actions, il est cependant très-exact dans tous les points principaux. Son stile est élégant, clair & sans affectation ; son plan & sa méthode sont admirables, & ses jugemens ont autant de justesse que de sagacité.

Pope. N'aimez-vous pas cette liberté philosophique de penser, que l'on trouve dans tous les Ouvrages de Voltaire, mais surtout dans ceux qui tiennent à l'Histoire ?

Boileau. Si elle étoit ménagée à propos, je la regarderois comme une de ses plus grandes beautés. La superstition, la bigoterie, l'esprit de parti nuisent autant à la candeur & à la vérité de l'Histoire que la méchanceté, ou l'adulation. C'est donc une qualité indispensable dans un bon Historien de penser & de parler librement. Mais toute liberté a ses bornes que Voltaire n'a pas, à ce que je crains, assez respectées dans quelques-uns de ses Ecrits. Plût au ciel qu'il voulût réfléchir, tandis qu'il est encore temps de corriger ses erreurs, que tous ses Ouvrages lui survivront, que plusieurs peuples les liront, & que le jugement que l'on prononce ici sur un Auteur, est conforme au but de ses productions & aux bons ou mauvais effets qu'elles produisent sur la grande Société du genre humain !

Pope

Pope. Il seroit à souhaiter pour toute l'Europe, que quelques autres Ecrivains de votre nation, qui donne le ton à ce siécle dans toutes les branches de la belle Littérature, fissent les mêmes réflexions que celles que vous proposez à Voltaire. Des Ouvrages ingénieux, qui contribuent aux progrès de la Vertu & de la Religion, sont comme ces flambeaux que l'on suspend dans un *Phare* pour guider les navigateurs à travers les écueils d'une mer dangereuse. Mais l'éclat des productions impies, ou contre les mœurs, est une lumiere perfide qui conduit à des naufrages.

Boileau. L'Angleterre a-t-elle été exempte d'une pareille séduction ?

Pope. Non. Mais les François ont l'art de rendre le vice ou l'impiété plus *agréable* que les Anglois.

Boileau. Cette supériorité de nos Ecrivains ne m'inspire certainement pas de vanité. Mais comme j'apprens que l'on admire aujourd'hui en France le Bon-Sens des Anglois, j'espere qu'il convaincra bientôt les deux nations que la vraie sagesse est la vertu, & que la vraie vertu est la Religion.

Pope. Je pense qu'il est aussi à souhaiter que le goût pour le frivole ne continue pas à dominer parmi les François. Il y a une grande différence entre ramasser des fleurs au pied du Parnasse & gravir péniblement au sommet de la montagne. C'est-là que l'on moissonne la gloire & les lauriers, & si vos compatriotes aspirent à les mériter, il ne faut pas qu'ils énervent davantage leur esprit par l'habitude de s'épuiser sur des riens. Qu'ils soient toujours les rivaux des Anglois dans la Littérature solide & les travaux d'une raison mâle & nerveuse ; mais que cette rivalité soit paisible & amicale. Il n'y a rien qui rétrécisse & rabbaisse autant l'esprit que les jalousies

jalousies nationales. Le vrai Génie, comme la vraie Vertu, aime naturellement son image partout où il la trouve.

OBSERVATIONS

Sur les DIALOGUES, *par le traducteur de Milord Littleton.*

LE Dialogue est une espece de Drame qui, à bien des égards, a les mêmes regles que les Piéces de Théâtre. Il faut qu'il soit naturel, simple sans bassesse, éloquent sans enflure, soutenu, varié : il faut qu'il ait une sorte d'intrigue, une action vive qui attache le Lecteur, & un intérêt qui augmente jusqu'à la fin ; il faut surtout que l'Auteur dise des choses nouvelles, ou qui le paroissent, par son art de peindre ; car il s'agit de plaire & d'instruire, de toucher le cœur & de l'éveiller par de nouveaux ressorts. Mais le grand point est d'indiquer aux hommes les routes trop ignorées, ou trop négligées, du vrai bonheur & de la vertu. Un Auteur qui n'amuse que l'esprit, est un bouffon presque aussi inutile qu'un singe ; celui qui commande en quelque sorte aux passions des hommes & les rend raisonnables, tient ici-bas la place de la Providence, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Lucien avoit un génie vif, aisé, naturel ; il auroit pu faire un bon Ouvrage, c'est à dire un Ouvrage moral, au lieu de tourner inutilement en ridicule une Religion ridicule, aussi bien que les Sophistes, les Pédans & les Fanatiques de la Grèce, qui ne l'étoient pas moins. Il n'eut pas assez de bonne foi pour respecter les Chrétiens ; il ne respecte pas même les mœurs. Souvent il tient le langage de la plus infâme débauche. Son art est admirable, mais son travail est pernicieux ou frivole, & rarement moral. Platon

Platon avoit écrit longtems avant lui des Dialogues sages, mais gâtés par ses visions philosophiques. Il est continuellement dans le pays des abstractions, parlant plus souvent à l'imagination qu'à la raison des hommes, & traitant la vertu comme ses *Idées éternelles*, avec un jargon sublime qui n'est pas absolument de l'éloquence. C'est un Philosophe ivre, qui parle avec chaleur, sans s'embarasser s'il extravague quelquefois. Personne n'ose l'imiter aujourd'hui, ce qui n'empêche pas qu'on ne l'admire encore, parce que, selon Balsac, *Nous devons par respect trouver belles les fautes des Anciens*.

Nous avons eu en France un Philosophe aimable l'illustre Fénelon, qui a fait des Dialogues bien estimables, quoique peu estimés d'une nation, à qui l'on reproche d'avoir quelquefois plus d'esprit que de raison. Il est vrai que ce grand homme n'avoit pas le malheur d'être un bel-esprit ; son stile est celui du cœur, sans pointes, sans antithèses, sans saillies, sans épigrammes. S'il eut fait une Histoire Romaine, il ne l'auroit pas mise en Madrigal, comme il est arrivé depuis, suivant le plan du Laquais des *Précieuses* de Moliere. On commençoit de son tems à se dégoûter de la belle éloquence ; l'esprit vient toujours après la sublime raison, parce que cette raison est un fardeau, que la plupart des hommes ont autant de peine à porter que celui de la vertu. La Nature donne de tems en tems quelques hommes rares pour être les précepteurs du genre humain ; mais cela ne s'apprend pas comme un métier.

Les Dialogues de Fontenelle ont fait une grande fortune. Rien de plus spirituel, de plus brillant & de plus froid. Cet homme trop célébre est à la tête des corrupteurs de l'Eloquence Françoise, & il avoit tous les talens nécessaires pour cela, une ame glacée, un cœur froid, l'esprit subtil mais sans chaleur, de vaines

vaſtes connoiſſances dans tous les genres, mais ſurtout dans la petite Métaphyſique de l'Amour ; il avoit trop d'eſprit pour bien écrire. Auſſi les Etrangers ont-ils regardé ſes Dialogues comme une bagatelle qu'on conſidére quelques momens, & que l'on remet bien vîte à ſa place. Ils n'ont eu garde de prendre une hapelourde pour un diamant, ni d'admirer ce que Térence appelle *Obſcuram diligentiam*. Preſque toutes ſes concluſions, au lieu d'offrir de grandes vérités, ou de grands ſentimens, n'offrent que des maximes ridicules, parce qu'elles ſont petites & futiles. Par éxemple, tantôt *Le Royaume de France doit être galant par reconnoiſſance*, à cauſe qu'Agnès Sorrel ſauva la France : tantôt *C'eſt une jolie condition que celle d'une jolie femme* : un Prince *devient fou d'une maniére fort raiſonnable*, en faiſant ſes réflexions ſur le mariage, & ainſi du reſte.

L'art de Mylord Lyttelton eſt bien différent. Il n'a point de Héros galans, qui parlent avec toute la fineſſe poſſible le fade jargon des ruelles, parce qu'il ne vouloit pas amuſer des cailletes, ou les hommes qui leur reſſemblent : ce ne ſeroit pas la peine d'évoquer les Morts. Tous ſes ſujets ſont généraux & propres à tous les hommes & à tous les ſiécles : c'eſt une leçon continuelle de ſentimens généreux & de grandeur d'ame. Il penſe toujours noblement & fortement : c'eſt le privilége particulier des pays libres, où l'on s'éxerce à dire, comme à faire de grandes choſes. Avec une profonde connoiſſance du cœur humain & de ſon hiſtoire, il éxamine nombre de principaux Caracteres anciens & modernes ; il juge leurs actions, leurs vices, leurs erreurs, leurs vertus, comme la Philoſophie & la Vérité les jugeroient. Lorſqu'il évoque un grand homme ce n'eſt pas pour en faire un mauvais plaiſant, ainſi que Fontenelle ; c'eſt pour inſtruire ſolidement par un grand éxemple.

Sa-

Sa diction eſt ſimple, facile, naturelle, éloquente ſans affectation ; le Dialogue eſt ſi bien ménagé, ſi bien conduit, que chaque Interlocuteur ne dit que ce qu'il faut, & comme il le faut ; on l'écoute avec autant de plaiſir que de fruit : il éleve l'ame, il attache, il touche le cœur. Jamais Ecrivain ne repréſenta mieux la gloire d'un homme de bien & la honte d'un méchant : c'eſt là, je crois, le vrai but de l'art d'écrire ; les Sages doivent prononcer dès ce monde l'arrêt qui conſolera le juſte & condamnera l'impie. Il y a quelques Dialogues qui n'attaquent que des ridicules, ou des vices plus ridicules que coupables, & alors Mylord Lyttelton emploie une plaiſanterie fine & délicate, qui en fait ſentir toute la ſottiſe : mais pour le crime, il l'écraſe avec toute l'indignation de la vertu.

LETTRES

LETTRES.

LETTRE
DE Mad. DU BOCAGE, EN REMERCIMENT,
*A Mylord Cheſterfield.**

J'ATTENDOIS mon retour ici, Mylord, pour vous rendre graces des dons précieux que vous eûtes la bonté de m'annoncer en Hollande. La ſolitude, diſois-je, me fournira des expreſſions dignes du ſujet. J'eſpérois que vos Grands Hommes m'apprendroient à repondre à un de ceux qui les apprécie le mieux, & qui joint à leur mérite littéraire, celui d'Homme d'Etat, & de Citoyen de toutes les Nations. Dans cette idée, je reprochai vivement à ces Buſtes célebres, d'avoir paſſé la Mer ſans le vôtre. Je préférerois, leur dis-je, à la repréſentation de vous autres Morts fameux, l'Image de l'illuſtre Vivant qui vous envoie. Ses traits me rapelleroient ſans ceſſe ces marques de bienveillance, & l'eſpoir de jouir encore un jour des charmes de ſa converſation. Milton, avec des yeux éteints qu'anime toujours une ame inſtruite du paſſé & de l'avenir (comme le ſont ordinairement ces Inſpirés juſques dans l'Empire des Ombres) me répondit ainſi.

Vous qui ternîtes mes merveilles,
De vos deſirs immodérés,
Ne fatiguez plus mes oreilles :
Les Grands, ſous des lambris dorés,

De-

* *Il avoit envoyé à cette Dame, les Buſtes des quatre plus Grands Poëtes d'Angleterre, Milton, Dryden, Pope, Shakeſpear.*

De Chesterfield ont la peinture :
Mais ses traits par-tout révérés,
Ne sont point faits pour la parure
Du simple toit où vous demeurez.

Je crus sur sa parole, que de demander votre Portrait étoit trop oser. Je me borne donc à vous faire mes très humbles remercimens ; & pour publier ma vénération pour vos préceptes, & pour les grands Auteurs qu'ils représentent, je les destine à l'ornement de ma petite Bibliothéque de Paris.

DE M. FLECHIER A M. L'ABBÉ BOSSUET,

Sur la Mort de M. l'Evêque de Meaux, son Oncle.

Avril 1707.

J'AI été sensiblement touché, Monsieur, de la mort de Monsieur l'Evêque de Meaux votre Oncle : la perte que vous avez faite, & la douleur que vous en avez, vous sont communes avec nous, qui l'avons particulierement aimé & respecté pendant sa vie, & avec tous ceux qui aiment l'Eglise, dont il a été très fidele & très zélé défenseur. On peut dire qu'une grande lumiere est éteinte en Israel. Ses mœurs étoient aussi pures que sa Doctrine, & je ne puis me souvenir de cet air de candeur & de vérité qui accompagnoit ses actions & ses paroles, & qui le rendoit si honnête & si agréable, que je ne regrette le tems que j'ai passé loin de lui. La Religion avoit encore besoin de son secours, mais il avoit consumé sa vie à travailler pour Elle, & il étoit tems qu'il reçût la récompense de ses travaux. Je ne puis que prier le Seigneur pour lui, & vous assurer que sa mémoire me sera toujours précieuse, que je vous plains, & que je suis avec un sincere & parfait attachement, Monsieur, &c.

Lettre

Lettre où Monsieur FLECHIER *se dépeint lui-même.*

VOUS voulez donc, Monsieur, que je vous trace le portrait d'un de vos amis & des miens, & que je vous fasse une copie d'un original que vous connoissez aussi bien que moi.—Sa figure, comme vous savez, n'a rien de touchant, ni d'agréable ; mais elle n'a rien aussi de choquant. Sa physionomie n'impose pas, & ne promet pas au premier coup-d'œil tout ce qu'il vaut ; mais on peut remarquer dans ses yeux & sur son visage je ne sais quoi qui répond de son esprit & de sa probité.

Il paroît d'abord trop sérieux & trop réservé ; mais après il s'égaie insensiblement : & qui peut essuyer ce premier froid, s'accommode assez de lui dans la suite.—Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup ; mais il se déploie petit à petit, & il gagne beaucoup à être connu. Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime & l'amitié des uns & des autres : il choisit ceux qu'il veut conduire, & qu'il veut aimer : & pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle, & de certains airs de discrétion, qui lui attirent la confiance. Il n'a jamais brigué de suffrage ; il a voulu être estimé par raison, non par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ses amis, & n'a rien coûté qu'à lui-même. Il sait se servir de son esprit ; mais il ne sait pas s'en prévaloir : &, quoiqu'il se sente & qu'il s'estime ce qu'il vaut, il laisse à chacun son jugement.—Il se renferme en lui-même, & se rend la justice qu'on lui refuse.

Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement : il a réussi dans la prose : les Savans ont été contens de son Latin : la Cour a loué sa politesse. Il a écrit avec succès : il a parlé en public même avec applaudissement.—Sa conversation n'est

ni

ni brillante, ni ennuyeuſe : il s'abaiſſe, il s'élève quand il le faut. Il parle peu, mais on s'apperçoit qu'il penſe beaucoup.—Quand il n'eſt pas avec des gens qui lui plaiſent, il demeure au-dedans de lui-même. Quand il eſt avec ſes amis, il aime à diſcourir & à ſe répandre au-dehors.—Il écoute les autres paiſiblement, & les paie ſouvent de la patience, ou de l'attention qu'il fait paroître à les écouter. Il leur pardonne aiſément d'avoir peu d'eſprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup.—Ce qui fait qu'il eſt bien reçu dans les compagnies, c'eſt qu'il s'accommode à tout, & ne ſe préfère à perſonne. Il n'eſt pas naturellement inquiet, & ne s'amuſe pas à deviner les ſecrets d'autrui. Mais pour peu d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en conjecture ; & quand il veut, il n'y a guère de myſtère qu'il ne découvre. . . .

Pour ſon ſtyle & pour ſes ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, & de l'élégance : la nature y approche de l'art, & l'art y reſſemble à la nature. Il a de la droiture dans le ſens, de l'ordre dans le diſcours ou dans les choſes, de l'arrangement dans les paroles, & une heureuſe facilité qui eſt le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter, à ce qu'il écrit, ſans y mettre du ſuperflu : & l'on n'en peut rien ôter, ſans y retrancher quelque choſe de néceſſaire.

Pour ſon cœur, où je crois que vous vous intéreſſez davantage, il n'eſt pas ſi aiſé de le connoître. Il ſe modère quand il veut ; il eſt ſecret & circonſpect ; il ſe cache ſouvent ſous le voile d'une tranquillité, & d'une indifférence apparente ; mais je l'ai vu dans ſon naturel, je l'obſerve depuis longtemps, & je ſuis dans ſa confiance. Ainſi, Monſieur, je vous ferai part de mes connoiſſances.

Ce

Ce cœur, Monsieur, n'est pas indigne de vous. — Il a de la grandeur & de la générosité : aucun intérêt ne le touche, & il ne voudroit avoir du bien que pour être en état d'en faire. Son plus sensible plaisir, c'est de pouvoir obliger les amis, ou de pouvoir reconnoître les obligations qu'il leur a. Il aimeroit pourtant mieux avoir des graces à faire, que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvoit se passer de la fortune. Il s'est contenté de l'un, & ne s'est pas inquiété pour l'autre.

Il n'envie la gloire de personne, mais il aime à jouir de la sienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talens qu'il a, il estime ceux que les autres ont : ainsi il a le plaisir que donnent les honneurs, sans faire souffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil.

Il est sensible aux approbations sincères & désintéressées. Un homme qui le loue sans le connoître ; un auditeur qui s'écrie ; un passant qui le montre, & qui dit, c'est lui ; ce sont-là les éloges qui le touchent davantage. — Il est facile, populaire, officieux à ceux qui sont au-dessous de lui, commode à ses égaux. Pour les grands qui se prévalent de ce qu'ils sont, il les respecte de loin, & les abandonne à leur propre grandeur. Quand on l'offense, il a le ressentiment vif ; mais il ne dure pas longtemps. L'envie lui déplaît ; mais elle ne l'afflige pas. Il souffre avec peine une injustice, mais il la pardonne.

L'infidélité d'un ami est le péché irrémissible pour lui. Lorsqu'on en use mal à son égard, il y a peu d'excuses qui le satisfassent, & il a d'autant plus de peine de se réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâcher personne. Comme il n'a pas beaucoup à gagner, ni beaucoup à perdre, il n'a ni de grands chagrins, ni de grandes joies.

Les devoirs extérieurs & les bienséances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se rend, les lettres qu'on s'écrit, & le commerce de société inévitable entre gens indifférens, sont des contraintes de sa part, & des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a passé avec ses amis ou avec lui-même ; & ses meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers, ou de ses libres rêveries.

Le nombre de ses amis est comme celui des élus, fort petit ; il ne les choisit pas légèrement ; mais il les ménage, & il les conserve soigneusement quand une fois il les a choisis ; & s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage, qu'il n'en perd point. Il est avec eux gai sans incivilité, complaisant sans foiblesse, & sage sans austérité.

Il est délicat & difficile sur ce que l'on se doit quand on s'aime : il veut qu'on s'entende à demi-mot ; qu'on se prévienne, & qu'on devine ce qui peut plaire ; mais il n'exige rien d'autrui qu'il ne s'impose à lui-même ; & s'il se plaint, pour peu de sujet qu'il en ait, il souffre aussi qu'on se plaigne pour peu de sujet qu'il en donne. C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, & c'est ainsi qu'il souhaite que ses amis soient faits pour lui.

FLECHIER.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE DRUILLET ;

Pour un Homme accusé d'un crime.

IL n'y a qu'à commencer, Madame, comme vous voyez. Une sollicitation attire l'autre, & pour peu que vous nous mettiez en honneur auprès de vous, aucun Plaideur ne voudra partir d'ici sans être muni d'une de nos Lettres ; & vous pouvez vous attendre

attendre à une persécution qui ne sera pas toujours pour la Justice. Pour moi, Madame, je m'en justifie par avance ; & je déclare que j'aime mieux manquer de discrétion que de charité. Après cet exorde, je viens au fait. Celui qui aura l'honneur de vous demander votre protection, est de sa profession Maître d'Ecole. Il n'est pas autrement savant, mais il s'est trouvé brave. Il a défendu plus d'une fois le clocher de son Village, contre une troupe de Fanatiques : il a poursuivi & battu ces gens là en plusieurs rencontres : il en a tant tué, qu'un meurtre s'étant fait dans la Paroisse, on a voulu croire que c'étoit lui qui l'avoit fait. On l'a arrêté, mis en justice : absous, déclaré innocent par le Présidial : il s'agit d'être innocent au Parlement : c'est votre protection qu'il vous demande, & moi l'honneur de me dire, Madame, votre, &c.

De MONS. BOURSAULT.

A son Fils.

JE ne puis, mon Fils, aller à Paris, faire les honneurs de votre Thèse. Quoique la Langue que vous parlerez me soit inconnue, le desir que j'aurois de vous entendre dire de bonnes choses, me la rendroit sans doute intelligible ; ou du moins, mon amitié pour vous seroit assez ingénieuse, pour tâcher à découvrir dans les yeux des Auditeurs tout ce qui seroit à votre avantage. Je ne doute pas que ma présence ne vous animât à bien faire : mais je suis sûr aussi, que vous ne laisserez pas de faire bien, quoique je n'y sois pas. Jusqu'ici il ne s'est présenté aucune occasion d'éclat, dont vous ne soyez sorti avec honneur. Sur tout, mon Fils, si vous avez envie de bien réussir, soyez le premier à vous persuader que cette étude, toute dégoutante qu'elle est,

vous

vous est nécessaire pour aller à d'autres qui sont d'une plus grande utilité. Quelques heureuses dispositions qu'on ait à devenir habile homme, ce n'est pas l'ouvrage d'un jour ni d'une année : il en coûte de la peine & des veilles ; & l'assiduité que vous y avez apportée pendant votre enfance, me répond que dans un âge plus raisonnable, vous y donnerez des soins plus importans. Quoique ce soit pour vous seul que vous travaillerez, & que l'érudition que vous aurez soit un bien attaché à votre seule personne, je regarderai comme une marque de reconnoissance de tout ce que j'ai fait pour vous, l'application que vous apporterez à me rendre le Pere d'un Fils habile & vertueux ; & pour vous exciter par quelque chose de plus pressant, je vous assure que je vous en aurai obligation. Tâchez donc de faire en sorte, que votre Pere vous soit redevable, & forcez moi à être autant par estime & par équité, que je suis par inclination & par tendresse, votre Pere très affectionné.

Lettre de M. ROLLIN *au* ROI DE PRUSSE *sur son avènement à la Couronne.*

SIRE,

QUAND ma vive reconnoissance pour toutes vos bontés ne m'engageroit pas à témoigner à Votre Majesté la part que je prends avec toute l'Europe, à son avènement à la Couronne, je me croirois obligé de le faire, pour l'intérêt, & comme au nom des Belles-Lettres, & des Sciences, que vous avez non-seulement protégées jusqu'ici, mais cultivées d'une manière si éclatante. Il me semble qu'elles sont montées en quelque sorte, avec vous sur le trône, & je ne doute point que Votre Majesté

té ne se propose de les faire régner avec elle dans ses Etats, en les y mettant en honneur & en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement, c'est la joie que je fais qu'aura Votre Majesté de faire le bonheur des peuples que la Providence vient de confier à ses soins. Permettez-moi, de lui dire, les lettres font Votre Majesté m'a honoré m'ont fait connoître le fond de son cœur, entièrement éloigné de tout faste, plein de nobles sentimens, qui fait en quoi consiste la vraie grandeur d'un Prince, & qui s'apprit par sa propre expérience à compatir au malheur des autres. C'est un grand avantage pour V. M. d'être bien convaincue qu'elle n'est placée sur le trône que pour veiller de-là sur toutes les parties de son Royaume, pour y établir l'ordre, & y procurer l'abondance ; sur-tout pour employer son autorité à y faire respecter celui de qui seul elle la tient. Qu'il plaise au Seigneur, Sire, de vous combler, vous & votre Royaume, de ses plus précieuses bénédictions ; & pour les renfermer toutes en un mot, qu'il lui plaise de vous rendre un Roi selon son cœur. C'est ce que je ne cesserai de lui demander pour vous, persuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond respect & quel parfait dévouement,

Je suis, &c.

Paris, 17 Juin 1740.

Réponse du Roi de Prusse.

De Konigsberg, 17 Juillet 1740.

MONSIEUR ROLLIN,

J'Ai trouvé dans votre lettre les conseils d'un Sage, la tendresse d'une nourrice, & l'empressement d'un ami. Je vous assure, mon cher, mon vénérable

ne able Rollin, que je vous en ai une sincère obligation, & que les marques d'amitié que vous me témoignez, me sont plus agréables que tous les compliments très-souvent faux, ou insipides que je ne dois qu'à mon rang. Je ne cesserai point de faire des vœux pour votre conservation. Je vous prie de m'aimer toujours, & de vous persuader que je serai tant que je vivrai plein de considération pour vous, & d'estime pour votre mérite. *Vale.*

FREDERIC.

Lettre de M. DE VOLTAIRE *à M.* ROUSSEAU, *qui lui avoit envoyé son Discours sur l'*Inégalité parmi les Hommes.

J'AI reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre-humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & notre foiblesse se promettent tant de consolation. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne veux non plus m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada: premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverois pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, & que les exemples de nos nations ont

ont rendu les sauvages presqu'aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les Belles-lettres & les Sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage, aussi utile qu'immense, de l'Encyclopédie, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferois voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi. Je vous peindrois l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre, que Pope, Descartes, Bayle, le Camoens, & cent autres ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des Lettres a trop séduits ?

Avouez en effet, Monsieur, que ce sont-là de ces petits malheurs particuliers, dont à-peine la société s'apperçoit. Qu'importe au genre-humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles ? Les Gens de Lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les calamités répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni Diction, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius étoit un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécille Lépide lisoient peu Platon & Sophocle ; & pour ce tyran sans courage, Octave Cæpias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des Gens de Lettres.

Avouez que Pétrarque & Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la St. Barthelemi, & que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis Thomas Koulikan, qui ne savoit pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne fait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la satisfont, la consolent ; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contr'elles ; vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, & comme le P. Mallebranche, dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des Lettres, c'est moi, puisque dans tous les temps & dans tous les lieux elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait ; comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie.

Réponse

Réponse de ROUSSEAU *à* VOLTAIRE.

C'EST à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, & vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre Chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoissance de mes concitoyens, & j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asyle que vous avez choisi ; éclairez un peuple digne de vos leçons ; & vous, qui savez si bien peindre les vertus, & la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs, comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monsieur, ce retour seroit un miracle, si grand à la fois, & si nuisible, qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire, & qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les deux vôtres.

Je conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres ; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, & qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misère, que quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a, dans le progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas, mais qui n'échapperont pas à l'œil du Sage, quand

quand il y voudra réfléchir. Ce n'eſt ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite ; ce ne ſont ni les Savans, ni les Poëtes qui ont produit les malheurs de Rome & les crimes des Romains ; mais ſans le poiſon lent & ſecret qui corrompoit peu-à-peu le plus vigoureux gouvernement dont l'Hiſtoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluſte n'euſſent point exiſté ou n'euſſent point écrit. Le ſiècle aimable de Lélius, & de Térence amenoit de loin le ſiècle brillant d'Auguſte & d'Horace, & enfin les ſiècles horribles de Sénèque & de Néron, de Domitien & de Martial. Le goût des Lettres & des Arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente. Cependant, s'il eſt vrai que tous les progrès humains ſont pernicieux à l'eſpèce ; ceux de l'eſprit, & des connoiſſances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal eſt tel que les cauſes mêmes qui l'ont fait naître, ſont néceſſaires pour l'empêcher d'augmenter. Quant à moi, ſi j'avois ſuivi ma première vocation, & que je n'euſſe ni lu, ni écrit, j'en aurois ſans doute été plus heureux.—Cependant ſi les Lettres étoient maintenant anéanties, je ſerois privé du ſeul plaiſir qui me reſte. C'eſt dans leur ſein que je me conſole de tous mes maux : c'eſt parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié. Je leur dois le peu que je ſuis ; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous ; mais conſultons l'intérêt dans nos affaires & la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Savans, pour éclairer le monde, & conduire ſes aveugles habitans, ſi le ſage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de ſi fou, qu'un peuple de Sages.

Convenez-en, Monſieur ; s'il eſt bon que de grands génies inſtruiſent les hommes, il faut que le

le vulgaire reçoive leurs instructions ; si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir ? Les boiteux, dit Montagne, sont mal-propres aux exercices du corps ; & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses. Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des Sages pour les juger, & non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le théâtre en fourmille ; les Cafés retentissent de leurs sentences ; ils les affichent dans les Journaux, les quais sont couverts de leurs écrits ; j'entends critiquer l'Orphelin, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts qu'à-peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur, bien plus que de l'ignorance ; & que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs, en erreurs, que la fureur de savoir tout ? Si l'on n'eut prétendu savoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu des persécuteurs. Si cent myrmidons n'aspiroient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satyriques qui suivent le cortège des triomphateurs. C'est l'empressement qu'a le Public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont

pas

pas faciles; car le fer, ni le plomb, ne s'allient point avec l'or.

Je suis sensible à votre invitation; & si cet hiver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Je suis de tout mon cœur, & avec respect, &c.

A Paris, le 10 *Septembre* 1753.

Lettre d'un Particulier qui demandoit une Femme par la voie des Papiers Publics.

C'EST avec un extrême plaisir, Monsieur, que j'ai trouvé parmi nous presque toutes les modes Angloises reçues, recherchées, quoique souvent défigurées. Voitures, chevaux, habits, chapeaux, *clubs* jusqu'au *cudgel*, que nous aurions pu leur laisser. Mais il est chez eux un usage dont personne ne s'est encore avisé, & sur lequel vraisemblablement nous n'avons pas porté une attention assez réfléchie. — J'en parle ici, moins pour en donner l'exemple, que pour atteindre au but que j'ai long-temps regardé comme un écueil sur lequel je craignois de me briser. Cette nouvelle maniére d'y parvenir me paroît aussi sûre que toutes celles qu'on m'a jusqu'à présent offertes; & je la prends..... Voici dont il est question.

J'ai envie de me marier. Depuis long-temps je cherche une femme qui soit de mon goût, & à qui je convienne, sans l'avoir pu trouver. J'eus toujours en horreur ces mariages qu'on appelle de convenance, où quelquefois l'on joint les fortunes, où plus souvent l'on échange des biens contre la naissance, ou de la naissance contre les biens. Ces unions ne furent jamais à mes yeux qu'une prostitution légale & publique, plus criminelle que toute autre, puisqu'elle est éternelle, & qu'elle profane la sainteté des loix. J'a

Je veux aimer ma femme, & je veux en être chéri. Il faut donc pour cela que nous nous connoissions, & ne point nous tromper sur le compte que nous rendrons de nous. Voici le mien, & je serai sincère.

Mon esprit n'est pas d'une vaste étendue, mais d'une tournure originale qui plaît, & amuse souvent ; on voit qu'elle n'est chez moi l'effet d'aucun effort, & un mot heureux m'échappe tout aussi naturellement qu'une singerie, & une grimace, quand les gens me déplaisent. Je n'ai pas une grande dose d'instruction ; mais c'est la faute de mon éducation, plutôt que la mienne. Abandonné trop jeune à moi-même, on ne m'a point accoutumé à disposer de mon attention à volonté ; ce qui m'a fait longtemps ne porter sur tout qu'un coup-d'œil assez inattentif. Mon langage est assez incorrect, & ma diction ne l'est pas moins, comme on pourra s'en appercevoir à la tournure de ma lettre. Je n'ai point cet esprit pointu qui se plaît à humilier la suffisante ignorance. Je laisse un sot dire en paix des sottises, pourvu qu'il ne me force point à les écouter ; mais j'oublios que ceci tient à mon caractère ; passons-y.

Je suis en somme ce qu'on appelle un bon-homme. J'ai bien fait dans ma vie quelques étourderies, mais jamais une méchanceté préméditée. J'ai dans le caractère un fond de légèreté qui me sauve de toutes les impressions profondes, & qui, en me donnant plusieurs formes, n'en laisse dominer presqu'aucune par où l'on puisse me laisser plus personnellement. Cette inflabilité très-commune, & que je suis bien loin d'estimer, m'a, par une inconséquence ordinaire, rendu plus propre à ce qu'on appelle la société. . . . . Je suis assez obligeant ; mes amis m'ont toujours trouvé disposé à les servir, quand je le pouvois. Ma bourse leur fut ouverte ;

mais je conviens qu'il n'y avoit presque jamais rien dedans.

Mes goûts ne sont pas très-vifs ; on a déjà dû le juger ainsi. Je n'aime pas la chasse : cet exercice est trop bruyant ; je préfère le jeu, & sur-tout les jeux de société. Ce passe-temps qui met souvent le sot au niveau de l'homme d'esprit, me débarrasse des importunités de celui-là, & de la supériorité de celui-ci. Ce sont peut-être ces raisons alternatives qui, comme moi, font jouer ces deux classes d'hommes.

J'ai le cœur tendre. Je fus long-temps fou d'Héloïse : mais l'exemple & les occasions me firent bientôt étendre sur l'espèce le sentiment que je ne portois autrefois qu'à l'individu. Je rougis maintenant des fausses Divinités aux pieds desquelles je brûlois autrefois mon encens.

Je dois maintenant deux mots sur ma figure, & ma naissance. Je vais remplir cette tâche.

Je ne suis pas ce qu'on appelle un joli homme. J'ai le front bas & circulaire, l'œil creux & arrondi, le regard grivois & prolongé, la joue sèche & applatie le nez large & évasé, les lèvres épaisses & vermeilles, les dents propres & mal rangées, la bouche fraiche & un peu fendue, le menton pointu & allongé. Il ne semble pas qu'il y ait là de quoi faire une belle tête ; eh bien ! cependant elle ne déplait pas. J'ai la poitrine étroite & enfoncée, les épaules grosses & un peu hautes, le dos arrondi, le corps frêle, la cuisse maigre, la jambe peu fournie, & le pied médiocre. Mes vêtemens sont assez élégans, & maintenant *after the English fashion*. Mon âge est de vingt-cinq à trente ans. Je suis Gentilhomme. . . . Ma fortune est de 1000 à 1500 livres de rentes ; & la succession hypothétique de mon frère aîné, car il faut tout compter, me donnera 4000 livres de rentes de plus.

Voilà

Voilà mon signalement, Monsieur ; si vous avez l'honnêteté de l'insérer dans votre Journal avec ma demande, je vous enverrai un devis des qualités que je désirerois dans ma future, avec l'adresse & le nom d'un Notaire à qui l'on pourra s'adresser pour plus amples informations, &c. &c. &c.

Le Chevalier DE * * * *

Du Château de . . . . près de Nantes.

Seconde Lettre du même.

LE défaut le plus ordinaire chez les femmes est la coquetterie : mais je ne voudrois pourtant point que ma femme eût ce goût effréné de la toilette, si commun de nos jours. Ce brillant attrait de gaze, de fleurs de plumes, de linon qui charge pésamment la tête de nos jolies femmes, ne les embellit point.

Demanderai-je qu'elle soit jolie ? C'est ici, Monsieur, que la main me tremble. . . . Eh bien ! toute réflexion faite, jolie, soit. Si je suis, comme dit Montagne, obligé de dîner à la fumée du rôt, il y en a bien d'autres ; & je me résigne. J'appelle jolie femme celle dont la figure annonce un mélange d'esprit & de sensibilité, qui a un air doux & prévenant, joint à un jeu de physionomie piquant ; celle qui, dans ses manières de dire & de faire, a une certaine grace qu'on sent mieux qu'on ne la définit. . . . . Je ne voudrois point d'une superbe femme : ce seroit beaucoup trop pour moi d'avoir tous les hommes pour ennemis. Qu'elle ne soit ni trop grande ni trop grasse : ces tournures leur donnent un air solemnel qui ne me plaît pas . . . . brune ou blanche, l'écorce n'y fait rien.

Je ne la voudrois point bel-esprit, tranchant & décidant sur tout : moins encore femme savante. Madame Dacier m'eût rendu fou ; j'aimerois

autant

autant épouser Saumaise, ou Casaubon. D'ailleurs je n'ai point oublié que, dès le temps de Martial, les maris faisoient des soléciſmes.

Qu'elle ne soit point ce que, depuis quelque temps, on appelle Philosophe : parce que j'ai remarqué qu'un grand nombre d'elles avoient faussé l'étymologie du mot.

L'éducation entre pour trop de choses dans le bonheur de la vie pour n'en pas désirer dans ma femme : je voudrois donc que son esprit fût cultivé ; qu'elle eût une teinture des grands évènemens passés, & qu'elle fût disposée, par son instruction, à prendre part à ceux qui se passent sous ses yeux. Je n'exige pas qu'elle ait lu Vossius ou Ducange ; mais je ne voudrois pas qu'elle prît Fredegonde pour une Romaine, ou Cornélie pour une Grecque. Epouser une femme sans éducation, c'est s'attacher vivant à un cadavre.

. . . . . *J'y veux un autre point :*
C'est de l'esprit ; car les sots n'aiment point.

J'appelle esprit cette facilité de dire avec agrément des choses qui nous égaient, ou nous émeuvent, en reveillant en nous plusieurs idées ou plusieurs sensations. Le goût ne consiste qu'à les choisir.

Je ne prendrai pas ma femme dans la roture. Je m'explique ; le talent chez les femmes est de qualité, l'esprit n'est que noble, tous les sots sont roturiers.

Que ma femme soit modeste, & même un peu timide. Je ne saurois soutenir ces regards effrontés qui paroissent disputer d'audace avec un homme.

Qu'elle soit honnête & chaste, sans ressembler cependant à ces dragons de vertu, dont la fausse pudeur se gendarme contre ce qu'elles ne devroient pas savoir.

Je

Je voudrois qu'elle eût un cœur tendre & un caractère prévenant : sans l'un, point de bonheur dans le mariage ; & sans l'autre, c'est assister à un banquet sans y être invité. . . . Je ne vois pour moi point d'obstacle à glaner au champ du veuvage.

L'âge que je désire en elle, c'est qu'elle ne soit pas au-dessous de dix-huit, ni au-dessus de trente-cinq. Plus tôt, le fruit n'est pas mûr ; plus tard, il commence à l'être trop. . . . Je ne veux point d'une vieille femme ; il faudroit le chatouiller pour la faire rire ; j'en ai perdu l'habitude.

Quant à la fortune ; je veux qu'elle ait au moins mille écus de rente. Je ne suis pas fort doux, & on me trouvera trop exigeant peut-être : mais je ne m'en excuse pas. C'est un défaut que j'avois omis dans mon portrait, & qui n'est maintenant que trop énoncé.

J'avertis cependant, Monsieur, qu'il est des choses sur lesquelles je pourrois composer un peu ; & cette réflexion me détermine à demander son portrait à celle que je déciderois à devenir ma chère épouse.

Parmi le nombre des Portraits envoyés à l'Auteur des Lettres précédentes le suivant a paru le plus piquant.

MA taille est de quatre pieds quatre pouces ; j'ai de l'embonpoint ; les épaules basses & carrées ; la taille passablement bien faite, & proportionnée, dit-on ; la figure allongée, le front grand, les cheveux mal plantés ; les sourcils épais, les yeux d'un brun clair, plus grands que petits, plus longs que ronds ; le regard assez vif ; le nez un peu large, la bouche grande ; les lèvres un peu

épaisse & vermeilles ; les dents propres & à moitié mal rangées ; le teint pâle & des rousseurs.

Voilà un début qui n'est pas fait pour plaire, m'allez-vous dire peut-être. J'avoue, Monsieur, que dans ce détail il n'y a rien de joli ; mais je le donne tel qu'il est. Le reste du portrait ne sera non plus ni flatteur, ni flatté.

Ma fortune étant bornée, & n'ayant l'espoir d'en avoir un jour qu'autant que vous en avez à présent c'est-à-dire, environ 1500 livres de rente, mon éducation n'a pas été brillante ; par conséquent j'ai l'esprit peu cultivé ; mais je le crois juste. J'ai l'humeur gaie, prompte, brusque & franche ; l'imagination vive ; le cœur droit ; les idées un peu singulières, mais la conduite unie ; cédant aux circonstances, & conformant assez volontiers mon caractère à celui de chaque personne avec laquelle je vis. J'ai l'ame sensible, & me désole très-facilement ; je ne sais point tromper, je ne dis que ce que je pense ; je ne hais personne ; peu de gens m'amusent, personne ne m'ennuie ; j'aime à rendre service sans avoir l'air de m'en empresser ; mais j'y suis toujours prête, & rien ne me coûte pour obliger ; j'aime peu l'argent, je sais le menager, & ne regrette jamais celui que je dépense. Je suis propre par goût, sans élégance ; aimant l'ordre, principalement dans les choses essentielles, car j'en manque par fois dans les choses simples ; j'aime la société, & vis presque seule ; mes occupations me tiennent lieu de tout ; je fuis, quand je le peux, ce qu'on appelle le grand monde ; mes goûts dominans sont la musique, la peinture, l'écriture, les ouvrages propres à mon sexe, la conversation de mes amis, & la lecture quand je n'ai rien de mieux à faire. Je déteste le jeu par goût, & par raison, sans blâmer ceux qui s'en amusent. Mes goûts ne varient point ; je serai demain ce que je suis aujourd'hui,

d'hui, & ce que j'étois hier. Malgré les contrastes & les bisarreries peut-être, que renferme ce tableau, je plais à bien des gens ; même aux femmes raisonnables. J'ai aussi des amis, & ces amis ont du mérite, & sont généralement estimés ; que vous vouliez en augmenter le nombre, ou que vous ne vouliez pas, Je suis, &c.

Fragment d'une Lettre de J. J. Rousseau *à un de ses Amis.*

. . . . . .

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics : vous auriez trop à faire. Il suffit qu'ils ne vous abusent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits ; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qui leur plaît, sans que je puisse ni le savoir, ni m'en défendre ; ne fait-on pas que l'absent a toujours tort ? D'ailleurs, avec mon étourdie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé : en déclarant haut & clair que celui qui se dit mon ami ne l'est pas, & que je ne suis plus le sien, j'avertis le Public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne font pas si mal adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienséance ! La haine en tire un si commode parti ! On satisfait sa vengeance à son aise, en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre

parvus citoyen ! Dieu le fonds, il n'est pas méchant ; mais il a une mauvaise tête qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On fabrique mystérieusement quelque part obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes. On prépare dans d'obscurs conciliabules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le Public.

Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait enforte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté ! Que voulez-vous que je fasse à cela ? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles ? Quand je les entendrois, irois-je pour les démentir, révéler les secrets de l'amitié, même après qu'elle est éteinte ? Non, cher Le Nieps ; on peut repousser les coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parmi les assassins son ami le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête. Adieu.

QUATRE LETTRES DE ROUSSEAU,

A M. le Président de

MALESHERBES,

Sur son caractère.

PREMIERE LETTRE.

J'AUROIS moins tardé, Monsieur, à vous remercier de la dernière lettre dont vous m'avez honoré, si j'avois mesuré ma diligence à répondre sur le plaisir qu'elle m'a fait. Mais, outre qu'il m'en coûte beaucoup d'écrire, j'ai pensé qu'il falloit donner quelques jours aux importunités de ces tems-ci, pour ne vous pas accabler des miennes. Quoi-

que

que je ne me console point de ce qui vient de se passer, je suis très-content que vous en soyez instruit, puisque cela ne m'a point ôté votre estime ; elle en sera plus à moi quand vous ne me croirez pas meilleur que je ne suis.

Les motifs auxquels vous attribuez les partis qu'on m'a vu prendre, depuis que je porte une espece de nom dans le monde, me font peut-être plus d'honneur que je n'en mérite ; mais ils sont certainement plus près de la vérité, que ceux que me prêtent ces hommes de lettres, qui donnant tout à la réputation, jugent de mes sentimens par les leurs. J'ai un cœur trop sensible à d'autres attachemens, pour l'être si fort à l'opinion publique ; j'aime trop mon plaisir & mon indépendance pour être esclave de la vanité, au point qu'ils le supposent. Celui pour qui la fortune & l'espoir de parvenir, ne balança jamais un rendez-vous ou un souper agréable, ne doit pas naturellement sacrifier son bonheur au desir de faire parler de lui ; & il n'est point du tout croyable qu'un homme qui se sent quelque talent, & qui, tarde jusqu'à quarante ans à le faire connoître, soit assez fou pour aller s'ennuyer le reste de ses jours, dans un désert, uniquement pour acquérir la réputation d'un misanthrope.

Mais, Monsieur, quoique je haïsse souverainement l'injustice & la méchanceté, cette passion n'est pas assez dominante pour me déterminer seule à fuir la société des hommes, si j'avois en les quittant quelque grand sacrifice à faire. Non, mon motif est moins noble, & plus près de moi. Je suis né avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes. Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi, qu'avec ceux que je vois dans le monde ; & la société dont mon imagination fait les frais dans

ma

ma retraite; achevé de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me supposez malheureux & confumé de mélancolie. Oh! Monsieur, combien vous vous trompez! C'eſt à Paris que je l'étois; c'eſt à Paris qu'une bile noire rongeoit mon cœur, & l'amertume de cette bile ne ſe fait que trop ſentir dans tous les écrits que j'ai publiés tant que j'y fus reſté. Mais, Monſieur, comparez ces écrits avec ceux que j'ai faits dans ma ſolitude; ou je ſuis trompé, ou vous trouverez dans ces derniers une certaine ſérénité d'ame qui ne ſe peint point, & ſur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'Auteur. L'extrême agitation où je viens d'éprouver, vous a pu faire porter un jugement contraire; mais il eſt facile à voir que cette agitation n'a point ſon principe dans ma ſituation actuelle, mais dans une imagination déréglée, prête à s'effaroucher ſur tout & à porter tout à l'extrême. Des ſuccès continus m'ont rendu ſenſible à la gloire, & il n'y a point d'homme ayant quelque hauteur d'ame & quelque vertu, qui pût penſer ſans le plus mortel déſeſpoir, qu'après ſa mort on ſubſtituera ſous ſon nom à un ouvrage utile, un ouvrage pernicieux, capable de déſhonorer ſa mémoire, & de faire beaucoup de mal. Il ſe peut qu'un tel bouleverſement ait accéléré le progrès de mes maux; mais, dans la ſuppoſition qu'un tel accès de folie m'eût pris à Paris, il n'eſt point ſûr que ma propre volonté n'eût pas épargné le reſte de l'ouvrage à la nature.

Long-temps je me ſuis abuſé moi-même ſur la cauſe de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes; je l'attribuois au chagrin de n'avoir pas l'eſprit aſſez préſent, pour montrer dans la converſation le peu que j'en ai, & par contre-coup à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyois mériter. Mais quand, après avoir barbouillé du papier, j'étois bien

bien fûr, même en disant des sottises, de n'être pas pris pour un sot ; quand je me suis vu recherché de tout le monde, & honoré de beaucoup plus de considération que ma plus ridicule vanité n'en eût osé prétendre ; & que malgré cela, j'ai senti ce même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venoit d'une autre cause, & que ces espèces de jouissances n'étoient point celles qu'il me fallait.

Quelle est donc enfin cette cause ? elle n'est autre que cet indomptable esprit de liberté, que rien n'a pu vaincre, & devant lequel les honneurs, la fortune, & la réputation même ne me sont rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse ; mais cette paresse est incroyable ; tout l'effarouche ; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables ; un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoirs pour elle ; on suit son cœur, & tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits. Car tout bienfait exige reconnoissance ; & je me tenois le cœur ingrat, par cela seul que la reconnoissance est un devoir. En un mot l'espece de bonheur qu'il me faut, n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente ; je consentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque chose malgré moi ; & j'ai cent fois pensé, que je n'aurois pas vécu trop malheureux à la Bastille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là.

J'ai cependant fait dans ma jeunesse, quelques efforts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite, & le repos dans ma vieillesse & comme ils n'ont été que par secousse, comme

me ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont fourni un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'étoit une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrois pas ; j'ai tout planté là, & je me suis dépêché de jouir. Voilà, Monsieur, je vous le jure, la véritable cause de cette retraite, à laquelle nos gens de Lettres ont été chercher des motifs d'ostentation, qui supposent une constance, ou plutôt une obstination à tenir à ce qui me coûte, directement contraire à mon caractere naturel.

Vous me direz, Monsieur, que cette indolence supposée s'accorde mal avec les écrits que j'ai composés depuis dix ans, & avec ce desir de gloire qui a dû m'exciter à les publier. Voilà une objection à résoudre, qui m'oblige à prolonger ma lettre, & qui par conséquent me force à la finir. J'y reviendrai, Monsieur, si mon ton familier ne vous déplaît pas ; car dans l'épanchement de mon cœur je n'en saurois prendre un autre ; je me peindrai sans fard & sans modestie ; je me montrerai à vous tel que je me vois, & tel que je suis ; car passant ma vie avec moi, je dois me connoître, & je vois par la maniere dont ceux qui pensent me connoître, interprétent mes actions & ma conduite, qu'ils n'y connoissent rien. Personne au monde ne me connoît que moi seul. Vous en jugerez quand j'aurai tout dit.

Ne me renvoyez point mes lettres, Monsieur, je vous supplie ; brûlez-les, parce qu'elles ne valent pas la peine d'être gardées, mais non pas par égard pour moi. Ne songez pas non plus, de grace, à retirer celles qui sont entre les mains de Duchêne. S'il falloit effacer dans le monde les traces de toutes mes folies, il y auroit trop de lettres à retirer, & je ne remuerois pas le bout du doigt pour cela. A charge & à décharge, je ne crains point d'être vu

tel

tel que je suis. Je connois mes grands défauts, & je sens vivement tous mes vices. Avec tout cela je mourrai plein d'espoir dans le Dieu suprême, & très-persuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi.

SECONDE LETTRE.

A Montmorenci le 12 Janvier 1762.

JE continue, Monsieur, à vous rendre compte de moi, puisque j'ai commencé ; car ce qui peut m'être le plus défavorable, est d'être connu à demi ; & puisque mes fautes ne m'ont point ôté votre estime, je ne présume pas que ma franchise me la doive ôter.

Une ame paresseuse qui s'effraye de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, & sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère ; & ces deux contraires composent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puisse résoudre cette opposition par des principes, elle existe pourtant ; je la sens, rien n'est plus certain, & j'en puis du moins donner par les faits, une espece d'historique qui peut servir à la concevoir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance, mais jamais comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jeté dans la lecture. A six ans, Plutarque me tomba sous la main ; à huit, je le savois par cœur ; j'avois lu tous les romans ; ils m'avoient fait verser des seaux de larmes, avant l'âge où le cœur prend intérêt aux romans. De-là se forma dans le mien ce goût héroïque & romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent, & qui acheva de me dégoûter de tout, hors de ce qui ressembloit à mes folies. Dans ma jeunesse, que je croyois trouver dans le monde les mêmes gens que

j'avois connus dans mes livres, je me livrois sans réserve à quiconque savoit m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étois actif parce que j'étois fou ; à mesure que j'étois détrompé, je changeois de goûts, d'attachemens, de projets ; & dans tous ces changemens je perdois toujours ma peine & mon tems, parce que je cherchois toujours ce qui n'étoit point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu-à-peu l'espoir de le trouver, & par-conséquent le zele de le chercher. Aigri par les injustices que j'avois éprouvées, par celles dont j'avois été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple & la force des choses m'avoient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle & mes contemporains, & sentant que je ne trouverois point au milieu d'eux une situation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu-à-peu détaché de la société des hommes. & je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvois cultiver sans peine, sans risque, & la trouver toujours sûre, & telle qu'il me la falloit.

Après avoir passé quarante ans de ma vie ainsi mécontent de moi-même & des autres, je cherchois inutilement à rompre les liens qui me tenoient attaché à cette société que j'estimois si peu, & qui m'enchaînoient aux occupations le moins de mon goût, par des besoins que j'estimois ceux de la nature, & qui n'étoient que ceux de l'opinion : tout-à-coup un heureux hasard vint m'éclairer sur ce que j'avois à faire pour moi-même, & à penser de mes semblables, sur lesquels mon cœur étoit sans cesse en contradiction avec mon esprit, & que je me sentois encore porté à aimer avec tant de raisons de les haïr. Je voudrois, Monsieur, vous pouvoir peindre ce moment qui a fait dans ma vie une si singuliere époque, & qui me sera toujours présent quand je vivrois éternellement. J'allois

J'allois voir Diderot alors prisonnier à Vincennes ; j'avois dans ma poche un mercure de France que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture ; tout-à-coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumieres ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force, & une confusion qui me jetta dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, souleve ma poitrine ; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, & j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'appercus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandois. Oh, Monsieur, si j'avois jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu & senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contradictions du système social ; avec quelle force j'aurois exposé tous les abus de nos institutions ; avec quelle simplicité j'aurois démontré que l'homme est bon naturellement, & que c'est par ces institutions seules, que les hommes deviennent méchans. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminerent sous cet arbre, a été bien foiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier discours, celui sur l'inégalité, & le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables, & forment ensemble un même tout. Tout le reste a été perdu, & il n'y eut d'écrit sur le lieu même, que la Prosopopée de Fabricius. Voilà comment lorsque j'y pensois le moins, je devins auteur presque malgré moi. Il est aisé de concevoir comment l'attrait

l'attrait d'un premier succès, & les critiques des barbouilleurs, me jetterent tout de bon dans la carrière. Avois-je quelque vrai talent pour écrire ? je ne sais. Une vive persuasion m'a toujours tenu lieu d'éloquence, & j'ai toujours écrit lâchement & mal quand je n'ai pas été fortement persuadé. Ainsi c'est peut-être un retour caché d'amour-propre, qui m'a fait choisir & mériter ma devise, & m'a si passionnément attaché à la vérité, ou à tout ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avois écrit que pour écrire, je suis convaincu qu'on ne m'auroit jamais lu.

Après avoir découvert, ou cru découvrir dans les fausses opinions des hommes, la source de leurs miseres & de leur méchanceté, je sentis qu'il n'y avoit que ces mêmes opinions qui m'eussent rendu malheureux moi-même, & que mes maux & mes vices me venoient bien plus de ma situation que de moi-même. Dans le même tems, une maladie dont j'avois dès l'enfance senti les premieres atteintes, s'étant déclarée absolument incurable, malgré toutes les promesses des faux guérisseurs dont je n'ai pas été long-tems la dupe, je jugeai que si je voulois être conséquent, & secouer une fois de dessus mes épaules le pésant joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre. Je pris brusquement mon parti avec assez de courage, & je l'ai assez bien soutenu jusqu'ici avec une fermeté dont moi seul peux sentir le prix, parce qu'il n'y a que moi seul qui sache quels obstacles j'ai eus, & j'ai encore tous les jours à combattre pour me maintenir sans cesse contre le courant. Je sens pourtant bien que depuis dix ans j'ai un peu dérivé, mais si j'estimois seulement en avoir encore quatre à vivre, on me verroit donner une deuxieme secousse, & remonter tout au moins à mon premier niveau, pour n'en plus gueres redescendre ; car toutes les grandes

épreuves

épreuves sont faites, & il est désormais démontré pour moi, par l'expérience, que l'état où je me suis mis est le seul où l'homme puisse vivre bon & heureux, puisqu'il est le plus indépendant de tous, & le seul où on ne se trouve jamais pour son propre avantage, dans la nécessité de nuire à autrui.

J'avoue que le nom que m'ont fait mes écrits, a beaucoup facilité l'exécution du parti que j'ai pris. Il faut être cru bon Auteur, pour se faire impunément mauvais copiste, & ne pas manquer de travail pour cela. Sans ce premier titre, on m'eût pu trop prendre au mot sur l'autre, & peut-être cela m'auroit-il mortifié ; car je brave aisément le ridicule, mais je ne supporterois pas si bien le mépris. Mais si quelque réputation me donne à cet égard un peu d'avantage, il est bien compensé par tous les inconvéniens attachés à cette même réputation, quand on n'en veut point être esclave, & qu'on veut vivre isolé & indépendant. Ce sont ces inconvéniens en partie qui m'ont chassé de Paris, & qui me poursuivant encore dans mon asyle, me chasseroient très-certainement plus loin, pour peu que ma santé vînt à se raffermir. Un autre de mes fléaux dans cette grande ville, étoit ces foules de prétendus amis qui s'étoient emparés de moi, & qui jugeant de mon cœur par les leurs, vouloient absolument me rendre heureux à leur mode, & non pas à la mienne. Au désespoir de ma retraite, ils m'y ont poursuivi pour m'en tirer. Je n'ai pu m'y maintenir sans tout rompre. Je ne suis vraiment libre que depuis ce tems-là.

Libre ! non, je ne le suis point encore ; mes derniers écrits ne sont point encore imprimés ; & vu le déplorable état de ma pauvre machine, je n'espere plus survivre à l'impression du recueil de tous : mais si contre mon attente, je puis aller jusques là, & prendre une fois congé du public, croyez,

Monsieur, qu'alors je serai libre, ou que jamais homme ne l'aura été. O utinam ! O jour trois fois heureux ! Non, il ne me sera pas donné de le voir.

Je n'ai pas tout dit, Monsieur, & vous aurez peut-être encore au moins une lettre à essuyer. Heureusement rien ne vous oblige de les lire, & peut-être y seriez-vous bien embarrassé. Mais pardonnez, de grace ; pour recopier ces longs fatras, il faudroit les refaire, & en vérité je n'en ai pas le courage. J'ai sûrement bien du plaisir à vous écrire, mais je n'en ai pas moins à me reposer, & mon état ne me permet pas d'écrire long-tems de suite.

TROISIEME LETTRE.

A Montmorenci le 26 Janvier 176[illegible].

APRES vous avoir exposé, Monsieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrois vous parler de mon état moral dans ma retraite ; mais je sens qu'il est bien tard, mon ame aliénée d'elle-même est toute à mon corps. Le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, & jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout-à-coup. C'est de mon bonheur que je voudrois vous parler, & l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

Mes maux sont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur est le mien. Quoi qu'on en puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être : je n'ai point été chercher ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi, & l'y ai trouvée. Spartien dit que Similis, courtisan de Trajan, ayant sans aucun mécontentement personnel quitté la Cour & tous ses emplois pour aller vivre paisiblement à la campagne, fit mettre ces mots sur sa tombe : *j'ai demeuré soixante*

&

& seize ans sur la terre, & j'en ai vécu sept. Voilà ce que je puis dire, à quelque égard, quoique mon sacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le 9 Avril 1756.

Je ne saurois vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, & c'est encore ce qui m'afflige. O que le sort dont j'ai joui, n'est-il connu de tout l'univers ! chacun voudroit s'en faire un semblable ; la paix régneroit sur la terre ; les hommes ne songeroient plus à se nuire, & il n'y auroit plus de méchans quand nul n'auroit intérêt à l'être. Mais de quoi jouissois-je enfin quand j'étois seul ? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, & d'imaginable le monde intellectuel : je rassemblois autour de moi tout ce qui pouvoit flatter mon cœur ; mes desirs étoient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, & j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, & que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événemens de ma vie ; & les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement se partagent le soin de me faire oublier quelques momens mes souffrances. Quels tems croirez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent & le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertumes, & sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides mais délicieux que j'ai passés tous entiers avec moi seul,

avec

avec ma bonne & simple gouvernante, avec mon chien bien aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne & les biches de la forêt ; avec la nature entiere & son inconcevable Auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin ; quand je voyois commencer une belle journée, mon premier souhait étoit que ni lettres, ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissois tous avec plaisir, parce que je pouvois les remettre à un autre tems, je me hâtois de dîner pour échapper aux importuns, & me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardens, je partois par le grand soleil avec le fidelle achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi, avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais quand une fois, j'avois pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençois à respirer en me sentant sauve, en me disant, me voilà maître de moi pour le reste de ce jour ! J'allois alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude & la domination, quelque asyle où je pusse croire avoir pénétré le premier, & où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature & moi. C'étoit là qu'elle sembloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts, & la pourpre des bruyeres frappoient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvroient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnoient, l'étonnante variété des herbes & des fleurs que je foulois sous mes pieds, tenoient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation & d'admiration ; le concours de tant d'objets intéressans

intéressans qui se disputoient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisoit mon humeur rêveuse & paresseuse, & me faisoit souvent redire en moi-même ; non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laissoit pas longtems déserte la terre ainsi parée. Je la peuplois bientôt d'êtres selon mon cœur, & chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportois dans les asyles de la nature, des hommes dignes de les habiter. Je m'en formois une société charmante dont je ne me sentois pas indigne, je me faisois un siecle d'or à ma fantaisie, & remplissant ces beaux jours de toutes les scénes de ma vie, qui m'avoient laissé de doux souvenirs, & de toutes celles que mon cœur pouvoit desirer encore, je m'accendrissois jusqu'aux larmes sur des vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, & qui sont désormais si loin des hommes. O si dans ces momens quelque idée de Paris, de mon siècle, & de ma petite gloriole d'Auteur, venoit troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassois à l'instant pour me livrer sans distraction, aux sentimens exquis dont mon ame étoit pleine ! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venoit quelquefois la contrister tout-à-coup. Quand tous mes rêves se seroient tournés en réalités, ils ne m'auroient pas suffi ; j'aurois imaginé, rêvé, desiré encore. Je trouvois en moi un vide inexplicable que rien n'auroit pu remplir ; un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avois pas l'idée, & dont pourtant je sentois le besoin. Hé bien, Monsieur, cela même étoit jouissance, puisque j'en étois pénétré d'un sentiment très-vif & d'une tristesse attirante, que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.

Bientôt

Bientôt de la ſurface de la terre, j'élevois mes idées à tous les êtres de la nature, au ſyſtême univerſel des choſes, à l'Etre incompréhenſible qui embraſſe tout. Alors l'eſprit perdu dans cette immenſité, je ne penſois pas, je ne raiſonnois pas, je ne philoſophois pas ; je me ſentois avec une ſorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrois avec raviſſement à la confuſion de ces grandes idées, j'aimois à me perdre en imagination dans l'eſpace, mon cœur reſſerré dans les bornes des êtres s'y trouvoit trop à l'étroit, j'étouffois dans l'univers, j'aurois voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que ſi j'euſſe dévoilé tous les myſteres de la nature, je me ſerois ſenti dans une ſituation moins délicieuſe, que cette étourdiſſante extaſe à laquelle mon eſprit ſe livroit ſans retenue, & qui dans l'agitation de mes tranſports, me faiſoit écrier quelquefois, ô grand Etre ! ô grand Etre ! ſans pouvoir dire, ni penſer rien de plus.

Ainſi s'écouloient dans un délire continuel, les journées le plus charmantes que jamais créature humaine ait paſſées ; & quand le coucher du ſoleil me faiſoit ſonger à la retraite, étonné de la rapidité du tems, je croyois n'avoir pas aſſez mis à profit ma journée, je penſois en pouvoir jouir davantage encore, & pour réparer le tems perdu, je me diſois ; je reviendrai demain.

Je revenois à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content ; je me repoſois agréablement au retour, en me livrant à l'impreſſion des objets, mais ſans penſer, ſans imaginer, ſans rien faire autre choſe, que ſentir le calme & le bonheur de ma ſituation. Je trouvois mon couvert mis ſur ma terraſſe. Je ſoupois de grand appétit dans mon petit domeſtique, nulle image de ſervitude & de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous uniſſoit tous. Mon chien lui-même étoit mon ami,

non

non mon esclave, nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi ; ma gaîté durant toute la soirée témoignoit que j'avois vécu seul tout le jour ; j'étois bien différent quand j'avois vu de la compagnie ; j'étois rarement content des autres, & jamais de moi. Le soir j'étois grondeur & taciturne : cette remarque est de ma gouvernante, & depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvois dans mon lit un repos de corps & d'ame, cent fois plus doux, que le sommeil même.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur sans amertume, sans ennuis, sans regrets, & auquel j'aurois borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, Monsieur, que de pareils jours rempliſſent pour moi l'eternité, je n'en demande point d'autres, & n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations, que les intelligences célestes. Mais un corps qui souffre, ôte à l'esprit sa liberté ; désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune, il faut m'en délivrer pour être à moi, & l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances, ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi, le moment de les goûter sans distraction.

Mais me voici déjà à la fin de ma seconde feuille. Il m'en faudroit pourtant encore une. Encore une lettre donc, & puis plus. Pardon, Monsieur, quoique j'aime trop à parler de moi, je n'aime pas à en parler avec tout le monde, c'est ce qui me fait abuser de l'occasion quand je l'ai, & qu'elle me plaît. Voilà mon tort & mon excuse. Je vous prie de la prendre en gré.

QUATRIEME

QUATRIEME LETTRE.

28 *Janvier* 1762.

JE vous ai montré, Monsieur, dans le secret de mon cœur, les vrais motifs de ma retraite & de toute ma conduite ; motifs bien moins nobles sans doute que vous ne les avez supposés, mais tels pourtant qu'ils me rendent content de moi-même, & m'inspirent la fierté d'ame d'un homme qui se sent bien ordonné, & qui ayant eu le courage de faire ce qu'il falloit pour l'être, croit pouvoir s'en imputer le mérite. Il dépendoit de moi, non de me faire un autre tempérament, ni un autre caractere, mais de tirer parti du mien, pour me rendre bon à moi-même, & nullement méchant aux autres. C'est beaucoup que cela, Monsieur, & peu d'hommes en peuvent dire autant. Aussi je ne vous déguiserai point que, malgré le sentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute estime.

Vos gens de Lettres ont beau crier qu'un homme seul est inutile à tout le monde, & ne remplit pas ses devoirs dans la société. J'estime moi, les paysans de Montmorenci des membres plus utiles de la société, que tous ces tas de désœuvrés payés de la graisse du peuple, pour aller six fois la semaine bavarder dans une Académie ; & je suis plus content de pouvoir dans l'occasion, faire quelque plaisir à mes pauvres voisins, que d'aider à parvenir à ces foules de petits intrigans, dont Paris est plein, qui tous aspirent à l'honneur d'être des fripons en place, & que pour le bien public, ainsi que pour le leur, on devroit tous renvoyer labourer la terre dans leurs provinces. C'est quelque chose que de donner aux hommes l'exemple de la vie qu'ils devroient tous mener. C'est quelque chose quand on n'a plus ni force, ni santé pour travailler de ses bras, d'oser de sa retraite, faire entendre la voix de la

vérité

vérité. C'eſt quelque choſe d'avertir les hommes de la folie des opinions qui les rendent miſérables. C'eſt quelque choſe d'avoir pu contribuer à empêcher, ou différer au moins dans ma patrie, l'établiſſement pernicieux que pour faire ſa cour à Voltaire à nos dépens, d'Alembert vouloit qu'on fît parmi nous. Si j'euſſe vécu dans Genève, je n'aurois pu, ni publier l'Epître dédicatoire du diſcours ſur l'inégalité, ni parler même de l'établiſſement de la comédie, du ton que je l'ai fait. Je ſerois beaucoup plus inutile à mes Compatriotes, vivant au milieu d'eux, que je ne puis l'être dans l'occaſion de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite, ſi j'agis où je dois agir ? D'ailleurs, les habitans de Montmorenci ſont-ils moins hommes que les Pariſiens, & quand je puis en diſſuader quelqu'un d'envoyer ſon enfant ſe corrompre à la ville, fais-je moins de bien que ſi je pouvois de la ville le renvoyer au foyer paternel ? Mon indigence ſeule ne m'empêcheroit-elle pas d'être inutile de la maniere que tous ces beaux parleurs l'entendent ; & puiſque je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne, ne ſuis-je pas forcé de travailler pour ma ſubſiſtance, & de payer à la ſociété tout le beſoin que je puis avoir d'elle ? Il eſt vrai que je me ſuis livré aux occupations qui ne m'étoient pas propres ; ne me ſentant point le talent qui pouvoit me faire mériter le bien que vous m'avez voulu faire, l'accepter eût été le voler à quelque homme de lettres auſſi indigent que moi, & plus capable de ce travail-là ; en me l'offrant vous ſuppoſiez que j'étois en état de faire un extrait, que je pouvois m'occuper de matieres qui m'étoient indifférentes, & cela n'étant pas, je vous aurois trompé, je me ſerois rendu indigne de vos bontés, en me conduiſant autrement que je n'ai fait ; on n'eſt jamais excuſable de faire mal ce qu'on fait volontairement : je ſerois maintenant mécon-

tout de moi, & vous auſſi ; & je ne goûterois pas le plaiſir que je prends à vous écrire. Enfin tant que mes forces me l'ont permis, en travaillant pour moi, j'ai fait ſelon ma portée, tout ce que j'ai pu pour la ſociété ; ſi j'ai peu fait pour elle, j'en ai encore moins exigé, & je me crois ſi bien quitte avec elle dans l'état où je ſuis, que ſi je pouvois déſormais me repoſer tout-à-fait, & vivre pour moi ſeul, je le ferois ſans ſcrupule. J'écarterai du moins de moi de toutes mes forces, l'importunité du bruit public. Quand je vivrois encore cent ans, je n'écrirois pas une ligne pour la preſſe, & ne croirois vraiment recommencer à vivre, que quand je ſerois tout-à-fait oublié.

J'avoue pourtant qu'il a tenu à peu, que je ne me ſois trouvé rengagé dans le monde, & que je n'aye abandonné ma ſolitude, non par dégoût pour elle, mais par un goût non moins vif que j'ai failli lui préférer. Il faudroit, Monſieur, que vous connuſſiez l'état de délaiſſement & d'abandon de tous mes amis où je me trouvois, & la profonde douleur dont mon ame en étoit affectée, lorſque Monſieur & Madame de Luxembourg deſirerent de me connoître, pour juger de l'impreſſion que firent ſur mon cœur affligé leurs avances & leurs careſſes. J'étois mourant ; ſans eux je ſerois infailliblement mort de triſteſſe ; ils m'ont rendu la vie, il eſt bien juſte que je l'employe à les aimer.

J'ai un cœur très-aimant, mais qui peut ſe ſuffire à lui-même. J'aime trop les hommes pour avoir beſoin de choix parmi eux ; je les aime tous, & c'eſt parce que je les aime, que je hais l'injuſtice ; c'eſt parce que je les aime, que je les fuis ; je ſouffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas ; cet intérêt pour l'eſpece ſuffit pour nourrir mon cœur ; je n'ai pas beſoin d'amis particuliers, mais quand j'en ai, j'ai grand beſoin de ne les pas perdre ; car

quand

quand ils se détachent, ils me déchirent, en cela d'autant plus coupables, que je ne leur demande que de l'amitié, & que pourvu qu'ils m'aiment, & que je le sache, je n'ai pas même besoin de les voir. Mais ils ont toujours voulu mettre à la place du sentiment, des soins & des services que le public voyoit, & dont je n'avois que faire ; quand je les aimois, ils ont voulu paroître m'aimer. Pour moi qui dédaigne en tout les apparences, je ne m'en suis pas contenté, & ne trouvant que cela, je me le suis tenu pour dit. Ils n'ont pas précisément cessé de m'aimer, j'ai seulement découvert qu'ils ne m'aimoient pas.

Pour la premiere fois de ma vie, je me trouvai donc tout-à-coup le cœur seul, & cela, seul aussi dans ma retraite, & presque aussi malade que je le suis aujourd'hui. C'est dans ces circonstances que commença ce nouvel attachement, qui m'a si bien dédommagé de tous les autres, & dont rien ne me dédommagera ; car il durera, j'espere, autant que ma vie, & quoiqu'il arrive, il sera le dernier. Je ne puis vous dissimuler, Monsieur, que j'ai une violente aversion pour les états qui dominent les autres ; j'ai même tort de dire que je ne puis le dissimuler, car je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous né d'un sang illustre, fils du Chancelier de France, & premier Président d'une Cour souveraine ; oui, Monsieur, à vous qui m'avez fait mille biens sans me connoître, & à qui malgré mon ingratitude naturelle, il ne m'en coûte rien d'être obligé. Je hais les Grands, je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse & tous leurs vices, & je les haïrois bien davantage si je les méprisois moins. C'est avec ce sentiment que j'ai été comme entraîné au château de Montmorenci ; j'en ai vu les maîtres, ils m'ont aimé, & moi, Monsieur, je les ai aimés, & les aimerai tant que je vivrai de toutes les forces de mon

mon ame : je donnerois pour eux, je ne dis pas ma vie, le don seroit foible dans l'état où je suis, je ne dis pas ma réputation parmi mes contemporains dont je ne me soucie gueres ; mais la seule gloire qui ait jamais touché mon cœur, l'honneur que j'attends de la postérité, & qu'elle me rendra parce qu'il m'est dû, & que la postérité est toujours juste. — Mon cœur qui ne sait point s'attacher à demi, s'est donné à eux sans réserve, & je ne m'en repens pas, je m'en repentirois même inutilement, car il ne seroit plus tems de m'en dédire. Dans la chaleur de l'enthousiasme qu'ils m'ont inspiré, j'ai cent fois été sur le point de leur demander un asyle dans leur maison pour y passer le reste de mes jours auprès d'eux, & ils me l'auroient accordé avec joie. Si même, à la maniere dont ils s'y sont pris, je ne dois pas me regarder comme ayant été prévenu par leurs offres. Ce projet est certainement un de ceux que j'ai médité le plus long-tems, & avec le plus de complaisance. Cependant il a fallu sentir à la fin, malgré moi qu'il n'étoit pas bon. Je ne pensois qu'à l'attachement des personnes sans songer aux intermédiaires qui nous auroient tenus éloignés, & il y en avoit de tant de sortes, sur-tout dans l'incommodité attachée à mes maux, qu'un tel projet n'est excusable, que par le sentiment qui l'avoit inspiré. D'ailleurs, la maniere de vivre qu'il auroit fallu prendre, choque trop directement tous mes goûts, toutes mes habitudes, je n'y aurois pas pu résister seulement trois mois. Enfin nous aurions eu beau nous rapprocher d'habitation, la distance restant toujours la même entre les états, cette intimité délicieuse qui fait le plus grand charme d'une étroite société, eût toujours manqué à la nôtre ; je n'aurois été ni l'ami, ni le domestique de Monsieur le Maréchal de Luxembourg ; j'aurois été son hôte ; en me sentant hors de chez moi, j'aurois soupiré souvent

après

après mon ancien asyle, & il vaut cent fois mieux être éloigné des personnes qu'on aime, & desirer d'être auprès d'elles, que de s'exposer à faire un souhait opposé. Quelques degrés plus rapprochés eussent peut-être fait révolution dans ma vie. J'ai cent fois supposé dans mes rêves Monsieur de Luxembourg point Duc, point Maréchal de France, mais bon Gentilhomme de campagne, habitant quelque vieux château, & J. J. Rousseau point Auteur, point faiseur de livres, mais ayant un esprit médiocre & un peu d'acquis, se présentant au Seigneur châtelain & à la Dame, leur agréant, trouvant auprès d'eux le bonheur de sa vie, & contribuant au leur ; si pour rendre le rêve plus agréable, vous me permettiez de pousser d'un coup d'épaule le château de Malesherbes à demi-lieue de-là, il me semble, Monsieur, qu'en rêvant de cette manière je n'aurois de long-tems envie de m'éveiller.

Mais c'en est fait ; il ne me reste plus qu'à terminer le long rêve ; car les autres sont déformais tous hors de saison ; & c'est beaucoup, si je puis me promettre encore quelques-unes des heures délicieuses que j'ai passées au château de Montmorenci.— Quoi qu'il en soit me voilà tel que je me sens affecté, jugez-moi sur tout ce fatras si j'en vaux la peine, car je n'y saurois mettre plus d'ordre, & je n'ai pas le courage de recommencer ; si ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance, j'aurai celle d'usurper ce qui ne m'appartenoit pas ; mais si je la conserve, elle m'en deviendra plus chere, comme étant plus à moi.

LETTRE

LETTRE

Du même A. M. L'ABBE RAYNAL,

ALORS AUTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

A Paris le 25 Juillet 1780.

VOUS le voulez, Monsieur, je ne résiste plus : il faut vous ouvrir un porte-feuille qui n'étoit pas destiné à voir le jour, & qui en est très-peu digne. Les plaintes du Public sur ce déluge de mauvais écrits dont on l'inonde journellement, m'ont assez appris qu'il n'a que faire des miens ; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle seule j'aurois pu aspirer, a peu flatté mon ambition. — N'ayant pu vaincre mon penchant pour les lettres, j'ai presque toujours écrit pour moi seul ; & le Public ni mes amis n'auront pas à se plaindre que j'aye été pour eux *Recitator acerbus*. Or, on est toujours indulgent à soi-même, & des écrits ainsi destinés à l'obscurité, l'Auteur même eût-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le seul desir de plaire peut surmonter le dégoût.

Une chose singuliere, c'est qu'ayant autrefois publié un seul ouvrage où certainement il n'est point question de poésie, on me fasse aujourd'hui poëte malgré moi ; on vient tous les jours me faire compliment sur des Comédies & d'autres Pieces de vers que je n'ai point faites, & que je ne suis pas capable de faire. C'est l'identité du nom de l'Auteur & du mien, qui m'attire cet honneur. J'en serois flatté, sans doute, si l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui ; mais louer un homme de choses qui sont au-dessus de ses forces, c'est le faire songer à sa foiblesse.

Je m'étois essayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un ouvrage loué des amateurs, décrié des artistes, & que la réunion de deux arts difficiles a fait exclure

par

par ces derniers, avec autant de chaleur que si en effet il eût été excellent.

Je m'étois imaginé, en vrai Suisse, que pour réussir, il ne falloit que bien faire ; mais ayant vu par l'expérience d'autrui, que bien faire est le premier & le plus grand obstacle qu'on trouve à surmonter dans cette carriere ; & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens que je ne puis ni ne veux avoir, je me suis hâté de rentrer dans l'obscurité qui convient également à mes talens & à mon caractere, & où vous devriez me laisser pour l'honneur de votre journal.

Je suis, &c.

DU MEME
A M. D'OFFREVILLE
A DOUAI

Sur cette question : *S'il y a une morale démontrée, ou s'il n'y en a point.*

Montmorenci 4 Octobre 1761.

LA question que vous me proposez, Monsieur, dans votre lettre du 15 Septembre est importante & grave : c'est de sa solution qu'il dépend de savoir s'il y a une morale démontrée ou s'il n'y en a point.

Votre adversaire soutient que tout homme n'agit, quoiqu'il fasse, que relativement à lui-même, & que jusqu'aux actes de vertu les plus sublimes, jusqu'aux œuvres de charité les plus pures, chacun rapporte tout à soi.

Vous, Monsieur, vous pensez qu'on doit faire le bien pour le bien même sans aucun retour d'intérêt personnel, que les bonnes œuvres qu'on rapporte à soi

foi ne sont plus des actes de vertu mais d'amour-propre ; vous ajoutez que nos aumônes sont sans mérite, si nous ne les faisons que par vanité ou dans la vue d'écarter de notre esprit l'idée des miseres de la vie humaine, & en cela vous avez raison.

Mais sur le fond de la question, je dois vous avouer que je suis de l'avis de votre adversaire : car quand nous agissons, il faut que nous ayons un motif pour agir, & ce motif ne peut être étranger à nous, puisque c'est nous qu'il met en œuvre : il est absurde d'imaginer qu'étant moi, j'agirai comme si j'étois un autre. N'est-il pas vrai que si l'on vous disoit qu'un corps est poussé sans que rien le touche, vous diriez que cela n'est pas concevable ? C'est la même chose en morale quand on croit agir sans nul intérêt.

Mais il faut expliquer ce mot d'intérêt ; car vous pourriez lui donner tel sens vous & votre adversaire que vous seriez d'accord sans vous entendre, & lui-même pourroit lui en donner un si grossier qu'alors ce seroit vous qui auriez raison.

Il y a un intérêt sensuel & palpable qui se rapporte uniquement à notre bien-être matériel, à la fortune, à la considération, aux biens physiques qui peuvent résulter pour nous de la bonne opinion d'autrui. Tout ce qu'on fait pour un tel intérêt ne produit qu'un bien du même ordre, comme un marchand fait son bien en vendant sa marchandise le mieux qu'il peut. Si j'oblige un autre homme en vue de m'acquérir des droits sur sa reconnoissance, je ne suis en cela qu'un marchand qui fait le commerce, & même qui ruse avec l'acheteur. Si je fais l'aumône pour me faire estimer charitable & jouir des avantages attachés à cette estime, je ne suis encore qu'un marchand qui achete de la réputation. Il en est à-peu-près de même, si je ne fais cette aumône que pour me délivrer de l'importunité d'un

gueux

gueux ou du spectacle de sa misere ; tous les actes de cette espece qui ont en vue un avantage extérieur ne peuvent porter le nom de bonnes actions, & l'on ne dit pas d'un marchand qui a bien fait ses affaires, qu'il s'y est comporté vertueusement.

Il y a un autre intérêt qui ne tient point aux avantages de la société, qui n'est relatif qu'à nous-mêmes, au bien de notre ame, à notre bien-être absolu, & que pour cela j'appelle intérêt spirituel ou moral par opposition au premier. Intérêt qui, pour n'avoir pas des objets sensibles matériels, n'en est pas moins vrai, pas moins grand, pas moins solide, & pour tout dire en un mot, le seul qui tenant intimément à notre nature, tende à notre véritable bonheur. Voilà, Monsieur, l'intérêt que la vertu se propose & qu'elle doit se proposer, sans rien ôter au mérite, à la pureté, à la bonté morale des actions qu'elle inspire.

Premiérement, dans le système de la religion, c'est-à-dire, des peines & des récompenses de l'autre vie, vous voyez que l'intérêt de plaire à l'Auteur de notre être & au juge suprême de nos actions, est d'une importance qui l'emporte sur les plus grands maux, qui fait voler au martyre les vrais croyans, & en même tems d'une pureté qui peut ennoblir les plus sublimes devoirs. La loi de bien faire est tirée de la raison même, & le chrétien n'a besoin que de logique pour avoir de la vertu.

Mais outre cet intérêt qu'on peut regarder en quelque façon comme étranger à la chose, comme n'y tenant que par une expresse volonté de Dieu, vous me demanderez peut-être s'il y a quelque autre intérêt lié plus immédiatement, plus nécessairement à la vertu par sa nature, & qui doive nous la faire aimer uniquement pour elle-même. Ceci tient à d'autres questions dont la discussion passe les bornes d'une lettre, & dont par cette raison je ne tenterai pas

pas ici l'examen. Comme, si nous avons un amour naturel pour l'ordre, pour le beau moral, si cet amour peut être assez vif par lui-même pour primer sur toutes nos passions, si la conscience est née dans le cœur de l'homme, ou si elle n'est que l'ouvrage des préjugés & de l'éducation : car en ce dernier cas il est clair que nul n'ayant en soi-même aucun intérêt à bien faire, ne peut faire aucun bien que par le profit qu'il en attend d'autrui, qu'il n'y a par conséquent que des fots qui croyent à la vertu & des dupes qui la pratiquent ; telle est la nouvelle philosophie.

Sans m'embarquer ici dans cette métaphysique qui nous meneroit trop loin, je me contenterai de vous proposer un fait que vous pourrez mettre en question avec votre adversaire, & qui, bien discuté, vous instruira peut-être mieux de ses vrais sentimens que vous ne pourriez vous en instruire en restant dans la généralité de votre thèse.

En Angleterre quand un homme est accusé criminellement, douze jurés, enfermés dans une chambre pour opiner sur l'examen de la procédure s'il est coupable ou s'il ne l'est pas, ne sortent plus de cette chambre & n'y reçoivent point à manger qu'ils ne soient tous d'accord, en sorte que leur jugement est toujours unanime, & décisif sur le sort de l'accusé.

Dans une de ces délibérations les preuves paroissant convaincantes, onze des jurés le condamnèrent sans balancer ; mais le douzième s'obstina tellement à l'absoudre sans vouloir alléguer d'autre raison, sinon qu'il le croyoit innocent, que voyant ce juré déterminé à mourir de faim plutôt que d'être de leur avis, tous les autres pour ne pas s'exposer au même sort revinrent au sien, & l'accusé fut renvoyé absous.

L'affaire finie, quelques-uns des jurés prièrent en secret leur collègue de leur dire la raison de son obstination,

obstination, & ils furent enfin que c'étoit lui-même qui avoit fait le coup dont l'autre étoit accusé ; & qu'il avoit eu moins d'horreur de la mort que de faire périr l'innocent, chargé de son propre crime.

Proposez le cas à votre homme de ne manquer pas d'examiner avec lui l'état de ce juré dans toutes les circonstances. Ce n'étoit point un homme juste, puisqu'il avoit commis un crime, & dans cette affaire l'enthousiasme de la vertu ne pouvoit point lui élever le cœur, & lui faire mépriser la vie. Il avoit l'intérêt le plus réel à condamner l'accusé pour ensevelir avec lui l'imputation du forfait ; il devoit craindre que son invincible obstination n'en fît soupçonner la véritable cause, & ne fût un commencement d'indice contre lui ; la prudence & le soin de sa sureté demandoient, ce semble, qu'il fît ce qu'il ne fit pas, & l'on ne voit aucun intérêt sensible qui dût le porter à faire ce qu'il fit. Il n'y avoit cependant qu'un intérêt très-puissant qui pût le déterminer ainsi dans le secret de son cœur à toute sorte de risque ; quel étoit donc cet intérêt auquel il sacrifioit la vie même ?

S'inscrire en faux contre le fait feroit prendre une mauvaise défaite ; car on peut toujours l'établir par supposition, & chercher, quel intérêt étranger mis à part, ce que feroit en pareil cas pour l'intérêt de lui-même tout homme de bon sens, qui ne feroit ni vertueux, ni scélérat.

Posant successivement les deux cas, l'un que le juré ait prononcé la condamnation de l'accusé & l'ait fait périr pour le mettre en sureté, l'autre qu'il l'ait absous, comme il fit, à ses propres risques, puis suivant dans les deux cas le reste de la vie du juré & la probabilité du sort qu'il se seroit préparé, pressez votre homme de prononcer décisivement sur cette conduite, & d'exposer nettement de part ou d'autre l'intérêt & les motifs du parti qu'il auroit choisi ;

alors

alors si votre dispute n'est pas finie, vous connoîtrez du moins si vous vous entendez l'un l'autre, ou si vous ne vous entendez pas.

Que s'il distingue entre l'intérêt d'un crime à commettre ou à ne pas commettre, & celui d'une bonne action à faire ou à ne pas faire, vous lui ferez voir aisément que dans l'hypothese la raison de s'abstenir d'un crime avantageux qu'on peut commettre impunément, est du même genre que celle de faire entre le ciel & soi une bonne action onéreuse ; car, outre que quelque bien que nous puissions faire, en cela nous ne sommes que justes, on ne peut avoir nul intérêt en soi-même à ne pas faire le mal qu'on n'ait un intérêt semblable à faire le bien ; l'un & l'autre dérivent de la même source & ne peuvent être séparés.

Sur-tout, Monsieur, songez qu'il ne faut point outrer les choses au-delà de la vérité, ni confondre comme faisoient les Stoïciens le bonheur avec la vertu. Il est certain que faire le bien pour le bien c'est le faire pour soi, pour notre propre intérêt, puisqu'il donne à l'ame une satisfaction intérieure, un contentement d'elle-même sans lequel il n'y a point de vrai bonheur. Il est sûr encore que les méchans sont tous misérables, quel que soit leur sort apparent ; parce que le bonheur s'empoisonne dans une ame corrompue comme le plaisir des sens dans un corps mal sain. Mais il est faux que les bons soient tous heureux dès ce monde, & comme il ne suffit pas au corps d'être en santé pour avoir de quoi se nourrir, il ne suffit pas non plus à l'ame d'être saine pour obtenir tous les biens dont elle a besoin. Quoiqu'il n'y ait que les gens de bien qui puissent vivre contens, ce n'est pas à dire que tout homme de bien vive content. La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle seule apprend à en jouir quand on l'a : la vertu ne garantit pas des

maux

maux de cette vie & n'en procure pas les biens ; c'eſt ce que ne fait pas non plus le vice avec toutes ſes ruſes ; mais la vertu fait porter plus patiemment les uns & goûter plus délicieuſement les autres.— Nous avons donc en tout état de cauſe un véritable intérêt à la cultiver, & nous faiſons bien de travailler pour cet intérêt, quoiqu'il y ait des cas où il ſeroit inſuffiſant par lui-même, ſans l'attente d'une vie à venir. Voilà mon ſentiment ſur la queſtion que vous m'avez propoſée.

En vous remerciant du bien que vous penſez de moi, je vous conſeille pourtant, Monſieur, de ne plus perdre vôtre tems à me défendre ou à me louer. Tout le bien ou le mal qu'on dit d'un homme qu'on ne connoît point ne ſignifie pas grand' choſe. Si ceux qui m'accuſent ont tort, c'eſt à ma conduite à me juſtifier ; toute autre apologie eſt inutile ou ſuperflue. J'aurois dû vous répondre plutôt ; mais le triſte état où je vis doit excuſer ce retard. Dans le peu d'intervalle que mes maux me laiſſent, mes occupations ne ſont pas de mon choix, & je vous avoue que quand elles en ſeroient, ce choix ne ſeroit pas d'écrire des lettres. Je ne réponds point à celles de complimens, & je ne répondrois pas non plus à la vôtre, ſi la queſtion que vous m'y propoſez ne me faiſoit un devoir de vous en dire mon avis.

Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

DU MEME
A MADAME D'AZ***.

Qui m'avoit envoyé l'eſtampe encadrée de ſon portrait avec des vers de ſon mari au-deſſous.

Le 10 Février 1761.

VOUS m'avez fait, Madame, un préſent bien précieux ; mais j'oſe dire que le ſentiment avec lequel je le reçois, ne m'en rend pas indigne. Votre portrait annonce les charmes de votre caractere ; les vers qui l'accompagnent achevent de le rendre ineſtimable. Il ſemble dire : je fais le bonheur d'un tendre époux ; je ſuis la muſe qui l'inſpire, & je ſuis la bergere qu'il chante. En vérité, Madame, ce n'eſt qu'avec un peu de ſcrupule que je l'admets dans ma retraite, & je crains qu'il ne m'y laiſſe plus auſſi ſolitaire qu'auparavant. J'apprends auſſi que vous avez payé le port & même à très-haut prix : quant à cette derniere généroſité, trouvez bon qu'elle ne ſoit point acceptée, & qu'à la premiere occaſion je prenne la liberté de vous rembourſer vos avances (*).

Agréez, Madame, toute ma reconnoiſſance & tout mon reſpect.

(*) *Elle avoit donné un baiſer au porteur.*

DU MEME
A UN JEUNE HOMME

Qui demandoit à s'établir à Montmorenci, (domicile alors de M. Rouſſeau) pour profiter de ſes leçons.

VOUS ignorez, Monſieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux & de plus fort occupé, qui n'eſt gueres en état de vous répondre,

dre, & qui le ſeroit encore moins d'établir avec vous la ſociété que vous lui propoſez. Vous m'honorez en penſant que je pourrois vous être utile, & vous êtes louable du motif qui vous la fait deſirer ; mais ſur le motif même, je ne vois rien de moins néceſſaire que de venir vous établir à Montmorenci. Vous n'avez pas beſoin d'aller chercher ſi loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, & vous les y trouverez : & je ne pourrai vous rien dire à ce ſujet que ne vous dife encore mieux votre conſcience quand vous voudrez la conſulter. La vertu, Monſieur, n'eſt pas une ſcience qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux il ſuffit de vouloir l'être ; & ſi vous avez bien cette volonté, tout eſt fait, votre bonheur eſt décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conſeils, le premier que je voudrois vous donner, ſeroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, & qui n'eſt qu'une pareſſe de l'ame condamnable à tout âge, & ſur-tout au vôtre.— L'homme n'eſt point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuſe que Dieu nous impoſe, n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir ſon devoir, & la vigueur de la jeuneſſe ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oiſives contemplations. Travaillez donc, Monſieur, dans l'état où vous ont placé vos parens & la providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez ſuivre ; & ſi le ſéjour de Paris joint à l'emploi que vous rempliſſez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monſieur, retournez dans votre province, allez vivre dans le ſein de votre famille, ſervez, ſoignez vos vertueux parens ; c'eſt-là que vous remplirez véritablement les ſoins que la vertu vous impoſe. Une vie dure eſt plus facile à ſupporter en province, que la fortune à pourſuivre à Paris, ſur-

tout,

tout, quand on ſait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y ſont plus de tripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous eſtimer malheureux de vivre comme fait M. votre pere, & il n'y a point de ſort que le travail, la vigilance, l'innocence, & le contentement, de ſoi ne rendent ſupportable, quand on s'y ſoumet en vue de remplir ſon devoir. Voilà, Monſieur, des conſeils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorenci : peut-être ne ſeront-ils pas pas de votre goût, & je crains que vous ne preniez pas le parti de les ſuivre, mais je ſuis ſûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous ſouhaite un ſort qui ne vous force jamais à vous en ſouvenir. Je vous prie, Monſieur, d'agréer mes ſalutations très-humbles.

MELANGES

DE MORCEAUX PHILOSOPHIQUES, MORAUX, POLITIQUES, DESCRIPTIFS, &c. &c.

Cause du Suicide parmi les Romains.

ON peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque qui y encourageoit ; l'établissement des triomphes & de l'esclavage qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués *(h)* ; une espece de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui, à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole ; enfin une grande commodité pour le héroïsme, chacun faisant finir la piece qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit *(i)*.

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'ame toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter,

(h) Eorum qui de se statuebant humabantur corpora, manebant testamenta ; pretium festinandi. — Tacite, annal. liv. VI

(i) Si Charles I, si Jacques II avoient vécu dans une Religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

éviter, ne voit point proprement la mort ; parce que la paſſion fait ſentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conſervation ſe transforme en tant de manieres, & agit par des principes ſi contraires, qu'il nous porte à ſacrifier notre être pour l'amour de notre être : & tel eſt le cas que nous faiſons de nous-mêmes, que nous conſentons à ceſſer de vivre par un inſtinct naturel & obſcur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il eſt certain que les hommes ſont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entrepriſes qu'ils n'étoient lorſque, par cette puiſſance qu'on prenoit ſur ſoi-même, on pouvoit à tous les inſtans échapper à toute autre puiſſance.

MONTESQUIEU.

Ce qu'on appelle aujourd'hui Eſprit, *dans le Monde.*

PENSER peu, parler beaucoup, ne douter de rien, n'habiter que les dehors de ſon ame, & ne cultiver que la ſuperficie de ſon eſprit ; s'exprimer heureuſement, avoir un tour d'imagination agréable, une converſation légère & delicate, & ſavoir plaire ſans ſavoir ſe faire eſtimer ; être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, & ſe croire par-là au-deſſus de la réflexion ; voler d'objets en objets, ſans en approfondir aucun ; cueillir rapidement toutes les fleurs, & ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité ; c'eſt une foible peinture de ce qu'il plaît à notre ſiècle d'honorer du nom d'Eſprit.

DAGUESSEAU.

Différence

Différence de la Probité *& de la* Vertu.

PLUS on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir ; si l'esprit n'en inspire pas les sentimens, il suggère les procédés & démontre l'obligation d'y satisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet, supérieur à l'esprit même ; c'est la sensibilité d'ame qui donne une sorte de sagacité sur les choses honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'esprit seul. On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui sont propres. On remarque entre deux hommes dont l'esprit est également étendu, profond & pénétrant sur des matières purement intellectuelles, quelle supériorité gagne celui dont l'ame est sensible, sur les sujets qui sont de cette classe-là. Qu'il y a d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid ! Les ames sensibles peuvent par vivacité & chaleur tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas ; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les ames sensibles ont plus d'existence que les autres ; les biens & les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société, c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu. La conviction n'est souvent que passive ; la persuasion est active, & il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut & doit faire l'homme de probité ; la sensibilité fait l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les Loix exigent, ce que les Mœurs recommandent, ce que la conscience inspire, se trouve renfermé dans cet axiome si connu & si peu développé : *Ne faites pas à autrui, ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'observation exacte & précise de cette maxime fait la probité. *Faites*

à autrui

à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait; voilà la Vertu.

Il semble au premier coup-d'œil que les Législateurs fussent des hommes bornés, ou intéressés, qui n'ayant pas besoin des autres, vouloient empêcher qu'on ne leur fît du mal, & se dispenser de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraisemblable, que les premiers Législateurs ont été des Princes, des Chefs de peuples; ceux, en un mot, qui avoient le plus à perdre, & le moins à gagner. Aussi les Loix se bornent-elles à défendre: en y faisant réflexion nous avons vu que c'est par sagesse qu'elles en ont usé ainsi. Les Mœurs ont été plus loin que les Loix: mais c'est en partant du même principe. La conscience même se borne à inspirer la répugnance pour le mal. La Vertu, supérieure à la probité, exige qu'on fasse le bien, & en inspire le désir.

La Probité défend, & la Vertu commande: on estime la Probité, on respecte la Vertu. La probité consiste presque dans l'inaction, la Vertu agit. On doit de la reconnoissance à la Vertu, on pourroit s'en dispenser à l'égard de la Probité; parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que son intérêt pour objet, n'a pas, pour y parvenir, de moyen plus sûr que la Probité. La Vertu est dans le cœur, c'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'Humanité; elle est aux actions honnêtes ce que le vice est au crime; c'est le rapport de la cause à l'effet.

DUCLOS.

Parallele entre Caton & Cicéron.

LE Gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il voulut au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules; on voit bien par quel motif.— Decimus Brutus, qui avoit la Gaule Cisalpine, ayant refusé

refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser : cela produisit une guerre civile, dans laquelle le Sénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron pour perdre Antoine son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave ; & au lieu de chercher à faire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile ; il le flatta, le loua, le consulta, employa tous les artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre, & les rendent contens d'eux.

Je crois que si Caton s'étoit réservé pour la République, il auroit donné aux choses tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier ; il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire chez Cicéron, c'étoit la vertu ; chez Caton c'étoit la gloire *(e)* : Cicéron se voyoit toujours le premier ; Caton s'oublioit toujours : celui-ci vouloit sauver la République pour elle-même : celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallele en disant que, quand Caton, prévoyoit, Cicéron, craignoit ; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit ; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre à travers de cent petites passions.

MONTESQUIEU.

Idées

(e) Esse quàm videri bonus malebat : itaque quò minus gloriam petebat, eò magis illam assequebatur. Salluste, de bello Catil.

Idées du Caractere et des principaux évènements de la vie de César.

ON parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur ; & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les Lieutenans de Pompée en Espagne alla en Grece le chercher lui-même. Pompée qui avoit la côte de la mer, & des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César, détruite par la misere & la faim : mais comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de preter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou l'accusoient sans cesse *(k)*. Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement & être comme Agamemnon, le Roi des Rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller avec des troupes nouvelles combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion qui les commandoit, ne vouloit jamais suivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enflé de quelques avantages, il risqua tout, & perdit tout : & lorsque Brutus & Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la République une troisieme fois *(l)*. Vous

(k) Voyez Plutarque, vie de Pompée.

(l) Cela est bien expliqué dans Appien, de la guerre civile, livre IV. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

Vous remarquerez que dans ces guerres civiles qui durerent si long-temps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome toujours plus terrible, acheva de détruire tous les Rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'Etat qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat : & lorsque par la paix les forces y sont réunies, cet Etat a de grands avantages sur les autres, qui n'ont guere que des citoyens. D'ailleurs dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes ; parce que dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place & se met à son rang ; au lieu que dans les autres temps on est placé, & on l'est presque toujours tout de travers. Et pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les François n'ont jamais été si redoutables au dehors, qu'après les querelles des maisons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII. & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwell, après les guerres du long Parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols sous Philippe V. d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe : & nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin la République fut opprimée : & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers ; il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, & qui ne désire tout que parce qu'il possede beaucoup.

Si

Si Céſar & Pompée avoient penſé comme Caton, d'autres auroient penſé comme firent Céſar & Pompée ; & la République deſtinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

Céſar pardonna à tout le monde : mais il me ſemble que la modération que l'on montre après qu'on a tout uſurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoi que l'on ait dit de ſa diligence après Pharſale, Cicéron l'accuſe de lenteur avec raiſon. Il dit à Caſſius, qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée ſe fût ainſi relevé en Eſpagne & en Afrique ; & que s'ils avoient pu prévoir que Céſar ſe fût amuſé à ſa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils ſe ſeroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique *(m)*. Ainſi un fol amour lui fit eſſuyer quatre guerres ; & en ne prévenant pas les deux dernieres, il remit en queſtion ce qui avoit été décidé à Pharſale.

Céſar gouverna d'abord ſous des titres de magiſtrature ; car les hommes ne ſont guere touchés que des noms. Et comme les peuples d'Aſie abhorroient ceux de Conſul & de Proconſul, les peuples d'Europe déteſtoient celui de Roi ; de ſorte que dans ce temps-là, ces noms faiſoient le bonheur ou le déſeſpoir de toute la terre. Céſar ne laiſſa pas de tenter de ſe faire mettre le diadême ſur la tête : mais voyant que le peuple ceſſoit ſes acclamations, il le rejeta. Il fit encore d'autres tentatives *(n)* ; & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le ſouffrir tyran, aimaſſent pour cela la tyrannie, ou cruſſent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le Sénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de ſe lever ; & pour lors les plus graves de ce corps achéverent de perdre patience.

On

(m) Epitres familieres, livre XV.
(n) Il caſſa les Tribuns du peuple.

On n'offenſe jamais plus les hommes, que lorſqu'on choque leurs cérémonies & leurs uſages. Cherchez à les opprimer, c'eſt quelquefois une preuve de l'eſtime que vous en faites ; choquez leurs coutumes, c'eſt toujours une marque de mépris.

Céſar de tout temps ennemi du Sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu preſque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puiſſance : par-là, ſa clémence même fut inſultante ; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris juſqu'à faire lui-même les Senatus-Conſultes ; il les ſouſcrivoit du nom des premiers Sénateurs qui lui venoient dans l'eſprit. — " J'apprends quelquefois, dit Cicéron (*), qu'un " Sénatus-Conſulte paſſé à mon avis, a été porté en " Syrie & en Arménie, avant que j'aie ſu qu'il ait " été fait ; & pluſieurs Princes m'ont écrit des let- " tres de remercîment ſur ce que j'avois été d'avis " qu'on leur donnât le titre de Rois, que non-ſeule- " ment je ne ſavois pas être Rois, mais même qu'ils " fuſſent au monde."

On peut voir dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là (†), qu'on a miſes ſous le nom de Cicéron, parce que la plupart ſont de lui, l'abattement & le déſeſpoir des premiers hommes de la République à cette révolution ſubite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même ; lorſque le Sénat étant ſans fonctions, ce crédit qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'eſpérer que dans le cabinet d'un ſeul : & cela ſe voit bien mieux dans ces lettres, que dans les diſcours des Hiſtoriens. Elles ſont le chef-d'œuvre de la naïveté des gens unis par une douleur commune,

(*) *Lettres familieres, livre IX.*

(†) *Voyez les lettres de Cicéron & de Servius Sulpitius.*

mune, & d'un siecle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout : enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que César pût défendre sa vie : la plupart des conjurés étoient de son parti (†) ou avoient été par lui comblés de bienfaits ; & la raison en est bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire : mais plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (§) : car à un homme qui n'a rien il importe assez peu, à certains égards, en quel Gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les Républiques de Grece & d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome, sur-tout depuis l'expulsion des Rois, la loi étoit précise, les exemples reçus ; la République armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit Magistrat pour le moment, & l'avouoit pour sa défense.

Brutus (‖) ose bien dire à ses amis, que quand son pere reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même : & quoique par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdit peu à peu, les conjurations au commencement du regne d'Auguste renaissoient toujours.

C'étoit

(†) *Decimus Brutus, Caïus Casca, Trebonius, Tullius Cimber, Minutius Basilus étoient amis de César, Appien*, de bello civili, *liv. II.*

(§) *Je ne parle pas des satellites d'un tyran qui seroient perdus après lui ; mais de ses compagnons dans un Gouvernement libre.*

(‖) *Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Ciceron.*

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui sortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui seul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere : la vertu sembloit s'oublier, pour se surpasser elle-même ; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet le crime de César, qui vivoit dans un Gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat ? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les lois, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes ? MONTESQUIEU.

SPECTACLES DES ROMAINS.

LE Peuple aime naturellement les Spectacles. On ne sauroit guère l'amuser plus sûrement, ni plus agréablement ; mais le Peuple Romain en étoit avide, d'une maniere inconcevable. Ceux qui vouloient s'élever aux grandes Magistratures, ou obtenir des graces de la plus haute distinction, n'avoient pas de plus sûr moyen pour y parvenir, que de donner au Peuple, ou des Combats de Gladiateurs, ou des Combats de Bêtes, qui étoient estimés à proportion de la magnificence dont ils étoient accompagnés.

On auroit de la peine à comprendre jusqu'à quel point on poussoit cette fureur ; & les gens de qualité eux-mêmes avoient, ou paroissoient avoir une certaine estime pour ces sortes de choses, qui ne sauroit être excusable, que par rapport à la coutume, & à la nécessité de s'accommoder au goût populaire. L'amphithéâtre étoit destiné seulement pour les Combats de Bêtes & de Gladiateurs : le Cirque pour les courses de Chariots, & le Théâtre pour les Comédies & les Tragédies, &c. Les

Les Combats de Bêtes se voient encore en plusieurs endroits, où l'on fait même combattre des Hommes, & des Gens de la première qualité, contre des Bêtes féroces. La fête des Taureaux en Espagne est peut-être plus ridicule que les Gladiateurs de l'ancienne Rome. Mais les Gladiateurs avoient quelque chose d'horriblement cruel, & qui nous désigne bien le naturel féroce & sanguinaire des Romains. Qui pourroit aujourd'hui se repaître les yeux du sang de dix mille malheureux, qui étoient obligés de combattre les uns contre les autres, pour divertir le Peuple, à qui ce Spectacle étoit un divertissement sérieux, & tenoit lieu d'une affaire importante ? Les Ediles, & les autres grands Magistrats, étoient obligés d'en donner au Public, & on avoit un lieu destiné à cet usage, qui étoit peut-être le plus magnifique de la ville.

Notre peuple accourt encore aujourd'hui en foule aux exécutions qui se font, où il ne sauroit avoir d'autre plaisir que celui de voir périr un homme. Mais la punition du crime y est l'unique cause de cette effusion de sang. Chez les Romains, la mort de plusieurs mille personnes, étoit le jeu de la République, & la fête la plus divertissante du peuple.

Les Honnêtes Gens, pourtant avoient, par leur raison naturelle, une horreur pour ces sortes de Spectacles. On lit quelque part dans Cicéron qu'il se dispensoit avec plaisir de s'y trouver, quand il en avoit quelque prétexte plausible. Il falloit néanmoins d'ordinaire s'y trouver, & assister en cérémonie, & avec un air de joie, à la tuerie de plusieurs milliers d'Esclaves innocens & malheureux, & cela uniquement pour satisfaire à l'usage ; pour plaire au Peuple, qu'il falloit flatter par les voies souvent les plus indignes ; quelquefois pour faire honneur à l'Edile, ou à tel autre qui donnoit au Public ce Spectacle. Quel goût ! Quelle barbarie !

Dans

Dans les siècles même les plus polis, & dans la ville la plus instruite, & la plus civilisée de tout le monde !

Ne seroit-ce point cette affreuse inhumanité, qui irrita si fort toutes les nations contre les Romains, qui, en ce point, surpassoient tous les Barbares en Barbarie ? Et se peut-il que des gens si fins, si éclairés, d'une élévation de cœur & de génie au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, n'aient point su détruire cet usage cruel, & désabuser le peuple d'un goût si pernicieux, & si extraordinaire ? Nos Tournois avoient quelque chose de dangereux & d'extravagant dans le danger qu'on y couroit ; & l'on disoit fort bien, que si l'on se battoit pour se divertir, c'en étoit trop ; & que ce n'en étoit pas assez, si c'étoit tout de bon. L'accident qui coûta la vie à Henri II. fit voir le ridicule & le danger de ces sortes de combats qui se sont abolis.

Nos Carousels, & nos Courses de Bague, ont l'agrément sans le danger. Ils n'ont sans doute pas la grandeur & la magnificence visionnaire & romanesque que la Chevalerie donnoit aux Tournois, qui réellement avoient une plus grande idée.

Les Romains faisoient courir des chariots dans le Cirque. Nos courses de chevaux répondent assez à celles-là. Ils avoient de plus à Rome des Athlètes, qui étoient de quelque considération. Les Grands, & quelques Empereurs même se donnoient le plaisir, & la gloire de cette sorte d'exercice. On voit quelques médailles, où des Empereurs sont représentés sous cette forme. Aujourd'hui, il ne s'en trouve plus que chez les peuples les plus grossiers, ou tout au plus on ne voit ces sortes de Combats que dans les fêtes les plus viles des villages.

Le Théâtre n'avoit assurément parmi les Romains, ni la beauté, ni l'agrément qu'il a aujourd'hui parmi nous. La Tragédie fut toujours chez eux très-

défectueuse ; & la Comédie très-sale, ou médisante jusqu'à être mordante. Chez nous, la Tragédie a toute la grandeur & les mouvemens qui lui conviennent, avec la dignité qui l'accompagne par-tout. — La Comédie instruit, corrige, divertit, & les Latins n'ont rien qui approche de Racine & de Corneille, ni qui surpasse notre Molière.

Par l'Abbé DE ST. REAL.

CRITIQUE.

ON peut avoir remarqué, dans les disputes & les conversations, ce qui arrive aux gens dont l'esprit est dur & difficile : comme ils ne combattent pas pour s'aider les uns les autres, mais pour se jeter à terre, ils s'éloignent de la vérité, non pas à proportion de la grandeur ou de la petitesse de leur esprit, mais de la bisarrerie ou de l'inflexibilité plus ou moins grande de leur caractere. Le contraire arrive à ceux à qui la nature ou l'éducation ont donné de la douceur : comme leurs disputes sont des secours mutuels, qu'ils concourent au même objet, qu'ils ne pensent différemment que pour parvenir à penser de même, ils trouvent la vérité à proportion de leurs lumieres : c'est la récompense d'un bon naturel.

Quand un homme écrit sur les matieres de religion, il ne faut pas qu'il compte tellement sur la piété de ceux qui le lisent, qu'il dise des choses contraires au bon sens ; parce que, pour s'accréditer auprès de ceux qui ont plus de piété que de lumieres, il se décrédite auprès de ceux qui ont plus de lumieres que de piété.

Et comme la religion se défend beaucoup par elle-même, elle perd plus lorsqu'elle est mal défendue, que lorsqu'elle n'est point du tout défendue.

S'il

S'il arrivoit qu'un homme, après avoir perdu ses lecteurs, attaquât quelqu'un qui eût quelque réputation, & trouvât par-là le moyen de se faire lire ; on pourroit peut-être soupçonner que, sous prétexte de sacrifier cette victime à la religion, il la sacrifieroit à son amour propre.

La maniere de critiquer, dont nous parlons, est la chose du monde la plus capable de borner l'étendue, & de diminuer, si j'ose me servir de ce terme, la somme du génie national. La théologie a ses bornes, elle a ses formules ; parce que les vérités qu'elle enseigne étant connues, il faut que les hommes s'y tiennent ; & on doit les empêcher de s'en écarter : c'est là qu'il ne faut pas que le génie prenne l'essor : on le circonscrit, pour ainsi dire, dans une enceinte. Mais c'est se moquer du monde de vouloir mettre cette même enceinte autour de ceux qui traitent les sciences humaines. Les principes de la géométrie sont très-vrais ; mais, si on les appliquoit à des choses de goût, on feroit déraisonner la raison même. Rien n'étouffe plus la doctrine, que de mettre à toutes les choses une robe de docteur : les gens qui veulent toujours enseigner, empêchent beaucoup d'apprendre : il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse, lorsqu'on l'enveloppera d'un million de scrupules vains. Avez-vous les meilleures intentions du monde : on vous forcera vous même d'en douter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire, quand vous êtes effrayé par la crainte de dire mal, & qu'au lieu de suivre votre pensée, vous ne vous occupez que des termes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. On vient nous mettre un béguin sur la tête, pour nous dire à chaque mot : Prenez garde de tomber ; vous voulez parler comme vous, je veux que vous parliez comme moi. Va-t-on prendre l'essor ? ils vous arrêtent par la manche. A-t-on de la force & de la vie ? on vous l'ôte à coups d'épingle,

d'épingle. Vous élevez-vous un peu ? voilà des gens qui prennent leur pied, ou leur toise, levent la tête, & vous crient de descendre pour vous mesurer. Courez-vous dans votre carrière ? ils voudront que vous regardiez toutes les pierres que les fourmis ont mises sur votre chemin. Il n'y a ni science, ni littérature, qui puisse résister à ce pédantisme. Notre siecle a formé des académies ; on voudra nous faire rentrer dans les écoles des siecles ténébreux. Descartes est bien propre à rassurer ceux qui, avec un génie infiniment moindre que le sien, ont d'aussi bonnes intentions que lui : ce grand homme fut sans cesse accusé d'athéisme, & l'on n'employe pas aujourd'hui, contre les athées, de plus forts argumens que les siens.

Du reste, nous ne devons regarder les critiques comme personnelles, que dans les cas où ceux qui les font ont voulu les rendre telles. Il est très-permis de critiquer les ouvrages qui ont été donnés au public : parce qu'il seroit ridicule que ceux qui ont voulu éclairer les autres ne vouluſſent pas être éclairés eux-mêmes. Ceux qui nous avertiſſent sont les compagnons de nos travaux. Si le critique & l'auteur cherchent la vérité, ils ont le même interêt ; car la vérité est le bien de tous les hommes : ils seront des confédérés, & non pas des ennemis.

C'est avec grand plaisir que je quitte la plume ; on auroit continué à garder le silence, si, de ce qu'on le gardoit, plusieurs personnes n'avoient conclu qu'on y étoit réduit.

MONTESQUIEU.

On trouve dans le Morceau suivant, la prédiction de la présente Revolution de la France.

SI-tôt qu'Emile saura ce que c'est que la vie, mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les distinguerai gueres plus dans la suite, parce que l'homme est le même dans tous les états ; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre, & ne digère pas mieux que lui ; que le Maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que son esclave ; qu'un grand n'est pas plus grand qu'un homme du Peuple ; & qu'enfin les besoins naturels étant par-tout les mêmes, les moyens d'y pourvoir doivent être par-tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre ; & que, s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux, qui porte dans sa misere les préjugés de sa naissance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se souvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute ressource le métier de frippon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce bon mot : *il faut que je vive.*

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la Société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le Monarque devient sujet : les coups du sort sont-ils si rares, que vous puissiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de crise & du siecle

cle des révolutions*. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni Princes, ni Riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc, dans la baſſeſſe, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne ſait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui ? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône ; moi je le mépriſe ; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout s'il n'eſt Roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul ; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, Maître d'Ecole à Corinthe, & le Roi de Macédoine, Greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir s'il ne régne pas ; que l'héritier du poſſeſſeur de trois Royaumes, jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant

* *Je tiens pour impoſſible que les grandes Monarchies de l'Europe aient encore long-temps à durer ; toutes ont brillé, & tout Etat qui brille eſt ſur ſon déclin. J'ai de mon opinion des raiſons plus particulieres que cette maxime ; mais il n'eſt pas à propos de les dire, & chacun ne les voit que trop.*

trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

L'homme citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à me dans la Société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui ; & quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse, ou le Public en jouit aussi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il se prive ; & dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entiere, tant qu'il ne paie que de son bien. Mais mon pere, en le gagnant, a servi la société ! Soit ; il a payé sa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la Société, en décharge un autre de ce qu'il lui doit : car chacun se devant tout entier ne peut payer que pour lui, & nul pere ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables ; or c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; & un rentier que l'Etat paie pour ne rien faire, ne differe gueres, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passants. Hors de la Société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la Société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler, est donc un devoir indispensable à l'homme social. — Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout Citoyen oisif est un fripon.

J. J. ROUSSEAU.

TABLEAU DE LA VERTU INDIGENTE.

J'AI rencontré dans le détour d'une rue, une jeune fille qui m'a demandé l'aumône. Elle pleuroit à chaudes larmes : son affliction m'a touché ; je l'ai regardée avec attention ; je lui ai trouvé de la douceur, & des graces dans la physionomie, beaucoup d'abattement, avec un air confus & embarrassé. Son habit, quoique mauvais, marquoit une condition honnête. Pourquoi pleurez-vous, lui ai-je dit ? Hélas ! Monsieur, c'est que je suis dans un état affreux, m'a-t-elle répondu, mais d'un ton qui m'a saisi, & qui marquoit une désolation profonde.

Là-dessus j'ai été tenté de la laisser sans lui en demander davantage, pour me sauver l'intérêt douloureux qu'elle commencoit à m'inspirer pour elle : mais je n'ai pu me débarrasser de la pitié qu'elle m'avoit saite ; il auroit fallu prendre trop sur moi, & le ménagement pour moi-même m'auroit mis plus mal à mon aise, que la plus triste sensibilité pour ses malheurs——je l'ai donc tirée à quartier, & dans un endroit où je pouvois l'écouter paisiblement—— Mademoiselle, vous me paroissez dans une grande peine, lui ai-je dit, en lui donnant quelque argent, que vous est-il arrivé ? Elle ne m'a repondu d'abord que par des sanglots, ses larmes ont coulé avec plus d'abondance ; enfin s'étant un peu remise—Puisque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction, m'a-t-elle dit, je vais vous en instruire.

Je suis une fille de famille, mon père avoit une charge assez considérable en province. Il mourut, il y a trois ans ; le jeu avoit dérangé ses affaires, & ma mère est restée veuve, & chargée de trois filles dont je suis l'aînée. Nous sommes venues à Paris, ma mère & moi, après avoir vendu tout ce qui nous restoit, pour hâter la décision d'un procès dont le gain nous rétabliroit. Il y a dixhuit mois que nous

sommes

sommes ici ; notre partie qui est puissante, & qui prévoit qu'un Arrêt ne lui peut être favorable, a eu assez de crédit pour le reculer. Ces longueurs ont consommé ce que nous avions. Dans cette extrémité, nous avons tenté de nous jetter aux pieds de nos Juges, pour implorer leur justice ; mais au Palais nous les avons toujours trouvés entourés de clients, parmi lesquels nous n'osions nous mêler, mal-vêtues comme nous sommes ; chez eux, soit que notre figure n'attirât pas l'attention de leurs domestiques, ou que nous vinssions à des heures incommodes, on nous a toujours dit que ces Messieurs étoient absens, ou occupés. De sorte que nous n'avons nul appui, on néglige de travailler pour nous, parce que nous n'avons point de quoi payer. Enfin, Monsieur, la misère où nous sommes tombées, le chagrin, le mauvais air & l'obscurité du lieu où nous logeons, la douleur de me voir souffrir moi-même, & le grand âge ont entièrement abattu ma mère. Elle est malade, & tout lui manque ; je suis au désespoir de la voir dans cet état ; il faut, Monsieur, que je combatte encore mon amour & ma compassion pour elle. Si je les écoute, je suis perdue. Un riche Bourgeois m'offre tous les secours possibles ; mais quels secours, Monsieur ! ils sauveroient la vie à ma mère, ils déshonoreroient éternellement la mienne. Voilà mon état ; en est-il de plus terrible ? J'aime ma mère, & je lui suis chère ; elle meurt, cela me fait trembler pour nous deux. Dans mon affliction, je lui ai dit les offres de l'homme dont je vous parle : à mon récit, j'ai cru qu'elle alloit expirer dans mes bras ; elle m'a baigné de ses larmes ; elle a jetté sur moi des yeux tout égarés, & s'est retournée de l'autre côté sans me dire une seule parole. Je ne sais pourquoi, je ne l'ai point pressée de me parler. Il semble que cette femme vertueuse ait perdu tout courage, & succombe sous

notre malheur : pour moi je voudrois mourir, pour être délivrée du péril de la voir.

Tout honnête homme sentira combien les discours de cette fille ont dû me toucher. Je lui ai donné ce que j'ai pu. J'ai joint à cela des conseils que j'ai cru les plus convenables, & me suis retiré chez moi, presqu'aussi affligé qu'elle.

MARIVAUX.

DESCRIPTION DU LEVER DU SOLEIL.

UNE belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant ; & l'on observe les objets qui rendent reconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se leve. On se voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes ; à leur éclat, on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, & remplit aussi tôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface & tombe : L'homme reconnoît son séjour, & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière & les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent, & saluent de concert le pere de la vie ; en ce moment, pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, foible encore, est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée ; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur

chœur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

J. J. ROUSSEAU.

LES ARTS.

LES mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption. C'est ainsi que les Arts, & les Sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles detruisant la vertu, mais elles en laissent le simulacre public, qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & la bienséance ; & à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie pour tromper & trahir ; mais pour s'ôter, sous cette aimable & sacrée effigie, l'horreur qu'il a de lui-même, quand il se voit à découvert.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome, sauvée par votre bras, & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? " Dieux ! eussiez-" vous dit, que sont devenus ces toits de chaume, " & ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la mo-" dération & la vertu ? Quelle splendeur funeste a " succédé à la simplicité Romaine ? quel est ce lan-" gage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces tableaux, " ces édifices ? Insensés ! Qu'avez-vous fait ? Vous,

" les

" les maîtres des Nations, vous vous êtes rendus les
" eſclaves des hommes frivoles que avez vaincus !
" Ce ſont des Rhéteurs qui vous gouvernent ! C'eſt
" pour enrichir des Architectes, des Statuaires, &
" des Hiſtrions, que vous avez aroſé de votre ſang,
" la Grèce, & l'Aſie ! Les dépouilles de Carthage
" ſont la proie d'un joueur de flûte ! Romains !
" hâtez-vous de renverſer ces Amphithéâtres,
" briſez ces Marbres, brûlez ces Tableaux ; chaſſez
" ces eſclaves qui vous ſubjuguent, & dont les fu-
" neſtes arts vous corrompent. Que d'autres mains
" s'illuſtrent par de vains talents ; le ſeul talent digne
" de Rome eſt celui de conquérir le Monde, & d'y
" faire régner la vertu. Quand Cynéas prit votre
" Sénat pour une aſſemblée de Rois, il ne fut ébloui,
" ni par une pompe vaine, ni par une élégance re-
" cherchée : il n'y entendit point cette éloquence
" frivole, l'étude, & le charme des ames futiles.
" Que vit donc Cynéas de ſi majeſtueux ? O Citoy-
" ens ! Il vit un ſpectacle, que ne donneront jamais
" vos richeſſes, ni tous vos arts ; le plus beau ſpec-
" tacle qui ait jamais paru ſous le Ciel, l'Aſſemblée
" de deux cens hommes vertueux, dignes de com-
" mander à Rome, & de gouverner la Terre.

J. J. ROUSSEAU.

De la GRANDEUR.

UN homme de mérite élevé aux grandeurs, tache de conſoler l'envie, & d'échapper à la malignité. Mais malheureuſement celui qui a le moins à prétendre, eſt toujours celui qui exige le plus. Moins il ſoutient ſa grandeur par lui-même, plus il l'appeſantit ſur les autres. Il s'incorpore ſes terres, ſes équipages, ſes aïeux, ſes valets ; & ſous cet attirail, il ſe croit un coloſſe. Propoſez-lui de ſortir de ſon enveloppe, de ſe dépouiller de ce qui n'eſt

point

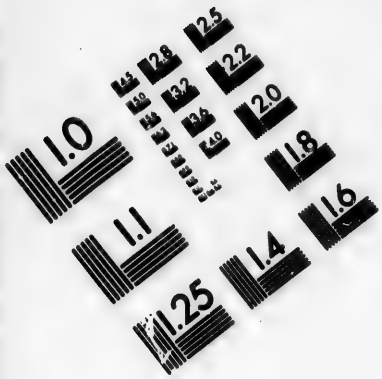
point à lui ; osez le distinguer de sa naissance, de sa place ; c'est lui arracher la plus chère partie de son existence. Réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il n'inspire à lui-même ; il s'habitue avec fus vices à humilier des hommes libres, & tout le monde est peuple à ses yeux.

Qui es-tu donc pour mépriser les hommes ? & qui te relève au-dessus d'eux ? Tes services, ou tes vertus ? Mais, combien d'hommes obscurs plus vertueux que toi, plus laborieux, plus utiles ! Ta naissance ? On le respecte ; on salue en toi l'ombre de tes Ancêtres ; mais [illegible] à l'ombre à s'enorgueillir des hommages rendus au corps ? Tu aurois lieu de te glorifier, si on donnoit ton nom à tes aïeux, comme on donnoit au Père de Caton, le nom de ce fils, *la lumière de Rome*. Mais quel orgueil peut s'inspirer un nom qui ne te doit rien, & que tu dois au hasard ? La naissance excite l'émulation dans les grandes ames, & l'orgueil dans les petites.

Un Grand dont le faste est dans l'ame nous insulte corps à corps. C'est l'homme qui dit à l'homme : " *tu rampes au-dessous de moi.*" Ce n'est pas du haut de son rang, c'est du haut de son orgueil, qu'il nous regarde, & nous méprise.

Un Grand, lorsqu'il est grand-homme, n'a recours, ni à cette hauteur humiliante, qui est le singe de la dignité, ni à ce faste imposant, qui est le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute noblesse par la contagion de l'exemple, & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du sage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à se montrer tel qu'il est. Le respect le devance, la vénération l'environne ; sa vertu le couvre tout entier ; elle est sa parure. Sa grandeur a beau se ramasser en lui-même, & se dérober à nos hommages ; nos hommages



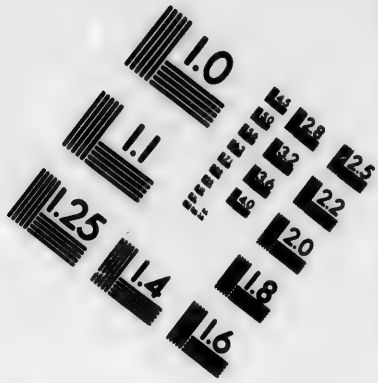
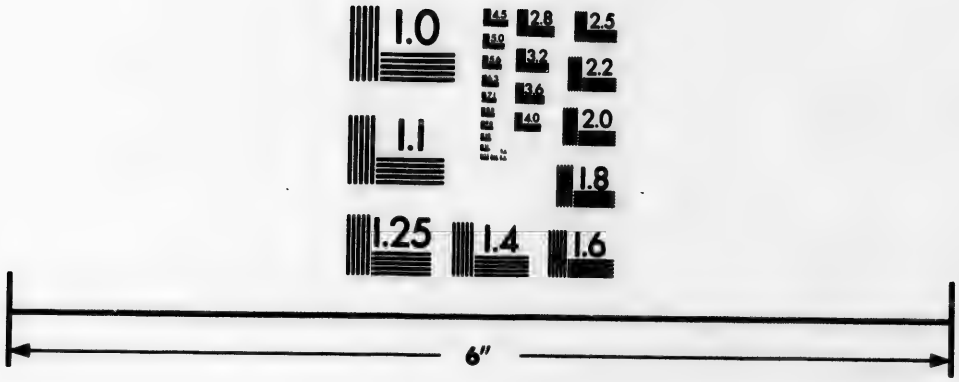
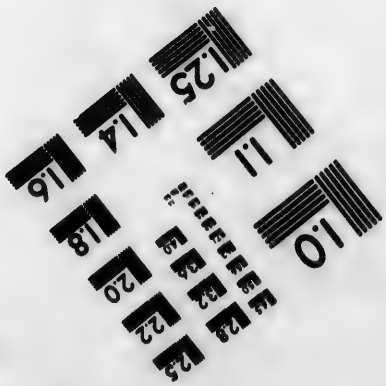


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

voit le cheveu. Mais qu'il faut avoir un sentiment noble & par de la véritable grandeur, pour ne pas craindre de s'avilir en se dépouillant de tout ce qui lui est étranger ! Qui, d'entre les Grands de notre âge, voudroit être surpris, comme Publicius par les Ambassadeurs de Pyrrhus, faisant cuire ses légumes ? MARMONTEL.

DU JE NE SAIS QUOI.

Il y a quelquefois dans les personnes ou dans les choses un charme invisible, une grace naturelle, qu'on n'a pas définie, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne sais quoi. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes révoltés de ce qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne doit, à peine d'abord devoir nous plaire ; de cette femme agréablement surprise de ce qu'elle a si vaincre des défauts qui nous empêchent de que le cœur ne croit plus ; voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des graces, & qu'il est rare que les belles en ayent. Car une belle personne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu ; elle parvient à nous paroître moins aimable, après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal ; mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle ; aussi les belles personnes sont-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des graces, c'est-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & souvent l'habillement des bergeres en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronese ; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël, & de la pureté du Correge. Paul Véronese

ronesse promet beaucoup, & paye ce qu'il promet. Raphaël & le Corrège promettent plus, & payent beaucoup de cela nous plaît davantage.

Les graces se montrent plus ordinairement dans l'air que dans le visage ; car un beau visage paroît d'abord, & se cache presque aussi-tôt ; l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut ; il peut se cacher pour paroître, & donner cette espece de surprise, qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manieres ; car les manieres naissent à chaque instant, & peuvent à tous les momens exciter des surprises ; en un mot, une femme ne peut guere être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi parmi les nations policées & sauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder ; de-là il arrive que les graces sont plus particulierement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher ; le moindre pas, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer la pudeur, donne à se montrer en elles, tout ce qui se met en liberté, devient plus grace ; & telle est la sagesse de la Nature, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne feroient nous surprendre, les graces ne se trouvent ni dans les manieres gênées, ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités ; & l'ame est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils. Il semble-roit que les manieres naturelles devroient être les plus aisées ; ce sont celles qui le sont le moins ; car l'attention qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel : or nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien

Rien ne nous plaît dans une femme, que lorsqu'elle est dans une négligence, ou même dans un désordre qui nous cache une partie des soins que la propreté nous exige, & que la seule vanité nous fait prendre : de-là nous jugeons de son naturel, de ses mœurs, quelquefois même de son goût, & nous prononçons hardiment.

Lorsque vous dites des choses qui semblent valoir, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, & vous pouvez même faire penser que vous avez de la bonne vue, si c'est que vous avez vu ce que vous inventez, & que les autres, à qui vous disiez quelque chose de subtil & de simple en vous-même, ne l'auroient pas dit ainsi, faute d'avoir la même superficie d'esprit que vous apercevoir.

Ainsi les grues ont d'un pied en point, pour en avoir d'une dure nuit. Mais pourvoyez-vous d'un caillou à tout événement.

Une des plus belles filles d'Homère, c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'air de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la fierté majestueuse de Junon ; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire, une sévère opposée à l'agrément des graces. Elle ne pouvoit bien convenir à la pensive Pallas, de Pallas sur la force opposée à la douceur des graces, & d'ailleurs plus souvent blessée qu'armée à défendre.

MONTESQUIEU.

Jugemens des Morts chez les Egyptiens.

C'EST dans l'Egypte que l'on conçut une des idées les plus grandes & les plus utiles à la Morale qu'il y ait jamais eue. Les Loix, par la nature, n'ont de prise sur l'homme qu'autant qu'il respire. Elles le suivent jusqu'au bord du tombeau; là elles s'arrêtent, & il leur échappe. Les Législateurs de l'Egypte eurent les premiers l'idée d'attacher l'Homme fortement à quelque chose qui lui survive, & de l'intéresser encore quand il ne seroit plus. Ils virent que l'opinion reste sur la terre, quand l'Homme en disparoît, & qu'elle porte à travers les siècles la renommée & le mépris. Ils soumirent donc l'opinion à la Loi. Alors la Loi atteignit l'Homme au fond de sa tombe, & son redouta quelque chose sur la terre, même au-delà de la vie. Tel fut l'effet que produisirent ces fameux jugemens enfantés en Egypte sur les Morts, & qui n'ont été depuis imités par aucun peuple.

Il y avoit un lac qu'il falloit traverser pour arriver au lieu de la sépulture: sur les bords de ce lac on arrêtoit le mort. " Qui que tu fois, rends compte " à la Patrie de tes actions. Qu'as-tu fait du temps " & de la vie? La Loi t'interroge, la Patrie t'é- " coute, la Vérité te juge. Alors il comparoissoit sans titres, & sans pouvoir, réduit à lui seul, & occupé seulement de ses vertus, & de ses vices. Là, se dévoiloient les crimes secrets, & ceux que le crédit ou la puissance du Mort avoit étouffés pendant sa vie. Là celui dont on avoit flétri l'innocence, venoit à son tour flétrir le calomniateur, & redemander l'honneur qui lui avoit été enlevé. Le Citoyen convaincu de n'avoir point observé les Loix, étoit condamné; la peine étoit l'infamie. Mais le Citoyen vertueux étoit récompensé d'un éloge public. L'honneur de le prononcer étoit réservé

réservé aux Parens. On assembloit la famille ; les enfans venoient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur Père. Le peuple s'y rendoit en foule. Le Magistrat y présidoit. Alors on célébroit l'homme juste à l'aspect de la cendre. On rappelloit les lieux, les instans, & les jours où il avoit fait des bienfaits vertueux. On le remercioit de ce qu'il avoit servi la Patrie & les hommes. On proposoit son exemple à ceux qui avoient encore à vivre & à mourir. L'Orateur finissoit par invoquer sur lui le Dieu redoutable des Morts, & par le conjurer pour ainsi dire à la Divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur & inconnu où il venoit d'entrer. Enfin en le quittant, & le quittant pour jamais, on le dévoit, pour ses dernières fois, tout le peuple, le temps & devant cette Tombe, tout cela ensemble, sur une chère aux Nations entières & grave devoit affecter profondément & inspirer des idées augustes de Religion & de Morale.

On ne peut douter que ces éloges, ainsi que les fêtes publiques & contemporaines, ne fissent une forte impression sur les Ames. Leur institution ressemble beaucoup à celles de nos oraisons funèbres : mais il y a cette différence remarquable, c'est qu'ils étoient décernés à la Vertu, & non à la Dignité. Athènes ne louoit pas l'humanité d'un Grand, ou d'un Général qui avoit été cruel ; le désintéressement d'un Magistrat qui avoit vendu les Loix ; un Roi étoit loué de ses vertus ; les Princes n'entendoient louer que leur justice ; comme la ruine des hommes, & les injustices isolées que leur oublie l'histoire méritent d'être pesées par la même loi, & que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons par l'histoire que plusieurs Rois d'Egypte, qui avoient forcé leurs Peuples à élever des Pyramides immenses, furent punis par la Loi, & condamnés à [illegible] qu'ils s'étoient

s'étoient eux-mêmes construits. Lorsqu'un de ces Princes étoit mort, & que le Peuple étoit assemblé, il paroissoit alors différens accusateurs pour déposer contre sa mémoire. L'un venoit en habits de deuil, & disoit : Il a fait périr ma femme & mes enfans ; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en mourant : ô Juges, vengez-nous. Un autre, il m'a ravi ma liberté, & j'étois innocent ; voilà mes chaînes ; elles déposent contre lui, & je viens les secouer sur sa tombe. Des malheureux, en lambeaux, disoient : nous avons été arrachés de nos maisons pour bâtir ces Pyramides & ces Palais ; sur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelqu'une de nos larmes : & souvent des milliers d'hommes, de femmes & d'enfans, étendant leurs bras à la fois, s'écrioient tous ensemble : il a causé la mort de nos Pères, de nos Frères, de nos Epoux, qui tous ont péri dans une guerre injuste ; ô Juges, en prononçant sur lui, songez à leur sang. Ainsi au pied de ce tribunal de l'Egypte, retentissoient les plaintes des malheureux : mais il manquoit quelque chose à la Justice ; il eut été à souhaiter que l'oppresseur entendit sous sa tombe, & que sa froide cendre pût tressaillir. Mais aussi lorsqu'un Prince humain & bienfaisant, tel qu'il y en eut plusieurs, avoit cessé de vivre, & que les Prêtres recitoient ses actions en présence du peuple, les larmes & les acclamations se mêloient aux éloges ; chacun bénissoit sa mémoire, & on l'accompagnoit en pleurant, vers la Pyramide où il devoit éternellement reposer.

Depuis trois mille ans, ces usages ne subsistent plus ; & il n'y a dans aucun pays du monde des Magistrats établis pour juger la mémoire des Rois. Mais la Renommée fait la fonction de ce tribunal : plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte ses Arrêts, la Postérité les écoute, & l'Histoire les écrit.

THOMAS.

FEMMES.

FEMMES.

IDÉES.

Une belle Femme, qui a les qualités d'un honnête Homme, eſt ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux ; l'on trouve en elle tout le mérite des deux ſexes. LA BRUYÈRE.

UNE organiſation délicate, une grande ſenſibilité, une imagination heureuſe, des paſſions vives donnent au ſexe une diſpoſition univerſelle à tous les talens & à toutes les vertus . . . . . Si ces heureuſes diſpoſitions étoient cultivées avec plus de ſoin, elles feroient le bonheur des deux ſexes & celui de la ſociété. Il faudroit que les femmes connuſſent peu leurs intérêts, ſi elles ne vouloient concourir à un changement ſi avantageux. Le tems de la jeuneſſe & de la beauté eſt bien court. Cet âge une fois paſſé, la femme, qui n'a eu que ſa beauté pour mérite, retourne à rien : n'étant plus ſoutenue par le frêle appui d'une paſſion, ou de l'encens des hommes, elle ſent un vuide & un ennui qui la précipitent dans la médiſance, ou dans une triſte dévotion. Ayant, au contraire, un eſprit cultivé, & du mérite, elle trouve des reſſources en elle-même ; elle ſe prépare, par ſes talens, un empire ſur les hommes, plus flatteur que celui de la beauté : & elle ſera, dans un âge plus avancé, les délices de ſes amis, comme elle fut celui de ſes amans. Déjà dans la jeuneſſe, ſes lumières lui épargneront ces ſoins humilians, ces attachemens honteux, qui déſhonorent plus que la paſſion même : elle ſaura goûter un homme de mérite, dont le commerce promène ſa curioſité dans des pays nouveaux, & nourrit agréablement la vivacité de ſon eſprit. L'ennui, ce cruel ennemi du ſexe, diſparoîtra : elle connoîtra les vrais plaiſirs, dont les êtres frivoles ne voient que l'ombre. Elle ne ſera plus réduite à choiſir les hommes

hommes sur la foi de leur figure : elle sera à l'abri de ce soupçon, avilissant, qu'elle ne sait tirer d'un homme qu'un seul parti.

Ces lumières répandues sur le sexe, développeront le germe caché de toutes les vertus. Qu'on ne se trompe point avec quelques moralistes superficiels, qui nous parlent de la vertu, comme s'il falloit être imbécille pour être vertueux. L'ignorance produit plus de vices que l'abus des lumières & des passions. Pour observer les devoirs, il faut les connoître, & savoir distinguer les véritables des factices : il faut avoir des principes certains, toujours présens à l'esprit. L'habitude peut donner les apparences de la vertu : il n'y a que les connoissances solides qui en puissent donner la réalité. Les femmes éclairées seront pénétrées de ce sentiment délicieux, qui naît de la vertu, & qui peut uniquement rendre heureux. Elles ne tireront plus une gloire méprisable de leurs foiblesses, de l'inconstance de leurs goûts, de la légèreté de leur conduite : au lieu de s'abandonner aveuglément à leurs passions & à leurs fantaisies, elles sauront les régler & les dominer.

Une femme sensée, dit Madame Lambert, ne doit pas paroître désirer trop ardemment de s'attirer l'attention & les respects de tout le monde : elle doit se contenter qu'on lui rende ce qui lui est dû, & avoir des égards pour les autres, si elle veut qu'ils en aient pour elle : elle n'est pas plus fière, parce que sa robe est plus belle que celle d'une autre ; & elle ne se console pas d'avoir moins d'esprit, parce qu'elle a de plus belles dentelles.

La première & la plus importante qualité d'une femme, est la douceur. Faite pour obéir à un être aussi impartait que l'homme, souvent si plein de vices, & toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice : ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être

dence. L'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris : ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles, pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce, pour dire des injures ; il ne leur donna point des traits si délicats, pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient : elles ont souvent raison de se plaindre ; mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe.

PORTRAITS de deux FEMMES respectables.

IL est une femme qui a de l'esprit pour se faire aimer, non pour se faire craindre ; de la vertu pour se faire estimer, non pour mépriser les autres ; assez de beauté pour donner du prix à sa vertu. Également éloignée de la honte d'aimer sans retenue, du tourment de n'oser aimer, & de l'ennui de vivre sans amour : elle a tant d'indulgence pour les foiblesses de son sexe, que la femme la plus galante lui pardonne d'être fidèle ; elle a tant de respect pour les bienséances, que la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laissant aux folles, dont elle est entourée, la coquetterie, la frivolité, les jalousies, toutes ces petites passions, toutes ces bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuse : au milieu de ces commerces contagieux, elle consulte toujours son cœur qui est pur, & sa raison qui est saine, préférablement à l'opinion, cette reine du monde, qui gouverne si despotiquement les insensés & les sots. Heureuse la femme qui possède ces avantages ! Plus heureux celui qui possède le cœur d'une telle femme !

IL

Il en est une autre plus solidement heureuse encore. Son bonheur est d'ignorer ce que tout le monde appelle les *Plaisirs*; sa gloire est de vivre dans les devoirs de femme & de mere; elle consacre ses jours à la pratique des vertus obscures. Occupée du gouvernement de sa famille, elle règne sur son mari par la complaisance; sur ses enfans, par la douceur; sur ses domestiques, par la bonté. Sa maison est la demeure des sentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux sommeil & de la santé. Econome & sédentaire, elle en écarte les passions & les besoins. L'indigent qui se présente à la porte n'en est jamais repoussé; l'homme licentieux ne s'y présente point. Elle a un caractère de réserve & de dignité, qui la fait respecter; d'indulgence & de sensibilité, qui la fait aimer; de prudence & de fermeté, qui la fait craindre: elle répand autour d'elle une douce chaleur, une lumière pure qui éclaire & vivifie tout ce qui l'environne.

Fragment d'un Discours Sur la Question.

SI LE ROI PEUT ETRE JUGÉ.

A l'occasion de son absence de Paris en 1791.

. . . . . LE bon-sens veut en effet que la peine suive le délit; & ne pas appliquer la peine là où est le délit, c'est l'encourager.

Le bon-sens veut qu'un homme ne soit pas déclaré impeccable, lorsqu'il n'est qu'un homme: & qu'il ne soit pas déclaré impunissable, lorsque le ciel ne l'a pas fait impeccable. Les Egyptiens qui croyoient aussi la Royauté un élément nécessaire du gouvernement, mais qui vouloient se délivrer du

mal

mal que les Rois *aimés* leur faisoient, les avoient remplacés par une pierre qu'ils mettoient sur le trône. Les Seicks y mettent l'Alcoran & un sabre, nu & vivent en républicains. Si la pierre & l'Alcoran sont impuniffables, il sont au moins impercables ; ils ne conspirent pas contre la Nation.

La déclaration des droits veut que tous les citoyens soïent égaux devant la loi. Or, cette égalité n'éxiste plus du moment qu'un homme est au-dessus de la loi, & la déclaration des droits s'anéantit insensiblement dans tous les arricles, du moment qu'on a l'audace d'en fouler un seul aux pieds.

La souveraineté de la Nation ne reconnoit personne au-dessus d'elle. Or, si un homme a le privilége de conspirer contre la Nation sans pouvoir être puni, il est clair que cet être privilégié est le souverain, & que la Nation est son esclave.

Je ne vois plus en lui qu'un Dieu, & vingt-cinq millions de brutes ou de serfs dans les prétendus citoyens.

La Constitution veut que tous les pouvoirs dérivent du peuple, que tous soïent subordonnés au peuple. Or, l'inviolabilité universelle & perpétuelle d'un homme ne peut dériver du peuple. Car il ne peut faire plus grand que lui ; & faire quelqu'un plus grand que lui, c'est renverser cette subordination où tous les délégués du peuple doivent être à son égard.

La Constitution dit : *la Nation, la Loi, & le Roi* ; & les partisans de l'inviolabilité placent *le Roi* d'abord, & non pas à côté, mais au-dessus, *de la Nation, & de la Loi*. Ainsi admettez l'inviolabilité absolue ; & il faut changer ce bel ordre d'élémens politiques qui vous a couverts de gloire aux yeux de l'Univers.

La liberté de faire ne connoît de limites que le droit d'autrui. Or du moment où un individu a le privilége

privilége de flatter toutes les passions, l'égarer des mœurs, & d'empêcher qu'on ne les franchisse, au fond, il est clair qu'il n'y a plus ni liberté ni justice. Car liberté & justice supposent réciprocité de devoirs & de droits. Or les droits sont mesurés, & les devoirs de l'autre.

Mais si l'inviolabilité du Roi renverse la hiérarchie, la déclaration des droits, la souveraineté de la Nation, la responsabilité, la liberté, il est évident qu'elle n'est ni ne peut être dans notre constitution ; il est évident que tous ceux qui la défendent sont les ennemis du peuple, de la constitution & de la liberté ; il est évident que si leur système étoit admis, il renverseroit infailliblement toutes ces bases ; car en matière de constitution, un mal en amène toujours d'autres, qui se greffent sur le premier.

Nos adversaires conviennent que cette inviolabilité absolue n'est pas encore écrite, mais ils disent qu'il est nécessaire qu'elle le soit, & qu'elle désire de l'inviolabilité administrative.

On a déjà vu la différence qui régnoit entre ces deux inviolabilités ; & parce qu'on s'est paralysé un bras, il ne s'ensuit pas qu'il faut le paralyser les autres membres.

Eh ! peut-on calculer tous les maux qu'entraîneroit un pareil privilége d'inviolabilité absolue ? Je ne parle pas des fantaisies féroces ou crapuleuses qui peuvent souiller l'ame d'un prince sûr de l'impunité ; je ne rappelle pas les goûts de ce prince, qui, sans être cependant roi, s'amusoit à tuer les hommes comme des lièvres, & de tant d'inviolables despotes, tant de Tibères, tant de Nérons qui, pour leurs moindres plaisirs, plongeoient dans les cachots des milliers d'infortunés, & forçoient les hommes les plus vertueux d'avaler la mort avec le poison.

Mais je ferai une seule question à un de ces intrépides avocats de l'impunité couronnée : que diroit

il, si le Roi, dans ses états, violoit sa femme, enlevoit sa fille, voloit son argent, brûloit sa maison, menaçoit sa vie ? Lui diroit-il : Seigneur, que votre volonté soit faite !... Le plus lâche des esclaves rougiroit de ce langage. Lui citeroit-il la loi ? Elle n'est pas faite pour un Roi. Repousseroit-il à main armée son offense ? C'est un inviolable, c'est l'Oint du Seigneur. Il faut donc ici ou être le plus vil des hommes, ou violer un inviolable, puisque la loi n'osera pas le punir... Comme on s'embarrasse, comme on s'égorge soi-même, quand on abandonne le bon-sens, la nature & les droits de l'homme ! on égorge même celui qu'on veut favoriser avec des priviléges aussi contraires à tous. Car défendre au glaive de la loi de toucher à un individu coupable, c'est livrer ce coupable au glaive de tous ceux qu'il a pu outrager, c'est lui donner vingt ennemis, vingt bourreaux pour le sauver des mains d'un seul.

Sans doute ici, Messieurs, votre mémoire vous rappelle une foule de princes qui n'ont péri que par cet effet inévitable de l'inviolabilité funeste attachée au pouvoir absolu. Elle vous rappelle les nombreux assassinats, les nombreuses dépositions des princes que leur inviolabilité portoit aux plus grands excès. Elle vous rappelle tant de pages sanglantes de l'histoire du Bas-Empire, de la Turquie. C'est de la doctrine de ce pays que nos champions de l'inviolabilité veulent infecter les sources pures de notre immortelle constitution.

Eh ! jusqu'où ne portent-ils pas les conséquences de cette doctrine impie ? ils couvrent de son voile, même les guerres qu'un prince pourroit entreprendre contre la liberté de son pays. Je le demande ici à un avocat de l'inviolabilité : si le prince, après avoir franchi nos frontières, n'étoit revenu dans la France qu'à la tête d'une armée étrangère ou rebelle, portant le fer & la flamme par-tout, s'il avoit ravagé

nos

nos plus belles contrées ; si, arrêté dans sa course furieuse, il eût été pris après plusieurs combats, osez me répondre : qu'en auriez-vous fait ? eussiez-vous cité son inviolabilité pour l'absoudre ? Oui, me répond froidement un membre d'un comité. Eh bien !... Allez à Constantinople chercher des fers, y porter votre infâme doctrine : elle révolte ici des hommes libres. . . . . .

Cet exemple doit vous frapper, Messieurs. S'il est un délit personnel dans un Roi où l'inviolabilité ne puisse le soustraire au glaive de la loi, il est clair que les autres crimes qui outragent la société ne peuvent pas davantage lui échapper. Car, qui fixera la ligne de démarcation ? d'après quelles bases ?

D'après celles de l'avantage de la Société, me répond-on : le maintien de l'ordre est dans l'inviolabilité du Roi. Si vous la lui ôtez, on l'attaquera tous les jours.

Je n'ai pas, je l'avoue, l'intelligence assez profonde pour concevoir comment une absurdité, une atrocité sont des élémens nécessaires d'un bon gouvernement. Depuis quand le poison est-il un élément nécessaire de la vie ? Je n'ai pas l'œil assez pénétrant pour saisir les rapports qui lient l'inviolabilité d'un criminel avec le maintien général de l'ordre. J'y vois au contraire la source des plus grands désordres, & l'excuse des plus grands criminels. Rappelez-vous ce mot frappant prononcé par un Juge à cette tribune.... *Irai-je*, disoit-il, *condamner un assassin au nom du Roi ?* Il me dira : *vous ne condamnez au nom d'un homme qui a voulu renverser la Constitution, couvrir la France de flots de sang & qui cependant jouit encore du trône !* . . . .

Messieurs, sous un régime libre on ne maintient l'ordre que par l'exemple de l'ordre, la justice que par l'assujettissement personnel à la justice ; & ce n'est

n'est pas un homme ou un certain général d'impunité pour tous les crimes, qu'on donne le nombre des crimes.

Je vois le Président ou le Roi Chef des Etats-Unis assemblé devant la loi, pouvoir être suspendu & condamné pour crime de haute-trahison. Je ne vois pas que cette loi ait exposé aucun président à être tourmenté chaque jour par de fausses accusations ; mais aussi n'y a-t-il eu aucun Président des Etats-Unis qui ait conspiré contre son pays ; il sait qu'il seroit infailliblement perdu ; & cette certitude me paroît un meilleur préservatif contre les conspirations, que l'inviolabilité qui n'est qu'un brevet, qu'une patente pour conspirer à l'aise.

M. Goupill vous a cité l'exemple de l'Angleterre, qui a déclaré son Roi inviolable. Eh bien ! Messieurs, c'est cet exemple même sur lequel je m'appuie pour renverser le système d'inviolabilité absolue de nos adversaires.

Les Anglois admettent dans le Roi cette inviolabilité administrative que notre Constitution a consacrée.

Ils vont plus loin que nous : ils l'étendent sur les outrages particuliers que le Roi peut faire à ses sujets. L'offensé, dit Blakstone (*), doit se pourvoir dans la cour de la Chancellerie, où le Chancelier de la Justice lui administrera justice, non comme un droit, mais comme une grace, & sans y être forcé. A ce langage abject, peut-on reconnoître un peuple libre ?

Mais malgré cette bassesse, jamais les Anglois n'ont cru que leur Prince fût inviolable lorsqu'il vouloit bouleverser la Constitution par des manœuvres ou par la force. Lisez Locke (†), Sidney, Milton,

(*) *Tome 1, page 249, édit. angl. in 8°.*

(†) *Voyez Locke dans son gouvernement civil ; Milton, dans sa réplique à Saumaise ; Sidney, dans ses discours sur le gouvernement ; Macaulay, dans*

sa

Milton, Macaulay ; lisez Blakstone lui-même ; lisez le célèbre Jones, grand juge du Bengale, dans son dialogue tant persécuté : vous les verrez tous enseigner unanimement que le Prince peut être jugé, déposé par la Nation, & que son inviolabilité cesse en matière de crime national. . . . . .

. . . . . .

Les Romains avoient pour principe invariable de ne jamais négocier avec leurs ennemis, que ceux-ci n'eussent mis bas les armes..... Et vous, vous craindriez des ennemis qui sont encore à les prendre contre vous ! vous fléchiriez par la frayeur de vains fantômes ! Mais que ceux qui redoutent ou feignent de redouter ces fantômes, osent les envisager ; qu'ils essayent de les toucher ; qu'ils voyent ce qu'ils sont, ce que vous êtes ; & les frayeurs disparoîtront.

Qui êtes-vous ? Un peuple libre ; et on vous ménace de quelques brigands couronnés, & de meutes d'esclaves ! Athènes & Sparte ont-ils jamais craint les armées innombrables que les despotes de la Perse traînoient à leur suite ? A-t-on dit à Miltiade, à Cimon, à Aristide, recevez un Roi, ou vous périrez ? Ils auroient répondu dans un langage digne des Grecs : *nous nous verrons à Marathon, à Salamine*..... Et les François aussi auront leur Marathon, leur Salamine, s'il est des Puissances assez folles pour les attaquer.

Ici, Messieurs, le nombre est même du côté de la liberté ; & nous aurons à envier aux Spartiates la gloire qu'ils ont eu de lutter avec peu de héros contre des nuées d'ennemis ! Nos Thermopyles seront toujours couvertes de légions nombreuses.

La France seule contient plus de Citoyens armés, que l'Europe entière ne peut vomir contre elle de soldats

sa dissertation à la fin du quatrième volume de l'histoire des Stuard ; Jones, dans le dialogue imprimé par le doyen de Saint-Asaph.

soldats mercenaires. De quels Citoyens ! ils défendent leurs foyers, leurs femmes, leurs enfans, leur liberté ! Avec ces Dieux tutélaires, on n'est pas vaincu, ou l'on sait s'ensevelir sous les ruines de sa patrie.

Quels soldats du despotisme peuvent faire longtemps face aux soldats de la liberté ? Les soldats des tyrans ont plus de discipline que de courage, plus de crainte que d'attachement ; ils veulent de l'argent, sont peu fidèles, désertent à la première occasion. Le soldat de la liberté ne craint ni fatigues, ni dangers, ni la faim, ni le défaut d'argent : celui qu'il a, il le prodigue avec joie pour la défense de son pays : (j'en atteste les braves soldats de Givet) : il court, il vole au cri de la liberté, lorsque le despotisme lui feroit faire à peine quelques pas languissans. Qu'une armée patriote soit détruite : une autre renaît aussitôt de ses cendres. C'est que sous la liberté, tout est soldat : hommes, femmes, enfans, prêtres, magistrats. Deux défaites détruisent en Europe l'armée des tyrans la plus nombreuse & la mieux disciplinée. Les défaites instruisent & irritent les soldats de la liberté, & n'en diminuent pas le nombre.

O vous qui doutez des efforts prodigieux & surnaturels que l'amour de la liberté peut commander aux hommes, voyez ce qu'ont fait les Américains pour conquérir leur indépendance ; voyez le médecin Warren qui n'avoit jamais manié le fusil, défendre la petite colline de Bunker, avec une poignée d'Américains mal armés, mal disciplinés, & avant de se rendre, faire mordre la poussière à plus de douze cents militaires anglois. Suivez le Général Washington, faisant tête avec trois à quatre mille paysans, à plus de trente mille Anglois, & se jouant de leurs forces. Suivez-le à Trenton. Il ne le doit : ses soldats n'avoient pas de souliers ; la glace qui

qui déchiroit leurs pieds, étoit teinte de leur sang : *nous aurons dîné des fayots*, disoient-ils, *nous battrons les Anglois* ..... et ils les battirent.

Ah ! que les hommes qui désespèrent de la valeur françoise, qui ne la croient pas capable de soutenir les efforts combinés des Puissances ennemies, que ces hommes cessent de calomnier nos troupes de ligne, qui, si redoutables lorsqu'elles combattirent pour des querelles étrangères, le seront bien plus lorsqu'elles se battront pour leur propre cause, leur liberté. Qu'ils cessent de calomnier nos gardes nationales, dont le dévouement s'est manifesté dans cette crise d'une manière si touchante, & qui accusent la fortune de ne leur avoir pas encore fourni l'occasion de développer leur valeur. . . .

Athènes seul, le petit pays d'Athènes fut pendant treize ans soutenir les efforts de la ligue des Spartiates, des Thébains, des Perses, & ne succomba qu'au nombre, qu'à la lassitude, qu'au défaut de moyens.

L'Angleterre a pu, lors de la révolution de 1640, soutenir pendant dix ans, pour recouvrer sa liberté, la guerre intestine la plus désastreuse, & gagner des batailles au-dehors.

Les Américains peu nombreux, sans troupes disciplinées, sans munitions, sans artillerie, sans vaisseaux, sans argent, ont pu résister & vaincre, après sept ans de combats, une nation brave, & riche, dont la marine ne connoissoit point d'égale.

Et nous, ayant dans la vaste étendue de la France, dans nos montagnes & nos ports, plus de ressources que les Athéniens ; nous plus heureux que les Anglois de 1640, redoutés jusqu'à présent de nos voisins, sans crainte de guerre intestine, maîtres des séditieux, unis par un concert qui ne fait de vingt-cinq millions d'hommes qu'une seule famille, une seule armée ; nous, qui, plus heureux que les Américains, pouvons arrêter nos ennemis par des places

bien

bien fortifiées, par des armées disciplinées & nombreuses, par des gardes nationales familiarisées avec les fatigues ; nous, à qui le ciel a réservé, pour faciliter le passage du despotisme à la liberté, un fonds immense & riche, recouvré sur la superstition par le bon-sens ; nous craindrions, avec tant d'avantages réunis, des Puissances que, sous le règne aviliſſant du despotisme, nous avons si souvent battues ! Quoi ! sous ce despotisme, la France seule a pu résister à sept Puissances combinées ; & l'amour de la liberté ne pourroit reproduire un miracle enfanté par un ridicule honneur !

Je le sais : si les étrangers se liguent, nous attaquent, ils pourront vaincre d'abord. Mais Rome attaquée par Annibal, essuya quatre défaites, ne désespéra pas, & triompha ; mais les Américains ne sont arrivés à l'indépendance que par des défaites nombreuses. On prendra des villes, je le veux. Eh bien ! nos frères, les habitans de ces villes trouveront des asyles par-tout. Nous partagerons avec eux & nos maisons & nos tables. Les enfans des martyrs de la liberté deviendront les nôtres. Nous essuierons les larmes de leurs veuves. Ah ! c'est cette douce communion des esprits & des cœurs, qui rend le soldat de la liberté invincible, qui lui fait recevoir la mort avec joie ; il lègue sa famille à ses frères, & non pas à des tyrans qui repoussent les enfans après avoir bu le sang du père.

BRISSOT.

Courte Durée de l'Eclat des Etats Despotiques.

L'ECLAT que jettent les Nations dans les Etats Despotiques, est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut dégré de puissance & de gloire, & s'illustrent par des succès en tout genre ; ces succès attachés à la sagesse de quelques

quelques Rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été auſſi paſſagers que brillans. La force de pareils Etats, quelqu'impoſante qu'elle ſoit n'eſt qu'une force illuſoire; c'eſt le coloſſe de Nabuchodonoſor, ſes pieds ſont d'argille. Il en eſt de ces Empires, comme du ſapin ſuperbe: ſa cime touche aux Cieux; les animaux des plaines, & des airs cherchent un abri ſous ſon ombrage; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il eſt renverſé au premier ouragan. Ces Etats n'ont qu'un moment d'exiſtence, s'ils ne ſont environnés de Nations peu entreprenantes, & ſoumiſes au pouvoir arbitraire. La force reſpective de pareils Etats conſiſte alors dans l'équilibe de leur foibleſſe. Un Empire deſpotique a-t-il reçu quelque échec? Si le trône ne peut être raffermi que par une réſolution mâle & courageuſe, cet Empire eſt détruit.

Les peuples qui gémiſſent ſous un pouvoir arbitraire, n'ont donc que des ſuccès momentanés, que des éclairs de gloire: ils doivent tôt ou tard ſubir le joug d'une nation libre & entreprenante: mais en ſuppoſant que des circonſtances, & des poſitions particulières les arrachaſſent à ce danger; la mauvaiſe adminiſtration de ces royaumes ſuffit pour les détruire, les dépeupler, & les changer en déſerts. La langueur léthargique, qui ſucceſſivement en ſaiſit tous les membres, produit cet effet. Le propre du Deſpotiſme eſt d'étouffer les paſſions; or, dès que les ames ont, par le défaut des paſſions, perdu leur activité; lorſque les Citoyens ſont, pour ainſi dire, engourdis par l'opium du luxe, de l'oiſiveté, & de la molleſſe, alors l'Etat tombe en conſomption. Le calme apparent dont il jouit, n'eſt, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaiſſement précurſeur de la mort. Il faut des paſſions dans un Etat; elles en ſont l'ame & la vie. Le peuple le plus paſſionné

est, à la longue, le peuple triomphant. L'effervescence modérée des passions est salutaire aux Empires ; ils sont à cet égard comparables aux mers dont les eaux stagnantes exhaleroient en croupissant, des vapeurs funestes à l'univers, si en les soulevant la tempête ne les épuroit.

HELVETIUS.

AMOUR.

Si-tôt que l'homme a besoin d'une compagne, il n'est plus un être isolé, son cœur n'est plus seul. Toutes ses relations avec son espece, toutes les affections de son ame, naissent avec celle-là : sa premiere passion fait bientôt fermenter les autres.

Le penchant de l'instinct est indéterminé. Un sexe est attiré vers l'autre ; voilà le mouvement de la Nature. Le choix, les préférences, l'attachement personnel sont l'ouvrage des lumieres, des préjugés, de l'habitude : il faut du temps & des connoissances pour nous rendre capables d'amour ; on n'aime qu'après avoir jugé, on ne préfere qu'après avoir comparé. Ces jugements se font sans qu'on s'en apperçoive, mais ils n'en sont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en dise, sera toujours honoré des hommes ; car bien que ses emportemens nous égarent, bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent des qualités odieuses, & même qu'il en produise, il en suppose pourtant toujours d'estimables sans lesquelles on seroit hors d'état de le sentir. Ce choix qu'on met en opposition avec la raison, nous vient d'elle : on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir. Pour qui n'auroit nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme seroit également bonne, & la premiere venue

seroit

feroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la Nature, il eſt la régle & le frein de ſes penchans : c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

La préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir ; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut ſe rendre aimable ; pour être préféré, il faut ſe rendre plus aimable qu'un autre, plus aimable que tout autre, au moins, aux yeux de l'objet aimé. — De-là les premiers regards ſur les ſemblables ; de-là les premieres comparaiſons avec eux ; de-là l'émulation, les rivalités, la jalouſie. Un cœur plein d'un ſentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du beſoin d'une maîtreſſe, naît bientôt celui d'un ami : celui qui ſent combien il eſt doux d'être aimé, voudroit l'être de tout le monde ; & tous ne ſauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontents. Avec l'amour & l'amitié naiſſent les diſſenſions, l'inimitié, la haine. Du ſein de tant de paſſions diverſes, je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les ſtupides mortels, aſſervis à ſon empire, ne fonder leur propre exiſtence que ſur les jugements d'autrui.

J. J. ROUSSEAU.

Langue Françoiſe.

IL faut s'approprier les tréſors de toutes les langues ſavantes plus intéreſſantes à la nôtre ce qu'elles ont de plus précieux, & lui donner cette richeſſe dont quelques étrangers lui réprochent de manquer, & dont cependant elle ne manque jamais dans la bouche de celui qui ſait mettre à profit les riches dépouilles de la Grèce & de Rome. Les anciens Orateurs lui donnent leur inſinuation, leur abondance, leur ſublimité. Les Hiſtoriens lui communiquent

communiquent leur simplicité, leur ordre, leur variété ; les Poëtes lui inspirent la noblesse de l'invention, la vivacité des images, la hardiesse de l'expression, & surtout ce nombre caché, cette secrète harmonie du discours, qui, sans avoir la servitude & l'uniformité de la Poésie, en conserve souvent toute la douceur & toutes les graces.

Ce seroit une erreur de croire que des auteurs Latins ne puissent pas nous apprendre à bien écrire en François. Les perfections essentielles du style sont les mêmes dans toutes les langues. Les signes, ou les instrumens, c'est-à-dire, les mots dont on se sert pour s'exprimer, sont différens ; mais les règles générales, pour les mettre habilement en œuvre, sont toujours semblables ; & dans quelque langue qu'on parle, ou qu'on écrive, on ne le fera jamais avec succès, si l'on ne présente à l'auditeur, ou au lecteur le même enchaînement dans les pensées, la même justesse dans les comparaisons, le même choix, & la même exactitude dans les expressions.

DAGUESSEAU.

Cause de la peur si naturelle à tous les hommes lorsqu'ils se trouvent dans l'obscurité.—Réfutation du vieux préjugé qui l'attribue aux contes des nourrices et des vieilles femmes.

BEAUCOUP de jeux de nuit : cet avis est plus important qu'il ne semble. La nuit effraye naturellement les hommes, & quelquefois les animaux. La raison, les connoissances, l'esprit, le courage, délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raisonneurs, des Esprits-forts, des Philosophes, des militaires, intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices ;

rites ; on se trompe ; il y a une cause naturelle. Quelle est cette cause ? La même qui rend les fourds défiants & le Peuple superstitieux, l'ignorance des choses qui nous environnent & de ce qui se passe autour de nous. Accoutumé d'appercevoir de loin les objets, & de prévoir leurs impressions d'avance, comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y supposerois-je pas mille êtres, mille mouvements qui peuvent me nuire, & dont il m'est impossible de me garantir ? J'ai beau savoir que je suis en sûreté dans le lieu où je me trouve ; je ne le sais jamais aussi-bien que si je le voyois actuellement : j'ai donc toujours un sujet de crainte que je n'avois pas en plein jour. Je sais, il est vrai, qu'un corps étranger ne peut guere agir sur le mien, sans s'annoncer par quelque bruit, aussi, combien j'ai fait cette oreille alerte ! Au moindre bruit dont je ne puis discerner la cause, l'intérêt de ma conservation me fait d'abord supposer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir sur mes gardes, & par conséquent tout ce qui est le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je absolument rien ? Je ne suis pas pour cela tranquille ; car enfin sans bruit on peut encore me surprendre. Il faut que je suppose les choses telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voye ce que je ne vois pas. Ainsi forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en suis plus maître, & ce que j'ai fait pour me rassurer ne sert qu'à m'alarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs ; si je n'entends rien, je vois des fantômes : la vigilance que m'inspire le soin de me conserver, ne me donne que sujets de crainte. Tout ce qui doit me rassurer n'est que dans ma raison : l'instinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penser qu'on n'a rien à craindre, puisqu'alors on n'a rien à faire ?

La cauſe du mal trouvée indique le remede. En toute choſe l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'eſt plus l'imagination qui agit, c'eſt la mémoire, & voilà la raiſon de l'axiôme, *ab aſſuetis non fit paſſio* ; car ce n'eſt qu'au feu de l'imagination que les paſſions s'allument. — Ne raiſonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténebres ; menez-l'y ſouvent, & ſoyez ſûr que tous les arguments de la Philoſophie ne vaudront pas cet uſage. La tête ne tourne point aux couvreurs ſur les toits, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obſcurité quiconque eſt accoutumé d'y être. ROUSSEAU, *Emile*.

Aviliſſement des Romains.

C'EST ici qu'il faut ſe donner le ſpectacle des choſes humaines. Qu'on voie, dans l'Hiſtoire de Rome, tant de guerres entrepriſes, tant de ſang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de ſageſſe, de prudence, de conſtance, de courage ; ce projet d'envahir tout, ſi bien formé, ſi bien ſoutenu, ſi bien fini ; à quoi aboutit-il, qu'à aſſouvir le bonheur de cinq, ou ſix monſtres ? Quoi ! ce Sénat n'avoit fait évanouir tant de Rois que pour tomber lui-même dans le plus bas eſclavage de quelques-uns de ſes plus indignes Citoyens, & s'exterminer par ſes propres arrêts ? On n'éleve donc la puiſſance que pour la voir mieux renverſée ? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuſes mains ? MONTESQUIEU.

" Combien il eſt difficile de donner une Education vertueuſe dans les Etats Deſpotiques."

POUR éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le titre de Bacha, un Père deſtine ſon Fils au Gouvernement d'une Province ; que prêt à prendre poſſeſſion de cette place ſon Fils lui diſe : Mon Père, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes ; c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : ſourd aux ménaces du Puiſſant Oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible Opprimé, & la Juſtice préſidera à tous mes jugemens. O mon Fils ! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe ! Mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut ſans doute être juſte. Cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être expoſé ? A combien de petites injuſtices ne faudra-t-il pas vous prêter ? Si vous êtes quelquefois forcé de refuſer les Grands, que de graces, mon Fils, doivent accompagner vos refus ! Quelqu'élevé que vous ſoyez, un mot du Sultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils eſclaves ; la haine d'un Eunuque, ou d'un Ichoglan, peut vous perdre, ſongez à les ménager——Moi, je ménagerois l'injuſtice ? Non, mon Père. La Sublime Porte exige ſouvent des peuples un tribut trop onéreux, je ne me prêterai point à ſes vues. Je ſais qu'un homme ne doit à l'Etat que proportionnement à l'intérêt qu'il doit prendre à ſa conſervation ; que l'infortuné ne doit rien ; & que l'aiſance même qui ſupporte les impôts doit ce qu'exige la ſage économie, & non la prodigalité. J'éclairerai ſur ce point le Divan. Abandonnez ce projet, mon Fils ; vos repréſenta-

tions

tions seroient vaines ; il faudroit toujours obéir. — Obéir ! Non, mais plutôt remettre au Sultan la place dont il m'honore.—O mon Fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare ; vous vous perdriez, & les peuples ne seroient point soulagés ; le Divan nommeroit à votre place un homme, qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté.—Oui, sans doute, l'injustice se commettroit, mais je n'en serois point l'instrument. L'homme vertueux chargé d'une Administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus sensible aux misères de ses Concitoyens, s'arrache du sein des villes. C'est dans les déserts, les forêts, & jusques-chez les Sauvages qu'il fuit l'aspect odieux de la Tyrannie, & le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateur : je l'ignore ; l'ambition en secret vous en assure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le Musulman zélé, qui le premier annonça la Loi du Divin Prophète, & brava la fureur des Tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il étoit suivi d'autres Martyrs ?

La vérité parloit à son cœur ; il lui devoit un témoignage authentique, il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? Et les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus ? Mais souffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'associois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même ; soit que je vive avec ces Brigands, ou que je m'en sépare, les caravanes n'en seront pas moins attaquées ; vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ses mœurs, je m'opposerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je ferai mon bien, sans ajouter au malheur public. Ce raisonnement est le vôtre ; & si ma Nation, m'

vous-

vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, sous le nom de Bacha, ce que vous me défendez sous celui d'Arabe ? O mon Père ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois, la vertu n'habite point les Etats Despotiques, & l'ambition étouffe en vous les cris de l'Equité. Je ne puis marcher aux grandeurs, qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances, ma vertu vous devient odieuse, & votre espoir trompé lui donne le nom de Folie. Cependant c'est encore à vous que je m'en rapporte ; sondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la Justice à mes goûts, à mes plaisirs, aux caprices d'une Odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes austères de vertu apprises dans mon enfance ? Pourquoi votre zèle ardent s'attiédit-il, lorsqu'il s'agit de sacrifier cette même vertu aux ordres d'un Sultan, ou d'un Vizir ? J'oserai vous l'apprendre ; c'est que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéissance, doit réjaillir sur vous ; alors méconnoissez le crime, & si vous le reconnoissiez, j'en atteste votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

HELVETIUS.

Fragment de la Lettre de Rousseau à M. D'alembert sur les Spectacles.

IL y a donc un concours de causes générales & particulieres, qui doivent empêcher qu'on ne puisse donner aux Spectacles la perfection dont on les croit susceptibles, & qu'ils ne produisent les effets avantageux qu'on semble en attendre. Quand on supposeroit même cette perfection aussi grande qu'elle peut être, & le peuple aussi bien disposé qu'on voudra ; encore ces effets se réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre sensibles. Je ne

ne sache que trois sortes d'instrumens, à l'aide desquels on puisse agir sur les mœurs d'un peuple ; savoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaisir. Or les loix n'ont nul accès au Théâtre, dont la moindre contrainte (*) feroit une peine & non pas un amusement. L'opinion n'en dépend point, puis qu'au-lieu de faire la loi au public, le Théâtre la reçoit de lui ; & quant au plaisir qu'on y peut prendre, tout son effet est de nous y ramener plus souvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le Théâtre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc ? avant qu'il y eût des Comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïssoit-on point les méchans, & ces sentimens sont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles ? Le Théâtre rend la vertu aimable... Il opére un grand prodige de faire ce que la nature & la raison font avant lui ! Les méchans sont haïs sur la Scene... Sont-ils aimés dans la Société, quand on les y connoit pour tels ? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'Auteur, que des forfaits qu'il leur fait commettre ? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint ? Si tout son art consiste à nous montrer des malfaiteurs pour nous les

(*) *Les loix peuvent déterminer les sujets, la forme des Pieces, la maniere de les jouer ; mais elles ne sauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au Théatre faisoit égorger ceux qui s'endormoient ; encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaisir d'un court sommeil ne coûtât la vie à Vespasien. Nobles Acteurs de l'Opera de Paris, ah, si vous eussiez joui de la puissance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !*

les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de si admirable, & l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajoûter un soupçon qui me vient ? Je doute que tout homme à qui l'on exposeroit d'avance les crimes de Phedre ou de Médée, ne les détestât plus encore au commencement qu'à la fin de la Piece ; & si ce doute est fondé, que faut-il penser de cet effet si vanté du Théatre ?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement & sans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des sentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes ? Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puériles & dépourvues de sens ! Ah si la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-tems qu'il l'auroit défigurée ! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oser soutenir que l'homme est né bon, je le pense & crois l'avoir prouvé ; la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête & nous inspire de l'aversion pour le mal, est en nous & non dans les Pieces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais seulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (*) est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même ; il n'y naît point d'un arrangement de scenes ; l'auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve ; & de ce pur sentiment qu'il flatte naissent les douces larmes qu'il fait couler. Im-

(*) *C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoiqu'en disent les Philosophes, cet amour est inné dans l'homme, & sert de principe à la conscience. Je puis citer en Exemple de cela la petite piece de Nanine qui a fait murmurer l'assemblée & ne s'est soutenue que par la grande reputation de l'Auteur, & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs sentimens de la nature y sont préférés à l'impertinent préjuge de conditions.*

Imaginez la Comédie auſſi parfaite qu'il vous plaira. Où eſt celui qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve, & déjà prévénu pour ceux qu'on y fait aimer ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion ; c'eſt d'agir conſéquemment à ſes principes & d'imiter les gens qu'on eſtime. Le cœur de l'homme eſt toujours droit ſur tout ce qui ne ſe rapporte pas perſonnellement à lui. Dans les querelles dont nous ſommes purement Spectateurs, nous prenons à l'inſtant le parti de la juſtice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos ſentimens ſe corrompent ; & s'eſt alors ſeulement que nous préférons le mal qui nous eſt utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'eſt-ce pas un effet néceſſaire de la conſtitution des choſes, que le méchant tire un double avantage, de ſon injuſtice, & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juſte, excepté lui ſeul ; en ſorte que chacun lui rendît fidellement ce qui lui eſt dû, & qu'il ne rendît ce qu'il doit à perſonne ? Il aime la vertu, ſans doute, mais il l'aime dans les autres, parce qu'il eſpere en profiter ; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui ſeroit coûteuſe. Que va-t-il donc voir au Spectacle ? Préciſément ce qu'il voudroit trouver partout ; des leçons de vertu pour le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entens dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur ; ſoit, mais quelle eſt cette pitié ? Une émotion paſſagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illuſion qui l'a produite ; un reſte de ſentiment naturel étouffé bientôt par les paſſions ; une pitié ſtérile qui ſe repaît de quelques larmes, & n'a jamais

mais produit le moindre acte d'humanité. Ainſi pleuroit le ſanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainſi ſe cachoit le tyran de Phere au Spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écoutoit ſans émotion les cris de tant d'infortunés, qu'on égorgeoit tous les jours par ſes ordres.

Si, ſelon la remarque de Diogène-Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux véritables ; ſi les imitations du Théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la préſence même des objets imités ; c'eſt moins, comme le penſe l'Abbé du Bos, parce que les émotions ſont plus foibles & ne vont pas juſqu'à la douleur (*) que parce qu'elles ſont pures & ſans mêlange d'inquiétude pour nous mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons ſatisfait à tous les droits de l'humanité, ſans avoir plus rien à mettre du nôtre, au-lieu que les infortunés en perſonne exigeroient de nous des ſoulagemens, des conſolations, des travaux qui pourroient nous aſſocier à leurs peines, qui coûteroient du-moins à notre indolence, & dont nous ſommes bien aiſes d'être exemptés. On diroit que notre cœur ſe reſſerre, de peur de s'attendrir à nos dépends.

Au fond, quand un homme eſt allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui ? N'eſt-il

(*) *Il dit que le Poëte ne nous affige qu'autant que nous le voulons ; qu'il ne nous fait aimer ſes Héros qu'autant qu'il nous plait. Cela eſt contre toute expérience. Pluſieurs s'abſtiennent d'aller à la Tragédie, parce qu'ils en ſont émus au point d'en être incommodés ; d'autres, honteux de pleurer au Spectacle, y pleurent pourtant malgré eux ; & ces effets ne ſont pas aſſez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.*

il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame ? Ne s'est-il pas acquité de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit-on qu'il fît de plus ? Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a point de role à jouer : il n'est pas Comédien.

La Liberté est la source de la véritable Eloquence.

POUR créer des Orateurs, une langue même perfectionnée ne suffit point. L'éloquence n'est pas de ces fruits qui naissent dans tous les climats. Elle a besoin d'être échauffée & nourrie par la liberté. Dans les anciennes Républiques l'Eloquence faisoit partie de la Constitution. Sans elle point de Gouvernement, point d'Etat. C'étoit elle qui portoit, qui abolissoit les Loix, qui ordonnoit la Guerre, qui faisoit marcher les Armées, qui menoit les Citoyens sur les champs de bataille, qui consacroit leurs cendres, lorsqu'ils étoient morts en combattant. C'étoit elle qui de dessus la Tribune veilloit contre les Tyrans, & faisoit retentir de loin à l'oreille des Citoyens le bruit des chaînes qui les menaçoient. Chez les Républicains l'Eloquence étoit un Spectacle. Les Citoyens demeuroient des jours entiers à écouter leurs Orateurs, avides des émotions qu'ils recevoient, & impatiens d'être agités. Il falloit nécessairement à un pareil peuple, la liberté, le loisir, l'aisance ; il falloit des esclaves chargés de travailler pour eux, & de suppléer à tous les soins de la vie. Enfin il n'y a peut-être jamais eu de grande Eloquence que devant le peuple. C'étoit devant le peuple que tonnoit Démosthène, & l'Eloquence étoit proscrite dans l'Aréopage. Cicéron comme Orateur étoit dix fois plus grand devant le peuple, qu'il ne l'a jamais été en discutant

tant dans le Sénat. Il faut à l'Eloquence une assemblée orageuse, & qu'elle puisse agiter. Il lui faut des hommes, sur lesquels elle puisse sécouer & promener à son gré les passions. C'est le peuple qui frémit, qui palpite, qui jette des cris, qui verse des larmes. C'est devant le peuple que Tibérius Gracchus s'écrioit : " Les bêtes féroces ont un " antre où elles peuvent se réfugier & trouver un " asyle : mais vous, Citoyens Romains, vous, Mai- " tres d'une partie du Monde, vous n'avez pas un " toit où vous puissiez reposer ; vous n'avez ni un " foyer, ni un asyle, ni un tombeau." C'est devant le peuple que l'Orateur d'Athènes s'écrioit : " Vous " vous informez si Philippe est vivant, ou si Philip- " pe est mort ; eh, que vous importe ? si Philippe " étoit mort, demain vous vous feriez un autre " Philippe." C'est dans la Chambre des Communes, c'est devant cinq cens Hommes assemblés qu'un Orateur Anglois, dans une séance qui avoit duré un jour entier, & où l'on proposoit de remettre une affaire importante au lendemain, s'écria ; " Non, je " veux savoir aujourd'hui, & avant de me retirer, si " je me coucherai ce soir Citoyen libre de l'Angle- " terre, ou Esclave des Tyrans qui veulent m'op- " primer." C'est dans la même Chambre qu'un Orateur voulant décider la Nation à la guerre, après une journée entière de débats le soir à la lueur sombre des flambeaux qui éclairoient la salle, peignit le fantôme effrayant d'une domination étrangère, qui vouloit, disoit-il, remplir l'Europe, & après s'être étendu dans le Continent, alloit traverser les Mers, alloit aborder sur leur rivage, & apparoître tout-à coup au milieu d'eux, traînant après lui la Tyranie, la Servitude, & les chaînes. C'est alors que l'Assemblée s'émut, comme si dans ce moment elle avoit vu le fantôme percer la terre, & s'élever.— Non, l'Orateur Republicain n'est pas un vain dis-

coureur,

coureur, chargé de cadencer des mots : ce n'eſt pas l'amuſement d'une ſociété, ou d'un cercle : c'eſt un homme à qui la Nature à remis un Empire inévitable ; c'eſt le défenſeur d'une Nation, c'eſt un Souverain c'eſt un Maître ; c'eſt lui qui fait trembler les ennemis de ſa Patrie. Auſſi Philippe, qui ne pouvoit ſubjuguer la Grèce, tant que Démoſthène reſpiroit ; Philippe, qui avoit pu vaincre une armée à Trévaux, mais qui n'avoit pas vaincu Athènes, tant que Démoſthène étoit un de ſes Citoyens, pour que ce Démoſthène ſi terrible lui fût livré, offroit une ville en échange. Il donnoit vingt mille de ſes ſujets pour acheter un pareil ennemi.

Qu'eſt-ce que nos Orateurs, qu'eſt-ce que notre éloquence ont de commun avec ces Peuples ? Dans la plupart des Conſtitutions modernes, un Orateur n'eſt rien, ne peut rien. Que fait-il ? qu'a-t-il à eſpérer ? Quels ſont les grands intérêts qu'il a à défendre ? quel eſt aujourd'hui, dans preſque tous les Etats, le lieu & le temps où un homme éloquent puiſſe ſauver ſa Patrie ? Faites naître, ſi vous le pouvez, à Conſtantinople un homme avec le génie de l'éloquence ; donnez-lui une ame noble & grande, & cette vigueur de ſentimens que nous admirons dans les anciens Orateurs ; il faudra qu'il l'étouffe, il faudra qu'il aſſerviſſe ſes paſſions généreuſes aux circonſtances, & dompte ſon génie ; ſemblable à ce Grec, qui, fait priſonnier par les Perſes, & entraîné loin de ſon Pays à la Cour des Satrapes, forcé de plier à la ſervitude un caractère qui étoit né pour la liberté ; employoit tous les jours le pouvoir de la Muſique & le mode le plus capable de porter la molleſſe dans l'ame, pour adoucir, s'il étoit poſſible, la fierté de la ſienne, & ſupporter l'eſclavage & les fers avec moins de regret.

THOMAS.

DE LA BEAUTÉ DU CORPS, DE L'ESPRIT, ET DE L'AME.

LA Nature ne s'eſt pas bornée à nous éclairer par le ſentiment ſur ce qui ſe paſſe en nous-mêmes. Il y a des qualités d'autrui qui forment pour nous un ſpectacle agréable ou affligeant, ſuivant qu'elles ſont favorables ou contraires à l'exiſtence de ceux qui les poſſedent.

On ne peut ſans une ſécrète horreur enviſager dans les autres hommes des membres déchirés, des excreſcences incommodes, des couleurs cadavereuſes. Au contraire, une heureuſe température dans le ſang s'annonce par l'agrément des couleurs, & les oranges qui, ſans avoir rien d'inutile, ont préciſément tout ce qu'il faut pour exécuter parfaitement leurs fonctions, ſe caractériſent par l'agrément des traits.

Quelques parties du corps, telles que le front, ſont ſuſceptibles de diverſes formes qui ne les rendent point incapables de remplir leur deſtination.— La beauté en eſt alors arbitraire. C'eſt ainſi qu'en Egypte & en Syrie, une prévention favorable embelliſſoit des traits, qui n'avoient d'autre mérite que de donner quelque reſſemblance avec Alexandre & Cléopatre.

La beauté ſe différencie ſuivant les différentes places que la Nature nous a aſſignées. Elle brille dans l'Hercule de Farneſe, de même que dans la Vénus de Médicis. Elle ſe montre juſques ſur le front auſtère & dans les rides du Moyſe du Michel Ange. Il y a pour chaque age, & pour chaque ſexe, une ſorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

Certains climats ſont ſtériles en beautés régulières. On y place l'idée du beau, non ſur ce qui l'eſt réellement, mais ſur ce qui eſt le moins laid.

Les qualités de l'eſprit fourniſſent un ſpectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il

n'y a que l'envie ou la haine, qui puiſſent rendre inſenſible au plaiſir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui, au premier coup d'œil, ſaiſit le vrai ; ou cette imagination heureuſe, qui en fait des peintures intéreſſantes.

Les graces ſont plus belles que la beauté du corps, parce qu'elles ſont comme un voile tranſparent, à travers lequel l'eſprit ſe montre. Elles ſont attachées au juſte rapport des attitudes, des geſtes, des mouvemens, des expreſſions, des penſées, avec la fin qu'on s'y propoſe ; & elles y jettent d'autant plus d'agrément, que les moyens les plus convenables paroiſſent avoir été ſaiſis avec plus de facilité.

La beauté de l'eſprit, quelque brillante qu'elle ſoit, eſt effacée par la beauté de l'âme. Et les ſaillies les plus ingénieuſes n'ont point l'éclat des traits qui peignent vivement une âme courageuſe, déſintéreſſée, bienfaiſante. Les échos de nos théatres applaudiront toujours à la magnanimité du grand Prêtre qui *craint Dieu, & n'a point d'autre crainte* ; & le genre humain applaudira dans tous les ſiècles au régret qu'avoit Titus, d'avoir perdu le tems qu'il n'avoit point employé à faire des heureux.

Ces traits de l'ame nous inſpirent quelquefois une vive paſſion pour des morts. Pourquoi Plutarque dans ſes parallèles, a-t-il ſur des Hiſtoriens ſupérieurs à lui, l'avantage de ſe faire relire, de façon qu'on étoit toujours à le lire pour la première fois ? C'eſt qu'il y fait en quelque ſorte l'hiſtoire de la nobleſſe des ſentimens.

Des hommes célèbres par la connoiſſance du cœur humain, paroiſſent avoir cru que le charme qu'avoit pour nous la beauté de l'âme, n'étoit que la joie ſécrète qu'avoit l'amour propre, d'enviſager en autrui des qualités favorables à ſes intérêts particuliers. Mais un traître eſt infâme, même aux yeux de la nation qu'il ſauve par ſa perfidie. Un diſſipateur

pateur eſt ridicule, même aux yeux de celui qu'il enrichit par ſa ruine. Au contraire, un inconnu, un mort, nous frappent agréablement par une action vertueuſe, dont nous ſommes ſûrs de ne pouvoir jamais recueillir aucun fruit ; & il n'eſt pas même impoſſible que, dans un ennemi, la grandeur du courage ne nous charme, en même tems qu'elle nous intimide.

Il en eſt de la beauté de l'ame, comme de celle du corps. Elle caractériſe des qualités qui ſont de nature à maintenir l'exiſtence de ceux qui les poſſèdent. Quoi de plus favorable, dans l'état de foibleſſe où nous ſommes, que de mettre, par notre bienveillance, les autres hommes dans nos intérêts, de pouvoir conſerver toute ſa préſence d'eſprit dans les plus grands périls, & de trouver dans le ſein de ſes propres facultés, une richeſſe & une grandeur indépendante de la fortune ?

Mais s'il eſt vrai que la beauté du corps, de l'eſprit, & de l'âme déſigne des qualités avantageuſes à ceux qui les poſſèdent ; pourquoi ces qualités vont-elles porter le plaiſir dans une âme à qui elles ſont entièrement étrangères ?

Admirons ici la ſageſſe & la bonté de notre Auteur.

Si nous jettons les yeux ſur la foibleſſe de l'homme dans l'enfance, dans les infirmités, dans la ſolitude, dans la vieilleſſe, ſur ſes talens pour les Arts & pour les Sciences, ſur ſon goût pour l'eſtime, la louange, l'amitié, la compagnie ; nous reconnoîtrons bien-tôt qu'il eſt né pour vivre en ſociété, & que des nœuds ſécrèts l'attachent intimément à ceux qui l'environnent. Or, dans cette ſituation, rien n'étoit plus important pour nous, que de diſcerner, d'un coup d'œil, ceux dont le commerce peut nous être pernicieux, ou utile. Appercevons-nous des couleurs cadavereuſes, des travers dans l'eſprit,

l'esprit, de la noirceur dans l'âme ? Ces qualités, funestes à celui qui les a, & dangéreuses pour ceux qui l'approchent, nous frappent par leur difformité ; & c'est comme un cri de la Nature qui nous avertit de nous précautionner contre un ennemi qui nous ménace. Au contraire, une heureuse conformation des organes, la finesse de l'esprit, la beauté, de l'âme, en contribuant au bonheur de celui qui les possède, peuvent en même tems contribuer au bonheur de ceux qui sont en commerce avec lui. Des traits brillants embellissent à nos yeux ces qualités étrangères, & nous annoncent qu'elles peuvent nous être favorables, suivant les differentes circonstances où nous nous trouverons. Et c'est apparemment cette attention bienfaisante de la Nature qui a occasionné la méprise de ceux, qui, au lieu de reconnoître le doigt de Dieu dans la beauté de l'âme, ont cru qu'elle avoit sa source dans les réflexions de l'amour propre, sur ce qui pouvoit lui être avantageux : comme si la vive impression qu'elle fait sur nous, ne devançoit pas toutes nos observations.

La beauté des mœurs, cette fleur si précieuse de l'humanité, n'est autre chose que la beauté de l'âme marquée par la conduite de la vie. Si dans les ouvrages de l'Art, le rapport des moyens à une fin, suffit pour les embellir : quel spectacle plus agréable que le rapport de toutes les actions d'un homme vertueux, à une fin qui soit assortie à ses talens, à son état, au bonheur de ce qui l'environne, & par conséquent au sien propre ? Au contraire, qu'elle difformité plus choquante, que d'immoler à l'intérêt, l'amitié ou la justice ? que de se dégrader par les objets qu'on recherche, de se livrer aveuglement aux conseils d'une présomption téméraire, ou de changer continuellement de principes :

Tournant au moindre vent, tombant au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.

Diotime,

Diotime, ſi célèbre par les éloges de Socrate, avoit donc grande raiſon d'exhorter à n'enviſager les beautés de la Nature, & de l'Art, que comme des dégrès qui l'élevaſſant à une beauté ſupérieure. Epurons, étendons, & perfectionnons notre goût pour le beau. La ſageſſe en eſt une branche. C'eſt être vertueux que de rendre à la beauté des mœurs l'hommage d'amour & de reſpect qui lui eſt dû.

C'eſt la beauté de l'âme & celle de l'eſprit qui forment par leur réunion, cette qualité ſi précieuſe, & ſi rare, qu'on ne déſigne qu'imparfaitement par le terme *d'urbanité*, & qui brille avec tant d'éclat dans la plûpart des ouvrages de Platon & de Cicéron.— Politeſſe noble qui fait approuver ſans fadeur, louer ſans jalouſie, railler ſans aigreur ; qui ſaiſit les ridicules avec plus de gaieté que de malice ; qui jette de l'agrément ſur les choſes les plus ſérieuſes, ſoit par le ſel de l'ironie, ſoit par la fineſſe de l'expreſſion ; qui paſſe legèrement du grave à l'enjoué ſait ſe faire entendre en ſe feſant deviner, montre de l'eſprit, ſans en chercher, & donne à des ſentimens vertueux le ton & les couleurs d'une joie douce.

L'air du viſage & de la perſonne raſſemble quelquefois ſous un même point de vûe, toutes les différentes eſpèces de beautés. C'eſt un aſſortiment de la figure avec les mouvemens, qui caractériſe les qualités du tempéramment, de l'eſprit, & de l'âme.

L'heureuſe conformation des organes s'annonce par un air de force : celle des fluides, par un air de vivacité : un air fin eſt comme l'étincelle de l'eſprit : un air doux promèt des égards flatteurs : un air noble marque l'élevation des ſentimens : un air tendre ſemble être le garant d'un retour d'amitié.

Tous ces differens airs ſont agréables, non-ſeulement par les qualités qu'ils expriment, mais encore par les ſentimens qu'ils font naître dans celui qui

les

les apperçoit : & ils le ſont plus ou moins, ſuivant leurs rapports ſécrèts avec nos diſpoſitions particulières.

Les animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent ſur-tout à l'éclat de leur couleur, aux graces qu'ils nous paroiſſent avoir dans leurs mouvemens, & aux ſentimens qu'ils nous ſemblent exprimer par leur air.

Tiré de la théorie des Sentiments agréables, par l'Evêque de Pouilly.

UNIVERSITE' DE CAMBRIDGE.

BOSTON a eu la gloire de donner le premier collège, la première univerſité à l'Amérique. L'édifice où ſe réuniſſent écoliers et profeſſeurs, eſt ſitué dans une ſuperbe plaine, à quatre milles de Boſton, dans un lieu appellé *Cambridge*. L'origine de cette utile inſtitution date de 1636.

Si l'imagination vouloit tracer un lieu qui raſſemblât toutes les conditions eſſentielles, pour en faire le ſiège d'une grande éducation, elle ne pourroit choiſir une place plus convenable. Cette univerſité eſt aſſez loin de Boſton, pour que le tumulte des affaires n'interrompe point les études. On peut s'y livrer à cette méditation, que la ſolitude ſeule permet. Elle eſt encore aſſez éloignée, pour que l'affluence des étrangers, et l'eſpèce de licence qu'entraine cette ville commerçante, même dans un état libre, n'influent point ſur les mœurs des écoliers. D'un autre côté, Cambridge eſt environné de maiſons de campagne délicieuſes, où viennent ſe repoſer les négocians de Boſton, et de-là réſultent une communication et des ſociétés agréables. Les nouvelles d'Europe, qui y arrivent preſqu'auſſi-tôt qu'à Boſton, en rendent le voiſinage utile.

L'air

L'air y eſt infiniment pur ; les environs en ſont charmans, et offrent le plus vaſte eſpace aux exercices des jeunes gens.

L'édifice y eſt diviſé en pluſieurs corps de bâtimens, très-bien diſtribués. Comme les étudians, qui arrivent de tous les Etats-Unis, ſont aſſez nombreux, et que leur nombre augmente tous les jours, on doit y faire des additions.

Deux choſes frappantes y attirent les regards dans l'intérieur, la bibliothéque et le cabinet de phyſique. La première y a été preſque en entier conſumée par le feu.* Il a fallu réparer cette perte, et, graces aux bienfaits d'une foule de généreux Anglois et Américains, on commence à l'oublier. Le cœur d'un François palpite en retrouvant Racine, Monteſquieu, l'Encyclopédie, dans un endroit où fumoit, il y a 150 ans, le calumet des ſauvages.

*Ce malheur arriva la nuit du 24 janvier 1764. On y perdit 5000 volumes environ. On y compte maintenant 12 à 13,000 volumes.

HUMANITE'.

UN Chymiſte Romain, nommé Poli, avoit découvert une compoſition terrible, dix fois plus deſtructive que la poudre à canon. Il vint en France, en 1702, & offrit ſon ſecret à Louis XIV. Ce Prince, qui aimoit les découvertes chymiques, eut la curioſité de voir la compoſition & l'effet de celle-ci. Il en fit faire l'expérience ſous ſes yeux. Poli ne manqua pas de lui faire remarquer les avantages qu'on en pouvoit tirer, pendant une guerre. " Votre procédé eſt ingénieux, lui dit le Roi : l'ex-" périence en eſt terrible & ſurprenante ; mais les " moyens

" moyens de destruction, employés à la guerre, sont " suffisans; je vous défends de publier celui-là: con- " tribuez plutôt à en faire perdre la mémoire: " c'est un service à rendre à l'Humanité." Ce fut, sous cette condition, que ce Monarque accorda une récompense digne de lui au Chymiste.

DE CROMWELL.

ON peint Cromwell comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire. Je pense, qu'il fut d'abord enthousiaste, & qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa grandeur. Un novice fervent à vingt ans devient souvent un fripon habile à quarante. On commence par être dupe, & on finit par être fripon, dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'état prend pour aumônier un moine tout paîtri des petitesses de son couvent, dévot, crédule, gauche, tout neuf pour le monde: le moine s'instruit, se forme, s'intrigue, & supplante son maître.

Cromwell ne savoit d'abord s'il se feroit ecclésiastique ou soldat. Il fut l'un & l'autre. Il fit en 1622 une campagne dans l'armée du prince d'Orange Fréderic-Henri, grand homme, frère de deux grands-hommes; & quand il revint en Angleterre, il se mit au service de l'évêque Williams, & fut le théologien de monseigneur, tandis que monseigneur passoit pour l'amant de sa femme. Ses principes étoient ceux des Puritains; ainsi il devoit haïr de tout son cœur un évêque, & ne pas aimer les rois. On le chassa de la maison de l'évêque Williams, parce qu'il étoit Puritain; & voilà l'origine de sa fortune. Le Parlement d'Angleterre se déclaroit contre

contre la Royauté & contre l'Epiſcopat ; quelques amis qu'il avoit dans ce Parlement lui procurèrent la nomination d'un village. Il ne commença à exiſter que dans ce tems-là, & il avoit plus de quarante ans ſans qu'il eût jamais fait parler de lui. Il avoit beau poſſéder l'Ecriture ſainte, diſputer ſur les droits des prêtres & des diacres, faire quelques mauvais ſermons & quelques libelles, il étoit ignoré. J'ai vu de lui un ſermon qui eſt fort inſipide, & qui reſſemble aſſez aux prédications des Quakers ; on n'y découvre aſſurément aucune trace de cette éloquence perſuaſive avec laquelle il entraîna depuis les Parlemens. C'eſt qu'en effet il étoit beaucoup plus propre aux affaires qu'à l'égliſe. C'étoit ſurtout dans ſon ton & dans ſon air que conſiſtoit ſon éloquence ; un geſte de cette main qui avoit gagné tant de batailles, & tué tant de royaliſtes, perſuadoit plus que les périodes de Cicéron. Il faut avouer, que ce fut ſa valeur incomparable qui le fit connoître & qui le mena par degrés au faîte de la grandeur.

Il commença par ſe jetter en volontaire qui vouloit faire fortune, dans la ville de Hull aſſiégée par le Roi. Il y fit de belles & d'heureuſes actions, pour leſquelles il reçut une gratification d'environ ſix mille francs du Parlement. Ce préſent fait par le Parlement à un avanturier, fait voir que le parti rebelle devoit prévaloir. Le Roi n'étoit pas en état de donner à ſes Officiers Généreaux ce que le Parlement donnoit à des volontaires. Avec de l'argent & du fanatiſme on doit à la longue être maître de tout. On fit Cromwell Colonel. Alors ſes grands talens pour la guèrre ſe développèrent au point, que lorſque le Parlement créa le Comte de Manchester Général de ſes armées, il fit Cromwell Lieutenant-Général, ſans qu'il eût paſſé par les autres grades. Jamais homme ne parut plus digne

de commander ; jamais on ne vit plus d'activité & de prudence, plus d'audace & plus de reſſources que dans Cromwell. Il eſt bleſſé à la bataille d'York ; & tandis que l'on mêt le premier appareil à ſa playe, il apprend que ſon Général Mancheſter ſe retire, & que la bataille eſt perdue. Il court à Mancheſter ; il le trouve fuyant avec quelques Officiers ; il le prend par le bras, & lui dit avec un air de confiance & de grandeur, *Vous vous mépreniez, mylord, ce n'eſt pas de ce côté-ci que ſont les ennemis.* Il le ramène près du champ de bataille, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes, leur parle au nom de DIEU, cite Moiſe, Gédéon & Joſué, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuſe, & la défait entiérement. Il falloit qu'un tel homme périt ou fût le maître. Preſque tous les Officiers de ſon armée étoient des entouſiaſtes, qui portoient le Nouveau Teſtament à l'arçon de leur ſélle : on ne parloit à l'armée, comme dans le Parlement, que de perdre Babilone, d'établir le culte dans Jéruſalem, de briſer le coloſſe. Cromwell parmi tant de fous ceſſa de l'être, & penſa qu'il valoit mieux les gouverner, que d'être gouverné par eux. L'habitude de prêcher en inſpiré lui reſtoit. Figurez-vous un faquir, qui s'eſt mis aux reins une ceinture de fer par pénitence, & qui enſuite détache ſa ceinture pour en donner ſur les oreilles aux autres faquirs. Voilà Cromwell. Il devient auſſi intriguant qu'il étoit intrépide ; il s'aſſocie avec tous les Colonels de l'armée, & forme ainſi dans les troupes une république, qui force le Généraliſſime à ſe démettre. Un autre Généraliſſime eſt nommé, & il le dégoute. Il gouverne l'armée, & par elle il gouverne le Parlement ; il mêt ce Parlement dans la néceſſité de le faire enfin Généraliſſime. Tout cela eſt beaucoup ; mais ce qui eſt eſſentiel, c'eſt qu'il gagne toutes les batailles qu'il donne en Angleterre,

terre, en Ecoſſe, en Irelande ; & il les gagne, non en voyant combattre, & en ſe ménageant, mais toûjours en chargeant l'ennemi, ralliant ſes troupes, courant partout, ſouvent bleſſé, tuant de ſa main pluſieurs Officiers royaliſtes, comme un grénadier furieux & acharné.

Au milieu de cette guèrre affreuſe Cromwell feſoit l'amour ; il alloit, la Bible ſous le bras, coucher avec la femme de ſon Major-Général Lambert. Elle aimoit le comte de Holland, qui ſervoit dans l'armée du Roi. Cromwell le prend priſonnier dans une bataille, & jouit du plaiſir de faire trancher la tête à ſon rival. Sa maxime étoit de verſer le ſang de tout ennemi important, ou dans le champ de bataille, ou par la main des bourreaux. Il augmenta toûjours ſon pouvoir, en ôſant toûjours en abuſer ; les profondeurs de ſes deſſeins n'ôtoient rien à ſon impétuoſité féroce. Il entre dans la chambre du Parlement, & prenant ſa montre, qu'il jette à terre, & qu'il briſe en morceaux ; Je vous caſſerai, dit-il, comme cette montre. Il y revient quelque tems après, chaſſe tous les membres l'un après l'autre, en les feſant défiler devant lui. Chacun d'eux eſt obligé en paſſant de lui faire une profonde révérence. Un d'eux paſſe le chapeau ſur la tête ; Cromwell lui prend ſon chapeau, & le jette par terre : Apprenez, dit-il, à me reſpecter.

Quand il eut outragé tous les Rois en feſant couper la tête à ſon Roi légitime, & qu'il commença lui même à régner, il envoya ſon portrait à une tête couronnée, c'étoit à la Reine de Suède Chriſtine. Marvel, fameux poëte Anglois, qui feſoit fort bien des vers Latins, accompagna ce portrait de ſix vers, où il fait parler Cromwell lui-même. Cromwell corrigea les deux derniers, que voici :

At tibi ſubmittat frontem reverentior umbra,
Non ſunt hi vultus regibus uſque truces.

Le

Le ſens hardi des ſix vers peut ſe rendre ainſi :

Les armes à la main j'ai défendu les loix ;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la quérelle.
Regardez ſans frémir cette image fidelle ;
Mon front n'eſt pas toûjours l'épouvante des Rois.

Cette Reine fut la première à le reconnoître dès qu'il fut protecteur des trois royaumes. Preſque tous les Souverains de l'Europe envoyèrent des Ambaſſadeurs *à leur frère Cromwell*, à ce domeſtique d'un évêque, qui venoit de faire périr par les mains du bourreau un Souverain leur parent. Ils briguèrent à l'envi ſon alliance. Le cardinal Mazarin, pour lui plaire chaſſa de France les deux fils de Charles I. les deux petit-fils de Henri IV. les deux couſins germains de Louis XIV. La France conquit Dunkerque pour lui, & on lui en remit les clefs. Après ſa mort Louis XIV. & toute ſa cour portèrent le deuil, excepté Mademoiſelle, qui eut le courage de venir au cercle en habit de couleur, & ſoutint ſeule l'honneur de ſa race.

Jamais Roi ne fut plus abſolu que lui. Il diſoit, qu'il avoit mieux aimé gouverner ſous le nom de Protecteur que ſous celui de Roi, parce que les Anglois ſavoient juſqu'où s'étend la prérogative d'un Roi d'Angleterre, & ne ſavoient pas juſqu'où celle d'un Protecteur pouvoit aller. C'étoit connoître les hommes, que l'opinion gouverne, & dont l'opinion dépend d'un nom. Il avoit conçu un profond mépris pour la religion, qui avoit ſervi à ſa fortune. Il y a une anecdote certaine conſervée dans la maiſon de St Jean, qui prouve aſſez le peu de cas que Cromwell feſoit de cet inſtrument, qui avoit opéré de ſi grands effets dans ſes mains. Il buvoit un jour avec Ireton, Fletwood & St Jean, beau-frère du célèbre Milord Bolingbrooke ; on voulut déboucher une bouteille, & le tire-bouchon tomba ſous

sous la table ; ils le cherchoient tous, & ne le trouvoient pas. Cependant une députation des églises Presbytériennes attendoit dans l'antichambre, & un huissier vint les annoncer. Qu'on leur dise que je suis retiré, dit Cromwell, & *que je cherche le Seigneur*. C'étoit l'expression, dont se servoient les fanatiques, quand ils faisoient leurs prières. Lorsqu'il eut ainsi congédié la bande des ministres, il dit à ses confidens ces propres paroles ; *Ces faquins-là croyent que nous cherchons le Seigneur, & nous ne cherchons que le tire-bouchon.*

Il n'y a guères d'exemple en Europe d'aucun homme, qui venu de si bas, se soit élevé si haut. Mais que lui saloit-il absolument avec tous ses grands talens ? La fortune. Il l'eut cette fortune ; mais fut-il heureux ? Il vécut pauvre & inquiet jusqu'à quarante-trois ans ; il se baigna depuis dans le sang, passa sa vie dans le trouble, & mourut avant le tems à cinquante sept ans. Que l'on compare à cette vie celle d'un Newton, qui a vécu quatre-vingt-quatre années, toûjours honoré, toûjours la lumière de tous les êtres pensans, voyant augmenter chaque jour sa renommée, sa réputation, sa fortune, sans avoir jamais ni soins ni remords ; & qu'on juge lequel a été le mieux partagé.

O curas hominum, ô quantum est in rebus inane !

VOLTAIRE.

Commencement ou Anniversaire de Cambridge.

DANS un pays libre, tout doit porter l'empreinte du patriotisme, tout doit y ramener ; aussi le patriotisme, qui s'est si bien montré dans la fondation, la dotation, l'encouragement de cette université, paroît-il tous les ans, dans une fête solemnelle qui se célèbre en l'honneur des sciences, le

troisième mercredi de juillet, dans la plaine de Cambridge. Cette fête, qui a lieu dans tous les collèges de l'Amérique, mais à des jours différens, est appellée le *Commencement*. Elle a quelque rapport aux exercices et aux distributions des prix de nos collèges. C'est un jour de joie pour Boston : presque tous ses habitans, avec tous les officiers du gouvernement, se rendent dans la belle plaine de Cambridge. Les étudians les plus distingués y développent leurs talens en présence du public, et ces exercices académiques, dont des sujets patriotiques forment le principal fonds, sont terminés par une fête en plein air, où régnent la gaîté la plus franche, et la fraternité la plus touchante.

On a remarqué que, dans les pays livrés principalement au commerce, les sciences ne s'élevoient jamais à un très-haut degré. Cette remarque pourroit s'appliquer à Boston. L'université de Cambridge renferme certainement des savans estimables ; mais la science n'est point répandue parmi les habitans de Boston. Le commerce y entraîne toutes les idées, y tourne toutes les têtes, y absorbe toutes les spéculations : aussi trouve-t-on peu de grands ouvrages, peu d'auteurs. Les frais du premier volume des mémoires de l'académie de cette ville, ne sont pas encore couverts par les souscripteurs, et il y a deux ans qu'il a paru.

On a publié, depuis quelque temps, l'histoire des derniers troubles du Massachuchett ; elle est très-bien faite, et j'y reviendrai. L'auteur a eu quelque peine à s'indemniser des frais d'impression. Jamais l'histoire précieuse du New-Hampshire, par Belknap, n'a pu être imprimée en entier, à cause du défaut d'encouragement. BRISSOT.

De

De BOSTON.

JE vous ai dit qu'ils avoient fondé des sociétés d'agricultures et des manufactures ; ils en ont instituée une autre, sous le titre de *Humane Society*, la société humaine. Son objet est de rendre les noyés à la vie, ou plutôt de les arracher à la mort, causée par l'ignorance. Cette société, fondée à l'instar de celle de Londres, qui l'a été elle-même, d'après celle de Paris, possède et met en pratique tous les procédés connus en Europe ; elle a rendu des secours importans ; car vous pensez bien que, dans un port de mer, les accidens doivent être fréquens.

Cette société compte environ 153 membres, qui contribuent de leur bourse à ses dépenses. Elle adjuge des prix à ceux qui, par leurs efforts, ont sauvé la vie à quelques personnes en danger de se noyer, ou qui se hâtent d'en donner avis à la société. Elle a fait élever des bâtimens dans trois endroits de la côte, plus exposés aux naufrages, où l'on administre les secours à ceux que la tempête y rejette.

La *société médicale* n'est pas moins utile que celle pour les noyés. Elle entretient des correspondances dans toutes les campagnes et les villes, afin de connoître les maladies qui s'y déclarent, d'en examiner les symptômes et les meilleurs remédes, et d'en prévenir leurs concitoyens.

Un autre établissement utile, est celui qu'ils appellent *Alms house*, ou maison d'aumône. Elle est destinée aux pauvres hors d'état de gagner leur vie, soit à cause de leurs infirmités, soit à cause de leur âge. On m'a dit qu'elle renfermoit 150 personnes, femmes, enfans et vieillards.

La maison de correction ou de travail, *work-house*, n'est pas si peuplée, comme vous le jugez bien. Dans un pays naissant, dans un port aussi actif, où les denrées sont à si bon marché, une ville enfin où

les

les bonnes mœurs règnent, le nombre des *mauvais sujets* et des voleurs doit être rare. C'eſt une vermine qui s'attache à la misère, au défaut de travail, et il n'y a point ici de misère, et il y a plus d'emploi que de mains.

Le commerce ſur-tout, et les pêcheries, qui entraînent tant d'arts mécaniques à leur ſuite, y emploient un grand nombre de mains. Il s'élève à une telle proſpérité, malgré les pertes anciennes, malgré les entraves que lui met la jalouſie angloiſe, et malgré tous les menſonges des gazetiers anglois, que le change y eſt au pair avec la Grande-Bretagne et la France, tandis qu'à New-Yorck, ainſi que je l'apprends, le change ſur Londres eſt à 5 pour 100 de perte pour la première ville, et qu'elle n'en a point d'ouvert avec la France.

BRISSOT, *Voyages.*

Pouvoir de la Religion *ſur l'*Eſprit *des* Peuples. *Uſage qu'en ont fait les Ambitieux.*

IL n'eſt rien de plus commun dans l'Hiſtoire que de voir les ambitieux faire ſervir la Religion à l'établiſſement, ou à la conſervation de leur autorité. Les exemples en ſont infinis, & il ne faut pas s'étonner que cette adreſſe leur ait preſque toujours réuſſi, puiſqu'elle eſt fondée ſur l'inclination naturelle & générale de tous les peuples à croire la Providence & une Divinité. Mais n'y a-t-il point de raiſon plus particulière de ce ſuccès ? Le plus grand obſtacle que les Fondateurs des Sectes & des Empires aient trouvé à leurs deſſeins, c'eſt l'averſion naturelle que les Hommes ont à ſe ſoumettre les uns aux autres, à reconnoître quelque ſupériorité de mérite, ou de lumière : ç'a été de tout temps parmi eux un moyen certain d'être exclus de toute ſorte

te

te de prééminence, que de témoigner d'en prétendre quelqu'une, ou de croire la mériter. Auſſi ces grands hommes ſe ſont bien gardés de parler jamais des qualités extraordinaires, qu'ils avoient reçues de la libéralité de la nature. Ils s'en ſont toujours ſervis avec tant de circonſpection, que pendant que tous les autres les admiroient, ils ſembloient être ſeuls à les ignorer. Ils ont encore, par la même raiſon, évité de ſe diſtinguer des autres, ſoit par le langage, ſoit par les vêtemens, enfin par toutes les ſingularités qui frappent les ſens du vulgaire; affectations, où les faux-habiles ne manquent jamais de tomber. Ils ont dit de meilleures choſes que les autres; mais ç'a été avec les mêmes paroles; ils ont fait de plus belles actions, mais avec les mêmes armes qu'eux. Il n'a jamais paru qu'ils euſſent deſſein d'exciter, ni envie, ni jalouſie, ce qui fait le plus grand plaiſir des ames vulgaires. Mais le plus heureux artifice, dont ils ſe ſoient ſervis pour ne pas irriter l'orgueil des hommes, & leur indépendance naturelle, en les aſſervi[illegible]; c'eſt quand ces célèbres impoſteurs ont donné lieu au peuple d'attribuer tout ce qu'il y avoit en eux d'excellent & au-deſſus de lui, de l'attribuer, dis-je, à quelque communication ſecrète qu'ils avoient avec les Dieux. Par cette adreſſe, tout ce qu'ils avoient de grand n'a plus choqué perſonne; parce que cela n'a plus été regardé dès-lors, comme un mérite perſonnel, ce que naturellement on n'aime pas à reconnoître, mais ſeulement comme l'effet du bonheur, & du haſard, ou de la faveur du Ciel qui ſe répand également ſur les dignes, & ſur les indignes, ce qui ne rabaiſſe ni les uns, ni les autres.

Ainſi ce ne fut point à Zoroaſtre, à un autre homme que les Bactriens ſe ſoumirent, mais plutôt à la Divinité avec qui il communiquoit ſi aſſidument dans ſes retraites myſtérieuſes. Il n'appartenoit

noit pas à Numa de donner des Loix & une Religion aux premiers Romains, mais bien à la Nymphe qui les lui avoit dictées. Mahomet n'étoit pas capable de se faire obéir en si peu de temps à tant de milliers d'hommes, qui ne purent résister au merveilleux Pigeon, qu'ils voyoient lui venir parler si souvent à l'oreille, & si l'on admira jadis à Rome les belles actions du plus grand des Scipions ; c'est qu'il n'y avoit personne qui ne se crût capable d'en faire autant que lui, si on eut assisté aux conférences secrètes qu'il avoit avec Jupiter dans le Capitole.

C'est sur ce même fondement que Cicéron se trouvant un jour obligé d'entrer dans le détail de toute sa conduite contre Catilina, pour justifier quelqu'un qu'on accusoit d'avoir trempé dans sa conjuration ; & ce grand Orateur voyant bien qu'un récit si glorieux pour lui, étoit plus propre dans sa bouche, à aliéner les esprits de ses auditeurs, qu'à les gagner, il crut devoir essayer de leur rendre ce récit moins odieux, en [illegible] dès l'entrée sur une inspiration céleste tout ce qu'il avoit fait de merveilleux en cette occasion. " O Dieux ! " (s'écrie-t-il d'abord dans cette pensée.) " Dieux immortels ! " (car je veux vous rendre ce qui vous appartient ; " & je ne saurois présumer si fort de ma capacité, " que de croire que j'aie pu de moi-même pourvoir " à tant d'accidens, si grands, si différens, si imprévus, qui accompagnèrent l'affreux orage dont " cette République fut agitée.) Oui, c'est vous " qui répandîtes dans mon ame ce désir ardent de " conserver ma Patrie ; vous qui me retirâtes de " tout autre soin, pour m'appliquer uniquement au " salut de la République ; c'est vous enfin qui portâtes dans mon esprit des lumières si extraordinaires, à travers toutes les ténèbres de mes erreurs & de mon ignorance." *Cicero pro Sylla.*

C'est

C'eſt ainſi que les plus habiles de ces impoſteurs ont voulu faire comprendre au monde que les Dieux ne les avoient favorisés de leur commerce, que pour le bien & le ſervice du Public : De cette ſorte, il ſembloit au peuple, que bien loin qu'il eut aucune obligation à ſes Légiſlateurs, & à ſes Capitaines, ce qu'il n'auroit pas reconnu volontiers ; c'étoit au contraire ſes Légiſlateurs & ſes Capitaines qui lui en avoient, puiſqu'il étoit en quelque ſorte cauſe que la Divinité leur faiſoit part de ſes faveurs, que c'étoit uniquement pour lui & à ſon occaſion. Ainſi il ne faut pas s'étonner s'il n'en étoit ni envieux, ni jaloux.

Par L'Abbé de St. Real.

Projet d'une Langue Américaine.

L'OUVRAGE de *Blair*, ſur la rhétorique et ſur les langues, me tomba ſous la main. Il eſt fort eſtimé des Anglois. En l'étudiant avec attention, je vis que ſon ſtyle ſe rapprochoit beaucoup de celui de nos auteurs François ; j'en conclus que ma tâche, pour me perfectionner dans la langue angloiſe, en ſeroit moins difficile.

Il me vint alors une idée que je ne dois pas perdre, parce que je pourrai la développer un jour. Certainement un des grands obſtacles au rapprochement des hommes, et à leur réunion en une ſeule famille, eſt la diverſité des langues ! car les hommes ne devroient uſer de la parole que pour s'entendre, puiſque s'entendre eſt le moyen de s'eſtimer et de s'aimer. Il en réſulte que, chez des peuples qui voudroient ſe rapprocher les uns des autres, et dont la langue ne ſeroit pas entièrement étrangère l'une à l'autre, loin de tendre à multiplier des mots et des tournures étrangères, ils devroient au contraire adopter,

adopter, chacun dans leur langue, les termes et la phraséologie des autres. Cette méthode abrégeroit beaucoup l'étude de ces langues. En les envisageant sous ce point de vue, c'eſt être ennemi du genre humain et de la paix que de s'attacher, comme le font certains écrivains, à préſerver ce qu'ils appellent le génie de chaque langue.

Je portai cette idée plus loin, et je me dis : les Américains doivent déteſter les Anglois ; ils doivent, s'ils le peuvent, chercher à effacer leur origine, à en ôter toute trace. Mais puiſque leur langue les démentira toujours, ils doivent faire, dans leur langue, les innovations qu'ils ont tentées dans leur conſtitution ; et le même principe doit les guider, c'eſt-à-dire un principe philantropique. L'Amérique doit être l'aſyle de tous les hommes ; les Américains doivent être en rapport avec tous les habitans de la terre ; ils doivent chercher à ſe faire entendre de tous, à ſe rapprocher de tous, et ſur-tout de ceux avec leſquels ils ont plus de communication, tels que les François. Qui les empêcheroit donc d'adopter les tournures particulières à la langue Françoiſe ? Pourquoi ridiculiſeroient-ils, comme on le fait en Angleterre, le François qui fait des gallicisſmes en anglois ? Il y a double avantage dans la méthode de naturaliſation univerſelle qne je propoſe : les Américains ſe rapprochent des autres peuples, et ils s'éloignent des Anglois ; ils fabriquent une langue qui leur ſera propre, et alors il y aura une langue Américaine. BRISSOT.

BIENFAISANCE.

CE n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés. Il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien, que la bourſe à la main. Les conſolations, les ſoins, les conſeils, les

les amis, la protection, ſont autant de reſſources que la commiſération laiſſe au défaut des richeſſes, pour le ſoulagement de l'indigent. Souvent les oprimés ne le ſont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raiſon qu'ils ne ſavent point expoſer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu déſintéreſſée ſuffit, pour lever une infinité d'obſtacles, & l'éloquence d'un Homme de bien, peut effrayer la Tyrannie au milieu de toute ſa puiſſance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire, & va fertiliſer les lieux bas; elle cherche toujours le niveau; elle laiſſe à ſec ces rochers arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre nuiſible, ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

Il n'y a que les infortunés qui ſentent le prix des ames bienfaiſantes. J. J. ROUSSEAU.

FRAGMENT, SUR LES SPECTACLES.

JE me ſouviens d'avoir vu dans ma jeuneſſe aux environs de Neufchâtel un ſpectacle aſſez agréable & peut-être unique ſur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent; en ſorte que ces maiſons, à diſtances auſſi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la ſociété. Ces heureux payſans, tous à leur aiſe, francs de tailles, d'impots, de ſubdélégués, de corvées, cultivent avec tout le ſoin poſſible, des biens dont le produit eſt pour eux, & emploient le loiſir que cette culture

leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donne la Nature. L'hiver sur-tout, tems où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement avec sa nombreuse famille, dans sa jolie & propre maison de bois* qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son azile, & ajoûtent à son bien-être. Jamais Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profession n'entra dans le pays : tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui ; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris, entr'autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer, ils font même des montres ; &, ce qui paroit incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, & fait tous ses outils lui-même.

Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles & sont passablement instruits ; ils raisonnent sensément de toutes

* *Je crois entendre un bel esprit de Paris se récrier, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'est sur-tout aux Dames que ces Messieurs démontrent) qu'il est impossible qu'une maison de bois soit chaude. Grossier mensonge ! Erreur de physique ! Ah, pauvre Auteur ! Quant à moi, je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je sais, c'est que les Suisses passent chaudement leur hyver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.*

toutes choſes, & de pluſieurs avec eſprit.* Ils ſont des ſyphons, des aimans, des lunettes, des pompes, des barometres, des chambres noires ; leurs tapiſſeries ſont des multitudes d'inſtrumens de toute eſpece ; vous prendriez le poële d'un Payſan pour un atelier de mécanique & pour un cabinet de phyſique expérimentale. Tous ſavent un peu deſſiner, peindre, chiffrer ; la plûpart jouent de la flute, pluſieurs ont un peu de muſique & chantent juſte. Ces arts ne leur ſont point enſeignés par des maîtres, mais leur paſſent, pour ainſi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus ſavoir la muſique, l'un me diſoit l'avoir appriſe de ſon pere, un autre de ſa tante, un autre de ſon couſin, quelques uns croyoient l'avoir toujours ſue. Un de leurs plûs fréquens amuſemens eſt de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les pſeaumes à quatre parties ; & l'on eſt tout étonné d'entendre ſortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel, depuis ſi longtems oubliée de nos ſavans Artiſtes.

Je ne pouvois non plus me laſſer de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hoſpitalité. Malheureuſement j'étois jeune : ma curioſité n'étoit que celle d'un enfant, & je ſongeois plus à m'amuſer qu'à m'inſtruire. Depuis trente ans, le peu d'obſervations que je fis ſe ſont effacées de ma mémoire. Je me ſouviens ſeulement que j'admirois ſans ceſſe en ces hommes ſinguliers un mêlange étonnant de fineſſe & de ſimplicité qu'on croiroit preſque incompatibles, & que je n'ai plus obſervé nulle part. Du reſte,

* *Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des ſuffrages de l'Académie des Sciences. C'eſt M. Rivaz, celebre Valeſan. Je ſais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ſes compatriotes ; mais enfin c'eſt en vivant comme eux, qu'il apprit à les ſurpaſſer.*

reste, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur société, de leurs caractères. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays? Helas! il est sur la route du mien.

Après cette légere idée, supposons qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établisse un Spectacle fixe & peu coûteux, sous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de supporter cette petite dépense; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce même Spectacle; & cherchons ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que, leurs travaux cessant d'être leurs amusemens aussitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers; le zele ne fournira plus tant de loisir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir: on en parle, ou l'on y songe. Par conséquent, relâchement de travail: premier préjudice.

Quelque peu qu'on paie à la porte, on paie enfin; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfans, quand on les y mène, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un Ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail: il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépense: deuxieme préjudice.

Un travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de renchérir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation,

quit-

quitteront les *Montagnons*,* & se pourvoiront chez les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit : troisième préjudice.

Dans les mauvais tems, les chemins ne sont pas praticables ; & comme il faudra toujours, dans ces tems-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout tems. L'hyver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver ; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenses publiques ; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts : quatrième préjudice.

Les femmes des Montagnons allant, d'abord pour voir, & ensuite pour être vues, voudront être parées ; elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas se montrer au Spectacle, mise comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du Châtelain. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être & qui trouvera sans cesse mille nouveaux moyens d'éluder les loix somptuaires. Introduction du luxe ; cinquième préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens, dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la suite ; sans avoir égard à l'espece du Spectacle & à ses effets moraux ; je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conséquence évidente, comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, change-

ant

* *C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.*

ant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant qu'il veut briller.

Au reste, il ne faut point se récrier contre la chimère de ma supposition ; je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre sensibles du plus au moins ses suites inévitables. Otez quelques circonstances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons* ; & *mutatis mutandis*, l'exemple a son application.

ROUSSEAU *à d'Alembert.*

Consomption Chez les Américains.

PARMI les maladies particulières aux Etats-Unis, la *consomption* est, sans contredit, celle qui fait de plus grands ravages. Elle étoit inconnue aux sauvages ; elle est donc un résultat des habitudes de la vie Européenne, transportées dans ce nouveau continent : il ne faut donc pas l'attribuer au climat. Elle est commune dans les villes, plus rare dans les campagnes ; elle tient donc, plus particulièrement à certaines habitudes *urbaines*. La consomption précipite au tombeau plus de femmes que d'hommes ; elle tient donc plus particulièrement à la manière de vivre des femmes. La consomption est une maladie de langueur qui mine lentement la santé, et traîne par degrés sa victime au tombeau. Chaque jour rend ses ravages plus sensibles, et enfonce plus avant le poignard dans le sein de l'infortuné qu'elle atteint. Il a fait cesse la mort sous les yeux, il sent l'impossibilité de s'y dérober un crêpe funèbre enveloppe, empoisonne le reste de sa vie. Le monde et ses plaisirs disparoissent ; les liens de l'attachement sont les seuls qui deviennent plus vifs et plus chers, et qui redoublent l'amertume de la dissolution prochaine. La consomption n'est, en un mot, qu'une

qu'une agonie lente, qu'une mort longuement et vivement ſentie.

Les médecins de ce pays l'attribuent à différentes cauſes : à l'uſage exceſſif des boiſſons chaudes, telles que le thé et le café ;* à l'uſage de reſter trop long-temps au lit, de coucher dans la plume, car on ne connoît pas l'uſage des *matelas* ; à l'habitude de manger trop de viandes, de boire trop de liqueurs ſpiritueuſes.

Les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes, parce qu'elles abondamment des cauſes ci-deſſus, elles font peu d'exercice : ce puiſſant remède contre la ſtagnation des humeurs, principe du maraſme. Elles goûtent peu le plaiſir de cette promenade, qui, variant le ſpectacle de la nature, rafraîchit, réjouit les ſens, ſemble donner un nouveau cours au ſang, une vigueur nouvelle à l'ame.

BRISSOT.

* *On boit le café très-foible ici ; c'eſt plutôt une teinture de café.*

"*Pauvreté, Source des grandes Vertus.*"

CE n'eſt point ſur le terrain du luxe & des richeſſes que croiſſent les grandes vertus. Rien de ſi rare que de rencontrer des ames élevées dans les Empires opulens ; les Citoyens y contractent trop de beſoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des otages de ſa baſſeſſe & de ſa lâcheté. La vertu qui ſe contente de peu, eſt la ſeule qui ſoit à l'abri de la corruption. C'eſt cette eſpèce de vertu qui dicta la réponſe que fit au Miniſtre Anglois un Seigneur diſtingué par ſon mérite. La Cour ayant intérêt de l'attirer dans ſon parti, Mr. Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du Roi, vous aſſurer de ſa protection, vous marquer le regret qu'il

qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. "*Monsieur,*" lui répliqua le Seigneur Anglois, "*avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.*" On lui sert au même instant un hachis, fait du reste d'un gigot dont il avoit dîné; se tournant alors vers Mr. Walpole: Monsieur, ajouta-t-il, "*pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la Cour puisse aisément gagner? Dites au Roi ce que vous avez vu; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire.*" Un pareil discours part d'un caractère qui fait retrécir le cercle de ses besoins; & combien en est-il, qui, dans un pays riche, résistent à la tentation perpétuelle des superfluités! Combien la pauvreté d'une Nation ne rend-elle pas à la Patrie d'hommes vertueux que le Luxe eût corrompus? "*O Philosophes!*" s'écrioit souvent Socrates, "*vous, qui représentez les Dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu; sur-tout n'allez point en rampant, importuner les Princes & les Rois.*"

HELVETIUS.

DES PLAISIRS DE L'AME.

L'AME, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, & qui lui sont propres: tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, &c. celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame, indépendamment des sens, parce qu'ils

qu'ils appartiennent à tout être qui pense : & il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils sont les objets du goût : ainsi nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'ame de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps ; nous appellerons tous cela plaisirs naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis que l'ame se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels, & de la même maniere & par la même raison, nous distinguerons le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure : la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à mesurer ses plaisirs, & même quelquefois à sentir ses plaisirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu, mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre maniere d'être est entiérement arbitraire ; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. Mais si nous avions été faits autrement, nous aurions senti autrement ; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poésie : une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poésie : par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendus capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention, ne seroient plus ; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui font

fon-

fondées sur la mesure de notre pénétration, tomberoient de même ; enfin toutes les lois établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon, seroient différentes si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuse, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : si notre vûe avoit été plus distincte, & notre ame capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens : si nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instrumens de musique. Je sais bien que les rapports que les choses ont entr'elles auroient subsisté ; mais le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choses qui dans l'état présent font un certain effet sur nous, ne le feroient plus : & comme la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, il faudroit qu'il y eut du changement dans les arts, puisqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaisir.

On croit d'abord qu'il suffiroit de connoître les diverses sources de nos plaisirs pour avoir le goût ; & que quand on a lu ce que la philosophie nous dit là-dessus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie ; c'est une application prompte & exquise des regles même que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de savoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que nous trouvons belle, vient de la surprise ; il suffit qu'elle nous surprenne, & qu'elle nous surprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût,

goût, ne peuvent regarder que le goût acquis ; c'eſt-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel ; car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel ; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, ſans conſidérer s'il eſt bon ou mauvais, juſte ou non, eſt ce qui nous attache à une choſe par le ſentiment ; ce qui n'empêche pas qu'il ne puiſſe s'appliquer aux choſes intellectuelles, dont la connoiſſance fait tant de plaiſir à l'ame, qu'elle étoit la ſeule félicité que de certains Philoſophes puſſent comprendre. L'ame connoît par ſes idées & par ſes ſentimens ; elle reçoit des plaiſirs par ces idées & par ces ſentimens ; car quoique nous oppoſions l'idée au ſentiment, cependant, lorſqu'elle voit une choſe, elle la ſent ; & il n'y a point de choſes ſi intellectuelles qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, & par conſéquent qu'elle ne ſente.

MONTESQUIEU.

Parallèle de Paris et de Londres.

PARIS & Londres, Capitales de deux floriſſants Royaumes, naturellement rivaux, les deux plus grandes Villes de l'Europe, & les principaux ſiéges des Sciences & des Arts, non moins fameuſes dans ces derniers ſiécles, qu'Athènes & Rome l'étoient dans les anciens tems, ſont gouvernées par des Loix & des uſages, & diſtinguées par des circonſtances, bien plus différentes que celles des Républiques Athénienes & Romaines.

De toutes les grandes Villes du Monde, Londres eſt ſans contredit la plus commerçante ; Paris n'a gueres

gueres d'autres commerce que celui de ſes élégantes Modes, & de ſes ingénieuſes Manufactures. Paris eſt le ſiége d'une grande & fameuſe Univerſité, & d'un grand nombre d'Académies, formées pour l'avancement des Lettres & des Arts ; Londres eſt ſans Academies & ſans Univerſité. Paris a quantité de Bibliothéques publiques, & de riches Cabinets qui renferment des collections de Peintures, de Statues, &c. & qui ſont ouverts à l'étude, ou à la curioſité de tous ceux qui s'y préſentent ; il y a peu de Bibliothéques publiques à Londres, peu de Cabinets ouverts, & peu de diſpoſition à les ouvrir. Londres eſt la Capitale d'un Gouvernement libre ; Paris, celle d'un Gouvernement abſolu : je n'ai prétendu nommer qu'une petite partie des circonſtances qui diſtinguent Londres de Paris.

Traduit de l'Anglois.

LES MODES.

QUOIQUE les Modes ſemblent n'avoir d'autre origine que le caprice & la fantaiſie, les caprices adoptés & les fantaiſies générales méritent d'être examinés ; les hommes ont toujours fait & feront toujours cas de tout ce qui peut fixer les yeux des autres hommes, & leur donner en même temps des idées avantageuſes de richeſſes, de puiſſance, de grandeur, &c. La valeur de ces pierres brillantes, qui de tout temps ont été regardées comme des ornemens précieux, n'eſt fondée que ſur leur rareté & ſur leur éclat éblouiſſant ; il en eſt de même de ces métaux éclatans, dont le poids nous paroît ſi léger lorſqu'il eſt reparti ſur tous les plis de nos vêtemens pour en faire la parure : ces pierres, ces métaux, ſont moins des ornemens pour nous, que des ſignes pour les autres auxquels ils doivent nous remarquer & reconnoître nos richeſſes ; nous tâchons de leur en-

en donner une plus grande idée en aggrandissant la superficie de ces métaux, nous voulons fixer leurs yeux, ou plutôt les éblouir ; combien peu y en a-t-il en effet qui soient capables de séparer la personne de son vêtement, & de juger sans mélange l'homme & le métal !

Tout ce qui est rare & brillant sera donc toujours de Mode tant que les hommes tireront plus d'avantage de l'opulence que de la Vertu, tant que les moyens de paroître considerable seront si différens de ce qui mérite seul d'être considéré. L'éclat extérieur dépend beaucoup de la manière de se vêtir ; cette manière prend des formes différentes, selon les différens points de vue sous lesquels nous voulons être regardés ; l'homme modeste ou qui veut le paroître, veut en même temps marquer cette vertu par la simplicité de son habillement ; l'homme glorieux ne néglige rien de ce qui peut étayer son orgueil ou flatter sa vanité, on le reconnoît à la richesse, ou à la recherche de ses ajustemens.

Un autre point de vue que les hommes ont assez généralement, est de rendre leur corps plus grand, plus étendu : peu contens du petit espace dans lequel est circonscrit notre être, nous voulons tenir plus d'espace en ce monde que la Nature ne peut nous en donner, nous cherchons à aggrandir notre figure par des chaussures élevées, par des vêtements renflés. Quelque amples qu'ils puissent être, la vanité qu'ils couvrent n'est-elle pas encore plus grande ? Pourquoi la tête d'un Docteur est-elle environnée d'une quantité énorme de cheveux empruntés, & que celle d'un homme du bel air en est si légèrement garnie ? l'un veut qu'on juge de l'étendue de sa science par la capacité physique de cette tête dont il grossit le volume apparent, & l'autre ne cherche à le diminuer que pour donner l'idée de la légèreté de son esprit.

Il y a des Modes dont l'origine eſt plus raiſonnable ; ce ſont celles où l'on a eu pour but de cacher des défauts, & de rendre la Nature moins déſagréable. A prendre les hommes en général, il y a beaucoup plus de figures défectueuſes, & de laids viſages, que de perſonnes belles & bien faites ; les Modes qui ne ſont que l'uſage du plus grand nombre, uſage auquel le reſte ſe ſoumet, ont donc été introduites, établies par ce grand nombre de perſonnes intéreſſées à rendre leurs défauts plus ſupportables. Les femmes ont coloré leur viſage, lorſque les roſes de leur teint ſe ſont flétries, & lorſqu'une pâleur naturelle les rendoit moins agréables que les autres ; cet uſage eſt preſqu'univerſellement répandu chez tous les peuples de la terre ; celui de ſe blanchir les cheveux avec de la poudre & de les enfler par la friſure, quoique beaucoup moins général & bien plus nouveau, paroît avoir été imaginé pour faire ſortir davantage les couleurs du viſage, & en accompagner plus avantageuſement la forme.

M. DE BUFFON.

Différens Caractères des Hommes.

CONSIDERONS les caractères, & les humeurs diverſes. Je les regarde comme les traits légers de l'ame, comme des nuances foibles & variées des paſſions principales, qui en ſont les couleurs dominantes. Chacun de ſes caractères a ſes inconvéniens & ſes maux particuliers, qui troublent la paix de la vie, & s'oppoſent au bonheur de l'Homme.

L'Homme d'un tempérament mélancolique & ſombre voit tout en noir, & ne découvre aucun bien dans l'Univers. Il eſt mécontent du Créateur, qui a travaillé vainement à lui créer des plaiſirs. — L'Homme dont l'humeur eſt contentieuſe, & chagrine,

grine, murmure sans cesse contre les biens de la vie, contre ses amis, contre lui-même.

Le caractère vif & bouillant est emporté au-delà du but, & le manque. Le flegmatique se décourage trop tôt, & reste en chemin. Si vous êtes d'un caractère impatient, vous serez autant tourmenté par l'attente du plaisir, toujours trop lent au gré de vos désirs, que les autres le sont par le désespoir de le trouver.

Celui qui ne réfléchit point, & qui ne prévoit rien, est toujours surpris, & la surprise double sa peine. Celui que réfléchit trop, l'Homme timide & prudent, prévoit & attend toujours le malheur, & cette attente en est un.

Etes-vous hautain, & délicat à l'excès sur votre honneur ? Vous donnez le pouvoir de vous offenser au premier-venu qui peut vous manquer d'égards, & le dernier des misérables a ce pouvoir sur vous. Etes-vous d'un caractère indolent, & peu attentif au cérémonial de la société ? Les hommes offensés de vos distractions, vous retiennent leurs services réels ; pour avoir négligé la forme, vous perdez le fond.

Un Homme trop respectueux, & trop poli, affoiblit le prix de ses égards ; il a l'air de s'acquitter d'une dette. Les faveurs qu'accorde l'Homme arrogant & superbe, sont reçues avec ingratitude : il a l'air de trop sentir le bien qu'il fait, & l'on trouve qu'il s'en est assez payé lui-même : & pourtant celui qui ne prend pas soin quelquefois de faire valoir ses services, aura bientôt lieu de croire qu'on les reçoit sans reconnoissance. Malgré nous, nous attachons aux services un prix proportionné à la difficulté de les obtenir.

Trop de franchise, & de confiance, nous livre à la merci des fourbes & des méchans ; trop de défiance, & une humeur soupçonneuse, justifient en quelque sorte les injustices dont nous sommes trop prompts

prompts à accuser l'intention des autres. Un mérite médiocre s'inquiète sans cesse de l'opinion d'autrui, & craint qu'à chaque instant son honneur ne soit blessé ; c'est qu'il sent la foiblesse de ses droits à l'estime. Un grand mérite se trouble, & s'indigne à la première apparence de mépris ; il sent la force & l'étendue de ses titres à la considération.

Trop de sensibilité nous crée des malheurs sans cause, où la Nature n'en a point mis : trop peu nous empêche d'appercevoir, & de sentir les biens où ils sont ; une ame trop délicate se fait des maux & des peines de tout. Si ses supérieurs ne l'obligent pas, c'est une injure qu'ils lui font ; si ses inférieurs l'obligent, c'est un affront. Soulagez ses besoins, c'est orgueil dans son bienfaiteur, c'est envie de montrer sa supériorité : ne le pas faire, c'est indifférence, ou mépris. Elle est inventive, elle est ingénieuse à se tourmenter : d'un regard, ou d'un geste qui lui déplaît, elle se fait un malheur réel. Il est encore une autre espèce de sensibilité outrée, qui ne vient pas du tempérament, mais de la fortune. Vous voyez des Hommes à qui l'élévation de leur rang donne une délicatesse acquise & factice, qui leur fait une classe à part d'inquiétudes, & de peines, dont leurs inférieurs ne se doutent même pas ; elle semble être une prérogative exclusive de leur dignité.

L'Homme réservé, soigneux de garder son rang, & jaloux de ne pas se compromettre, s'attire des respects, mais il s'expose à la haine. Le respect que nous lui rendons est involontaire, & forcé ; & nous haïssons tout ce qui gêne notre choix.

L'affabilité gagne la bienveillance, mais nous approche du mépris. Une grande douceur expose aux injustices, & aux insultes. Elle procure des amis ; mais parmi les vrais, il s'en mêle de faux qui vous dupent, & vous dévorent.

L'in-

L'intrépidité ne voit aucun péril, & la promet toujours le succès ; elle nous fait négliger les précautions, & ne met en action qu'une partie de nos forces. La timidité démesurée sans cesse à l'esprit la nécessité de les déployer toutes ; mais quoiqu'enfle le cœur humain, elle le met hors d'état d'entreprendre tout ce qui semble lui être promis.

Il est bien quelques Hommes une modestie innée qui les fait aimer de plusieurs ; mais elles les prive de l'estime du Sage, qui ne voit de vérité que dans les actes libres & volontaires de la raison. Cette fausse modestie n'est pas de tous climats ; elle est toute puissante, & tient à la nature de leur constitution. L'Homme sur est sujet à outrage, parce que l'outrage est une marque de supériorité. Il veut offenser par mépris, par air, plutôt que par méchanceté ; mais ce défaut, qui annonce de la supériorité, la fait perdre ; il lui arrive ce respect qui suivoit la fourberie.

Ainsi si nous nous laissons aller au gré de notre humeur, & des penchans de notre tempérament, quel déplorable assemblage nous en fera voir ! Pour leur usage, que de combats & d'efforts pénibles !

Traduit du Docteur YOUNG.

DESCRIPTION du PARADIS TERRESTRE de MILTON.

Le jardin d'Eden étoit placé au milieu d'une plaine délicieuse, couverte de verdure, qui s'étendoit sur le sommet d'une haute montagne, & formoit, en la couronnant, un rempart inaccessible. Tous les côtés de la montagne, escarpés, & défendus, étoient hérissés de buissons épars & sauvages qui en défendoient l'abord. Au milieu de ces buissons s'élevoient majestueusement, à une prodigieuse hau-

teur, des cédres, des pins, des sapins, des palmiers, qui étendoient leurs branches, &, en s'embrassant, offroient la décoration d'une scène champêtre. En élevant par dégrés cimes sur cimes, ombrages sur ombrages, ils formoient un amphithéatre dont les yeux étoient enchantés. Les arbres les plus élevés portoient leurs têtes jusqu'à la verte palissade qui, comme un mur, environnoit le paradis. Du centre de ce beau séjour, qui dominoit tout le reste, notre premier père pouvoit librement promener sa vue sur son empire, & en considérer les contrées voisines. Au-dessus de la palissade, & dans l'enceinte du paradis, régnoient tout à l'entour des arbres superbes, chargés des plus beaux fruits & de fleurs émaillées des plus brillantes couleurs.

Au milieu de ce charmant payfage, un jardin encore plus délicieux avoit eu Dieu lui-même pour Ordonnateur. Il avoit fait sortir de ce fertile sein tous les arbres les plus propres à charmer les yeux, & à flatter l'odorat & le goût. Au milieu d'eux, s'élevoit l'arbre de vie, d'où découloit l'ambroisie d'un or liquide. Non loin étoit l'arbre de la science du bien & du mal, qui nous coûte si chèr ! arbre fatal, dont le germe a produit la mort !

Dans les jardins couloit vèrs le midi une large rivière, dont le cours ne changeoit point, mais qui disparoissoit sous la montagne du paradis, dont la masse couvroit entièrement. Le Seigneur ayant posé cette montagne qui servoit de fondement à son jardin, sur cette onde rapide, qui doucement attirée par la terre altérée de poreuse, montoit dans ses veines jusqu'au sommet, d'où elle sortoit en claire fontaine, & se partageoit en plusieurs ruisseaux, qui, après avoir arrosé tout le jardin, se réunissoient pour se précipiter du haut de cette montagne escarpée ; & après avoir formé une superbe cascade, se divi-

soient

foient en quatre principales rivières, & traverſoient différens Empires.

Que n'eſt-il poſſible à l'art de décrire cette fontaine de ſaphir, dont les ruiſſeaux argentins & tortueux, roulant ſur des perles orientales & ſur des ſables d'or, formoient des labyrinthes infinis ſous les ombrages qui les couvroient, en verſant le nectar ſur toutes les plantes, & nourriſſant des fleurs dignes du paradis ! Elles n'étoient point rangées en compartimens ſymmétriques, ni en bouquets façonnés par l'art. La nature bienfaiſante avoit prodigué des beautés ſans nombre ſur les collines & dans les vallons. Ses richeſſes étoient répandues avec profuſion ſur les plaines découvertes qu'échauffent doucement les rayons du ſoleil, & dans ces bocages où des ombrages épais conſervent pendant l'ardeur du jour une agréable fraîcheur.

Cette heureuſe & champêtre habitation charmoit les yeux par ſa variété : la nature, encore dans ſon enfance, & mépriſant l'art & les règles, y déployoit toutes ſes graces & toute ſa liberté. On y voyoit des champs & des tapis verds admirablement nuancés & environnés de riches bocages remplis d'arbres de la plus grande beauté : des uns couloient les baumes précieux, la myrrhe & les gommes odoriférantes ; aux autres étoient ſuſpendus des fruits brillans & dorés qui charmoient l'œil & le goût. Tout ce que la fable attribue de merveilleux aux vergers des Heſpérides, s'offroit réellement dans l'admirable jardin d'Eden. Entre ces arbres paroiſſoient des tapis de verdure : ſur les penchans des vallons & des petites collines, on voyoit des troupeaux qui paiſſoient ſur l'herbe tendre. Ici, les palmiers couvroient de jolis monticules ; là, ſerpentoient les ruiſſeaux dans le ſein d'un vallon couvert de fleurs, qui préſentoient les richeſſes de toutes couleurs, parmi leſquelles brilloit la roſe ſans épines. D'un autre

autre côté, paroissoient des grottes impénétrables aux rayons du soleil, & des cavernes où régnoit une fraîcheur délicieuse. Elles étoient couvertes de vignes qui, étendant de tous côtés leurs branches flexibles, offroient en abondance leurs grappes de pourpre. Les ruisseaux coulant avec un doux murmure, formoient d'agréables cascades le long des collines, & se dispersoient ensuite, ou se réunissoient dans un beau lac, que différentes sortes d'animaux, à ses rivages couverts de fleurs & entourés de myrtes. Les oiseaux formoient un ramage mélodieux ; & les dryades portant avec elles les odeurs suaves des vallons & des bocages, nourrissoient entre les feuilles légèrement agitées, tandis que Pan, dansant avec les Heures, menoit à sa suite un printemps éternel.

Traduit de l'Anglois.

Des Plaisirs de la Variété.

MAIS s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété : sans cela l'ame languit, car les choses semblables lui paroissent les mêmes ; & si une partie d'un tableau qu'on nous découvre ressemble à une autre que nous aurions vue, cet objet seroit nouveau sans le paroître, & ne feroit aucun plaisir. La comme les beautés des ouvrages de l'art, semblables à celles de la nature, ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres le plus qu'il est possible à varier ces plaisirs ; il faut faire voir à l'ame des choses qu'elle n'a pas vues, il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les Histoires nous plaisent par la variété des récits, les Poëmes par la variété des prodiges, les Pieces de théâtre par la variété des passions,

sions, & que ceux qui savent instruire modifient le plus qu'ils peuvent le ton uniforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable ; le même ordre des périodes long-temps continué, accable dans une harangue : les mêmes nombres & les mêmes chutes meuent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscou à Pétersburg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée ; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété ; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître & pour voir : il faut donc qu'elle puisse voir, & que la variété le lui permette ; c'est-à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour être aperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées & ne le sont point, d'autres qui paroissent uniformes & sont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confusion des ornemens fatigue par leur petitesse ; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter : de manière qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espece d'énigme pour l'œil qui le voit ; & l'ame est embarrassée, comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque au contraire paroît uniforme ; mais comme elle a les divisions qu'il faut, & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle

qu'elle en voie assez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses ayent de grandes parties ; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes qui sont au-dessus & au-dessous ; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de divisions & de grandes divisions, imite les grandes choses ; l'ame sent une certaine majesté qui y règne par-tout.

C'est ainsi que la peinture divise en groupes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableau ; elle imite la Nature, une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons ; & c'est encore ainsi que la peinture divise en grande masse ses clairs & ses obscurs.

MONTESQUIEU.

La Prévoyance, source de nos Misères.

LA prévoyance ! la prévoyance, qui nous porte sans cesse au-delà de nous, & souvent nous place où nous n'arriverons point ; voilà la véritable source de toutes nos misères. Quelle manie à un être aussi passager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui s'éloigne, & de négliger le présent dont il est sûr, manie d'autant plus funeste, qu'elle augmente incessamment avec l'âge, & que les Vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout ; le temps, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, impose à chacun de nous : notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-

nos semblables. Chacun s'étend, pour ainsi dire, sur la terre entière, & devient sensible sur toute cette grande surface. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans nous des points par où l'on peut nous blesser ? Que de Princes se désolent pour la perte d'un Pays qu'ils n'ont jamais vu ? Que de Marchands il faut de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris ?

Est-ce la nature qui porte ainsi les hommes loin d'eux-mêmes ? Est-ce elle qui veut que chacun apprenne son destin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier, enforte que tel est mort heureux ou misérable, sans en avoir jamais rien su ? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant ; sa présence inspire la joye ; ses yeux annoncent le contentement, le bien-être ; il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poste : l'homme heureux la regarde ; elle est à son adresse, il l'ouvre, il la lit. A l'instant son air change ; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ses cris, il semble attaqué d'affreuses convulsions. Insensé, quel mal t'a donc fait ce papier ? quel membre t'a-t'il ôté ? quel crime t'a-t'il fait commettre ? enfin, qu'a-t'il changé dans toi-même, pour te mettre dans l'état où je te vois ?

Que la lettre se fût égarée, qu'une main charitable l'eût jettée au feu ; le sort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me semble, un étrange problème. Son malheur, direz-vous, étoit réel : fort bien, mais il ne le sentoit pas ; où étoit-il donc ? Son bonheur étoit imaginaire ; j'entends ; la santé, la gayeté, le bien-être, le contentement d'esprit ne sont plus que des vîtres. Nous n'existons plus où nous sommes, nous n'existons qu'où nous ne sommes pas. Est-ce la peine d'avoir une si grande peur de la mort, pour ce que ce en quoi nous vivons reste ?

O homme !

O homme! resserre ton existence au-dedans de toi, & tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir : ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, & n'épuise pas, à vouloir lui résister, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion ; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît ; ils n'ont qu'à changer de maniere de penser, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du Peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres ; ces Visirs, ces Courtisans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & jusqu'à des enfants, quand tu serois un Thémistocle en génie,* vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire ; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Si tôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples sont mes Sujets,

* *Ce petit garçon que vous voyez-là, disoit Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grèce ; car il gouverne sa mere, sa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh, quels petits conducteurs on trouveroit souvent aux plus grands Empires, si du Prince on descendoit par dégrés jusqu'à la premiere main qui donne le branle en secret !*

Sujets, dis-tu fièrement. Soit : mais, toi, qu'es-tu ? le Sujet de tes Ministres : & tes Ministres, à leur tour, que sont-ils ? les Sujets de leurs Commis, de leurs Maîtresses ; les Valets de leurs Valets. Prenez tout, usurpez tout, & puis versez l'argent à pleines mains, dressez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues ; donnez des Loix, des Edits ; multipliez les Espions, les Soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes ; pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela ? vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours, nous voulons, & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

ROUSSEAU, *Emile*.

De la SENSIBILITÉ.

PRESQUE toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différens égards : par exemple, les *virtuosi* d'Italie nous doivent faire peu de plaisir : 1° parce qu'il n'est pas étonnant qu'accommodés comme ils sont, ils chantent bien ; ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons : 2° parce que les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausletés : 3° parce qu'ils ne sont ni du sexe que nous aimons, ni de celui que nous estimons. D'un autre côté ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conservent longtemps un air de jeunesse, & de plus, parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur est particuliere. Ainsi chaque chose nous donne un sentiment, qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent & se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même des raisons de plaisir, & elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a

plu nous plaît encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle : ainsi une actrice qui nous a plu sur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre ; sa voix, sa déclamation, le souvenir de l'avoir vu admirer, que dis-je ? l'idée de la Princesse jointe à la sienne, tout cela fait une espece de mélange qui forme & produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoires. Une femme qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.

MONTESQUIEU.

Humanité, Premiere Qualité de l'Homme.

HOMMES, soyez humains, c'est votre premier devoir : soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t'il pour vous hors de l'humanité ? Aimez l'enfance, favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire est toujours sur les levres, & où l'ame est toujours en paix ? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocents la jouissance d'un temps si court qui leur échappe, & d'un bien si précieux dont il ne sauroient abuser ? Pourquoi voulez-vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans si rapides, qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous ? Peres, savez-vous le moment où la mort attend vos enfans ? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'instants que la nature leur donne ; aussi-tôt qu'ils peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent ; faites

qu'à

qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point sans avoir goûté la vie.

ROUSSEAU, *Emile.*

Tout cela faute de s'entendre.

TOUT le monde sait que le Diable Boiteux, à la médisance près, étoit un bon Diable. Sa reconnoissance pour celui qui a brisé, sa prison de verre, (car on sait aussi qu'il étoit prisonnier dans une bouteille) le soin qu'il prend de lui raconter, & de lui faire voir toutes les anecdotes scandaleuses, lui ont fait une réputation d'honnêteté qui durera tant qu'il y aura des Diables dans le monde ; c'est lui promettre l'immortalité.

Je vais mettre en scène un autre Diable, parent du Diable Boiteux, & qui se nommoit Astarot. Cet Astarot aimoit Surival, & ce Surival étoit une espèce de philosophe ; il raisonnoit beaucoup sur les hommes ; & vous dire que dans ce moment-là il étoit malheureux, c'est vous dire qu'il médisoit du genre humain. Il trouvoit que tout ici bas étoit assez mal arrangé, & que le bonheur étoit bien plus difficile à trouver que la pierre philosophale.

Astarot le prit un jour à part pour lui donner une leçon, ou plutôt un spectacle de morale ; il le conduisit pour cela sur une tour assez élevée ; une grande lunette qu'il avoit dans les mains lui donnoit l'air d'un savant qui monte à l'observatoire. Leur intention n'étoit pourtant pas d'observer ce qui se passe dans les Cieux, mais de scruter ce qui se passoit parmi les hommes, qui, au fond, sont peut-être plus difficiles à déchiffrer que les astres.

Astarot avoit aussi apporté un de ces cornets à l'usage des personnes attaquées de surdité. Tenez, dit Astarot à Surival, avec cette lunette-ci vous allez voir

voir au bout du monde, & avec ce cornet vous entendrez du bout du monde.

En même temps il approcha sa lunette de l'œil de Surival, qui apperçut un homme pâle & maigre à sa toilette ; c'étoit un homme fort riche, encore jeune, & chargé de toutes les infirmités de la vieillesse. Il étoit asthmatique, goutteux, &c. Mais il avoit pardessus tout cela une espèce de loupe placée au beau milieu du visage, & qui l'affligeoit beaucoup plus que son asthme & sa goutte ; car ces maladies se bornoient à le faire souffrir, au lieu que sa loupe l'enlaidissoit.

Astarot ayant dirigé la lunette d'un autre côté, Surival vit un Docteur en médecine qui n'étoit pas un grand médecin, mais qui se vantoit d'avoir des remèdes infaillibles & nullement dangereux pour les excrescences de la peau, telles que les loupes, les verrues, &c. N'est-ce pas là un charlatan, demanda Surival ? Point du tout, lui répondit son ami. Il seroit parfaitement capable d'extirper la loupe que vous venez de voir, si l'on s'adressoit à lui pour cela ; mais il meurt de faim, parce qu'il ne trouve pas de malades ; & notre malade enrage, parce qu'il ne trouve pas de médecin. Vous voyez que ce vient faute de s'entendre. S'ils s'étoient adressés l'un à l'autre, le premier seroit guéri, & l'autre auroit de quoi dîner.

Il regarda plus loin, & il vit un mari sur le point de devenir veuf ; il versoit de grosses larmes, & s'arrachoit les cheveux. Ah bon, dit Surival ! Voilà qui est édifiant ; un mari qui aime sa femme.

Oui, dit Astarot, voilà le texte ; écoutez à présent la glose. A la mort de sa femme ce mari sera obligé de rendre une dot considérable qui compose toute sa fortune, & cela, faute d'enfans. (Alors Surival rabatit un peu de son estime pour le mari.) Mais regardez un peu plus loin, continua Astarot ; voyez

voyez cet homme qui, à coups de bâton, chasse de chez lui un fils qui revient toujours. Ce fils lui est à charge parce qu'il a trop d'enfans, tandis que celui que nous venons de voir n'en a pas assez. Ils sont malheureux tous deux, tout cela faute de s'entendre, parce que l'un pourroit céder à l'autre ce qu'il a de trop.

Alors Surival ayant porté le cornet à son oreille, ils furent interrompus par un grand bruit qu'ils entendirent. C'étoit un homme de moyen âge, qui querelloit à haute voix le ciel & la terre. Je suis tout à la fois, s'écrioit-il, un homme d'esprit & un savant ; je fais de la prose & des vers ; je parcoure avec gloire la carrière du théâtre & celle de la philosophie, & l'indigence me poursuit par-tout. Je céderois volontiers beaucoup de gloire pour un peu d'argent.

Cet homme-là vous attriste, dit Astarot : regardez par ici ; & en même temps il lui fit voir un homme riche qui sembloit fort ennuyé. Cela ne parut pas extraordinaire à Surival ; ce qui l'étonna davantage, ce fut de l'entendre, à la faveur de son cornet, se plaindre à-peu-près en ces termes : Je regorge de biens, & je suis loin d'être content. C'est de la gloire qu'il me faudroit ; je voudrois avoir la réputation d'un grand homme, & je n'ai que celle d'un homme riche. Ah, que je donnerois de grand cœur beaucoup d'argent pour un peu de gloire !

Il lui fit voir ensuite plusieurs choses tout aussi curieuses. Tantôt c'étoit un homme aussi ennuyé qu'ennuyeux, qui, ayant besoin d'amener des convives à sa table, alloit recruter au Palais Royal nombre de personnes qu'il connoissoit à peine de nom, & qu'il prioit instamment de venir dîner avec lui ; & dans le jardin des Thuileries, un honnête homme, pâle, abattu, qui ne trouvoit pas un ami qui l'invitât. Tantôt c'étoit un galant homme qui souffroit pour

ne pouvoir faire un emprunt utile & bien assuré ; & d'un autre côté, un riche héritier qui s'impatientoit de ne pouvoir prêter utilement son argent. Et sans cesse revenoit ce refrein ; tout cela faute de s'entendre.

Fort bien, interrompit enfin Surival : mais je voudrois bien savoir quel est le but moral du spectacle que vous me donnez ici. Que prétendez-vous en conclure ?

J'en conclus, répondit Alfanor, que la Nature a mis chez les hommes tout ce qu'il leur falloit pour être heureux, & qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils ne le sont pas.

Vous avez raison, mon cher Philosophe, reprit Surival. Je n'ai qu'un mot à vous répondre ; je vois fort bien que les hommes ont parmi eux tout ce dont ils ont besoin ; mais je crois qu'ils n'en feront pas mieux pour cela, tant qu'ils n'auront pas votre lunette pour se voir, & votre cornet pour s'entendre.

LUXE.

DANS un pays où tout le monde allait pieds nuds, le premier qui se fit faire une paire de souliers avait-il du luxe ? n'était-ce pas un homme très sensé & très industrieux ?

N'en est-il pas de même de celui qui eut la première chemise ? pour celui qui la fit blanchir & repasser, je le crois un génie plein de ressources, & capable de gouverner un état.

Cependant, ceux qui n'étaient pas accoutumés à porter des chemises blanches, le prirent pour un riche efféminé qui corrompait la nation.

Gardez-vous du luxe, disait *Caton* aux Romains ; vous avez subjugué la province du Phase ; mais ne mangez jamais de faisans. Vous avez conquis le pays

pays où croît le coton, couchez sur la dure. Vous avez volé à votre armée l'or, l'argent & les pierreries de vingt nations, ne soyez jamais assez fou pour vous en servir. Manquons de tout après avoir tout pris. Il faut que les voleurs de grand chemin soient vertueux & livrés.

Lucullus lui répondit, Mon ami, souhaite plutôt que *Crassus*, *Pompée*, *César* & moi nous dépensions tout en luxe. Il faut bien que les grands voleurs se battent pour le partage des dépouilles. Rome doit être asservie, mais elle le sera bien plutôt & bien plus sûrement par l'un de nous si nous faisons valoir comme toi notre argent, que si nous le dépensons en superfluités & en plaisirs. Souhaite que *Pompée* & *César* s'appauvrissent assez pour n'avoir pas de quoi soudoyer des armées.

Il n'y a pas longtems qu'un homme de Norvège reprochait le luxe à un Hollandais. Qu'est devenu, disait-il cet heureux tems où un négociant partant d'Amsterdam pour les grandes Indes, laissait un quartier de bœuf fumé dans sa cuisine, & le retrouvait à son retour ? Où sont vos cuillers de bois & vos fourchettes de fer ? n'est-il pas honteux pour un sage Hollandais de coucher dans un lit de damas ?

Va-t-en à *Bercain*, lui répondit l'homme d'Amsterdam ; gagne comme moi dix années d'or, & vois si l'envie ne te prendra pas d'être bien vêtu, bien nourri & bien logé.

Depuis cette conversation on a écrit vingt volumes sur le luxe, & ces livres ne l'ont ni diminué, ni augmenté. VOLTAIRE.

ORDINATION.

SI un militaire chargé par le roi de France de conférer l'ordre de St. Louis à un autre militaire, n'avait pas en lui donnant la croix, l'intention

tion de le faire chévalier, le récipiendaire en serait-il moins chevalier de St. Louis? non sans doute.

Pourquoi donc plusieurs prêtres se firent-ils réordonner après la mort du fameux *Lavardin* évêque du Mans? Ce singulier prélat qui avait établi l'ordre des Côteaux * s'avisa à l'article de la mort d'une espiéglerie peu commune. Il était connu pour un des plus violens esprits forts du siécle de *Louis XIV*; & plusieurs de ceux auxquels il avait conféré l'ordre de la prêtrise, lui avaient publiquement reproché ses sentimens. Il est naturel qu'aux approches de la mort une ame sensible & timorée rentre dans la religion qu'il observa dans ses premieres années. La bienséance seule exigeait que l'évêque édifiât en mourant ses diocésains que sa vie avait scandalisés; mais il était si piqué contre son clergé, qu'il déclara qu'aucun de ceux qu'il avait ordonnés n'était prêtre en effet, que tous leurs actes de prêtres étaient nuls, & qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner aucun sacrement.

C'était, ce me semble, raisonner comme un yvrogne; les prêtres Manseaux pouvaient lui répondre, ce n'est pas votre intention qui est nécessaire, c'est la nôtre. Nous avions une envie bien déterminée d'être prêtres; nous avons fait tout ce qu'il faut pour l'être: nous sommes dans la bonne foi; si vous n'y avez pas été, il ne nous importe guères.

La maxime est, *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*, & non pas *ad modum dantis*. Lorsque notre marchand de vin nous a vendu une feuillette, nous la buvons, quand même il aurait l'intention secrette de nous empêcher de la boire; nous ferons prêtres malgré votre testament.

Ces

* *C'était un ordre de gourmets. Les yvrognes étaient alors fort à la mode? l'évêque du Mans était à leur tête.*

Ces raisons étaient fort bonnes. Cependant la plupart de ceux qui avaient été ordonnés par l'évêque *Lavardin* ne croient point prêtres, & se firent ordonner une seconde fois. *Mascaron*, médiocre & célèbre prédicateur, leur persuada, par ses discours & par son exemple, de réitérer la cérémonie. Ce fut un grand scandale au Mans, à Paris & à Versailles. Il fut bientôt oublié, comme tout s'oublie.

VOLTAIRE.

PRETENTIONS.

IL n'y a pas dans notre Europe un seul prince qui ne s'intitule *souverain* d'un pays possédé par son voisin. Cette manie politique est inconnue dans le reste du monde ; jamais le roi de Boutan ne s'est dit *empereur de la Chine*, jamais le comte de Tartare ne prit le titre de *roi d'Egypte*.

Les plus belles prétentions ont toûjours été celles des papes ; deux clefs en fautoir les mettaient visiblement en possession du royaume des cieux. Ils liaient & ils déliaient tout sur la terre. Cette législature les rendait maîtres du continent ; & les fiefs de *St. Pierre* leur donnaient le domaine des mers.

Plusieurs savans théologiens ont cru que ces Dieux diminuèrent eux-mêmes quelques articles de leurs prétentions, lorsqu'ils furent vivement attaqués par les titans nommés *luthériens, anglicans, calvinistes*, &c. &c. Il est très-vrai que plusieurs d'entr'eux devinrent plus modestes, que leur cour céleste eut plus de décence ; cependant, leurs prétentions se sont renouvellées dans toutes les occasions. Je n'en veux pour preuve que la conduite d'*Aldobrandin, Clément VIII*, envers le grand *Henri IV*, quand il fallut lui donner une absolution dont il n'avait que faire, puisqu'il était absous par les évêques de son royaume & qu'il était victorieux.

Aldobrandin

Aldobrandin refusa d'abord pendant une année entière, & ne voulut pas reconnaître le duc de *Nevers* pour ambassadeur de France. A la fin il consentit à ouvrir la porte du royaume des cieux à *Henri*, aux conditions suivantes.

1°. Que *Henri* demanderait pardon de s'être fait ouvrir la porte par des sous-portiers tels que des évêques, au-lieu de s'adresser au grand-portier.

2°. Qu'il s'avouerait déchu du trône de France jusqu'à ce qu'*Aldobrandin* le réhabilitât par la plénitude de sa puissance.

3°. Qu'il se ferait sacrer & couronner une seconde fois, la première étant nulle, puisqu'elle avait été faite sans l'ordre exprès d'*Aldobrandin*.

4°. Qu'il chasserait tous les protestans de son royaume, ce qui n'était ni honnête ni possible. La chose n'était pas honnête parce que les protestans avaient prodigué leur sang pour le faire roi de France. Elle n'était pas possible parce que ces dissidens étaient au nombre de deux millions.

5°. Qu'il ferait au plus vîte la guerre au grand-Turc, ce qui n'était ni plus honnête ni plus possible; puisque le grand Turc l'avait reconnu roi dans le tems que Rome ne le reconnaissait pas, & que *Henri* n'avait ni troupes, ni argent, ni vaisseaux pour aller faire la guerre comme un fou à ce grand-Turc son allié.

6°. Qu'il recevrait couché sur le ventre tout de son long l'absolution de Mr. le légat selon la forme ordinaire, c'est-à-dire, qu'il serait fustigé par Mr. le légat.

7°. Qu'il rappellerait les jésuites chassés de son royaume par le parlement, pour l'assassinat commis sur sa personne par *Jean Châtel* leur écolier.

J'omets plusieurs autres petites prétentions. *Henri* en fit modérer plusieurs. Il obtint surtout

avec

avec bien de la peine qu'il ne ſerait fouetté que par procureur & de la propre main d'*Aldobrandin*.

Vous me direz que ſa ſainteté était forcée à exiger des conditions ſi extravagantes par le vieux démon du midi *Philippe II*, qui avait dans Rome plus de pouvoir que le pape. Vous comparerez *Aldobrandin* à un ſoldat poltron que ſon colonel conduit à la tranchée à coups de bâton.

Je vous répondrai qu'en effet *Clément VIII* craignait *Philippe II*, mais qu'il n'était pas moins attaché aux droits de ſa tiare ; que c'était un ſi grand plaiſir pour le petit-fils d'un banquier de donner le fouet à un roi de France, que pour rien au monde *Aldobrandin* n'eût voulu s'en départir.

Vous me repliquerez que ſi un pape voulait réclamer aujourd'hui de telles prétentions, s'il voulait donner le fouet au roi de France, ou au roi d'Eſpagne, ou au roi de Naples, ou au duc de Parme, pour avoir chaſſé les révérends pères jéſuites, il riſquerait d'être traité comme *Clément VII* le fut par *Charles-Quint*, & d'eſſuyer des humiliations beaucoup plus grandes ; qu'il faut ſacrifier ſes prétentions à ſon utilité ; qu'on doit céder au temps ; que le ſhérif de la Mecque doit proclamer *Ali-beg* roi d'Egypte, s'il eſt victorieux & affermi. Je vous répondrai que vous avez raiſon.

ANECDOTE.

LA ſeule commiſſion expédiée à propos fut celle de Langey vers les Princes de l'Empire. L'humeur bienfaiſante de Langey le tira dans ce voyage du plus grand danger qu'il ait couru de ſa vie : & ſous lequel il eût infailliblement ſuccombé, ſi Dieu ne l'eut réſervé pour d'autres négociations, où il y auroit plus de gloire à mériter, & moins de riſque à courir. L'Empereur étoit averti, par les émiſſaires ſecrets

secrets qu'il avoit en France, du voyage que Langey devoit faire en Allemagne : & la passion de se venger de ce Gentilhomme, qui lui avoit fait le plus grand mal qu'il pouvoit recevoir, en animant la ligue de Suabe, & l'intérêt qu'il avoit d'empêcher qu'il n'en formât une entre la France & les Protestans d'Allemagne, furent deux motifs assez puissans pour faire résoudre sa perte. On eut l'adresse de le peindre sans qu'il s'en aperçût, & d'envoyer de ses portraits sur toutes les frontières d'Allemagne, avec commandement de l'arrêter de toutes manières. Le Rhin sur-tout fut bordé de gens de guerre, à qui l'on avoit donné de ses portraits, avec ordre de se défaire de la personne qu'ils représentoient. On n'a pas su précisément si Langey étoit bien informé du péril dans toute son étendue, ou s'il le négligea par l'intrépidité qui lui étoit naturelle, & par son zèle ardent pour le service de la patrie ; mais il est certain qu'il arriva sans obstacle à Andernach, où il avoit résolu de passer le Rhin. La Providence Divine, qui le conduisoit comme par la main, avoit disposé ses affaires de sorte que la première personne qui le reconnut dans la ville, fut un Gentilhomme d'Allemagne qu'il avoit obligé dans une conjoncture assez rare pour être ici remarquée.

Ce Gentilhomme avoit porté les armes en France sous le Comte Guillaume de Fustemberg, & s'étoit vu réduit à la dernière misère par la perte de son bagage, & de ce qu'il avoit d'argent ; il s'étoit adressé dans un état si déplorable à Langey, qui retournoit alors de son premier voyage d'Allemagne, & l'avoit prié d'un ton & d'un visage où la pudeur paroissoit assez, de l'assister dans sa misère. Langey ne le connoissoit point du tout ; mais il ne laissa pas d'être touché de pitié, soit qu'il remarquât dans la physionomie du Gentilhomme, ce *je-ne-sai-quoi* qui surprend agréablement, ou que son génie travaillât dès

dès lors à lui procurer un ami, dont la reconnoissance heroïque lui devoit être si nécessaire. Il tira de sa poche six piéces d'or, & les donna au Gentilhomme avec une joie qui rendoit sa charité encore plus considérable qu'elle ne l'étoit d'elle-même. Le Gentilhomme prit les piéces d'or, en ajoutant à son remercîment un souhait très-ardent, de ne pas mourir ingrat; & l'occasion s'en offrit plus tôt qu'il ne pensoit.

Il avoit obtenu de l'Empereur la principale commission d'observer la marche de Langey vers le Rhin, & toutes les autres qui avoient été expédiées de ce côté-là, étoient subordonnées à la sienne. Il l'avoit acceptée sans savoir que celui dont il s'agissoit, étoit son bienfaiteur, parce que Langey, en l'obligeant de si bonne grace, s'étoit obstiné à lui cacher son nom. Il crut bien d'abord, en recevant le portrait de Langey, qu'il avoit de la ressemblance avec l'homme à qui il étoit redevable; mais outre que la ressemblance n'étoit pas exacte, le portrait n'étant qu'une copie assez imparfaite, & le Gentilhomme ne s'étant donné ni le tems ni la peine de faire sur sa pensée toute la réflexion qu'elle méritoit, ce ne fut qu'au moment qu'il apperçut Langey dans la rue, qu'il reconnut dans la même personne son bienfaiteur, & celui dont on lui avoit commandé de se saisir mort ou vif. La générosité dont il se piquoit, ne lui permit pas de déliberer s'il lui sauveroit la vie; il eut seulement peur d'en être empêché par ceux qui avoient le même ordre que lui, s'ils venoient à passer par-là; & cette seule considération le retint d'embrasser Langey. Il se contenta de le saluer en François, & de le prier qu'il lui pût dire deux mots dans une maison qu'il lui montra. Langey, qui ne reconnoissoit point le Gentilhomme, & se défioit de tout, douta d'abord s'il devoit avoir cette complaisance

pour un inconnu ; mais sa bonne fortune lui inspira un moment après, d'écouter ce qu'on avoit à lui proposer. Il suivit le Gentilhomme dans la maison, & se laissa enfermer avec lui dans une chambre.— Alors le Gentilhomme, après avoir sondé en vain, s'il étoit connu, se découvrit, & dit à Langey, qu'il lui vouloit montrer qu'il n'avoit pas obligé un ingrat. Il lui découvrit ensuite le dessein formé de le perdre, & lui en montra l'ordre ; il lui fit comprendre l'impossibilité où il étoit de poursuivre sa route sans être pris ou tué, ce qui ne seroit qu'une même chose ; dont il conclut, & tâcha de lui persuader qu'il devoit retourner en France, sur l'offre qu'il lui fit de faciliter sa retraite par des adresses sûres & secrètes.

Langey, après avoir remercié son ami, lui repartit en sa manière courte & coupée, qu'il devoit sa vie à son pays, que le Roi son maître lui avoit commandé d'aller encore désabuser les Allemands des impostures dont ils étoient prévenus ; qu'en acceptant cet emploi il avoit bien prévu qu'il ne pouvoit éviter la mort sans une assistance de Dieu toute particulière ; mais qu'il s'y étoit résolu, & qu'il n'y avoit que la mort ou la prison qui fussent capables de l'arrêter.

Ce Gentilhomme, ravi d'une intrépidité si héroïque, répliqua en même style, qu'il ne tiendroit pas non plus à lui qu'il ne servît sa patrie, en contribuant à désabuser les Allemands ; que l'exemple de vertu que Langey lui montroit, étoit trop beau pour n'être pas suivi, quand même il en devroit coûter la vie, & qu'il prétendoit au moins participer à la gloire que Langey alloit acquérir, en facilitant son voyage. Il lui remontra ensuite, qu'en quelqu'endroit qu'il allât, il ne pouvoit éviter d'être découvert, s'il n'apportoit les précautions qu'il alloit lui marquer. Elles consistoient à renvoyer le seul domestique qui le suivoit, à recevoir en sa place de la

main

main du Gentilhomme un valet de confiance qui le viendroit prendre à l'entrée de la nuit, le feroit marcher tant qu'elle dureroit, & le menereit repoſer le jour ſuivant dans une maiſon champêtre de connoiſſance, où il ſéroit en ſûreté ; que le même valet auroit ſoin de le conduire ainſi toutes les nuits, & de lui trouver de ſemblables gîtes juſqu'à ce qu'il fût arrivé ſur les terres du Duc de Saxe, où il n'auroit plus rien à craindre. Langey connoiſſant, par l'expédient que ſon ami lui propoſoit, le déſir ſincère dont il brûloit de le ſervir, s'abandonna à ſa conduite, & l'éprouva auſſi heureuſe que fidelle, non-ſeulement pour le voyage de Sa mais encore pour le retour.

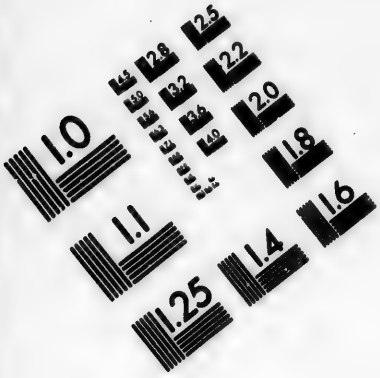
CLAVILLE, *Traité du vrai mérite.*

Frivolité des Femmes, ſuite de l'Education qu'on leur donne.

J'ETOIS un jour chez une Dame, où dix perſonnes du grand monde s'entretenoient d'un événement fâcheux & récent : il intéreſſoit tous les ordres de l'Etat ; on formoit cent conjectures différentes ſur les ſuites qu'il pourroit avoir, on en vint à citer des exemples tirés de l'Hiſtoire, pour appuyer ces opinions. Quelle confuſion ! que de mépriſes ! quelle ignorance des temps, des lieux, des perſonnes ! Je ne pus m'empêcher d'en rire.

Eh bien ! me dit la Maîtreſſe de la maiſon, quand elle ſe vit ſeule avec moi ; voilà pourtant les êtres dominans dans la Nature, deſtinés à commander, à guider notre ſexe, & à le maîtriſer ! on fait tout pour eux ; dix ans ſont employés à leur donner de l'eſprit, de la raiſon ; à les rendre capables de voir, de ſentir, de juger ; ils poſſèdent tout, jouiſſent de tout ; le monde ſemble créé pour eux ſeuls.—

Nous,



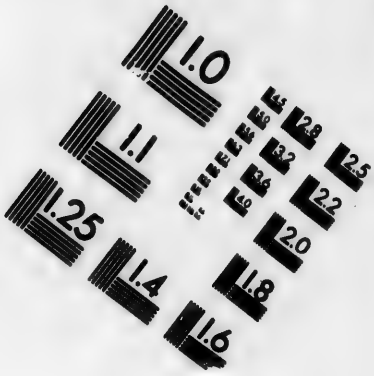
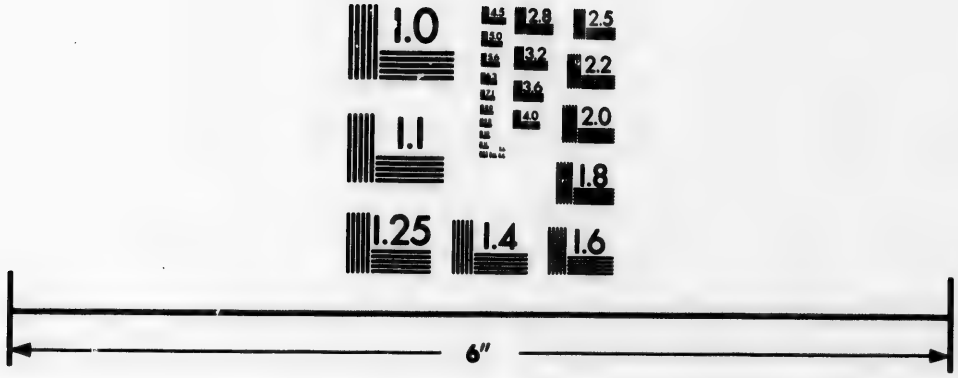
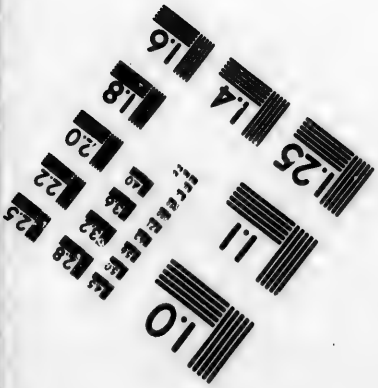
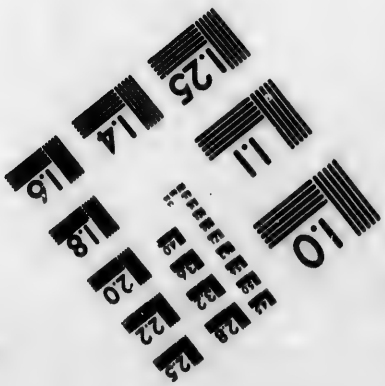


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Nous, négligées de nos Pères, trop souvent regardées comme des êtres inutiles, à charge, qui viennent enlever une portion de l'héritage d'un fils, seul objet de la vanité d'une grande maison, on nous abandonne aux soins d'une vieille femme de chambre qui passe de la toilette, où elle commence à déplaire, à l'emploi difficile d'éclairer nos premières idées. Nous sortons des mains de cette inepte Gouvernante, pour entrer dans des maisons où des filles qui ne connoissent point le monde, nous enseignent à le haïr, nous répètent de le craindre, sans nous prévenir sur les véritables dangers. Une contenance modeste, quelques principes respectables, étouffés par mille préjugés, sont les seuls avantages que nous puissent plusieurs années perdues chez elles. Nous rentrons dans la maison paternelle, pour y perfectionner des talens frivoles. Nous y vivons sans jouir de rien. Muette au milieu d'un grand cercle, une fille ne semble pas être compagnie. A-peine lui parle-t-on, à peine ose-t-elle répondre. Son cœur, son esprit, son ame, ne sont point connus. On nous marie enfin, & c'est un prodige si à trente ans une femme est parvenue, par ses réflexions, par une étude pénible des autres & d'elle-même, à penser d'après les seules inspirations de son ame, qu'elle est formée, pour acquérir les connoissances, & pratiquer les vertus, qui font le partage égal des deux sexes.

Cette Dame avoit raison. Communément les hommes sont élevés, & les femmes s'élèvent elles-mêmes. Elles n'ont souvent d'autre maître que leur cœur; maître habile! dont la méthode est sûre: mais combien d'obstacles s'opposent à cette étude pénible qu'elles sont forcées de faire! Mille objets en détournant, & la façon de penser des hommes à leur égard, les en dégoûte.

Un de mes Amis, accoutumé de voir une femme très-aimable, uniquement occupée des graces de sa per-

sonne,

sonne, paroissant trop attentive à relever ses charmes, par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat, crut devoir lui écrire pour l'engager à donner un peu de temps à des soins plus sérieux. Voici la réponse qu'il en reçut.

" Il étoit inutile, Monsieur, de terminer votre lettre par une apologie des motifs qui vous l'ont fait écrire. Je l'ai lue avec attention, & sans me fâcher de vos avis : très-déterminée à me conduire par mes propres inspirations, j'écoute un conseil sans humeur, sur-tout quand l'amitié le dicte ; je veux bien confier mes raisons à l'honnête homme qui me désireroit parfaite, & m'estime assez pour penser qu'il me seroit facile de le devenir.

" Je passe un temps considérable à ma toilette ; cela est vrai, Monsieur ; j'en emploie beaucoup à choisir des étoffes, à décider de la parure du jour, ou de celle du soir ; je convions de cela : mais que ce temps perdu fût mieux employé à lire, à penser, à réfléchir, former mon caractère, cultiver mes talens, orner mon esprit, affiner mon goût ; vous me permettrez, Monsieur, de n'en rien croire.

" Tant qu'une parure brillante, un air agaçant, le caprice, la légèreté, l'imprudence & l'étourderie, attireront sur mes pas une foule empressée à me plaire, me feront distinguer, préférer, chérir, à quoi bon, Monsieur, songerois-je à me donner des qualités estimables, qui coûtent à acquérir, & dont il m'est si commode, & si aisé de me passer ?

" Si notre sexe mettoit un prix flatteur à nos vertus, s'il accordoit au mérite, le tribut de louanges qu'il prodigue à la beauté ; on nous verroit travailler à parer nos graces naturelles des traits solides de l'égalité d'humeur, de la bonté, de la douceur, de l'esprit & du savoir, sûres de trouver des amis, nous dédaignerions l'art d'attirer des Amans.

" Mais une femme n'inspire jamais qu'un senti-

ment intéreſſé ; les déſirs, l'amuſement, l'attente du plaiſir paſſager, ſont les ſecrets motifs des hommages rendus à ſes charmes : on l'aime parce qu'elle eſt belle : on la cherche, on la ſuit, on la ſert, dans l'idée qu'elle eſt foible : on s'y attache dans l'eſpérance de la voir devenir folle, & de profiter de ſa démence. Eſt-ce la peine, Monſieur, de ſe gêner, de ſe contraindre, pour tirer ſi peu de fruit d'un vrai mérite ? Quelle femme n'eſt pas digne de ce qu'un homme eſt capable de ſentir en la voyant ?

"Si vous étiez ſenſée, les femmes ſeroient raiſonnables ; la façon dont elles vivent, n'eſt pas un défaut de leur naturel, mais la ſuite inévitable de votre conduite avec elles : vos erreurs les égarent néceſſairement : Eh ! corrigez-vous ; devenez honnêtes, ſenſibles ; chériſſez la décence ; appréciez les vertus, vous les ferez renaître ; nées pour vous aimer, vos ſentimens détermineront toujours les nôtres."

Par Mde RICCOBONI.

SOMNANBULES ET SONGES.

J'AI vu un ſomnanbule, mais il ſe contentait de ſe lever, de s'habiller, de faire la révérence, de danſer le menuet aſſez proprement, après quoi il ſe déshabillait, ſe recouchait & continuait de dormir.

Cela n'approche pas du ſomnanbule de l'Encyclopédje. C'était un jeune ſéminariſte qui ſe relevait pour compoſer un ſermon en dormant, l'écrivait correctement, le reliſait d'un bout à l'autre, ou du moins croyait le relire, y feſait des corrections, raturait des lignes, en ſubſtituait d'autres, remettait à ſa place un mot oublié ; compoſait de la muſique, la notait exactement, après avoir réglé ſon papier avec ſa canne, & plaçait les paroles ſous les notes ſans ſe tromper, &c. &c.

Il

Il eſt dit qu'un archevêque de Bordeaux a été témoin de toutes ces opérations, & de beaucoup d'autres auſſi étonnantes. Il ſerait à ſouhaiter que ce prélat eût donné lui-même ſon atteſtation ſignée de ſes grands vicaires, ou du moins de M. ſon ſecrétaire.

Mais ſuppoſons que ce ſomnanbule ait fait tout ce qu'on lui attribue, je lui ferai toujours les mêmes queſtions que je ferais à un ſimple ſongeur. Je lui dirai, Vous avez ſongé plus fortement qu'un autre, mais c'eſt par le même principe. Cet autre n'a eu que la fièvre, & vous avez eu le tranſport au cerveau. Mais enfin, vous avez reçu l'un & l'autre des idées, des ſenſations auxquelles vous ne vous attendiez nullement ; vous avez fait tout ce que vous n'aviez nulle envie de faire.

De deux dormeurs l'un n'a pas une ſeule idée, l'autre en reçoit une foule ; l'un eſt inſenſible comme un marbre, l'autre éprouve des deſirs & des jouiſſances. Un amant fait, en rêvant, une chanſon pour ſa maîtreſſe, qui, dans ſon délire, croit lui écrire une lettre tendre, & qui en récite tout haut les paroles.

* * * * * * *

* * * * * * *

S'eſt-il paſſé autre choſe dans votre machine, pendant ce rêve ſi puiſſant ſur vous, que ce qui ſe paſſe tous les jours dans votre machine éveillée ?

Vous, monſieur le ſéminariſte, né avec le don de l'imitation, vous avez écouté cent ſermons, votre cerveau s'eſt monté à en faire ; vous en avez écrit en veillant, pouſſé par le talent d'imiter ; vous en écrivez même en dormant. Comment s'eſt-il pu faire que vous ſoyez devenu prédicateur en rêve, vous étant couché ſans aucune volonté de prêcher ? reſſouvenez-vous bien de la première fois que vous mîtes

mîtes par écrit l'esquisse d'un sermon pendant la veille. Vous n'y pensiez pas le quart d'heure d'auparavant ; vous étiez dans votre chambre livré à une rêverie vague sans aucune idée déterminée ; votre mémoire vous rappelle, sans que votre volonté s'en mêle, le souvenir d'une certaine fête. Cette fête vous rappelle qu'on prêche ce jour-là ; vous vous souvenez d'un texte, ce texte vous fournit un exorde ; vous avez auprès de vous encre & papier, vous écrivez des choses que vous ne pensiez pas devoir jamais écrire.

Voilà précisément ce qui vous est arrivé dans votre acte de noctambule.

Vous avez cru, dans l'une & l'autre opération, ne faire que ce que vous vouliez ; & vous avez été dirigé, sans le savoir, par tout ce qui a précédé l'écriture de ce sermon.

Vous avez éprouvé la même aventure pendant votre sommeil.

Quelle part avez-vous eu à toutes ces modifications de votre individu ? la même que vous avez à la course de votre sang dans vos artères & dans vos veines, à l'arrosement de vos vaisseaux lymphatiques, au battement de votre cœur & de votre cerveau.

J'ai lu l'article *Songe* dans le Dictionnaire encyclopédique, & je n'y ai rien compris. Mais quand je recherche la cause de mes idées & de mes actions dans le sommeil & dans la veille, je n'y comprends pas davantage.

Je sais bien qu'un raisonneur qui voudrait me prouver que quand je veille, & que je ne suis ni frénétique ni yvre, je suis alors un animal agent, ne laisserait pas de m'embarrasser.

Mais je l'embarrasserais bien davantage, en lui prouvant que quand il dort il est entièrement patient, pur automate.

Or,

Or, dites-moi ce que c'eſt qu'un animal qui eſt abſolument machine la moitié de ſa vie, & qui change de nature deux fois en vingt-quatre heures?

VOLTAIRE.

PLAGIAT.

ON dit qu'originairement ce mot vient du latin *Plaga*, & qu'il ſignifiait la condamnation au fouet de ceux qui avaient vendu des hommes libres pour des eſclaves. Cela n'a rien de commun avec le plagiat des auteurs, leſquels ne vendent point d'hommes, ſoit eſclaves, ſoit libres. Ils ſe vendent ſauſſement eux-mêmes quelquefois pour un peu d'argent.

Quand un auteur vend les penſées d'un autre pour les ſiennes, ce larcin s'appelle *plagiat*. On pourrait appeller *plagiaires* tous les compilateurs, tous les feſeurs de dictionnaires, qui ne ſont que répéter à tort & à travers, les opinions, les erreurs, les impoſtures, les vérités déjà imprimées dans des dictionnaires précédens; mais ce ſont du moins des plagiaires de bonne foi; ils ne s'arrogent point le mérite de l'invention. Ils ne prétendent pas même à celui d'avoir déterré chez les anciens les matériaux qu'ils ont aſſemblés; ils n'ont fait que copier les laborieux compilateurs du ſiécle. Ils vous vendent en *in-quarto* ce que vous aviez déjà en *in-folio*. Appellez-les, ſi vous voulez, *libraires*, & non pas Auteurs. Rangez-les plutôt dans la claſſe des fripiers que dans celle des plagiaires.

Le véritable plagiat eſt de donner pour vôtres les ouvrages d'autrui; de coudre dans vos rapſodies de longs paſſages d'un bon livre avec quelques petits changemens. Mais le lecteur éclairé voyant ce morceau de drap d'or ſur un habit de bure, reconnaît bientôt le voleur mal-adroit.

Ramzai.

Ramzai qui après avoir été presbytérien dans son village d'Ecosse, ensuite anglican à Londres, puis quakre, & qui persuada enfin au célèbre *Fénélon* archevêque de Cambrai qu'il était catholique, & même qu'il avait beaucoup de penchant pour l'amour pur ; *Ramzai*, dis-je, fit les voyages de *Cyrus*, parce que son maître avait fait voyager *Télémaque*. Il n'y a jusques-là que de l'imitation. Dans ces voyages il copie les phrases, les raisonnemens d'un ancien auteur Anglais qui introduit un jeune solitaire disséquant sa chèvre morte, & remontant à DIEU par sa chèvre. Cela ressemble fort à un plagiat. Mais en conduisant *Cyrus* en Egypte, il se sert, pour décrire ce pays singulier, des mêmes expressions employées par *Bossuet* ; il le copie mot pour mot sans le citer. Voilà un plagiat dans toutes les formes. Un de mes amis le lui reprochait un jour ; *Ramzai* lui répondit qu'on pouvait se rencontrer, & qu'il n'était pas étonnant qu'il pensât comme *Fenelon*, & qu'il s'exprimât comme *Bossuet*. Cela s'appelle *être fier comme un Ecossais*.

Le plus singulier de tous les plagiats est peut-être celui du père *Barre*, auteur d'une grande histoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer l'*Histoire de Charles XII*, & il en prit plus de deux cent pages qu'il inséra dans son ouvrage. Il fait dire à un duc de *Lorraine* précisément ce que *Charles XII* a dit.

Il attribue à l'empereur *Arnould* ce qui est arrivé au monarque Suédois.

Il dit de l'empereur *Rodolphe* ce qu'on avait dit du roi *Stanislas*.

Valdemar roi de Dannemarc, fait & dit précisément les mêmes choses que *Charles* à Bender, &c. &c. &c.

Le plaisant de l'affaire, est qu'un journaliste voyant cette prodigieuse ressemblance entre ces deux, ouvrages

ouvrages, ne manqua pas d'imputer le plagiat à l'auteur de l'*Hiſtoire de Charles XII*, qui avait pourtant écrit vingt ans avant le père *Barre*.

C'eſt ſurtout en poëſie qu'on ſe permet ſouvent le plagiat, & c'eſt aſſurément de tous les larcins le moins dangéreux pour la ſociété.

VOLTAIRE.

AMOUR PATERNEL.

IDÉES.

Pour être bon Pere, il ne faut que ſe livrer aux mouvemens de la Nature.

LE BRAMINE inſpiré.

SI la raiſon dans l'homme, ou plutôt l'abus qu'il en fait, ne ſervoit quelquefois à dépraver ſon inſtinct, nous n'aurions rien à dire ſur l'amour paternel. Les brutes n'ont pas beſoin de nos traités de morale, pour apprendre à aimer leurs petits, à les nourrir, & à les élever ; c'eſt qu'elles ne ſont guidées que par l'inſtinct : or l'inſtinct, quand il n'eſt pas diſtrait par les ſophiſmes d'une raiſon captieuſe, répond toujours au vœu de la nature, fait ſon devoir, & ne bronche jamais. Si l'homme étoit donc en ce point conforme aux autres animaux, dès que l'enfant auroit vu la lumière, ſa mere le nourriroit de ſon propre lait, veilleroit à tous ſes beſoins, le garantiroit de tout accident, & ne croiroit pas d'inſtans dans ſa vie mieux remplis que ceux qu'elle auroit employés à ces importans devoirs. Le pere, de ſon côté, contribueroit à le former ; il étudieroit ſon goût, ſon humeur & ſes inclinations, pour mettre à profit ſes talens : il cultiveroit lui-même cette jeune plante, & regarderoit comme une indifférence criminelle de l'abandonner à la diſcrétion d'un précepteur ignorant, ou peut-être même vicieux.

On

On compare les rois à des peres de famille, & l'on a raison ; cette comparaison est fondée sur la nature & l'origine même de la royauté. Un pere qui n'aime point ses enfans, est un monstre : un roi qui n'aime pas ses sujets, est un tyran. Le pere & le roi sont l'un & l'autre des images vivantes de Dieu, dont l'empire est fondé sur l'amour. La nature a fait les peres pour l'avantage des enfans : la société a fait les rois pour la félicité des peuples. Il faut donc nécessairement un chef dans une famille & dans un état. Même parité entre le gouvernement d'une famille & celui d'un état. Le maître, qui régit l'un ou l'autre, a deux objets à remplir ; l'un, d'y faire regner les mœurs, la vertu & la piété ; l'autre, d'en écarter le trouble, les désastres & l'indigence : c'est l'amour de l'ordre, qui doit le conduire, & non pas cette fureur de dominer, qui se plaît à pousser à bout la docilité la mieux éprouvée.

On voit tous les animaux caresser & lécher tous leurs petits également ; mais il est rare que l'homme témoigne ainsi à tous ses enfans la même tendresse. Dans une nombreuse famille, il y en a toujours quelqu'un de préféré ; & cela n'est ni bien, ni juste ; c'est décourager les autres à bien faire.

EXEMPLES.

JAMAIS pere ne fut peut-être plus sensible & plus tendre que Caton l'Ancien. Cet homme sévère, ce rigide réformateur des mœurs Romaines, n'éprouvoit point de satisfaction plus vive que celle de voir laver, nettoyer, emmailloter son fils nouvellement né. Tous les soirs, il assistoit à cette espèce de toilette. Souvent il y mettoit lui-même la main : il sourioit à l'enfant, il le caressoit ; il l'endormoit lui-même dans son berceau. Lorsqu'il le vit en état d'être appliqué aux études, il voulut être

son

son précepteur, son gouverneur, son maître, & ne permit jamais que personne partageât avec lui ce qu'il appelloit le premier, le plus essentiel de ses devoirs. Un de ses amis lui conseilloit de se décharger, sur un esclave instruit & honnête homme, d'une partie de ce soin pénible & rébutant. " Il n'est ni " pénible ni rébutant, répondit-il ; &, quand il le " seroit, croyez-vous que je verrois tranquillement " un esclave tirer les oreilles à mon fils ?"

La Mere de Louis IX, Roi de France, la célèbre Blanche de Castille, allaita son fils avec un soin & une tendresse qu'elle porta jusqu'à la jalousie, ne voulant pas que le petit Prince fût nourri d'un autre lait que le sien. Elle fut attaquée de maladie ; &, dans l'accès de sa fièvre, qui dura long-tems, une Dame de la Cour, qui imitoit sa conduite, & nourrissoit aussi son fils, donna sa mamelle à Louis, qui la prit avidement. Blanche, à la sortie de son accès, demanda le Prince, & lui présenta le sein. Mais, surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause, & demanda si l'on avoit donné à tetter à son fils ? Celle qui lui avoit rendu ce petit office s'étant nommée, Blanche, au lieu de l'en remercier, la regarda avec dédain, mit le doigt dans la bouche de l'auguste enfant, & lui fit rejetter le lait qu'il avoit pris. — Comme cette action un peu violente étonnoit ceux qui la virent : " Eh quoi ! leur dit-elle ; prétendez-" vous que je souffre qu'on m'ôte le titre de mère, " que je tiens de Dieu & de la Nature ?"

AGE'SILAS, Roi de Lacédémone, l'un des plus grands princes qu'ait jamais eus la Grèce, sembloit oublier, dans le sein de sa famille, toute la grandeur qui l'environnoit, pour se livrer aux aimables caresses d'un fils encore enfant ; & la Grèce voyoit avec surprise ce Monarque, la terreur des ennemis de Sparte, courir à cheval sur un bâton, pour amuser l'héritier de son trône. Un plaisant fut un jour

témoin de cette scène, ridicule aux yeux d'une ame vulgaire, & s'avisa d'en rire en présence d'Agésilas. " Mon ami, lui dit ce Prince, tais-toi pour le " présent ; attends que tu sois pere, pour te moquer " de ceux qui le sont."

FABIUS MAXIMUS, surnommé *Rullianus*, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, après avoir rempli avec éclat les plus brillantes charges de la république, après avoir été cinq fois Consul, jouissoit, dans sa vieillesse, d'un repos honorable ; cependant l'amour paternel l'engagea à se faire le lieutenant de son fils. Il l'accompagna dans une guerre longue & difficile, l'aidant de sa prudence & de ses conseils. Le jeune homme l'ayant heureusement terminée, on vit ce vénérable vieillard suivre à cheval le char victorieux de son fils qu'il avoit autrefois porté si jeune entre ses bras, dans les jours de ses triomphes.

CONAXA, vieillard fort riche, plein d'un tendre amour pour ses deux fils, se défit, en leur faveur, de tous ses biens, espérant qu'ils continueroient de le respecter, & qu'il pourroit passer avec eux tranquillement le reste de ses jours. Il ne fut pas longtems sans s'appercevoir qu'il s'etoit trompé. Ses deux fils lui faisoient sentir, à chaque instant, qu'un homme dont on n'a plus rien à attendre, est un fardeau très-incommode. Le pauvre vieillard, au désespoir d'être la victime de sa trop grande bonté, se transporta secrettement chez un de ses amis, & lui fit part de sa triste situation. " Vous la méritez, lui " dit cet ami : vous avez fait une grande faute ; mais " il faut tâcher de la réparer. Voici comment " nous devons nous y prendre. J'enverrai tantôt " chez vous un homme avec un sac rempli d'argent : " vous laisserez entrevoir aux deux ingrats que c'est " le fermier d'une terre que vous vous êtes réservée ; " & s'ils se laissent surprendre par ce stratagême,

" vous

" vous pouvez compter qu'ils changeront de con-
" duite à votre égard." Conaxa, bien content, s'en revint à la maiſon. Tandis qu'il étoit à table avec ſes enfans, le prétendu fermier arrive, & demande à parler à Conaxa. Le vieillard ſe retire dans ſa chambre, avec le porteur de ſac ; ferme la porte, ſe met à compter les écus ſur la table, & a grand ſoin de bien faire ſonner l'argent. Les deux fils, qui écoutoient à la porte, furent extrêmement ſurpris de voir que leur pere avoit encore des eſpèces. Quand le bon homme ſe fut remis à table, ils lui dirent : " Il paroît, mon pere, que vous ne nous
" avez pas cédé tout votre bien, & que vous vous en
" êtes réſervé une bonne partie.——Vous ne vous
" ête pas trompés, leur répondit-il ; & j'aurois
" été bien à plaindre, ſi je n'avois pas pris une ſi
" ſage précaution. J'ai voulu vous éprouver ; &
" j'ai eu la douleur de ne voir en vous, que des
" fils ingrats : il me reſte encore des biens aſſez
" conſidérables ; mais je ne prétends les laiſſer qu'à
" celui de vous deux qui aura les meilleures façons
" pour moi." Les deux fils promirent de ſe mieux comporter à l'avenir, & n'eurent garde de manquer de parole. Ils diſputoient à l'envi qui gagneroit les bonnes graces de leur pere. Jamais le bon vieillard n'avoit été ſi heureux. Lorſqu'il fut ſur le point de mourir, il les fit venir, & leur dit, en montrant un coffre fort : " Vous trouverez là un teſtament,
" par lequel je déclare mes dernières volontés."—
Auſſi-tôt que Conaxa eut rendu les derniers ſoupirs, ils ouvrirent promptement le coffre fort, où ils eſpéroient puiſer l'or & l'argent à pleines mains. Quelle fut leur ſurpriſe, quand ils ne trouverent qu'une maſſue avec un écrit conçu en ces termes : " Je
" laiſſe cette maſſue pour caſſer la tête à tous les peres
" qui feront la folie de ſe dépouiller de leur bien en
" faveur de leur enfans."

Voyage

Voyage dans la région des Hypothèses.

JE commençois à m'assoupir, & mon imagination à prendre l'essor, lorsque je vis bondir à mes côtés un animal singulier. Il avoit la tête de l'aigle, les pieds du griffon, le corps du cheval, & la queue du lion. Je le saisis malgré ses caracoles, &, m'attachant à sa crinière, je sautai légèrement sur son dos. Aussi-tôt il déploya ses longues ailes qui partoient de ses flancs, & je me sentis porter dans les airs avec une viteſſe incroyable. Ma monture s'arrêta à un édifice suspendu dans les airs, comme par enchantement. Je balançai d'abord à mettre pied à terre : mais, encouragé par la multitude de ceux qui l'habitoient, & par une sécurité remarquable qui régnoit sur tous les visages, je descends, je m'avance, je me jette dans la foule, & je considère ceux qui la faisoient.

C'étoient des vieillards, ou bouffis ou fluets, sans embonpoint & sans force, & presque tous contrefaits. L'un avoit la tête trop petite, l'autre les bras trop courts. La plupart n'avoient point de pieds, & n'alloient qu'avec des béquilles. Un souffle les faisoit tomber.

Je continue de fendre la presse, & je parviens au pied d'une tribune, à laquelle une grande toile d'araignée servoit de dais. Cent fois je tremblai pour le personnage qui l'occupoit. C'étoit un vieillard à longue barbe : il trempoit dans une coupe, pleine d'un fluide subtil, un chalumeau qu'il portoit à sa bouche, & soufflloit des bulles à une foule de spectateurs, qui l'environnoient, & qui travailloient à les porter jusqu'aux nues.

Où suis-je, me dis-je à moi-même, confus de ces puérilités ? Que veut dire ce souffleur avec ces bulles, & tous ces enfans décrépits, occupés à les faire voler ? En ayant apperçu un qui avoit l'air affable,

fable, la bouche riante, la démarche noble, le regard doux j'allai droit à lui.

Qui êtes-vous ? où ſuis-je ? & qui ſont tous ces gens ? lui demandai-je ſans façon.

Je ſuis Platon, me répondit-il. Vous êtes dans la région des hypothèſes, & ces gens-là ſont des ſyſtématiques.

Mais par quel hazard, lui répliquai-je, le divin Platon ſe trouve-t-il ici, & que fait-il parmi ces inſenſés ?

Des recrues, me dit-il. J'ai loin de ce portique un petit ſanctuaire, où je conduis ceux qui reviennent des ſyſtêmes.

Et à quoi les occupez-vous ?

A connoître l'homme à pratiquer la vertu, & à ſacrifier aux graces.

Ces occupations ſont belles ; mais que ſignifient tous ces petits lambeaux d'étoffe que vous portez tous, & par leſquels vous reſſemblez mieux à des gueux qu'à des philoſophes ?

Que me demandez-vous là, dit-il en ſoupirant, & quel ſouvenir me rappellez-vous ? Ce temple fut autrefois celui de la Philoſophie. Hélas ! que ces lieux ſont changés ! La chaire de Socrate étoit dans cet endroit.

Quoi donc, lui dis-je en l'interrompant, Socrate avoit-il un chalumeau, & ſouffloit-il auſſi des bulles ?

Non, non, me répondit Platon, ce n'eſt pas ainſi qu'il mérita des Dieux le nom du plus ſage des hommes. C'eſt à faire des têtes, à former des cœurs, qu'il s'occupa tant qu'il vécut. Le ſecret s'en perdit à ſa mort. Ces piéces d'étoffe, que ces ſyſtématiques ſe font honneur de porter, ſont des morceaux de ſa robe, ſur laquelle tous ceux qui aſpiroient au titre de philoſophes, ſe jettèrent, & la déchirèrent auſſi-tôt qu'il eut fermé les yeux.

A l'instant j'apperçus dans l'éloignement un enfant qui marchoit vers nous à pas lents, mais assurés. Il avoit la tête petite, le corps menu, les bras foibles, & les jambes courtes ; mais tous ses membres grossissoient & s'allongeoient à mésure qu'il s'avançoit. Dans le progrès de ses accroissemens successifs, il m'apparut sous cent formes diverses ; je le vis diriger vers le ciel un long téleſcope, estimer à l'aide d'une pendule la chute des corps, constater avec un tube rempli de Mercure la pésanteur de l'air, &, le prisme à la main, décompoſer la lumière. C'étoit alors un énorme Coloſſe ; sa tête touchoit aux cieux, ses pieds se perdoient dans l'abyme, & ses bras s'étendoient de l'un à l'autre pole. Il sécouoit de la main droite un flambeau, dont la lumière se répandoit au loin dans les airs, éclairoit au fond des eaux, & pénétroit dans les entrailles de la terre.

Quelle est, demandai-je à Platon, cette figure giganteſque qui vient à nous ?

Reconnoiſſez l'Expérience, me répondit-il ; c'est elle-même.

A peine m'eut-il fait cette courte réponſe, que je vis l'Expérience approcher, & les colonnes du portique des hypothèſes chanceler, ses voûtes s'affaiſſer, & son pavé s'entr'ouvrir sous nos pieds.

Fuyons, me dit encore Platon, fuyons : cet édifice n'a plus qu'un moment à durer.

A ces mots, il part ; je le suis. Le Coloſſe arrive, frappe le portique, il s'écroule avec un bruit effroyable ; & je me réveille.

M. de VOLTAIRE.

PERORAISON

PERORAISON

De l'Oraiſon funèbre du Prince de Condé,

LA partie la plus éloquente de cet éloge funèbre, en eſt la fin. Les ſix dernières pages ſont un mêlange continuel de pathétique & de ſublime. L'orateur invite tous ceux qui ſont préſens, princes, peuples, guerriers, & ſur-tout les amis de ce Prince, à environner ſon monument, & à venir pleurer ſur la cendre d'un grand homme.

" Jettez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence & la piété pour honorer un héros : des titres, des inſcriptions, vaines marques de ce qui n'eſt plus ; des figures qui ſemblent pleurer autour d'un tombeau, & de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec le reſte ; des colonnes qui ſemblent vouloir porter juſques au Ciel le magnifique témoignage de notre néant ; & rien enfin ne manque à tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc ſur ces foibles reſtes de la vie humaine, pleurez ſur cette triſte immortalité que nous donnons aux héros. Pour moi, s'il m'eſt permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne ſujet de nos louanges & de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire.....Recevez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettez fin à tous ces diſcours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne ſainte ; heureux ſi, averti par ces cheveux blancs, du compte que je dois rendre de mon adminiſtration, je réſerve au troupeau que je dois nourir de la Parole de Vie, les reſtes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint."

BOSSUET.

CATON

CATON D'UTIQUE,

Illustre Romain, arrière petit-fils de Caton le Censeur. Il fut surnommé d'Utique, parce qu'il se donna la mort dans cette ville à l'âge de 48 ans, l'an 45 avant Jesus-Christ.

CATON vêcut heureux sans les faveurs de la fortune, & mourut content en dépit d'elle, parce que la vertu qu'il n'abandonna jamais lui tenoit lieu de tout ; c'étoit un Stoïcien rigide, un citoyen zèlé, un patriote enthousiaste qui aimoit la patrie exclusivement à lui. Quel Romain lui est comparable à cet égard ? " L'accessoire chez Cicéron, a dit le " président de Montesquieu, c'étoit la vertu ; chez " Caton, c'étoit la gloire. . Cicéron se voyoit tou- " jours le premier ; Caton s'oublioit toujours. Ce- " lui-ci vouloit sauver la république pour elle-même ; " celui-là pour s'en vanter. Quand Caton prévoy- " oit, Cicéron craignoit. Là où Caton espéroit, " Cicéron se confioit. Le premier voyoit toujours " les choses de sang froid, l'autre au travers de cent " petites passions."

Caton annonça dès son bas âge cette roideur inflexible de caractère qu'il fit paroître dans toute sa vie. Drusus, son oncle, étoit tribun du peuple & plusieurs nations d'Italie, alliées des Romains, désiroient d'être admises au nombre des citoyens de Rome. Pompédius, l'un des chefs des alliés, s'avisa de demander en badinant au jeune Caton sa recommandation auprès de son oncle. L'enfant gardant le silence, témoigna par son regard & par un air de mécontentement sur le visage, qu'il ne vouloit point faire ce qu'on lui demandoit. Pompédius insista, & voulant pousser à bout cet enfant il le prit par le milieu du corps, le porta à la fenêtre, & le balançant en dehors, il le menaça de le laisser tomber s'il persévéroit dans son refus. Mais la crainte ne fit pas plus

plus d'effet que les prières ; & Pompédius en le remettant dans la chambre, s'écria : " Quel bonheur " pour les alliés que ce ne ſoit là qu'un enfant !— " Car, s'il étoit en âge d'homme, nous n'aurions " pas un ſeul ſuffrage." *Hiſtoire Romaine.*

Sa haine pour la tyrannie ſe manifeſta à l'âge de quatorze ans par un trait remarquable, rapporté par Plutarque. Sarpédon, ſon gouverneur, l'avoit conduit dans le palais du dictateur Sylla. A l'aſpect des têtes ſanglantes des proſcrits, il demanda le nom du monſtre qui avoit aſſaſſiné tant de Romains.— " C'eſt Sylla," lui répondit Sarpédon. *Eh quoi*, lui dit ſon jeune élève, *Sylla les égorge, & Sylla vit encore ! Donne moi ton épée, ô Sarpedon, afin que je l'enfonce dans le cœur du tyran & que ma patrie ſoit libre.* Il prononça ces dernières paroles d'un ton de voix ſi élevé, & avec un regard ſi animé, que Sarpedon fut ſaiſi de crainte, & depuis ce moment il obſerva plus ſoigneuſement ſon élève, de peur qu'il ne ſe portât à quelque coup hardi auquel perſonne n'oſoit même penſer.

Caton cultiva l'éloquence afin d'avoir une arme de plus capable de défendre les droits de la juſtice. Il auroit regardé au deſſous de lui de diſcourir dans la ſeule vue d'obtenir la réputation d'excellent orateur. *On blâme votre ſilence*, lui dit un jour un de ſes amis. *A la bonne-heure*, répondit Caton, *pourvu qu'on ne trouve rien à blamer dans ma conduite.*

Ce Romain, inſulté par un homme diffamé, lui répondit avec cette fierté qui ſied bien à la vertu : " Le combat eſt trop inégal entre toi & moi ; ta " coutume eſt de dire & de faire des infamies, & moi " je n'en fais ni n'en dis."

Pour ſe ſoumettre l'opinion des hommes, il commença par s'en rendre indépendant. Comme il voyoit que la pourpre d'une couleur vive & éclatante étoit à la mode, il la choiſiſſoit ſombre & foncée.

Souvent

Souvent après ſon dîner il ſortoit en public nuds-pieds, & en ſimple tunique. *Plutarque.*

Cet homme ſi extraordinaire ſe réjouiſſoit lorſqu'il ſe trouvoit des citoyens plus capables que lui de remplir les charges de la République qui étoient vacantes ; & il ne ſollicita vivement celle de tribun du peuple, que pour en éloigner un certain Métellus dont la liberté Romaine avoit tout à craindre.

Il ſe comporta avec tant d'intégrité dans ſes différentes magiſtratures, que ſon nom étoit en quelque ſorte cité comme celui de la vertu même. Un avocat plaidant une affaire où l'on ne produiſoit qu'un témoin, dit aux juges qu'un *ſeul témoin, quand ce ſeroit Caton, ne ſuffiſoit pas pour aſſeoir un jugement.*

Il étoit même paſſé en proverbe de dire d'un fait trop peu vraiſemblable : " Ce fait n'eſt pas croyable, " quand même ce ſeroit Caton qui l'auroit dit." *Plutarque.*

Un ſénateur dont la vie voluptueuſe & déréglée étoit continue, faiſant en plein ſénat l'éloge de la ſimplicité & de la tempérance, un autre ſénateur l'apoſtropha : " O toi qui parle comme Caton, ne " vis donc point comme Lucullus."

Les troubles qui s'étoient élevés dans la République par l'ambition de Céſar, avoient porté les ſénateurs à ſe choiſir un magiſtrat qui pût lui être oppoſé. Caton opina que Pompée fut créé conſul ſans collègue. Comme celui-ci lui en faiſoit de grands remercimens & le prioit de l'aider de ſes conſeils, Caton lui répondit avec ſa liberté ſtoique : " Vous ne m'avez aucune obligation, car dans ce " que j'ai dit & dans ce que j'ai fait, c'eſt à la Repu- " blique, & non à vous que j'ai prétendu rendre ſer- " vice. Quant à mes conſeils, je vous les donnerai " volontiers dans le particulier, lorſque vous me les " demanderez : mais quand vous ne me les deman-

deriez

" deriez pas, je vous les donnerois en public & dans " le ſénat."

Quoique Pompée, à la tête du ſénat, ſe fût propoſé de défendre la liberté Romaine, Caton étoit peut-être le ſeul citoyen vraiment attaché à la République. " Si vous voulez, dit Sénoque, vous re- " préſenter un fidele tableau de ces temps de trou- " bles, figurez-vous d'un côté le peuple, & toute la " multitude de ceux que le mauvais état de leur for- " tune rend avides d'un changement ; de l'autre les " grands, l'ordre des chévaliers, tout ce qu'il y avoit " d'illuſtre & de reſpectable dans la ville ; au milieu " Caton & la République ſeuls & abandonnés."

Après la célèbre bataille de Pharſale où Céſar fut victorieux, Caton ne déſeſpéra point encore du deſtin de Rome. Il raſſembla les débris de l'armée vaincue pour l'oppoſer à l'uſurpateur, & alla en Afrique ſe réunir à Métellus Scipion & à Varus. Il trouva ces deux lieutenans de Pompée diviſés pour le commandement. Le bien de la République demandoit que Caton s'en chargeât ſeul ; mais la loi le déferoit à Scipion qui étoit conſulaire, & la loi étoit la volonté de Caton. Il ſe ſoumit le premier aux ordres de ce général. Il eut lieu de ſe repentir de ſon inflexible rigidité ; car Scipion étoit inférieur à la place qu'il occupoit. Caton lui avoit recommandé de ne point engager d'action contre un guerrier tel que Céſar, & de traîner au contraire les choſes en longueur pour le miner par le temps. Mais Scipion, enflé de quelques ſuccès, riſqua tout & perdit tout.

Ce fut alors que Caton renfermant dans ſon ſein la liberté exilée de l'Italie entière, ſe retira dans la petite ville d'Utique. Il exhorta les ſénateurs à imiter ſon courage & à ſe défendre contre l'uſurpateur ; mais ne trouvant que des hommes intimidés par l'approche de Céſar victorieux, il eut l'humanité de

de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite ; il procura de l'argent à ceux qui pouvoient en manquer, & fournit des vaisseaux aux autres. Lorsqu'il eut donné partout ses ordres, ne voyant plus d'espérance de sauver les loix & la liberté, il songea à quitter une vie qui leur étoit inutile. On le pressoit de consulter l'oracle de Jupiter Hammon : " Laissez, repondit-" il, les oracles aux femmes, aux lâches & aux igno-" rans. L'homme de courage, indépendant des " dieux, sait vivre & mourir de lui-même. Il se " présente également à sa destinée, soit qu'il la con-" noisse ou qu'il l'ignore."

L'inflexibilité de son caractère l'avoit empêché d'être admis au consulat. Le jour qu'il fut rejetté, il passa ce jour de deuil pour les candidats, à jouer à la longue paume dans le champ de Mars, & à se promener d'un air serein dans la place publique ; & la veille du jour qu'il choisit pour se donner la mort, il assembla ses amis & soupa fort gaiement avec eux. Il passa une partie de la nuit à lire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, & s'endormit quelque temps après. Le matin s'étant éveillé, il envoya un de ses serviteurs vers le port pour savoir si tout le monde étoit embarqué. Lorsqu'on lui eut rendu réponse, il jetta de profonds soupirs sur le sort de ceux qui dans de pareilles circonstances étoient obligés de se mettre en mer. Il fit ensuite fermer la porte de sa chambre, & se trouvant seul il prit son épée & s'en donna un coup au dessous de l'estomac. Au bruit qu'il fit en tombant, son fils & ses amis inquiets enfoncèrent la porte & le trouvèrent nageant dans son sang. On pansa la plaie qui n'étoit pas mortelle. Caton souffrit ces soins, mais c'étoit pour avoir le loisir *d'affronter la mort de plus près & de la colleter*, suivant l'expression de Montagne ; car cette plaie ne fut pas plutôt pansée qu'il y porta les mains, la rouvrit, déchira ses entrailles palpitantes, & expira.

Mœurs

Mœurs des Sybarites.

JE suis né à Sybaris, où mon père Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les besoins; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, and ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés. On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; & les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe & la molleſſe.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de tems à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les désirs & les espérances de chaque jour; on ne sait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé; on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre: toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui sont d'un si grand prix, ces engagemens qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare au moment heureux, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la dernière; tout cela est inconnu à Sybaris.

Encore, si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire: mais non, les yeux sont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaiſirs donne aux Sybarites plus de délicateſſe, ils ne peuvent plus diſtinguer un ſentiment d'avec un ſentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaiſir qui leur déplaît, pour un plaiſir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût ; leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La molleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds : les voitures les plus douces les font évapouir ; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomac leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur des ſièges renverſés, ſur leſquels ils ſont obligés de ſe repoſer tout le jour, ſans s'être fatigués : ils ſont briſés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils ſont des eſclaves tout prêts pour le premier maître.

MONTESQUIEU.

Diſcours conſolant d'un Vieillard ſolitaire à un jeune Homme que l'Infortune avoit reduit au déſeſpoir.

COMME toi ma première jeuneſſe a eſſuyé des chagrins ; comme toi je me ſuis emporté contre le Deſtin & les Hommes. Inſenſé ! j'attribuois à une puiſſance étrangère ce qui n'étoit que le fruit de mes égaremens. Le moindre choc m'étourdiſſoit, & m'entraînoit dans mille démarches, dont le réſultat étoit toujours la douleur...Oh mon fils ! ſoyons bons, chériſſons

chériſſons nos frères, aimons notre Auteur, adorons ſes décrets, & nous ſerons heureux. La jouiſſance du cœur diſpenſe de celle des ſens ; & ce n'eſt pas être malheureux que de ſouffrir par le corps. Le mal moral eſt le ſeul véritable, & l'on n'eſt réellement à plaindre que lorſque l'ame gémit. Qu'importe au navigateur que les vagues viennent ſans ceſſe battre ſon vaiſſeau, s'il n'a rien à craindre pour le tréſor qu'il renferme ? La mauvaiſe fortune écraſe le méchant ; mais l'homme de bien ſourit au milieu de ſes maux. Ce qui arrache à l'un des blaſphêmes, excite dans l'autre un doux ſentiment de reconnoiſſance ; il bénit le coup qui le frappe, & s'abaiſſe ſans être ébranlé ſous la main éternelle qui tient la chaîne inviſible des évènemens.——

Jeune Homme, lève ton front abattu ; ta triſteſſe outrage ton Créateur. Jette un coup-d'œil ſur ta vie, & reconnois la juſtice d'un Dieu bon. Tu deviens coupable, il te punit ; il te rend malheureux, en mettant ton ame dans un état auſſi déplorable que ton corps : il te porte des coups terribles, pour te les rendre plus inſupportables. Il permet que tu accuſes les hommes, & que toute la race humaine te devienne odieuſe. Voilà ton ame plongée tout-à-coup dans un vuide affreux ; elle ſe regarde, voit ſa miſère, frémit, & ſent qu'il lui faut un conſolateur. Ira-t-elle le chercher parmi les hommes ? Non, puiſqu'elle les abhorre. Il n'eſt donc plus que le Ciel qu'elle puiſſe enviſager ; elle ſe tourne vers lui, le fixe, & s'y élance dans un tranſport ſoudain. Elle s'offre gémiſſante à ſon Créateur ; elle l'implore de bonne foi ; elle eſt écoutée. Tout-à-coup elle reſpire, le calme ſuccède à ſon agitation ; elle gémit de ſa longue erreur, d'avoir cherché la paix, où elle n'étoit pas, & ſes maux ſont finis.

Voilà, mon fils, ton hiſtoire. Vis heureux maintenant, l'expérience t'y invite ; ſi tes vœux te rappellent

pellent dans ta patrie, portes-y un cœur mûr & inacceſſible à la foibleſſe ; ſur-tout n'oublies jamais que de la paix ſeule de l'ame dépend le bonheur, & que cette heureuſe paix ne ſe trouve que dans l'amour du bien. Si tu veux vivre avec moi, la Nature t'offre ici une retraite paiſible, & un domaine aſſez vaſte pour récréer ta vue, & contenter tes beſoins. Ne crains point d'être ſeul ; le coupable ſe flétrit dans la longueur de la retraite ; mais le juſte ſe familiariſe ſans peine avec la ſolitude ; il y trouve une ſource intariſſable de plaiſirs. O mon fils ! tu ſauras qu'il eſt doux de mener une vie ſobre, tranquille, & laborieuſe, ſous un toit riant & ſolitaire, loin des folies des hommes, ſans autre compagnie que celle du ciel, & des oiſeaux, & ſans autres tréſors que ceux de la ſimple Nature. Heureux, cent fois heureux, celui qui aime la vertu, qui chaque jour rend hommage à la Suprême ſageſſe, qui chaque jour exhale d'un cœur pur de ferventes prières, & les fait entendre aux vallons, aux ruiſſeaux, aux bois, & aux montagnes ! Que l'homme chériroit ſon exiſtence, s'il ſavoit apprécier les bienfaits dont le Ciel le comble, & preſſentir le bonheur des Cieux par le bonheur de la vie ! Cependant, ô mon fils ! il ne faut pas nous prévaloir de cette connoiſſance que le Ciel nous donne, pour nous livrer trop à la douceur de notre état. Songeons d'abord que toutes nos jouiſſances ici-bas ſont précaires. Nous n'avons point de propriété réelle, & il faut poſſéder tout avec la certitude de tout abandonner. D'ailleurs nous ne devons ni haïr, ni perdre de vue les hommes, quoique nous paroiſſions les fuir. L'humanité eſt le plus beau & le plus ſublime caractère de la vertu ; nous devons nous pénétrer du délicieux ſentiment de la bienveillance ; nous devons plaindre nos frères, donner ſouvent des larmes à leur triſte deſtin, & implorer pour eux la bonté des Cieux. Il n'eſt que

cette

cette conduite qui puisse justifier la vie de l'homme solitaire ; en s'éloignant du monde, c'est leurs crimes, & non ses pareils, qu'il doit fuir ; plus ils sont coupables, plus il doit les aimer. Mais celui qui n'emporte dans la solitude qu'une misanthropie orgueilleuse & une dure insensibilité pour le genre-humain, ou qui n'y est entraîné que par l'amour d'un lâche repos, ne mérite point le nom de Sage.

Par M***.

L'Abénaki, ou Tendresse Paternelle.

PENDANT les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de Sauvages Abénakis défit un détachement Anglois ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, & acharnés à les poursuivre. Ils furent traités avec une barbarie, dont il y a peu d'exemples même dans ces contrées.

Un jeune officier Anglois, pressé par deux Sauvages qui l'abordoient la hache levée, n'espéroit plus se dérober à la mort. Il songeoit seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps, un vieux Sauvage armé d'un arc s'approche de lui, & se dispose à le percer d'une flèche ; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup, il abaisse son arc, & court se jetter entre le jeune officier, & les deux barbares qui alloient le massacrer : ceux-ci se retirèrent avec respect. Le vieillard prit l'Anglois par la main, le rassura par ses caresses, & le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais. Il en fit moins son esclave, que son compagnon. Il lui apprit la langue des Abénakis, & les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivoient fort contens l'un de l'autre. Une seule chose donnoit de l'inquiétude au jeune Anglois ;

quelquefois le vieillard fixoit les yeux sur lui, & après l'avoir regardé, il laissoit tomber des larmes.

Cependant au retour du printemps, les Sauvages reprirent les armes, & se mirent en campagne. Le vieillard, qui étoit encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier. Les Abénakis firent une marche de plus de deux cens lieues à travers les forêts ; enfin ils arrivèrent à une plaine, où ils découvrirent un camp d'Anglois. Le vieux Sauvage le fit voir au jeune homme, en observant sa contenance . . . Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour combattre. Ecoute, je t'ai sauvé la vie ; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'Original dans la forêt ; à manier la hache, & à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étois-tu, lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ? Tes mains étoient celles d'un enfant ; elles ne servoient, ni à te nourrir, ni à te défendre ; ton ame étoit dans la nuit, tu ne savois rien, tu me dois tout. Serois-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, & pour lever la hache contre nous ?.... L'Anglois protesta qu'il aimeroit mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abénaki.

Le Sauvage mit les deux mains sur son visage, en baissant la tête ; & après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglois, & lui dit d'un ton mêlé de tendresse, & de douleur : as-tu un père . . . . Il vivoit encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. Oh ! qu'il est malheureux, s'écria le Sauvage ! & après un moment de silence il ajouta : Sais-tu que j'ai été père ? ....Je ne le suis plus.... J'ai vu mon fils tomber dans le combat ; il étoit à mon côté ; je l'ai vu mourir en homme ; il étoit couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais, je l'ai vengé....oui, je l'ai vengé....Il prononça ces mots avec force, tout

son

son corps tremblotoit, il étoit presqu'étouffé par des gémissemens qu'il ne vouloit pas laisser échapper. Ses yeux étoient égarés, ses larmes ne couloient pas. Il se calma peu-à-peu, & se tournant vers l'Orient, où le Soleil alloit se lever, il dit au jeune Anglois : Vois-tu ce beau Ciel resplendissant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? Oui, dit l'Anglois, j'ai du plaisir à regarder ce beau Ciel. Eh bien !... Je n'en ai plus, dit le Sauvage, en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montra au jeune homme, un manglier qui étoit en fleurs. Vois-tu ce bel arbre, lui dit-il ? As-tu du plaisir à le regarder ? Oui, j'ai du plaisir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le Sauvage avec précipitation ; & il ajouta tout de suite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le Soleil, qui se lève, & les fleurs du Printemps.

Par Mr. de ST. LAMBERT.

DES CONTRASTES.

L'AME aime la symétrie, mais elle aime aussi les contrastes ; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la Nature demande des Peintres & des Sculpteurs, qu'ils mettent de la symétrie dans les parties de leurs figures, elle veut au contraire qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, sont insupportables : la raison en est que cette symétrie fait que les attitudes sont presque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui se ressemblent toutes par-là. Ainsi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus la nature ne nous a pas situés ainsi ; & comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajustés

ajustés dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes ; & si les hommes gênés & ainsi contraints sont insupportables, que sera-ce des productions de l'art ?

Il faut donc mettre des contrastes dans les attitudes, sur-tout dans les ouvrages de sculpture, qui naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraste & de la situation.

Mais comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il est souvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contrastes, est devenue une symétrie & une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de certains ouvrages de sculpture & de peinture, mais aussi dans le style de quelques Ecrivains, qui dans chaque phrase mettent toujours le commencement en contraste avec la fin par des antitheses continuelles, tel que Saint Augustin & autres Auteurs de la basse latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme Saint-Evremont. Le tour de phrase toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement ; ce contraste perpétuel devient symétrie, & cette opposition toujours recherchée devient uniformité.

L'esprit y trouve si peu de variété, que lorsque vous avez vu une partie de la phrase, vous devinez toujours l'autre ; vous voyez des mots opposés, mais opposés de la même maniere ; vous voyez un tour dans la phrase, mais c'est toujours le même.

Bien des Peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes partout & sans ménagement ; de sorte que lorsqu'on voit une figure, on devine d'abord la disposition de celles d'à-côté : cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable. D'ailleurs, la nature qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel ;

continuel ; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement & dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes sortes de mouvemens.

Si la partie de l'ame qui connoît, aime la variété, celle qui sent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas soutenir long-temps les mêmes situations, parce qu'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée, il faut que les esprits coulent dans les nerfs : or il y a là deux choses, une lassitude dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, & sur-tout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris ; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propes à nous servir, & distribuer, pour ainsi dire, le travail.

Notre ame est lasse de sentir : mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ses modifications ; elle sent, & elle ne se lasse pas.

MONTESQUIEU.

DES BEAUTE'S

Qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

SOUVENT la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac qu'on appelle le lac majeur ; c'est une petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze milles dans le lac, sont deux Isles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame

est

eſt étonnée de ce contraſte romaneſque, de rappeller avec plaiſir les merveilles des Romains, où après avoir paſſé par des rochers & des pays arides, on ſe trouve dans un lieu fait pour les Fées.

Tous les contraſtes nous frappent, parce que les choſes en oppoſition ſe relevent toutes les deux : ainſi lorſqu'un petit homme eſt auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces ſortes de ſurpriſes ſont le plaiſir que l'on trouve dans toutes les beautés d'oppoſition, dans toutes les antithèſes & figures pareilles. Quand Florus dit : " Sore & Algide, qui le croiroit ! nous " ont été formidables ; Satrique & Cornicule étoi- " ent des Provinces : nous rougiſſons des Boriliens " & des Véruliens, mais nous en avons triomphé : " enfin Tibur notre fauxbourg, Préneſte où ſont nos " maiſons de plaiſance, étoient le ſujet des vœux " que nous allions faire au Capitole ;" cet Auteur, dis-je nous montre en même-temps la grandeur de Rome & la petiteſſe de ſes commencemens, & l'étonnement porte ſur ces deux choſes.

On peut remarquer ici combien eſt grande la différence des antitheſes d'idées, d'avec les antitheſes d'expreſſion. L'antitheſe d'expreſſion n'eſt pas cachée ; celle d'idées l'eſt : l'une a toujours le même habit ; l'autre en change comme on veut : l'une eſt variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs Villes furent tellement détruites, qu'il eſt difficile de trouver à préſent le ſujet de vingt-quatre triomphes ; *Ut non facilè appareat materia quatuor & viginti triumphorum.* Et par les mêmes paroles qui marquent la deſtruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de ſon courage & de ſon opiniâtreté.

Lorſque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cauſe du contraſte qui eſt entre

la

la ſituation où nous ſommes & celle où nous devrions être : de même lorſque nous voyons dans un viſage un grand défaut, comme par exemple un très-grand nez, nous rions à cauſe que nous voyons que ce contraſte avec les autres traits du viſage ne doit pas être. Ainſi les contraſtes ſont cauſe des défauts auſſi bien que des beautés. Lorſque nous voyons qu'ils ſont ſans raiſon, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils ſont les grands inſtrumens de la laideur, laquelle, lorſqu'elle nous frappe ſubitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la perſonne qui la poſſede, elle peut exciter la pitié : ſi elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaiſon avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos déſirs, elle la regarde avec un ſentiment d'averſion.

De même dans nos penſées, lorſqu'elles contiennent une oppoſition qui eſt contre le bon ſens, lorſque cette oppoſition eſt commune & aiſée à trouver elles ne plaiſent point & ſont un défaut, parce qu'elles ne cauſent point de ſurpriſe ; & ſi au contraire, elles ſont trop recherchées, elles ne plaiſent pas non plus. Il faut que dans un ouvrage on les ſente, parce qu'elles y ſont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer ; car pour lors la ſurpriſe ne tombe que ſur la ſottiſe de l'Auteur.

Une des choſes qui nous plaît le plus, c'eſt le naïf ; mais c'eſt auſſi le ſtyle le plus difficile à attraper : la raiſon en eſt qu'il eſt préciſément entre le noble & le bas ; il eſt ſi près du bas, qu'il eſt très-difficile de le côtoyer toujours ſans y tomber.

Les Muſiciens ont reconnu que la Muſique qui ſe chante le plus facilement, eſt la plus difficile à compoſer : preuve certaine que nos plaiſirs, & l'art qui nous les donne, ſont entre certaines limites.

A voir

A voir les vers de Corneille si pompeux, & ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas est le sublime du peuple, qui aime à voir une chose faite pour lui & qui est à la portée.

Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien élevés & qui ont un grand esprit, sont ou naïves ou nobles, ou sublimes.

Lorsqu'une chose nous est montrée avec des circonstances ou des accessoires qui l'agrandissent, cela nous paroît noble: cela se sent sur-tout dans les comparaisons, où l'esprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque chose, faire voir la chose plus grande, ou s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate: mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas; car elle se le feroit caché si elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choses finies, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une action, qu'une chose à une chose, comme un héros à un lion, une femme à un astre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les Peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui est, pour ainsi dire, en l'air. Cela seroit indigne de la majesté d'un Dieu. Il le peint ferme sur ses jambes; mais il lui donne si bien la gaieté de l'ivresse, & le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la Passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde son fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystere, & par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble. On trouve du grand dans ses ébauches même, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans sa chambre des géans à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les Dieux effrayés : mais Junon est auprès de Jupiter ; elle lui montre, d'un air assuré, un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre ; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres Dieux : plus ils sont près de Jupiter, plus ils sont rassurés : & cela est bien naturel ; car dans une bataille, la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage..... MONTESQUIEU.

Chant de Mort d'un Indien.

" QUAND je vins au monde, la douleur se saisit de moi ; & je pleurois, car j'étois enfant J'avois beau voir que tout souffroit, & que tout mouroit autour de moi ; j'aurois voulu, moi seul, ne pas souffrir ; j'aurois voulu ne pas mourir, & comme un enfant que j'étois, je me livrois à l'impatience. Je devins homme, & la douleur me dit : Luttons ensemble : si tu es le plus fort, je céderai ; mais si tu te laisses abattre, je te déchirerai, je planerai sur toi, & je battrai des ailes, comme le vautour sur sa proie. S'il est ainsi, dis-je à mon tour, il faut lutter ensemble ; & nous nous prîmes corps à corps. Il y a soixante ans que ce combat dure, & je suis debout, & je n'ai pas versé une larme. J'ai vu mes amis tomber sous vos coups ; & dans mon cœur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu mon fils écrasé à mes yeux, & mes yeux paternels ne se sont point mouillés, Que me veut encore la douleur ? ne sait-elle pas qui je suis ? La voilà qui, pour m'ébranler, rassemble

ſemble enfin toutes ſes forces, & moi, je l'inſulte, & je ris de lui voir hâter mon trépas, qui me délivre à jamais d'elle. Viendra-t-elle encore agiter ma cendre ? La cendre des morts eſt impalpable à la douleur. Et vous, lâches, vous, qu'elle emploie à m'éprouver, vous vivrez, vous ferez ſa proie à ſon tour. Vous venez pour nous dépouiller : vous vous arracherez nos miſérables dépouilles ; vos mains, trempées dans le ſang Indien, ſe laveront dans votre ſang ; & vos oſſemens, & les nôtres, confuſément épars dans nos champs défolés, feront la paix, repoſeront enſemble, & mêleront leur pouſſière comme des oſſemens amis. En attendant, brûlez, déchirez, tourmentez ce corps que je vous abandonne ; dévorez ce que la vieilleſſe n'en a pas conſumé. Voyez-vous ces oiſeaux voraces qui planent ſur vos têtes ? Vous leur dérobez un repas, mais vous leur engraiſſez une autre proie. Ils vous laiſſent encore aujourd'hui vous repaître ; mais demain ce ſera leur tour."

Ainſi chantoit le vieillard, & plus la douleur étoit forte, plus il redoubloit ſes inſultes. Un Eſpagnol, c'étoit Moralès, ne put ſoutenir plus long-tems les invectives du ſauvage. Il ſaiſit l'arc qu'on lui avoit laiſſé, le tendit, & perça le vieillard d'une flèche. — L'Indien, qui ſe ſentit mortellement bleſſé, regarda Moralès d'un air fier & tranquille : " Ah ! jeune homme, dit-il, jeune homme, tu perds, par ton impatience, une belle occaſion d'apprendre à ſouffrir." Il expira, & les Eſpagnols conſternés paſſèrent la nuit dans les bois, ſans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, au bruit du ſignal que fit donner Pizarre, qu'ils ſe rallièrent à lui ; mais on s'apperçut que la vengeance du Ciel avoit choiſi ſa victime : Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais. MARMONTEL.

HYMNE

HYMNE

A l'Etre Suprême, sous le nom de Jupiter.

O TOI qui a plusieurs noms, mais dont la force est une & infinie, ô Jupiter, premier des immortels, souverain de la Nature, qui gouvernes tout, qui soumets tout à une loi, je te salue : car il est permis à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout ce qui existe de mortel sur la terre, nous naquîmes de toi, nous sommes de toi une foible image ; je t'adresserai donc mes Hymnes ; & je ne cesserai de te chanter. Cet univers suspendu sur nos têtes, & qui semble rouler autour de la terre, c'est à toi qu'il obéit ; il marche, & se laisse en silence gouverner par ton ordre. Le tonnerre, ministre de tes loix, repose sous tes mains invincibles ; ardent, doué d'une vie immortelle, il frappe, & la Nature s'épouvante. Tu diriges l'esprit universel qui anime tout, & vit dans tous les Etres. Tant, ô Roi suprême, ton pouvoir est illimité & souverain ! Génie de la Nature, dans les Cieux, sur la terre, sur les mers, rien ne se fait, ne se produit sans toi, excepté le mal qui sort du cœur du méchant. Par toi la confusion devient de l'ordre ; par toi, les élémens qui se combattent, s'unissent. Par un heureux accord, tu fonds tellement ce qui est bien avec ce qui ne l'est pas, qu'il s'établit dans le tout une harmonie générale & eternelle. Seuls parmi tous les Etres, les méchans rompent cette grande harmonie du monde. Malheureux ! ils cherchent le bonheur, & ils n'apperçoivent point la loi universelle qui, en les éclairant, les rendroit tout à la fois bons & heureux : mais tous s'écartant du beau & du juste, se précipitent chacun vers l'objet qui l'attire ; ils courent à la renommée, à de vils trésors, à des plaisirs qui, en les séduisant, les trompent. O Dieu qui verses tous les dons, Dieu à qui les orages & la foudre obéissent ; écarte de l'homme

me cette erreur insensée ; daigne éclairer son ame ; attire-la jusqu'à cette raison éternelle qui te sert de guide & d'appui dans le gouvernement du monde, afin qu'honorés nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton tour, célébrant tes ouvrages par un Hymne non-interrompue, comme il convient à l'être foible & mortel : car ni l'habitant de la terre, ni l'habitant des cieux, n'a rien de plus grand, que de célébrer dans la justice, la raison sublime qui préside à la Nature.

Par Cléanthe Philosophe, STOICIEN, *conservée par* STOBE'E, *& trad. par* THOMAS.

La Matinée d'Automne.

DEJA les premiers rayons de l'aube matinale doroient la cime des montagnes, & annonçoient le plus beau jour d'automne, lorsque Milon se mit à sa fenêtre. Tout-à-coup transporté d'un saint enthousiasme à la vue du spectacle de la nature, il prit sa lyre, & chanta ainsi.

Puis-je, ô Dieux ! puis-je exprimer mes transports & ma reconnoissance par des chants dignes de vous ? La nature épanouie brille dans toute sa beauté. Ses richesses se répandent avec profusion. Par-tout règne la joie & la gaieté. Le bonheur de l'année fourit dans nos vignes, & dans nos vergers. Qu'elle est belle toute cette contrée ! Qu'elle est belle dans la parure bigarrée de l'automne !

Heureux celui, dont le cœur pur n'est rongé d'aucun remords, qui satisfait de sa fortune goûte souvent le bonheur de faire du bien. La sérénité du matin l'éveille & l'invite à la joie. Ses jours sont pleins de charmes, & la nuit vient le surprendre dans les bras du sommeil le plus doux. Son ame est toujours ouverte aux impressions du plaisir. La beauté variée

variée des saisons l'enchante, & lui seul jouit de tous les trésors de la nature.

Mais doublement heureux est celui, qui partage son bonheur avec une compagne, que forment les graces & la vertu ; avec une compagne telle que toi, ma chère Daphné. Depuis qu'Hymen unit nos destinées, elles sont comme les accords de deux flûtes, dont les accens purs & doux répètent le même air : quiconque l'entend est pénétré de joie. Mes yeux décélèrent-ils jamais un désir, que tu ne l'aies rempli ? Ai-je jamais goûté quelque bonheur, que le tien ne l'ait augmenté ? Jamais un chagrin m'a-t-il poursuivi jusques dans tes bras, que tu ne l'aies dissipé comme le soleil au printemps dissipe les brouillards ? Oui, le jour que je te conduisis, mon épouse, dans ma cabane, j'ai vu tous les charmes de la vie voler à ta suite, & se joindre à nos Pénates, pour ne plus nous quitter. L'ordre domestique, la propreté, le courage, & la joie, préfident à tous tes travaux, & les Dieux se plaisent à bénir ton ouvrage.

Depuis que tu es l'ame de ma vie, depuis que tu l'es, ô Daphné ! tout ce qui m'entoure s'embellit à mes yeux ; la bénédiction s'est reposée sur ma cabane, elle se répand sur mes troupeaux, sur mes plantes & sur mes récoltes. Le travail de chaque journée est une jouissance nouvelle, & quand je reviens fatigué sous ce toit paisible, quel charme de me sentir soulagé par tes tendres empressemens ! Le Printemps me semble plus riant, l'automne & l'été plus riches ; & quand l'hyver couvre notre habitation de ses tristes frimats, alors près de nos foyers assis à tes côtés, au milieu des soins les plus touchans & des entretiens les plus doux, je goûte le charme délicieux de la sécurité domestique. Que les aquilons se déchaînent, que la chûte des neiges cache à mes yeux toute la contrée ! Renfermé près de toi, je sens, ô ma Daphné, je sens mieux encore que tu es tout

pour moi. Vous mettez le comble à ma félicité, aimables enfans ; parés de toutes les graces de votre mère, de quelles faveurs célestes ne m'offrez-vous pas l'espérance ? Le premier mot que Daphné vous apprit à bégayer, ce fut pour me dire que vous m'aimiez ; la santé, la gaieté sourient dans tous vos traits, & la douce complaisance règne déjà dans vos yeux. Vous êtes les délices de notre jeunesse ; votre bonheur sera l'appui de nos vieux jours. Quand de retour des champs, ou des pâturages, vous m'appelloz dès l'entrée de la cabane par vos cris de joie ; quand suspendus à mes genoux vous recevez avec les transports de l'innocence mes présens, les fruits que j'ai cueillis, ou les petits instrumens que j'ai sculptés en suivant les troupeaux, le long du rivage ; Dieux ! combien me touche alors la douce ingénuité de vos plaisirs ! dans mon ravissement, ô ma Daphné, je vole dans tes bras ouverts. Avec quelle grace charmante, tu baises les larmes de joie qui coulent de mes yeux !

Tandis qu'il chantoit ainsi, Daphné entra, tenant sur chacun de ses bras un enfant plus beau que l'Amour. Le matin rafraîchi par la rosée est moins touchant que ne l'étoit Daphné : les joues couvertes de larmes de joie, ô mon ami ! dit-elle en soupirant, que je suis heureuse ! combien tu nous aimes !

A ces mots, il les pressa tous trois dans ses bras. Ah ! qui les eût vu dans cet instant, eût senti, jusqu'au fond de l'ame, que la vertu seule est heureuse !

Traduit de l'Allemand de M. GESNER.

Langue Italienne.

CETTE langue italienne les amuse et les trompe par sa douceur et sa mélodie. Charmés de la musique qu'elle fait entendre, ils ne lui demandent, ni

ni penſées ni ſentimens : c'eſt comme nous, à nos jolies femmes, et à nos opéra comiques.

De là ce luxe de mots, et cette miſère d'idées qu'on remarque dans tous leurs diſcours ; au lieu de ne mettre ſur la penſée que le moins de mots qu'il eſt poſſible, ils ſe plaiſent à l'en ſurcharger : auſſi, quand on dépouille la plupart des phraſes, il en ſort à peine une idée.

Rien n'eſt plus facile que d'improviſer, en italien ; dans une langue où chaque phraſe peut être un vers, chaque mot peut être une rime, dans une langue qui a tant d'échos. On n'exige pas d'ailleurs d'un improviſateur, qu'il penſe, ni qu'il faſſe penſer. Une certaine meſure de lieux communs, des prétextes à des paroles ; voilà tout ce qu'on en attend.

On improviſe ſouvent en chantant, ce qui eſt d'un grand ſecours ; pendant que la voix file les ſons, les idées ont le temps d'arriver ; d'ailleurs, le mouvement du chant les excite. L'ame et le corps ſe mouvent réciproquement, comme le cavalier et le cheval. Le moindre bruit autour d'un clavecin et d'un cerveau les fait réſonner.

Quelques Italiens ſentent l'inconvénient de la multitude des voyelles, dont leur langage eſt remplie.

J'ai fait obſerver à un poëte, qui vantoit beaucoup ce luxe, que les bons écrivains italiens ſupprimoient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, et multiplioient les conſonnes ; et cela, pour faire des ombres, pour briſer l'uniformité, pour *enrayer*, en quelque ſorte, la phraſe, que les voyelles précipitent.

Des italiens qui étoient là, tous gens de lettres, en ſont convenus. Le poëte ſeul a tenu bon.

Mais, me diſoit-il, ſi on vous donnoit le choix d'écrire dans une langue compoſée de voyelles, ou dans une langue compoſée de conſonnes, ne choiſiriez-vous pas la première ?—C'eſt comme ſi vous me-

me demandiez si, pour peindre, je préférerois une palète uniquement chargée de couleur de suie, à une palète chargée uniquement de couleur de rose. Je n'en préférerois aucune : j'aurois également besoin de l'une et de l'autre. DUPATY.

Description de la Venus de Médicis.

VOILA la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue.—Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder.—Je voudrois pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire.—Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole : il n'existe aucune langue au monde, qui puisse modéler tant de charmes.—Vous voyez que c'est de la Vénus de Médicis que je parle.

Je suis assis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque chose de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau, de mille fois plus touchant que tout ce qui a pu vous toucher, de mille fois plus ravissant que tout ce qui a pu vous ravir : c'est-là la Vénus de Médicis. Dans cette Vénus en effet, tout est Vénus.

Tout ce que vous distinguez en elle, est une grace.

Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité.

Ne croyez pas que j'exagère ; je ne parle point avec enthousiasme ; regardez vous-même cette tête ! Chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose ?

Dans quel dédale de beautés l'œil se perd et s'égare ! Il descend, où plutôt il glisse de beauté en beauté, de grace en grace, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front

front divin, à l'extrémité de ce divin pied, sans pouvoir préférer rien, sans pouvoir jamais s'arrêter ; il n'ose reposer sur ces doigts, tant ces doigts sont délicats ; il n'ose s'appuyer sur ce sein, il est si pur !

Vous dites : quels sens pourroient ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis ? Ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe ; elle n'enflamme point : elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse, pure encore de tout désir, dont le cœur est si doucement animé, lorsqu'il s'entr'ouvre à l'amour.

Mais Vénus, dit-on, est nue. Vous ne voyez donc pas sa pudeur ?

Quelle pensée occupe Vénus ? Elle ne pense point : Vénus ne fait que sentir.

Que la molle inclinaison de ce corps me plaît ! avec quelle grace se dérobe ce pied timide sous le plus charmant genou ! Vénus est sur la terre ; mais Vénus n'y pose pas.

A force de contempler cette Vénus, je crois, quelquefois, que c'est elle : j'éprouve je ne sais quel embarras.

On a dit, qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime ; on peut dire, qu'il y a quelque chose de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme.

DUPATY.

Le Bambino.

CE matin, je suivois tranquillement mon chemin dans la rue ; je m'en allois au capitole. Dans le moment a passé un carrosse, où étoient deux récollets, l'un sur le fond, l'autre sur le devant, et tenant, entre leurs jambes, quelque chose, que je n'ai pu distinguer.

Tout le monde s'est arrêté, et a salué, avec un profond respect.

J'ai

J'ai demandé, à qui s'adreſſoit ce ſalut. C'eſt, m'a-t-on répondu, au *bambino*, que ces bons pères vont porter à un prélat, qui eſt bien malade, et dont les médecins déſeſpèrent.

Je me ſuis fait expliquer, enſuite, tout ce *bambino*.

Le *bambino* eſt un petit Jéſus de bois, richement habillé.

Le couvent, qui a le bonheur d'en être le propriétaire, n'a pas d'autre patrimoine.

Dès que quelqu'un eſt ſérieuſement malade, on va chercher le *bambino*, et en carroſſe, car il ne va jamais à pied. Deux récollets le conduiſent, le placent à côté du malade, et reſtent-là, à ſes frais, juſqu'à ce qu'il ſoit mort ou ſauvé.

Le *bambino* eſt toujours en courſe ; on ſe bat quelquefois à la porte du couvent, pour l'avoir ; on ſe l'arrache : l'été ſur-tout, il eſt ſingulièrement occupé, quoiqu'il ſe faſſe alors payer plus cher, à raiſon de la concurrence et de la chaleur. Cela eſt juſte. DUPATY.

Qu'eſt-ce qu'un Deſpote ?

COURONNE par la crainte, c'eſt par la violence que gouverne un deſpote ; le glaive de la fureur eſt ſon ſceptre ; le ſiège de la cruauté eſt ſon trône. Ses eſclaves, voilà ſes courtiſans, ſes victimes, voilà ſes ſujets. Un deſpote eſt un maître qui uſurpe, ou un maître qui opprime. Où eſt le deſpote qui ne dévouât aux ſupplices, ou qui du moins n'enſevelît dans les cachots, tout eſclave qui ſongeroit à ſe ſouſtraire à ſon empire ? Le haſard de la naiſſance, ou la violence de la conquête peuvent ſeuls enchaîner des hommes au char du deſpotiſme. Le règne du deſpotiſme fut toujous le règne de la confuſion ;

fusion ; car le caprice n'a que des mouvemens, & point de vues. L'empire du despote n'est jamais que celui de la passion qui s'éteint, du caractère qui varie, du favori qui change, de l'homme qui est bientôt remplacé. C'est enfin le règne de l'inaction & de l'ignorance ; car quelle est la vigilance d'un Sultan ? Celle de son Visir. Quelle est l'étendue de ses idées ? Celle de son Divan.

L'Abbé PERUSSI.

Description de l'incendie del borgo, par Raphael.

LE feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de saint Pierre, à côté du vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfans dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux : il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout-à-coup. La nuit la plus sombre s'embloit éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté ! Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avois passé la soirée dans les environs du vatican : je m'en revenois chez moi, à la place d'Espagne. En entrant dans celle de saint Pierre, j'apperçois des flammes qui, s'élançant des toîts du pauvre, qu'elles avoient déjà dévorés, montoient, le long de vingt colonnes de marbre, au sommet du vatican.

J'étois seul. Je l'avoue ; me croyant à un magnifique spectacle, je jouissois. Mais, dans le moment, il passa, à vingt pas de moi, un jeune homme qui portoit un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardoit autour de lui, sondoit sous ses pas la route, prenoit garde de secouer,

en

en marchant, le vieillard, je vis bien qu'il portoit ſon père. Ce vieillard arraché inopinément au ſommeil et à la flamme, ne ſachant où il eſt, d'où il vient, où il va, ce qui ſe paſſe, s'abandonnoit : cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde : une femme, vieille, preſque nue, l'air indifférent, emportant les vêtemens du vieillard, marchoit derrière.

Je les ſuivois d'un œil attendri, lorſque je vis, à peu de diſtance, un autre jeune homme qui, tout nu, preſſé de la flamme qui le ſuivoit, les mains attachées en dehors à une fenêtre embraſée, et pendant de tout ſon corps le long de la muraille, choiſiſſoit de l'œil, ſur le pavé, l'endroit le moins périlleux, pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'eſt bien la clarté d'un incendie ! Comme, du haut d'une terraſſe, cette femme tendoit à ſon mari, qui étoit en bas, le cher gage de leur union ! elle s'avançoit, elle ſe penchoit, elle ſe penchoit encore : l'enfant tenoit toujours dans ſes bras, ou à ſon ſein, ou à ſes lèvres : mais enfin, entre les bras étendus de cette mère, et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans ſon berceau . . . . . J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

J'avois déjà traverſé la place. Je rencontre, ſe ſauvant d'un palais embraſé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques et tenant par la main devant elle deux enfans nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majeſtueuſe. Le plus petit de ces enfans, en regardant crier et pleurer ſa mère, crioit et plouroit auſſi. La ſœur, d'une figure charmante, tranſie de froid, tâchoit de vêtir et même de voiler ſon jeune et tendre corps de ſes bras et de ſes mains pudiques. Malheureuſe mère ! Il lui manquoit ſûrement un enfant ; elle en tenoit deux par la main, et elle pleuroit.

Cependant,

Cependant, vieillards, enfans, ſoldats, prêtres, riches, pauvres, la foule, inceſſamment s'amoncèle. Elle rouloit d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'égliſe de ſaint Pierre, on en ſort, on y rentre, on ſe précipite, on tombe. J'ai vu paſſer à côté de moi, emportée par quatre ſoldats, ſur des ſabres croiſés, une jeune fille évanouie. Elle étoit belle! La clarté de l'incendie flottoit ſur ſon front pâle; elle brilloit dans des larmes échappées de ſa paupière, et arrêtées ſur ſes joues.

Mais, dans toute cette ſcène effroyable, ce qui me cauſoit le plus d'horreur, c'étoit, dans les intervalles où le vent ſe taiſoit, le ſilence. Alors, il en ſortoit, de toutes parts, des ſoupirs étouffés, des gémiſſemens profonds, le bruiſſement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui, de moment en moment, croulent: les cris de mères.

Je ſortois enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le ſouverain pontife!

Comment rendre un tableau qui s'eſt offert en ce moment à mes regards?

Sur une des marches de l'égliſe, ſeule, iſolée, une mère preſſoit de ſes mains les petites mains de ſon enfant à genoux à côté d'elle, les joignoit avec complaiſance, et les mettoit en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendoit vers le pontife, de toute ſa douleur (et ſans doute de tout ſon amour) les mains les plus pathétiques; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, aſſiſe, le dos tourné au vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardoit.... Son enfant, en effet, jouoit dans ſon ſein.

Cependant le pontife a prié : il se lève. Le peuple, dans une attente inexprimable, le regardoit.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étoient encore dans les airs, les vents n'étoient plus dans les airs ; la flamme retombe sur la flamme ; la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

Ah ! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au vatican, est admirable !

LE TEMPS

A L'HEURE mémorable, dont une éternité prépara l'étonnante merveille, lorsque Dieu voulant produire, féconda le néant, conçut dans son sein la Nature, enfanta l'Univers, & fit couler une émanation de son Etre dans des milliers de Mondes ; lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des sphères, pour mesurer par leurs révolutions la durée des Etres ; alors le temps naquit. Lancé du sein de l'immobile éternité dans l'espace où se mouvoit l'Univers, il commença de fuir pour ne plus s'arrêter, entraînant avec lui les hommes & les années & les siècles. Infatigable, il tend avec la vitesse de l'éclair vers l'éternité ; il court sans relâche pour l'atteindre ; il ne doit arriver à ce terme de son repos qu'au moment où tous ces Mondes ébranlés, renversés de leurs bases, à la voix du Créateur, retomberont ensemble dans la nuit du Chaos, d'où cette voix les appella. Jusqu'à ce que cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonne de poursuivre toujours son vol, & de se hâter avec les tempêtes, les flots & les astres, sans

sans jamais attendre l'Homme. C'est à l'Homme de se hâter avec lui ; veut-il rallentir la course fougueuse du temps impitoyable qui l'entraîne à la mort ? veut-il jouir des heures quand elles passent ? Qu'il les consacre à la vertu ; leur fuite est insensible pour l'Homme de bien ; il ne se plaint, ni du temps, ni de la vie, ni de la mort ; il marche en paix & d'un pas égal avec la Nature.

*Nuits d'*YOUNG, *trad. de M. le* TOURNEUR.

Description du Temple de la Renommée Littéraire.

ON arrive à ce vaste Temple par une forêt immense, une espèce de labyrinthe semé de petits sentiers tortueux & fort étroits, où deux voyageurs ne peuvent se rencontrer, sans que l'un des deux ne renverse l'autre. Au milieu de la forêt & en face du Temple est une grande & unique avenue infestée de brigands, & peu fréquentée d'ailleurs, sinon par quelques Hommes assez redoutables pour leur résister, ou pour les tenir en respect pendant leur marche. La Renommée, espèce de spectre composé de bouches & d'oreilles, sans yeux, une fausse balance dans une main, & une main, & une trompette discordante dans l'autre, fait entrer pêle-mêle dans le Temple une partie des voyageurs ; là tous les états sont confondus, tandis que le reste des aspirans, empressé d'entrer, & repoussé par la Justice, ou par la Fortune, fait retentir les environs du Temple de satyres contre ceux qui y sont renfermés. Le sanctuaire n'est peuplé que de morts qui n'y ont point été pendant leur vie, ou de vivans qu'on en chasse presque tous après leur mort. Quelques bons livres en entier se trouvent dans le sanctuaire, & quelques feuillets détachés d'un plus grand nombre : mais on lit au dehors du Temple le simple titre d'une infinité d'autres,

d'autres, affiché à toutes les colonnes du Portique, & préſenté par des colporteurs à gage à tous les paſſans, à peu-près comme le ſont aux portes de nos Spectacles, les billets des Farceurs & des Empiriques que nous recevons ſans les lire

VOLTAIRE.

Fidélité.

LE Vice-Roi, qui commandoit dans Barcelone pour Philippe V, obligé de ſe rendre, en 1705, à Milord Péterborough, régloit avec ce Général les articles de la capitulation. Ils n'étoient pas encore ſignés, lorſque tout-à-coup des hurlemens & des cris affreux ſe font entendre : " Vous nous " trahiſſez, Milord, s'écrie le Vice-Roi : nous " capitulons de bonne-foi ; & voilà les Anglois " qui ſont entrés dans la ville par les remparts. Ils " égorgent, ils pillent, ils violent. Vous vous mé- " prenez, répondit Péterborough : ce ſont, ſans " doute, les troupes du Prince de Darmſtadt. Laiſ- " ſez-moi entrer ſur le champ dans la place avec " mes Anglois : j'appaiſerai tout ; & je reviendrai " à la porte de la ville achever la capitulation." — Il perſuade. On le laiſſe entrer. Il court avec ſes officiers. Il trouve des Allemans & des Catalans qui ſaccageoient les maiſons des principaux citoyens. Il les chaſſe ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la Ducheſſe de Popoli entre les mains des ſoldats, près d'être deshonorée. Il la rend à ſon époux. Enfin, ayant tout appaiſé, il retourne à cette porte, & ſigne la capitulation.

ANECDOTE.

ANECDOTE.

UN Matelot avoit épousé une jeune femme, belle & vertueuse. Cette femme ayant dépensé peu-à-peu l'argent que son mari lui avoit laissé en s'embarquant, eut recours à un Bourgeois de Martigue qui la protégeoit. Cet homme épris tout-à-coup de la beauté de l'emprunteuse, osa mettre au service qu'elle lui demandoit un prix que l'honnête femme indignée lui refusa sans hésiter, dans l'espérance que son mari reviendroit bientôt. Le matelot n'arrivoit point, & en peu de jours, toutes les ressources de cette femme étant épuisées, la cruelle nécessité se fit sentir. Elle étoit mère ; ainsi craignant de voir périr de besoin, & l'enfant qu'elle nourrissoit & un autre un peu plus âgé qui lui demandoit du pain, elle alla retrouver son tyran dans l'espérance de le fléchir. Les prières & les larmes n'ayant rien pu obtenir du barbare, elle fut obligée de capituler, & vaincue par le besoin, elle lui permit de venir souper, pour passer ensuite la nuit avec elle. Après le souper qui fut triste, le Bourgeois la presse de remplir leurs conventions. La pauvre femme prend alors au berceau son enfant qui étoit endormi, & le pressant contre son sein, les yeux remplis de larmes, elle lui dit : Tette, mon enfant, & tette bien ; tu reçois encore le lait d'une honnête femme, que la nécessité poignarde. Demain.... Que ne puis-je, hélas ! te sevrer ! demain tu n'auras plus que le lait d'une malheureuse.... Ses larmes achevèrent. Le Bourgeois, ému du spectacle, & déconcerté, s'enfuit en jettant sa bourse, & en s'écriant : Il n'est pas possible de résister à tant de vertu. *Voyage littéraire de* M. Guys.

ELOGE DE NEWTON.

THOMPSON, après avoir décrit toutes les découvertes de ce grand homme sur la gravitation, sur les comètes, sur la lumière, sur les couleurs, sur la chronologie ; après avoir peint la douceur de ses mœurs, & l'élévation tranquille & calme de son caractère, s'interrompt tout-à-coup : " N'entends-je pas, dit-il, une voix semblable à celle qui annonce les grandes révolutions sur la terre ? C'en est fait ; j'ai rempli ma tâche, & ma carrière est achevée. Cette voix retentit dans l'univers, & Newton meurt. Arrêtez ; que de foibles larmes ne coulent pas pour lui ; c'est sur la tombe de la beauté, de la jeunesse, & de l'enfance qu'il faut pleurer ; c'est là qu'il faut porter vos chants funèbres : mais Newton veut d'autres hommages. Honneur de la Grande Bretagne, ô Grand-homme, soit qu'assis dans les Cieux tu t'entretiennes avec leurs habitans, soit que porté sur l'aile rapide des génies célestes tu voles à la suite de ces sphères immenses qui roulent dans l'espace, comparant dans ta marche les Etres avec les Etres, perdu dans les raviſſemens, & livré aux transports de la reconnoissance pour les lumières que l'Etre Suprême avoit versées dans ton ame ; ah ! regarde en pitié ce foible genre humain que tu viens de quitter ; élève l'esprit de ce bas Univers ; préside à ton pays ; ranime ſes talens, & corrige ses mœurs. Quoique avilie & corrompue, c'est l'Angleterre qui t'a vu naître : elle se glorifie de ton nom ; elle t'offre pour modèle à ses enfans. Un jour, ô Grand-homme, ta cendre ranimée reprendra une seconde vie, lorsque le temps ne sera plus. En attendant, sois le génie de ta patrie, tandis que ta poussière sacrée dort avec celle des Rois, & qu'elle daigne honorer leurs tombeaux."

THOMPSON.

Description

Description de l'Eglise de St. Pierre de Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'église de *Saint Pierre*, c'est qu'il est impossible de trouver, dans aucune langue, des expressions pour en parler dignement.

La place qui est devant cette église, est une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient, sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales; entre deux superbes bassins noircis de bronze et de temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent, et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élève pompeusement dans les airs un magnifique obélisque.

Cet obélisque est de granit; il a été taillé en Egypte : il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de S. Pierre soit devenue un si prodigieux édifice. Elle fut projetée par la vanité de Jules II, qui prétendoit que son tombeau fût un temple; entreprise par le génie de Léon X, qui désiroit, des chefs-d'œuvre de tous les beaux arts, faire un chef d'œuvre; enfin au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui vouloit tout achever.

Ce monument est un des plus étendus qu'on connoisse. Il sépare en deux le mont Vatican; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé; il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie triomphale.

Rien ne peut rendre ce ravissement qui saisit l'ame, lorsqu'on entre dans l'église de S. Pierre, pour la première fois; lorsqu'on se trouve sur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme..... enfin, dans cette vaste enceinte

où

où l'orgueil des plus grands pontifes, et l'ambition de tous les beaux arts ne ceſſent, depuis pluſieurs ſiècles, d'ajouter, en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvoit amonceler, à une plus grande hauteur, ſur une plus grande ſuperficie, une plus grande quantité de pierres. Mais, de tant de parties coloſſales compoſer un enſemble qui ne paroiſſe que grand, de tant de richeſſes éclatantes faire un monument qui ne paroiſſe que magnifique, et de tant de parties faire un ſeul tout ; c'eſt là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange !

Il y a, dans l'égliſe de S. Pierre, dix-huit années entières de la vie de Michel-Ange.

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice ! non pas du moins pour le ſentiment et le regard ; il faut que le compas les y cherche, et que le raiſonnement les y trouve.

Vous prenez une toiſe pour meſurer la grandeur de ce temple ! tout le temps que j'y ai été, j'ai penſé à Dieu.... à l'éternité : voilà ſa véritable grandeur.

Il eſt impoſſible d'avoir ici des ſentimens médiocres et des penſées communes.

Quel théâtre pour l'éloquence de la religion ! Je voudrois qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup, dans la profondeur de ce ſilence, roulant de tombeaux en tombeaux, et répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Boſſuet éclatât ; qu'elle fît tomber alors, ſur un auditoire de rois, la parole ſouveraine du roi des rois, qui demanderoit compte aux conſciences réveillées de ces monarques pâles, tremblans, de tout le ſang et de toutes les larmes qui coulent, en ce moment, par eux, ſur la ſurface de la terre.

DUPATY.

Tableau

Tableau de l'Aurore par le Guide.

LE Guide a représenté allégoriquement le lever de l'aurore, sur le plafond du palais Rospigliosi.

Beautés, qui ne vous êtes jamais levées assez tôt pour voir l'aurore, prêtez l'oreille.

Tandis que la nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant, par intervalle, de l'écume des flots qui bouillonnent : jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblêmes ingénieux et brillans des nuages qui l'accompagnent, et tenant dans ses mains des fleurs, tout-à-coup, dans les airs rougissans par degrés autour d'elle, paroit l'Aurore. Elle s'avance en regardant derrière elle, d'un œil attendri le soleil, qui, d'un œil non moins attendri, en la suivant, la regarde : l'aurore et le soleil, en effet, ne peuvent s'atteindre ; ils s'entrevoient à peine un moment, dans les beaux jours : cependant quatre superbes coursiers rasent, en bondissant, les flots azurés qui s'enflamment et emportent le char de vermeil : les plus jeunes filles de l'aurore, les premières heures, si ressemblantes à leur mère, et si semblables entr'elles, se tiennent, en riant, par la main, autour du char ; tandis que, planant entre la déesse et les coursiers, l'amour porte le flambeau du soleil : l'amour le secoue sur l'univers ; et à l'instant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface incessamment ce beau tableau ! L'aurore, de jour en jour, est plus pâle ; elle n'a plus ses doigts de rose ; elle sera réduite, avant peu, à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau soit charmant il offre cependant des taches. L'Aurore a l'air trop sérieux ; elle n'est pas assez svelte ; les larmes qui tremblent au bord de sa paupière, ne sont pas assez amoureuses. Elle devroit glisser dans les airs, et elle marche.— Pourquoi ces fleurs unies en bouquet ? Ces roses sont

ſont beaucoup trop dans ſa main ; il ne s'en échappe pas une ſeule.

C'eſt la Fontaine qui avoit vu l'Aurore, lui qui a peint une jeune beauté,

La tête ſur un bras, et ſon bras ſur la nue ;
Laiſſant tomber des fleurs, et ne les ſemant pas.

N'eſt-ce pas là l'Aurore et la Fontaine ?

DUPATY.

---

*Diſcours d'*Adam *à* Seth.

QUE puis-je faire ? Je m'abandonne à la volonté de cet Etre Suprême qui régla le cours du Soleil, & qui dicta lui-même à l'Ange de la mort, l'arrêt qu'il m'a prononcé. Que ſa volonté s'accompliſſe, ô mon fils ! le premier-né de mes fils ! puiſque Caïn m'a maudit, & qu'Abel ne vit plus. Quand la peſante vieilleſſe courbera ton corps, & que tes cheveux blancs ombrageront ta tête ; les enfans de mes enfans, & mes arrière-neveux ſe raſſembleront autour de toi : ils te diront : ô vous qui avez vu mourir notre Père Adam ; dites-nous quelles furent les dernières paroles qu'il prononça dans ſes derniers momens. Tu leur répondras : (hélas ! mon cœur ſe déchire) tu leur répondras : peu de temps avant ſa mort, il s'appuya ſur moi, & s'écria : ô mes enfans ! la même malédiction, cette malédiction terrible qui me pourſuit, va vous pourſuivre également. — C'eſt moi qui l'ait attirée ſur vos têtes. L'Etre tout-puiſſant qui m'avoit créé immortel, plaça devant moi la vie, & la mort ; je pouvois choiſir. — Inſenſé que j'étois ! je voulus être plus qu'immortel, & je choiſis la mort. Mais qu'entends-je ? — Les montagnes retentiſſent de hurlemens affreux, & de cris lamentables ! Une triſteſſe muette & profonde

fonde habite les vallées ? ô spectacle affreux !— Le père ensevelit sa fille, la mère prépare un cercueil à son fils....Plus loin, des enfans éplorés rendent les devoirs funèbres à leur mère....C'est une veuve désolée qui embrasse le corps glacé de son époux.....Je vois une tendre sœur arroser de ses larmes le tombeau de son frère. Un ami malheureux couvre de terre son ami qui n'est plus. L'épouse creuse une tombe à son futur époux. O mes enfans ! si mon tombeau se présente à vos yeux, n'en détournez point vos regards ; ne maudissez point ma cendre & ma mémoire ! Que plutôt le souvenir de votre père infortuné, que l'aspect de sa tombe excite votre pitié ! Me la refuseriez-vous, lorsqu'un Dieu qui daignera se faire homme, un Dieu qui sera un jour l'espérance, la joie, & le salut du genre humain, a eu lui-même pitié de moi ? Dis-leur, mon fils ! que sans ce Rédempteur j'eusse été écrasé sous le poid horrible de ma mort, & anéanti aux yeux du Créateur.

Traduit de l'Allemand DE KLOPSTOT.

Le Roi des Vandales.

BELISAIRE ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avoit eu à se louer de lui. Celui-ci pendant le souper lui demanda des détails sur les guerres d'Orient & d'Italie, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire par des réponses simples le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte, vers la fin du repas, buvons à la santé de votre Général, & puisse le Ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie. Lui, reprit Bélisaire, il vous a fait du mal !....Il a fait son devoir, & je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compa-

tir

tir au fort des malheureux. Puiſque vous avez fait les guerres d'Afrique, vous avez vu le Roi des Vandales, l'infortuné Gélimer, mené par Beliſaire en triomphe à Conſtantinople, avec ſa femme & ſes enfans ; c'eſt ce Gélimer qui vous donne l'aſyle, & avec qui vous avez ſoupé. Vous, Gélimer ! s'écrie Béliſaire, & l'Empereur ne vous a pas fait un ſort plus digne de vous ! Il l'avoit promis....Il a tenu parole, il m'a offert des dignités, mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été Roi, & qu'on ceſſe de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos & l'obſcurité. . . . . .

Gélimer dès le point du jour, avant d'aller cultiver ſon jardin, vint voir ſi le vieillard avoient bien repoſé. Il le trouva debout, ſon bâton à la main, prêt à ſe remettre en voyage. Quoi ! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes ! Cela m'eſt impoſſible, répondit Béliſaire. J'ai une femme & une fille qui gémiſſent de mon abſence. Adieu, ne faites point d'éclat ſur ce qui me reſte à vous dire. Ce pauvre aveugle, ce vieux ſoldat, Béliſaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous.—Que dites-vous ? qui ! Béliſaire ! C'eſt Béliſaire qui vous embraſſe....O juſte ciel s'écrioit Gélimer éperdu & hors de lui-même ! Béliſaire dans ſa vieilleſſe, Béliſaire aveugle, eſt abandonné !—On l'a fait, dit le vieillard ; en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah ! dit Gélimer, avec un cri de douleur & d'effroi, eſt-il poſſible ! & quels ſont les monſtres ?....Les envieux, dit Béliſaire. Ils m'ont accuſé d'aſpirer au trône, quand je ne penſois qu'au tombeau. On les a crus on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'eſt révolté, & a demandé ma délivrance ; il a fallu céder au peuple, mais en me rendant ma liberté, on m'a privé de la lumière....Et Juſtinien l'avoit ordonné !...C'eſt-là ce qui m'a été

ſenſible.

ſenſible. Vous ſavez avec quel zèle & quel amour je l'ai ſervi. Je l'aime encore, & je le plains d'être aſſiégé par des méchans qui déshonorent ſa vieilleſſe ; ma conſtance m'a abandonné, quand j'ai appris qu'il avoit lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devoient l'exécuter n'en avoient pas le courage ; mes bourreaux tomboient à mes pieds. C'en eſt fait ; je n'ai plus, graces au Ciel, que quelques momens à être aveugle & pauvre.—Daignez, dit Gélimer, les paſſer avec moi, ces derniers momens d'une ſi belle vie.—Ce ſeroit pour moi, dit Béliſaire, une douce conſolation ; mais je me dois à ma femme, & je vais mourir dans ſes bras. Adieu !

Gélimer l'embraſſoit, l'arroſoit de ſes larmes, & ne pouvoit ſe détacher de lui : il fallut enfin le laiſſer partir ; & Gélimer le ſuivant des yeux : ô Proſpérité ! diſoit-il, ô Proſpérité ! Qui peut donc ſe fier à toi ? Le héros ; le juſte, le ſage Béliſaire ! ..... Ah ! c'eſt pour le coup qu'il faut ſe croire heureux en bêchant ſon jardin. Et tout en diſant ces mots, le Roi des Vandales reprit le chemin de ſon jardin.

Béliſaire de MARMONTEL.

SCIPION L'AFRICAIN (PUBLIUS CORNELIUS),

*Surnommé l'*Ancien, *général Romain, mort l'an* 189 *avant notre ère chrétienne.*

SI par héros on comprend ſeulement un homme ferme contre les difficultés, intrépide dans les périls, vaillant dans les combats, Scipion étoit plus qu'un héros, puiſqu'il réuniſſoit à ces vertus guerrières, que l'on devroit plutôt appeller qualités, les vertus morales & civiles, la douceur, le patriotiſme, la généroſité, la chaſteté même & la religion. Il fut le vainqueur du célèbre Annibal, & termina

heureuſement en Afrique la guerre de Rome contre Carthage ſa rivale, ce qui fit donner à Scipion le ſurnom d'*Africain*. Tous les hiſtoriens ont fait ſon éloge ; mais la louange la plus flatteuſe ſans doute pour ce grand capitaine eſt celle que lui donna Annibal même. Ce général Carthaginois parloit en préſence de Scipion des généraux les plus accomplis, & s'adjugeoit la troiſième place après Alexandre & Pyrrhus. Scipion lui demanda ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vaincu, Annibal lui repartit : " Alors je " prendrois le pas au-deſſus d'Alexandre & de Pyr- " rhus, & de tous les généraux qui ont jamais e- " xiſté."

Scipion l'Africain, étoit fils de Publius Cornelius Scipion, conſul dans la ſeconde guerre Punique. Il n'avoit point encore dix-huit ans que, par une action de la plus grande bravoure, il ſauva la vie à ſon père à la bataille du Teſin. Il ſe porta au milieu d'un gros d'ennemis dont ſon père étoit enveloppé, & l'épée à la main, écarta tout ce qui le preſſoit. Il le dégagea de cette ſorte dans le temps qu'il alloit être pris ou tué. On voulut lui donner la couronne civique en mémoire de ce qu'il avoit ſauvé la vie à un citoyen, & même à ſon général ; mais comme ce général étoit ſon père, il ne voulut pas être récompenſé pour avoir ſatisfait à un devoir indiſpenſable.

Lorſqu'Annibal eut remporté la fameuſe bataille de Cannes, pluſieurs officiers Romains qui avoient échappé au carnage, à la tête deſquels étoit Cecilius Metellus, déſeſpérant du ſalut de la république, avoient pris la réſolution de quitter l'Italie, & de s'embarquer ſur les premiers vaiſſeaux qu'ils trouveroient pour ſe retirer chez quelque roi ami des Romains. Scipion, encore jeune, & à qui la gloire de terminer cette guerre étoit réſervée, n'eut pas plutôt appris ce funeſte deſſein que tirant ſon épée : *Que ceux qui aiment la république*, s'écria-t-il, *me*

ſuivent,

suivent. Il court aussitôt vers la tente où ces officiers étoient assemblés, & leur présentant la pointe de son épée : " Je jure le premier, dit-il, que je " n'abandonnerai point la république, & que je ne " souffrirai pas qu'aucun autre l'abandonne. Gran. " Jupiter, je vous prends à témoin de mon serment, " & je consens, si je manque à l'exécuter, que vous " me fassiez périr moi & les miens de la mort la " plus cruelle. Faites le même serment que moi, " Cecilius, & vous tous qui êtes ici assemblés.— " Quiconque refusera d'obéir, perdra sur le champ " la vie." Ils jurèrent tous ; & le courage patriotique d'un seul homme sauva peut-être la république.

Scipion fut créé édile à l'âge de vingt-un ans.— On ne pouvoit cependant alors entrer en charge qu'à vingt-sept ans. Aussi lorsque Scipion se présenta pour demander l'édilité curule, les tribuns du peuple s'opposèrent à sa nomination, apportant pour raison qu'il n'avoit pas l'âge compétent pour l'exercer. *Mais si tous les citoyens veulent me nommer édile*, répondit Scipion, *j'ai assez d'âge.* Sur le champ toutes les tribus lui donnèrent leurs suffrages avec tant de zèle & d'unanimité, que les tribuns se désistèrent aussitôt de leurs prétentions.

Son père & son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de vingt-quatre ans. Il en fit la conquête en moins de quatre années, battit l'armée ennemie, & prit Carthage la neuve en un seul jour. Scipion, pour inspirer de la confiance à ses troupes, avoit, à l'exemple d'Alexandre le Grand, feint un commerce avec la divinité dont il prétendoit tirer son origine ; mais c'étoit principalement par ses vertus que ce grand homme pouvoit espérer de faire croire aux gens sages qu'il y avoit en lui quelque chose de divin. Parmi les prisonniers que les Romains

mains firent à la prise de cette ville, se trouvoit une vierge Espagnole dont la rare beauté surpassoit l'éclat de sa naissance. Elle étoit éperd ment aimée d'un prince Celtibérien, nommé *Allu ius*, auquel elle étoit fiancée. Scipion vit sa belle prisonnière, & l'admira. Il étoit alors jeune, sans engagement & victorieux : *& juvenis, & cælebs, & victor*, comme le remarque un historien, Valère Maxime. Mais Scipion savoit également vaincre les ennemis des Romains & ses propres passions. Il fit venir devant lui Allucius, l'amant chéri de la belle Espagnole : " Nous sommes jeunes vous & moi, lui dit " Scipion ; ce qui fait que je puis vous parler avec " plus de liberté. Ceux des miens qui m'ont ame- " né votre épouse future, m'ont en même temps as- " suré que vous l'aimiez avec tendresse : & sa beauté " ne m'a laissé aucun lieu d'en douter. Si, comme " vous, je songeois à prendre un engagement, je " souhaiterois que l'on favorisât une passion si hon- " nête & si légitime. Je me trouve heureux de " pouvoir, dans la conjecture présente, vous rendre " un pareil service. Celle que vous devez épouser, " a été parmi nous, comme elle auroit pu être dans " la maison de ses père & mère. Je vous l'ai re- " servée pour vous en faire un présent digne de " vous & de moi. La seule reconnoissance que " j'exige de vous pour ce don, c'est que vous soyez " ami du peuple Romain." Allucius, pénétré de joie & de reconnoissance, embrassoit les genoux de Scipion, & imploroit les dieux de récompenser un si grand bienfait, puisque lui-même il n'étoit pas en état de le faire autant qu'il l'auroit souhaité, & que le méritoit son bienfaiteur. Scipion fit ensuite venir les père & mère & les autres parens de la jeune Espagnole. Ils avoient apporté une grande somme d'argent pour la racheter. Mais quand ils virent qu'il la leur rendoit sans rançon, ils le conjurèrent avec

avec de grandes instances de recevoir d'eux cette somme comme un présent, & témoignèrent que, par cette nouvelle grace, il mettroit le comble à leur joie & à leur reconnoissance. Scipion ne pouvant résister à des prières si vives & si pressantes, leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ses pieds. Alors s'adressant à Allucius : " J'ajoute, lui dit-il, " à la dot que vous devez recevoir de votre beau-" père, cette somme que je vous prie d'accepter " comme un présent de nôces." Après tant de bienfaits, Allucius crut devoir se vouer entièrement au service des Romains. [illegible] sauver Scipion avec un corps de quatorze cens cavaliers. Pour rendre encore plus durables les marques de sa reconnoissance, il fit graver sur un bouclier d'argent l'action de Scipion, & lui en fit présent. Ce bouclier, que ce général emporta avec lui en retournant à Rome, fut englouti par les eaux au passage du Rhône, avec une partie du bagage. Il étoit demeuré dans ce fleuve jusqu'en 1665 que quelques pêcheurs le trouvèrent. Il est aujourd'hui dans le cabinet du roi de France.

Scipion, après avoir mis fin à la guerre d'Espagne par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, porta la guerre en Afrique. Il battit Hannon, un des meilleurs généraux Carthaginois, vainquit Syphax, roi de Numidie, & le fit prisonnier. De si heureux succès engagèrent les Carthaginois à rappeller en Afrique leur général Annibal que la fortune abandonnoit en Italie. Les deux généraux eurent une entrevue qui fut inutile, Scipion n'ayant pas voulu entrer dans aucune négociation ; c'est pourquoi les deux armées étant proches, on en vint bientôt aux mains. Après un long & sanglant combat, où Annibal & Scipion firent des prodiges de valeur, la victoire se déclara pour Rome qui dicta à sa rivale les conditions qui lui plurent. Scipion

fut honoré du triomphe, & reçut alors le surnom d'*Africain*.

Cet illustre citoyen ayant été élu consul une seconde fois, passa en Asie, où, de concert avec son frère, il défit Antiochus l'an 189 avant Jesus-Christ. Ce roi, avant le combat qui décida de son sort, avoit fait proposer à Scipion de lui rendre sans rançon son fils encore jeune pris au commencement de cette guerre, & lui offroit de partager avec lui les revenus de son royaume. Mais le général Romain, insensible à tout intérêt personnel, avoit rejetté ces offres avec une fierté vraiment Romaine. Cependant, lorsqu'il fut de retour à Rome, il trouva l'envie acharnée contre lui. On l'accusa d'avoir détourné à son usage une portion du butin fait en Asie, & d'avoir entretenu de secrètes correspondances avec Antiochus. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, qu'un homme, à qui les Romains avoient offert le consulat & la dictature perpétuelle, se réduisit à soutenir le triste rôle d'accusé. Il le fit avec cette grandeur d'ame qui caractérisoit toutes ses actions. Comme ses accusateurs, faute de preuves, se répandoient en reproches contre lui, il se contenta le premier jour de faire le recit de ses exploits & de ses services, défense ordinaire aux illustres accusés. Elle fut reçue avec un applaudissement universel. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui. Les tribuns du peuple étoient montés dès le matin dans la tribune aux harangues. L'accusé étant appellé, perça la foule, & se présenta accompagné d'une grande multitude de cliens & d'amis, & dès qu'on eut fait silence pour l'entendre : " Tribuns du peuple, dit-il, & vous, " citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Anni- " bal & les Carthaginois ; venez, Romains, allons " dans les temples rendre aux dieux de solemnelles " actions de graces." On le suivit en effet au capi-

tole,

tole, & les tribuns restèrent seuls avec les crieurs qu'ils avoient amenés pour l'accuser.

Un certain Petilius avoit été suscité par Caton pour lui faire rendre compte de l'argent qu'il avoit reçu dans la province d'Antioche ; Scipion se présenta au sénat avec son registre, & dit que ce livre contenoit la recette & la dépense. On lui demanda qu'il déposât ce registre. Aussitôt Scipion le prend & le déchire en mille piéces devant le sénat.

Scipion, las de combattre l'ingratitude des hommes, s'étoit retiré sur la fin de ses jours à sa maison de campagne à Literne, où, à l'exemple des anciens Romains, il cultivoit la terre de ses mains victorieuses.

Scipion avoit une valeur réfléchie, & étoit persuadé qu'il est du devoir d'un général de ne hazarder sa vie que dans une action décisive. Quelqu'un le voyant agir en conséquence, lui disoit qu'il n'étoit point soldat ; *Non*, dit-il, *mais capitaine*.

On a reproché à Scipion d'être grand dormeur, non pour autre raison, dit Montagne, sinon qu'il fâchoit aux hommes qu'en lui seul il n'y eût aucune chose à redire. " Parmi tant d'admirables actions " de Scipion, personnage digne de l'opinion d'une " géniture céleste, ajoute le même auteur, il n'est " rien qui lui donne plus de grace que de le voir " nonchalamment & puérilement baguenaudant à " amasser & choisir des coquilles, & jouer à corni- " chon va devant, le long de la marine avec Lælius ; " & s'il faisoit mauvais temps s'amusant & se cha- " touillant à représenter par écrit en comédies les " plus populaires & basses actions des hommes. Et " la tête pleine de cette merveilleuse entreprise " d'Annibal & d'Afrique, visitant les écoles en Si- " cile & se trouvant aux leçons de la philosophie, " jusqu'à en avoir armé les dents de l'aveugle envie " de ses ennemis à Rome."

Les

Les comédies dont parle Montagne dans ce paſſage, ſont ſans doute celles de Térence aux-quelles Scipion & Lælius, ſuivant Suétone, eurent beaucoup de part. On a révoqué en doute cette anecdote de Suétone ; mais elle plaiſoit à Montagne, & ce philoſophe déclare expreſſément dans ſes ouvrages-qu'*on lui feroit déplaiſir de le déloger de cette créance.*

HUMANITE'.

M. DE VENDOME étoit le meilleur Prince qui fût jamais ; il étoit le pere des ſoldats comme des domeſtiques ; en voici un trait. Un jour, voyant chez lui un jeune homme qu'il reconnut pour un garçon qui avoit porté ſa livrée, & qu'il croyoit même encore à ſon ſervice, il lui dit :— "Comment, La Roche, eſt-ce que tu n'es plus à "moi ?—Non, mon Prince, lui répondit le laquais "triſtement ; j'ai eu le malheur de déplaire à M. "votre Intendant, qui m'a donné mon congé.—Hé ! "pourquoi t'a-t-il chaſſé, repliqua le Duc ?—— "Je n'en ſais rien, répondit le garçon ; il m'a con"gédié ſans m'en dire le ſujet.——Tu ne dis pas "la vérité, s'écria le Prince, & tu n'oſes me la "dire ; il faut bien que tu aies commis quelque "faute grave, puis qu'il t'a mis dehors. J'en ſuis "fâché, mon enfant ; mais tiens, ajouta-t-il, en "tirant de ſa poche huit à dix louis, voilà ce que "je te donne pour t'aider à vivre juſqu'à ce que t "ſois placé."

Quinze jours après, La Roche reparut devant le Prince, qui lui demanda s'il n'avoit pas encore trouvé une nouvelle condition ? "Non, Monſei"gneur, lui répondit ce laquais la larme à l'œil ; "& quel maître voulez-vous que je ſerve après "vous ? En eſt-il quelqu'un qui puiſſe me conſo-

ler

" ler de n'être plus au ſervice de votre Alteſſe ?" — Ces paroles attendrirent M. de Vendôme, qui alloit encore donner de l'argent au laquais, lorſque l'Intendant arriva : " Pourquoi, dit le Prince à ce " dernier, vous êtes-vous défait de ce garçon ? Quelle faute a-t-il commiſe ?" Là-deſſus, l'Intendant prenant la parole, ſe mit à faire l'éloge de M. de la Roche d'une manière qui ne juſtifioit que trop ſon expulſion ; mais le Duc plus touché de l'affliction que ce laquais faiſoit paroître, qu'attentif au mal qu'on lui en diſoit, interrompit ſon Intendant : — " N'en parlons pas davantage. Je ne doute pas que " vous n'ayez eu raiſon de le chaſſer ; cependant " j'ai une choſe à vous dire, c'eſt que, ſi vous ne le " reprenez pas, je vous avertis qu'il me ruinera ; " car, toutes les fois qu'il viendra ſe préſenter de- " vant moi, je lui donnerai tout ce que j'aurai dans " mes poches."

LA FILLE DE CATON.

BRUTUS, chef des conſpirateurs contre Céſar, ou plûtôt contre l'oppreſſeur de la liberté Romaine, ſe trouvant à la tête d'une ſi haſardeuſe entrepriſe, & voyant attaché à ſa perſonne & à ſa conduite le ſort de tout ce qu'il y avoit de plus brillant & de plus illuſtre dans Rome par la vertu & par la naiſſance, ſe poſſédoit aſſez pour conſerver pendant le jour & en public un air de calme & de tranquillité qui ne donnoit lieu à aucun ſoupçon ; mais chez lui & pendant la nuit il n'étoit plus le même, & ſa femme Portia, fille de Caton, s'apperçut qu'il avoit l'eſprit agité de quelque grand deſſein, de quelque ſouci cuiſant, qu'il affectoit de lui cacher. Elle aimoit tendrement ſon mari & vouloit partager avec lui le poids de ſon inquiétude ; mais avant que de lui demander aucun éclairciſſement, elle réſolut de

de faire sur elle-même une épreuve des plus singulières, & d'essayer jusqu'où elle pourroit porter la constance. Elle prend un petit couteau, de ceux dont on se servoit pour couper & polir les ongles, & ayant fait sortir de sa chambre toutes ses femmes, elle se l'enfonce profondement dans la cuisse.— Le sang coule en abondance, & les douleurs violentes sont bientôt suivies de la fièvre. Brutus plein de trouble & d'allarme ne sçavoit que penser. Alors Portia, dans le tems qu'elle souffroit le plus, lui tint ce discours : Brutus, je suis fille de Caton, & je vous ai été donnée; non pas pour partager simplement votre lit & votre table comme une maîtresse, mais pour entrer en société de tout ce qui peut vous être ou agréable ou fâcheux.— Votre conduite à mon égard est irréprochable ;— mais moi, que ferai-je pour vous, & par où vous prouverai-je ma réconnoissance de vos bons procédés, si je ne vous aide à porter une inquiétude secrète, & des soins qui demandent de la fidélité ? Je sçais que les femmes ne passent pas communément pour être bien capables de garder un secret ; mais, Brutus, la bonne éducation & une société vertueuse peuvent beaucoup sur les mœurs & sur le caractère ; & qui peut à plus juste titre se glorifier de ces avantages, que la fille de Caton & la femme de Brutus ? J'y comptois pourtant moins par le passé ; mais maintenant je viens de me convaincre que la douleur même ne triomphe pas de mon courage. En finissant de parler elle lui montra la blessure qu'elle s'étoit faite, & lui rendit compte de son motif & de tout ce qu'elle avoit pensé. Brutus étonné, ravi en admiration, leva les mains au ciel, demandant aux dieux de pouvoir, en réussissant dans son entreprise, parvenir à être regardé comme digne époux de Portia. Il lui fit part ensuite de tout le projet de la conspiration, & il n'eut pas lieu de

de se repentir de la confiance qu'il prit en elle, & qu'elle avoit si bien méritée.

ROLLIN *Hist. Rom.*

APELLE.

LA souveraine habileté dans la peinture n'étoit pas le seul mérite d'Apelle. La politesse, la connoissance du monde, les manieres douces, insinuantes, spirituelles le rendirent fort agréable à Alexandre le Grand, qui ne dédaignoit pas d'aller souvent chez le peintre, tant pour jouir des charmes de sa conversation, que pour le voir travailler, & devenir le premier témoin des merveilles qui sortoient de son pinceau.

Cependant le caractere simple & ouvert d'Apelle ne revenoit pas également à tous le généraux du jeune monarque.

Ptolémée, l'un d'eux, qui dans la suite eut en partage le royaume d'Egypte, n'avoit pas été des plus favorables à notre peintre ; on n'en sçait pas la raison. Quoiqu'il en soit, Apelle s'étant embarqué, quelque tems après la mort d'Alexandre, pour une ville de la Grèce, fut malheureusement jetté par la tempête du côté d'Alexandrie, où le nouveau roi ne lui fit aucun accueil. Outre cette mortification, à laquelle il devoit s'attendre, il y trouva des envieux assez malins pour chercher à le faire tomber dans un piége. Dans cette vûe ils engagèrent un des officiers de la cour à l'inviter au souper du roi comme de sa part, ne doutant point que cette liberté, qu'il paroîtroit avoir prise de lui-même, ne lui attirât l'indignation d'un prince qui ne l'aimoit pas, & qui ne sçavoit rien de la supercherie. En effet, Apelle s'y étant rendu par déférence, le roi irrité de son audace lui demanda brusquement qui étoit celui de ses officiers qui l'avoit appellé à sa table, & lui montrant de la main ses invitateurs ordinaires, il ajoûta qu'il voulut

vouloit ſçavoir abſolument qui d'eux lui avoit fait prendre cette hardieſſe. Le peintre, ſans s'émouvoir, ſe tira de ce pas en homme d'eſprit & en deſſinateur conſommé. Il prit d'un réchaut, qui étoit là, un charbon éteint, & en trois ou quatre coups il crayonna ſur le champ contre la muraille l'ébauche de celui qui l'avoit invité, au grand étonnement de Ptolémée, qui réconnut dès les premiers traits le viſage de l'impoſteur. Cette avanture le réconcilia avec le roi d'Egypte, qui le combla enſuite de biens & d'honneurs.

Mais elle ne le réconcilia pas avec l'envie, qui n'en devint que plus animée. On l'accuſa quelque tems après devant le prince d'avoir tramé avec Théodote la conjuration, qui avoit éclaté contre lui dans la ville de Tyr. Ce fut un autre peintre de réputation, nommé Antiphile, qui ſe porta pour délateur. L'accuſation n'avoit pas la moindre vraiſemblance. Apelle n'avoit point été à Tyr : il n'avoit jamais vû Théodote : il n'étoit ni d'un caractere, ni d'une profeſſion propre à tramer un tel complot ; l'accuſateur étant peintre comme lui, mais bien inférieur en mérite & en réputation, pouvoit être, ſans injure, ſoupçonné de jalouſie de métier ; mais le prince, ſans rien écouter, ſans rien examiner, comme cela n'eſt que trop ordinaire, tenant Apelle pour coupable, éclata en plaintes contre ſon ingratitude & ſon mauvais cœur ; & il auroit été conduit au ſupplice, ſans la confeſſion d'un des complices qui, touché de compaſſion pour l'innocent prêt d'être mis à mort, s'avoua lui-même criminel, & déclara qu'Apelle n'avoit eu aucune part à la conjuration. Le roi, confus d'avoir ajoûté foi ſi légérement à la calomnie, lui rendit ſon amitié, le gratifia même de cent talens pour le dédommager de l'injure qu'il lui avoit faite, & lui livra Antiphile pour être ſon eſclave. ROLLIN *Hiſt. Ancienne.*

L'HE-

L'HEROISME HEREDITAIRE.

DURANT les troubles de la Ligue, Barri gouverneur de Leucate en Languedoc, fut fait prisonnier par je ne sçais quel accident, & conduit à Narbonne, dont les Ligueurs étoient les maîtres. — Ils le presserent vivement & inutilement de leur livrer sa place. On le menaça à la fin de le condamner à mort ; à moins qu'il n'obligeât sa femme, demeurée à Leucate, à leur en ouvrir les portes : il fut inébranlable. La femme, avertie du danger de son époux, répond que, si les Ligueurs veulent commettre une injustice, elle ne croit par devoir les arrêter par une lâcheté, & qu'elle ne rachetera jamais la vie de son mari en livrant une forteresse, pour la conservation de laquelle il feroit glorie de mourir. Irrités d'une constance, que des gens plus généreux auroient admirée, les Ligueurs exécutèrent leur cruelle menace. Henri IV. qui se connoissoit en belles actions, donna le gouvernement de Leucate au fils de deux personnes comparables à ce que l'antiquité a eu de plus grand. Sous le règne suivant une armée Espagnole forma le siége de cette ville. Serbellon, qui la commandoit, fit tenter le gouverneur par les promesses les plus magnifiques. Que vous me connoissez mal ! répondit Barri à l'envoyé : l'honneur me sera toûjours plus cher que toutes les richesses du monde, que la vie même. A Dieu ne plaise, que je dégénère de la vertu de mon pere & de ma mere, & que je ne suive pas le grand exemple de courage & de fidélité qu'ils ont laissé dans leur famille. L'un aima mieux mourir que de livrer Leucate aux ennemis de son roi, & l'autre refusa constamment de racheter par une trahison la vie d'un époux tendrement aimé. Donnerai-je pour quelques pistoles ce que ma mere n'a pas voulu donner pour une chose qu'elle estimoit sans prix ? Si j'ai le

le malheur de ne pouvoir conſerver Leucate, je conſerverai du moins mon honneur & ma réputation. J'aime mieux être pauvre dans ma patrie, que riche chez ſes ennemis.

Le ſuborneur, voyant qu'il ne gagnoit rien, annonça à Barri que la place ſeroit vigoureuſement battue dès le lendemain. Que j'aime à vous entendre parler de la ſorte ! repliqua le gouverneur. Si les Eſpagnols m'attaquent fortement, ils me donneront occaſion d'acquérir une double gloire ; j'aurai réſiſté à leurs promeſſes trompeuſes, & à leurs vains efforts contre une place mieux défendue qu'attaquée. — Barri tint parole. Il fit une réſiſtance opiniâtre. — Le duc d'Halluin vint à ſon ſecours & battit l'armée de Serbellon. On trouva parmi les morts des femmes déguiſées en hommes. Un François ayant demandé aux priſonniers Eſpagnols s'ils connoiſſoient ces nouvelles amazones ? Vous vous trompez, répondit ſpirituellement un d'entre eux ; ce ne ſont point des femmes. S'il y en avoit dans notre armée, ce ſont les lâches qui ont pris la fuite.

BERNARD *Hiſtoire de Louis XIII.*

AMOUR CONJUGAL.

THESCA, ſœur de Denis le Tyran, avoit épouſé un Seigneur illuſtre de Syracuſe. Cet homme, ne pouvant ſupporter l'orgueil du deſpote, & craignant ſa cruauté, qui n'épargnoit perſonne, prit la fuite. Denis irrité accuſa Theſca d'être complice de ſon évaſion. " Tyran, lui répondit-elle, me " crois-tu l'ame aſſez lâche pour n'avoir pas accom- " pagné mon époux dans ſa fuite, ſi j'avois connu " ſon deſſein ?"

Mauſole, roi de Carie, étant mort, laiſſa l'autorité ſouveraine à la reine Artémiſe, ſon épouſe. Cette princeſſe

princeſſe employa toute ſa puiſſance à ſignaler la tendreſſe qu'elle avoit eue pour ſon mari. Voulant immortaliſer ſes regrets, elle fit élever, en l'honneur de ſon cher Mauſole, un monument ſi magnifique, qu'il a paſſé pour une des Sept Merveilles du Monde, & qu'on a depuis appellé Mauſolées tous les ouvrages ſuperbes érigés à la mémoire des morts. Pour qu'il ne manquât rien à la gloire de ſon époux, cette princeſſe, le vrai modèle des femmes & des veuves, établit un prix deſtiné à celui qui réuſſiroit le mieux à faire l'éloge du monarque défunt. Artémiſe ne ſe contenta point encore de ces monumens de ſon amour. Ayant recueilli les cendres de Mauſole, & fait broyer ſes os, elle mettoit, tous les jours, de cette poudre dans ſa boiſſon, voulant par-là faire de ſon propre corps le tombeau de ſon époux. Elle ne lui ſurvécut que deux ans ; & ſa douleur ne finit qu'avec ſa vie.

On demandoit à Valérie, dame Romaine, veuve de Servius-Sulpitius-Camérinus, pourquoi, ſon époux étant mort, elle refuſoit d'en prendre un autre ? " Mon époux, répondit-elle, n'eſt mort que pour les " autres : il vit, il vivra toujours, pour moi."

AMOUR DES SCIENCES.

MARGUERITE D'ECOSSE, épouſe de Louis XI, Roi de France, voyant Alain Chartier, homme très-ſavant, mais très-laid, qui dormoit dans une ſalle par où elle paſſoit, s'approcha de lui, & lui baiſa la bouche. Ses dames, ſurpriſes de cette bonté pour un homme auſſi *mal voulu des Graces, qu'il étoit bien venu des Muſes*, lui en firent des reproches. " Ce n'eſt pas l'homme que j'ai baiſé, " leur dit la Princeſſe, mais la bouche d'où il ſort, " tous les jours, tant de belles choſes."

Gorgias

Gorgias le Léontin avoit acquis, par une étude de plus de soixante ans, une érudition si vaste, que sa tête pouvoit passer pour une encyclopédie de sciences. Un jour il ôsa proposer à l'assemblée des jeux Olympiques, de répondre à toutes les questions qu'on voudroit lui faire ; &, quoiqu'il y eût dans cette circonstance une foule de savans, capables, sinon de remporter, du moins de disputer long-tems la victoire, le mérite reconnu de Gorgias les empêcha de se montrer, & leur silence mit le comble à la gloire de ce philosophe. Pour honorer ses talens, & pour en perpétuer la mémoire, la Grèce entière fit ériger dans le temple de Delphes une statue d'or massive, qui représentoit Gorgias un Livre à la main.

Magnanimité.

LORSQUE Soliman, Souverain des Turcs, marchoit à la conquête de Belgrade en 1521, une femme du commun s'approcha de lui, & se plaignit amèrement de ce que, pendant qu'elle dormoit, des soldats lui avoient enlevé des bestiaux qui faisoient toute sa richesse. "Il falloit que vous fussiez "ensevelie dans un sommeil bien profond, lui dit "en riant le Sultan, puisque vous n'avez pas entendu venir les voleurs. Oui je dormois, Seigneur, "répondit-elle ; c'étoit dans la confiance que votre "Hautesse veilloit pour la sûreté publique." Soliman, assez magnanime pour approuver ce mot tout hardi qu'il étoit, répara convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher.

ERRATA.

Page 15, à la 16ème ligne pour *dit* lisez *dis*. Page 23, à la 35ème ligne pour *recontrer* lisez *rencontrer*. Page 33, pour pensées *detachés* lisez pensées *detachées*. Page 66, 2 ligne pour *fou* lisez *fon*. Page 115, 1ere ligne pour *méhans* lisez *méchans*.

FIN.

TABLES DES MATIÈRES.

INTRODUCTION. 3

CONTES ET FABLES.

Le Sommeil du Méchant. 13
Le Tourment des Rois. *ibid.*
L'Avare. 14
L'Homme Vrai. *ibid.*
Le Zele. 15
L'Ombre de Salomon. *ibid.*
L'Erreur. 16
La Retraite. *ibid.*
L'Education d'un Prince. 17
Le Tyran. 18
L'Innocence. *ibid.*
L'Envie. 19
Le Songe. *ibid.*
Le Voyage de la Mecque. 21
Fable Indienne. Par laquelle les Mahométans *prouvent que tout n'eſt qu'Heur & Malheur dans le Monde.* 25
Allégorie. 27
Le Bon Miniſtre. 28

PENSÉES INGENIEUSES. 29

Penſées Detachées 33

DIALOGUES.

Le Bonheur Champêtre. 42
Dialogue II. Mr. Addiſon & le Docteur Swift. 44
Dialogue III. Entre François I. Roi de France, & Henri VIII, Roi d'Angleterre. 49
Dialogue IV. La Force de la Vertu dans les Malheurs. Entre les deux Epoux. 58

Dialogue V. L'Empereur Titus & Scipion l'Africain. 57
Dialogue VI. Marc-Aurele le Philosophe, & Servius-Tullius. 62
*Dialogue VII. Entre le Roi de Prusse, M. Gellert & le Major G***.* 66
Dialogue VIII. M. P. Caton & Messala Corvinus 70
Dialogue IX. Entre Charles-Quint & un jeune Moine de Saint-Just. 75
Dialogue X. Entre Platon & Fenelon. 77
Dialogue XI. Entre Boileau & Pope. 83
Observations Sur les Dialogues, par le traducteur de Milord Littelton. 101

LETTRES.

Lettre de Made. du Bocage, en Remerciment, à Mylord Chesterfield. 105
De M. Flechier A M. l'Abbé Bossuet. 106
Lettre où Monsieur Flechier se dépeint lui-même. 107
A Madame la Présidente de Druillet. 110
De Mons. Boursault. A son Fils 111
Lettre de M. Rollin au Roi de Prusse sur son avènement à la Couronne. 112
Réponse du Roi de Prusse. 113
Lettre de M. de Voltaire à M. Rousseau. 114
Réponse de Rousseau à Voltaire. 117
Lettre d'un Particulier qui demandoit une Femme par la voie des Papiers Publics. 120
Seconde Lettre du même. 123
Réponse aux deux Lettres Précédentes. 125
Fragment d'une Lettre de J. J. Rousseau à un de ses Amis. 127
Quatre Lettres de Rousseau, A M. le Président de Malesherbes, sur son caractère. Premiere Lettre. 128
Seconde Lettre. 133
Troisieme Lettre. 138
Quatrieme Lettre. 144

Du même A M. l'Abbé Raynal, alors auteur du Mercure de France. 150
Du même A M. d'Offreville. 151
*Du même à Madame d'Az***.* 158
Du même à un Jeune Homme. ibid.

MELANGES.

Cause du Suicide parmi les Romains. 161
Ce qu'on appelle aujourd'hui Esprit, dans le Monde. 162
Différence de la Probité & de la Vertu. 163
Parallele entre Caton et Cicéron. 164
Idées du Caractère et des principaux évènements de la vie de Cesar. 166
Spectacles des Romains. 171
Critique. 174
Prédiction de la présente Révolution de la France. 177
Tableau de la Vertu Indigente. 180
Description du Lever du Soleil. 182
Les Arts. 183
De la Grandeur. 184
Du je ne sais Quoi. 186
Jugemens des Morts chez les Egyptiens. 189
Femmes. 192
Portraits de deux Femmes respectables 194
Fragment d'un Discours Sur la Question. Si le Roi Peut Etre Jugé. 195
Courte Durée de l'Eclat des Etats Despotiques. 204
Amour. 206
Langue Françoise. 207
Cause de la Peur, &c. 208
Avilissement des Romains. 211
Combien il est difficile de donner une Education vertueuse dans les Etats Despotiques. 211
Fragment de la Lettre de Rousseau à M. D'alembert sur les Spectacles. 213
La Liberté est la source de la véritable Eloquence. 218
De la Beauté du corps, de l'Esprit, et de l'ame. 221
Université de Cambridge, 326.

Humanité. 227
De Cromwell. 228
Commencement ou Anniverſaire de Cambridge. 233
De Boſton. 235
Pouvoir de la Religion ſur l'Eſprit des Peuples. Uſage qu'en ont fait les Ambitieux. 236
Projet d'une Langue Américaine. 239
Bienfaiſance 240
Fragment, ſur les Spectacles. 241
Conſomption chez les Américains. 246
Pauvreté, Source des grandes Vertus. 247
Des Plaiſirs de l'ame. 248
Parellele de Paris et de Londres. 251
Les Modes. 252
Différens Caractères des Hommes. 254
Deſcription du Paradis Terreſtre de Milton. 257
Des Plaiſirs de la Variété. 260
La Prévoyance, ſource de nos Misères. 262
De la Senſibilité. 265
Humanité, Premiere Qualité de l'Homme. 266
Tout cela faute de s'entendre. 267
Luxe. 270
Ordination. 271
Pretentions. 273
Anecdote. 275
Frivolité des Femmes, ſuite de l'Education qu'on leur donne. 279
Somnanbules et Songes. 282
Plagiat. 285
Amour Paternel. 287
Voyage dans la région des Hypothèſes. 292
Péroraiſon de l'Oraiſon funèbre du Prince de Condé. 295
Caton d'Utique. 296
Mœurs des Sybarites. 301
Diſcours conſolant, &c. 302
L'Abénaki, ou Tendreſſe Paternelle. 305

Des Contrastes. 307
Des Beautés qui résultent d'un certain embarras de l'ame. 309
Chant de Mort d'un Indien. 313
A l'Etre Suprême, sous le nom de Jupiter. 315
La Matinée d'Automne. 316
Langue Italienne. 318
Description de la Venus de Médicis. 320
Le Bambino. 321
Qu'est-ce qu'un Despote? 322
Description de l'incendie del borgo, par Raphaël. 323
Le Temps. 326
Description du Temple de la Renommée Littéraire. 327
Fidélité. 328
Anecdote. 329
Eloge de Newton. 330
Description de l'Eglise de St. Pierre de Rome. 331
Tableau de l'Aurore par le Guide. 333
Discours d'Adam à Seth. 334
Le Roi des Vandales. 335
Scipion L'Africain. 337
Humanité. 344
La Fille de Caton. 345
Apelle. 347
L'Héroïsme héréditaire. 349
Amour Conjugal. 350
Amour des Sciences. 351
Magnanimité. 352

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

A.

DAVID ABBOT.
John Q. Adams, Esq.
Seth Adams.
Phineas Adams.
Timothy Alden.
Miss S. W. Alden.
Miss P. S. Alden.
Jeremiah Allen.
John Amory, Esq.
Jonathan Amory.
Jonathan Amory.
Francis Amory.
Miss Rebecca Amory.
Miss Mary Amory.
John Appleton, jun.
George Wash. Appleton.
William R. Apthorp.
Jeffry A. Atherton.
Charles H. Atherton.
John Atkinson.
Jonathan L. Austin, Esq.
Benjamin Austin, Esq.
John Avery, jun. Esq.
John Avery, tert.

B.

Joseph Barrell, jun.
William A. Barron.
George Bartlett.
James Baudouin, Esq. 2
Nathaniel Bethune, Esq.
Caleb Bingham.
Joseph Blake, Esq.
George Blake.
M. Blanchet.
William Blanchard.
Leonard V. Borland.
Samuel Borland.
Thomas Bowman.
Samuel Bradford.
Rev. Alden Bradford.
Joseph N. Bradford.
Ebenezer Bradish, Esq.
Samuel Breck, Esq. 3
Peter C. Brooks.
Luke Brown.
Charles Bulfinch, Esq. 2

C.

Miss Mary Callahan.
John Callender.
Gardner Chandler.
Francis D. Channing.
Léon Chappotin.
Amos Choate.
Rev. John Clarke.
John Coates.
John Codman, Esq.
Richard Codman, Esq.
Charles Coffin.
Joseph Coolidge, jun.
Ward Cotton.
Thomas Crafts, jun. Esq.
Christopher Cushing.
Thomas Cushing, Esq.

D.

Hon. Francis Dana, Esq.
Joseph Dana.
Thomas Danforth.
William S. Davis.
Dr. Aaron Dexter.
Thomas Dickason, Esq. 2
Cesar Dubuc, Esq.
Elijah Dunbar.
Coupre Duparc.
Jonathan Dwight.

E.

Abraham R. Ellery.
Caleb Ellis.

F.

Samuel Flagg.

N. H. Fletcher.
Oliver Fiſke.
Madame Fitz-Patrice née de Bovis.
Boſſenger Foſter, jun. Eſq.
Nathan Frazier, jun. 2

G.

Francis Garaux.
Ebenezer Gay.
Fred. William Geyer. 3
Thomas Geyer. 2
Auguſtin Godemar.
John Gorham.
Benjamin Gorham
Curtis Guild.

H.

His Excellency John Hancock, Eſq. 2
John Hall.
Rev. Thadeus M. Harris 2
John Harris.
Benjamin Haſkell. 2
Judah Hays.
John Heard.
Miſs Catharine Hickling
Henry Hill.
Dr. John Homans.
William Hoſkins.
John C. Howard.
Samuel Howard.
James Howe.
John Hubbard.
Ebenezer Hunt.

I.

William Jackſon, M. D.
Charles Jackſon.
James Jacobs.
Leonard Jarvis, jun.
William Jones.
John Coffin Jones, Eſq.

K.

Frederick Kaſt.
David Kendall.
John Kidder.

L.

M. Lareinty.
Benjamin Larkin. 13
Ebenezer Larkin, jun. 12
Mrs. Laugier de Taſſy.
Charles Leonard.
James Lloyd, jun.
Hon. James Lovell.
Francis C. Lowell.
John Lowell.
Michael Lowell.
John Lucas, Eſq.

M.

M. De Maiſoncelle de Vertille.
Jonathan Maſon, jun. Eſq.
Mamay Maſſon.
John B. Marſhall.
Thomas Melvill.
Charles Miller.
Samuel Minot, jun.

P.

Robert Paine.
Rev. Ezekiah Packard.
Iſaac Parker, Eſq.
Samuel B. Parkman.
John Patch.
Stephen Peabody.
John Peck.
Joſeph Perkins.
Thomas H. Perkins.
Daniel Peters.
Moſes P. Phelps.
John Phillips.

Nicholas Pike, Eſq.
David Poignand.
Charles Prentiſs.

Q.

Joſiah Quincy.

R.

Iſaac Rand, jun.
John Ritchie.
Rev. Louis Rouſſellet.
Hon. Thomas Ruſſell, Eſq. 2
Daniel Ruſſell.
Benjamin Ruſſell.

S.

Miſs Rebecca Saliſbury.
Daniel Sargent, jun.
Richard C. Shanon.
William Sirdefield. 2
Rev. Iſaac Smith. 12
Joſiah Spear.
Iſaac Story.
James Sullivan, Eſq.
Samuel Sumner.
Frederick A. Sumner.

T.

E. C. Thayer.
Samuel Thatcher.
Iſaiah Thomas, Eſq.
Eliſha Ticknor.
Paul Trapier. 3
Benjamin Trapier.
William Tudor, Eſq.
Hall Tufts.
Dudley A. Tyng, Eſq. 2

W.

John Waldo.
Daniel Waldo, jun. 3
Thomas Walley, jun.
John Walton.
Doctor John Warren.
Daniel Warner.
John Waters.
Redford Webſter. 2
E. Wheeler. 12
Thomas Wiggleſworth.
Rev. Joſeph Willard, D.D.
Miſs Sophia Willard.
Auguſtus Willard.
Thomas Wilſon.
Charles Windſhip.
Iſaac Winſlow, jun.